

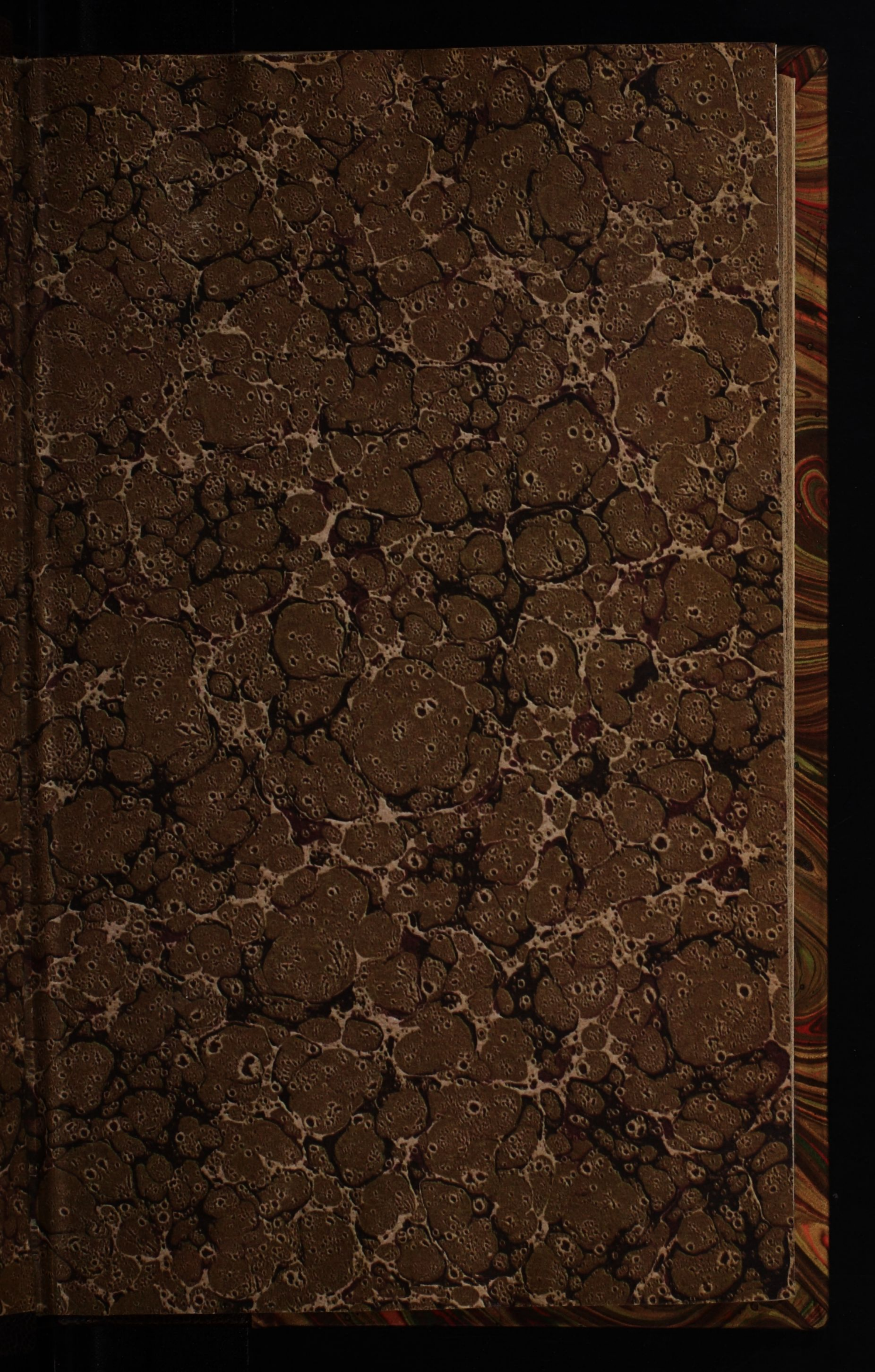
MÉMOIRES
DE LA
ROCHEFOUCAULD
DUC
DE DOUDEAUVILLE

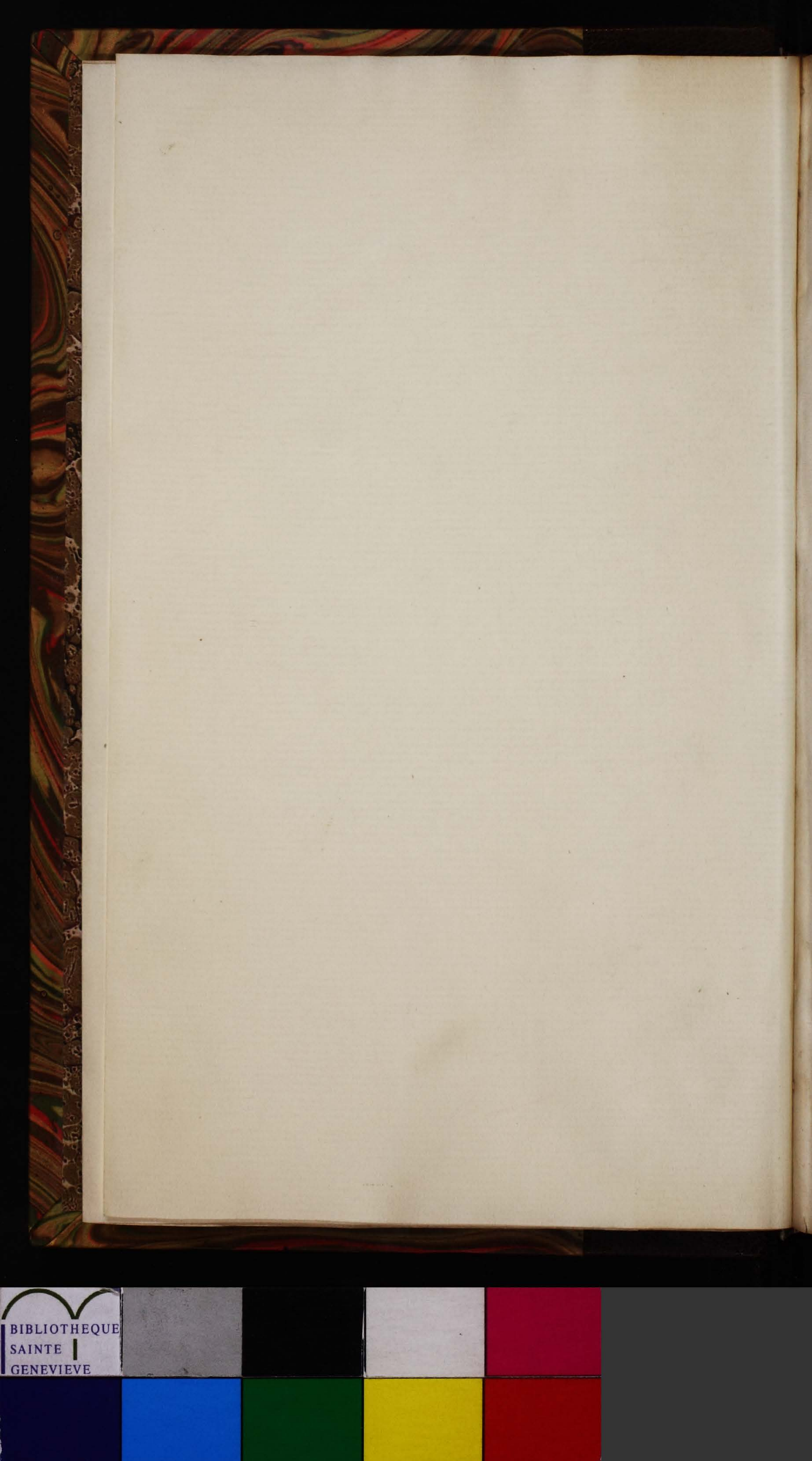
XV










BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE

QUINZIÈME VOLUME

1841 — 1843



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
2 BIS, RUE VIVIENNE, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1864

MÉMOIRES

DE M.

DE LA ROCHEFOUCAULD

DUC DE DOUDEAUVILLE

ANNÉE 1841

CHAPITRE PREMIER

MON PORTRAIT[1]

PAR UNE FEMME D'UN ESPRIT AUSSI SPIRITUEL QUE MALIN

Romeo est mieux que mal, ses traits n'ont rien de remarquable, mais il a l'air très-distingué. En le voyant pour la première fois, on le juge homme de bonne compagnie, et il l'est en effet. Romeo est bon

[1] On a fait de moi plusieurs portraits : je les livre tels quels, sans accepter les éloges, et sans répondre à la critique, bien que dans ma conscience, je trouve qu'elle porte souvent à faux.

sans indulgence, et assez content de lui. Sans médire, habile à deviner; maladroit à cacher parfois ce qu'il a intérêt qu'on ignore, il laisse trop voir la confiance qu'il a dans ses moyens, persuadé qu'il fait tout mieux qu'un autre; et, malgré cela, il ne fait pas plus mal. Il agira toujours avec noblesse et loyauté; je ne sais pas s'il est toujours entièrement désintéressé. Romeo avoue franchement qu'il a eu tort, mais il niera éternellement qu'il s'est trompé. Il s'admire plus qu'il ne s'aime; on l'estime plus qu'il ne plaît, mais il se figure tout le contraire; et peut-être a-t-il ses raisons pour cela, car il a beaucoup d'amis. Il aime le monde sans l'avouer, et il ne se plaît qu'où il domine; c'est une vérité dont il faut qu'il prenne son parti.

Romeo a des principes; il y tient parce qu'il le doit; mais surtout, parce qu'il est rare de ne pas les oublier.

Il aime d'amitié une douzaine de femmes qui occupent tous ses moments; il a une constance, des soins qui les touchent et les attachent. Il ne change jamais pour elles, et il les retrouve dans son cœur aux mêmes places où il les a laissées. Elles peuvent toutes le rendre d'une tristesse profonde ou d'une gaieté folle; il se chagrine d'un air un peu froid, il est heureux d'un sourire aimable; enfin rien ne lui est indifférent, excepté les avis.

Mais je n'ai pas encore dit combien son cœur est bon, combien il est généreux, comme il est sensible aux peines des autres, et comme il cherche à les adoucir!

Il est heureux sous tous les rapports par ses entours, par sa femme, qui flatte son amour-propre sans ja-

mais le blesser ; mais, pour faire effet, il n'avoue pas toujours son bonheur.

Romeo est à la fois homme du monde et homme régulier, prêchant et péchant ; se désapprouvant parfois, mais ne se déplaisant jamais. Il est essentiellement bon, et c'est peut-être la grande qualité qui n'a pas son ombre en lui. Quoiqu'il existe bien des gens qu'il n'aime pas, il ne voudrait pas leur causer la moindre peine.

Il a dans son physique ce qui existe aussi dans sa nature morale : force et finesse, une énergie soudaine et un laisser-aller habituel ; une volonté qui brise tout et qui s'efface devant un roseau qui le charme.

Robuste comme un fort de la halle, il a une taille élevée, de la souplesse et les manières élégantes de l'homme le plus distingué ; on comprend par là la dignité de sa démarche.

Sa figure est ovale, son teint légèrement coloré, son nez aquilin, et sur sa bouche bien faite se dessine parfois un sourire dont la malice n'est pas entièrement voilée par une énorme moustache. L'expression de sa figure est au premier abord plus spirituelle que sensible[1]; l'animation chez lui est si prompte, qu'à moins d'un parti pris d'avance, les impressions les plus différentes se traduisent.

Personne ne lui dispute infiniment d'esprit, une énergie sans pareille et une capacité dont souvent il fait preuve. La critique l'égratigne et il s'en moque; tous les jours on rend plus de justice à son caractère et à ses qualités.

[1] Dieu eut voulu que ce fut exact ! j'aurais moins souffert dans ma vie.

Je ne sais si vous reconnaîtrez ces traits? C'est mon début, et je crains que le peintre ait plus besoin d'indulgence que l'original.

PROPHÉTIE DE CAZOTTE

Je crois devoir rapporter ici la fameuse prophétie de Cazotte, rapportée par La Harpe. On a écrit, on a dit qu'elle était de l'invention de ce dernier; qui a connu M. de La Harpe ne peut s'arrêter un moment à une pareille supposition. Plusieurs hommes dignes de foi ont attesté tenir du fils Cazotte, vivant encore; que, dans sa jeunesse, s'étant battu à Nantes; deux jours après, et bien avant que son père pût en être instruit, il reçut de ce vieillard une lettre de reproches sur le danger qu'il avait couru, et fait courir à un de ses semblables.

Je crois donc à la prophétie de Cazotte, surtout depuis un témoignage que je dois citer ici. Dans cette prophétie, Bailly, cet infortuné maire de Paris est cité comme témoin; il existe aussi un ancien ami de Bailly, M. Faivre, qui affirme qu'attaché à Bailly pendant tout le temps de sa mairie, il lui a entendu parler de la scène prophétique de Cazotte, scène qui eut lieu chez le duc de Duras; et dont lui, Bailly, ainsi que La Harpe, avait en effet été témoin. Ce témoignage ajoute beaucoup d'intérêt à un morceau si remarquable; je transcris donc ce que La Harpe écrivait vers 1800.

« Il me semble que c'était hier, et c'était cependant au commencement de 1788 ; nous étions à table chez un de nos confrères à l'Académie ; la compagnie était nombreuse et de tout état : gens de cour, gens de robe, gens de lettres, académiciens, etc., etc.

« Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette liberté qui n'en gardait pas toujours le bon ton. On en était alors venu dans le monde au point où tout était permis pour faire rire ; un seul des convives n'avait point pris part à la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme ; c'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés ; il prend la parole, et du ton le plus sérieux :

« — Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez « tous cette *grande et sublime révolution*, que vous « désirez tant. Vous savez que je suis un peu pro- « phète, je vous le répète, *vous* la verrez. » On lui répond par le refrain *faut pas être grand sorcier pour ça*. « — Soit ; mais peut-être faut-il l'être un « peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez- « vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en « arrivera pour vous tous tant que vous êtes ici, et « ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien « prouvé, la conséquence bien reconnue ? — Ah ! « voyons, dit Condorcet avec son air et son rire sour- « nois et niais, un philosophe n'est pas fâché de ren- « contrer un prophète. — Vous, monsieur de Condor- « cet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot ; « vous mourrez du poison que vous aurez pris pour

« vous dérober au bourreau, du poison que le *bon-*
« *heur* de ce temps-là vous forcera à porter toujours
« sur vous. »

« Grand étonnement d'abord ; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à rêver tout éveillé, et l'on rit de plus belle. « — Monsieur Cazotte, le conte que « vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre « *Diable amoureux*. Mais quel diable vous a mis dans « la tête ce cachot, ce poison et ce bourreau ? Qu'est-ce « que tout cela peut avoir de commun avec la philo- « sophie et le règne de la raison? — C'est précisé- « ment ce que je vous dis ; c'est au nom de la philo- « sophie, de l'humanité, de la liberté, c'est sous le « règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi, « et ce sera bien le règne de la raison, car alors elle « aura des temples, et même il n'y aura plus dans « toute la France, en ce temps-là que des temples de « la Raison. — Par ma foi, dit Champfort avec le sou- « rire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres « de ce temps-là. — Je l'espère ; mais vous, monsieur « Champfort, qui en serez un, et très-digne de l'être, « vous vous couperez les veines de vingt-deux coups « de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quel- « ques mois après. »

« On se regarde et on rit encore. « — Vous, mon- « sieur V... d'..., vous ne vous ouvrirez pas les veines « vous-même, mais vous vous les ferez ouvrir six fois « dans un jour pour être plus sûr de votre fait, et « vous mourrez dans la nuit. Vous, monsieur de Ni- « colaï, sur l'échafaud ; vous, monsieur Bailly, sur « l'échafaud ; vous, monsieur de Malesherbes, sur l'é- « chafaud. — Ah ! Dieu soit béni ! dit Roucher ; il

« paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie : il « vient d'en faire une terrible exécution, et moi, grâce « au ciel?... — Vous, vous mourrez aussi sur l'écha- « faud. — Oh ! c'est une gageure, s'écria-t-on de tou- « tes parts; il a juré de tout exterminer. — Non, ce « n'est pas moi qui l'ai juré. — Mais nous serons donc « subjugués par les Turcs et les Tartares? — Point « du tout; vous serez alors gouvernés par la seule « *philosophie*, par la seule *raison*. Ceux qui vous trai- « teront ainsi seront tous des philosophes, auront à « tout moment dans la bouche les mêmes phrases que « vous débitez depuis une heure, répéteront toutes vos « maximes, citeront comme vous les vers de Diderot « et de la Pucelle. »

« On se disait à l'oreille : « — Vous voyez bien qu'il « est fou (car il gardait le plus grand sérieux) ! Est-ce « que vous ne voyez pas qu'il plaisante? et vous savez « qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plai- » santeries. — Oui, répondit Champfort, mais son « merveilleux n'est pas gai, il est trop patibulaire. Et « quand tout cela arrivera-t-il? — *Six ans ne se pas- « seront pas que tout ce que je vous dis ne soit accom- « pli.* — Voilà bien des miracles (et cette fois c'était « moi qui parlais); et vous ne m'y mettez pour rien? « — Vous, monsieur de La Harpe, vous y serez pour « un miracle tout au moins aussi extraordinaire : « vous serez alors chrétien. »

« Grandes exclamations. « — Ah ! reprit Champfort, « je suis rassuré ; si nous ne devons périr que quand « La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels. — « Pour ça, dit alors la duchesse de Grammont, nous « sommes bien heureuses, nous autres femmes, de

« n'être pour rien dans la *révolution*. Quand je dis « pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mê- « lions toujours un peu ; mais il est reçu qu'on ne « s'en prend pas à nous, à notre sexe. — Votre sexe, « madame, ne vous en défendra pas cette fois; et vous « aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez trai- « tées comme les hommes, sans aucune différence « quelconque. — Mais qu'est-ce que vous dites donc « là, monsieur Cazotte? C'est la fin du monde que « vous nous prêchez. — Je n'en sais rien, mais ce que « je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous « serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'au- « tres dames avec vous, dans une charrette, et les « mains liées derrière le dos. — Ah! j'espère que « dans ce cas-là j'aurai du moins un carrosse drapé « de noir. — Non, madame; de plus grandes dames « que vous iront comme vous en charrette, et les « mains liées comme vous. — De plus grandes dames! « qui? des princesses du sang?... — De plus grandes « dames encore. »

« Ici un mouvement très-sensible dans la compagnie, et la figure du maître se rembrunit. On commençait à trouver que la plaisanterie était forte. Madame de Grammont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire, du ton le plus léger : « — Vous verrez qu'il ne me « laissera pas seulement un confesseur. — Non, ma- « dame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne; le « dernier supplicié qui en aura un, par grâce, sera... » Il s'arrêta un moment. « — Eh bien! quel est donc « l'heureux mortel qui aura cette prérogative? — C'est « la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France! »

« Le maître de la maison se leva brusquement, et tout le monde avec lui, il alla vers Cazotte et lui dit avec un ton pénétré : « — Mon cher Cazotte, c'est « assez faire durer cette facétie funèbre ; vous la « poussez trop loin et jusqu'à compromettre la société « où vous êtes, et vous même. » Cazotte ne répondit rien et allait se retirer, quand madame de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui : « — Monsieur le prophète, « qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous « ne nous dites rien de la vôtre. » Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés : « — Madame, avez-vous « lu le siége de Jérusalem dans Josèphe? — Oh ! sans « doute ; qui est-ce qui ne l'a pas lu? Mais faites comme « si je ne l'avais pas lu. — Eh bien ! madame, pen- « dant ce siége, un homme fit sept jours de suite le « tour des remparts à la vue des assiégeants et des as- « siégés, criant incessamment d'une voix sinistre et « tonnante : *Malheur à Jérusalem !* Et le septième « jour il cria : *Malheur à Jérusalem ! malheur à moi- « même !* Et, dans le moment, une pierre énorme « lancée par les machines ennemies l'atteignit et le « mit en pièces. »

« Et, après cette réponse, Cazotte fit sa révérence et sortit[1].

[1] Cazotte, arrêté après le 10 août, sauvé par le courage de sa fille, dans les sanglantes journées de septembre, périt sur l'échafaud, en 1792.

Montmirail, 10 janvier.

— Je viens de lire une brochure fort curieuse sur les affaires d'Orient, par M. Arguhart, ancien secrétaire d'ambassade à Constantinople ; elle jette de précieuses lumières sur tout ce qui s'est passé.

Cette brochure est intitulée : *La crise : la France devant les quatre puissances*. 20 septembre 1840.

L'auteur, partisan de l'alliance anglo-française, prouve jusqu'à l'évidence l'insulte faite à la France par différents traités, tous rédigés sous l'influence de lord Palmerston, par lui seul ; et non par le conseil et par la nation anglaise, qui désirait avant tout vivre en bonne intelligence avec la France.

Il démontre l'influence pernicieuse de ces traités, comme leurs résultats pernicieux par rapport à la France et même à l'Angleterre, trompée d'abord et entraînée ensuite par la hardiesse et la duplicité de lord Palmerston. (*Textuel.*)

Il s'efforce de démontrer que la Russie gagne seule en puissance et en influence; enfin, que les intérêts de la France et même de l'Angleterre sont tellement sacrifiés; que, pour lui, il lui reste prouvé que lord Palmerston est devenu l'agent secret et dévoué de l'autocrate.

On n'ose se prononcer sur une assertion qui va jusqu'à attaquer l'honneur d'un homme dans ce qu'il a de plus sacré ; mais, ce qui est certain, c'est que personne n'a pu s'expliquer l'alliance de la Russie et de l'Angleterre, alliance qui nous serait si funeste.

Les notes confidentielles que j'ai écrites précédemment, pourraient cependant en fournir jusqu'à un certain point l'explication. Le temps est un grand maître; il dévoilera de secrets mystères ; et avec lui bien des voiles tomberont, qui recouvrent des turpitudes dont plus d'un personnage pourrait avoir à rougir.

LETTRE DE MADAME ***

« Monsieur le vicomte,

« Je n'abuserai pas de votre patience par des ex-« cuses cent fois renouvelées. Vous avez daigné me « reprocher, il y a quelque temps de ne vous rien « dire de ma santé : c'est qu'elle est de plus en « plus mauvaise, et qu'il ne m'est plus possible de « marcher, ni même d'agir dans mon appartement. « Résolue à laisser Dieu disposer de moi selon sa « sagesse, je ne regrettais pas l'impossibilité de « suivre un traitement ; et, aux vives sollicitations « de mes amis, je répondais par des discours de « mort, que mon cœur attristé ressentait pleine-« ment. Toutefois, et surtout en voyant le noble « exemple de pieuse résignation que vous me don-« niez, je me demandais parfois si ce n'était pas un « découragement coupable, et pendant ce combat con-« tinuel la maladie faisait des progrès rapides. Je me « décidai enfin à consulter pour savoir du moins à « quoi m'attendre, demandant au médecin de me

« dire la vérité tout entière, et je pense qu'il l'a fait;
« mais il n'y a pas de temps à perdre, et je dois me
« livrer aveuglément au traitement qu'il m'indique et
« qu'il promet ne pas être très-long. Malheureuse-
« ment un obstacle immense s'y oppose ; il m'est *im-
« possible* de disposer d'aucun argent. Mon mari a des
« engagements à remplir qui, tous les mois, nous
« laissent à peine de quoi subvenir au plus néces-
« saire, et son caractère manque absolument de
« ce qui peut faire trouver des ressources. Si je
« lui disais que je vais mourir et *qu'il le désire*, il
« pleurerait sans essayer un pas pour me sauver ;
« c'est assez vous en dire pour que vous compreniez
« ma position.

« Dans cette extrémité, je me suis demandé si je
« devais courber la tête sous la main de Dieu et vous
« laisser ignorer ma souffrance ; il m'a semblé que
« ce serait mal et que vous auriez droit de me le re-
« procher. Je sais que vous ne sauriez point m'aider
« par vous-même, mais peut-être quelque pieuse per-
« sonne vous charge-t-elle de dons à distribuer, ainsi
« que cela est arrivé déjà. Peut-être en demandant un
« secours l'obtiendrait-on ; mais cela ferait tort à mon
« mari dans son administration, et en pure perte;
« quand on accorde de pareils secours (si on en ac-
« corde), ce n'est qu'à de vieux et pauvres employés
« surchargés de famille. Un employé qui a son che-
« min à faire ne doit jamais afficher une misère qui
« nuit à sa considération personnelle, et par consé-
« quent à son avancement. Vous, qui êtes si bon et si
« chrétien, vous ne comprenez pas cela peut-être,
« mais il ne faut pas avoir besoin pour obtenir.

« Pardon si je m'étends ainsi sur cet article ; mais « c'est la crainte d'une démarche où le nom de « mon mari paraîtrait, et qu'il ne me pardonnerait « jamais d'avoir faite, qui m'a entraînée à cette di- « gression.

« Maintenant, monsieur le vicomte, vous voyez « quelle est ma position ; et vous m'approuverez, j'en « suis certaine, de vous l'avoir fait connaître aussi « franchement. Dites-moi quelques-unes de ces pa- « roles qui raffermissent le cœur ; apprenez-moi com- « ment on se soumet aux volontés de Dieu, et com- « ment on supporte les plus âpres douleurs. Ne me « plaignez pas trop ; la vie m'est rude, et, certaine « d'avoir fait ce qui dépendait de moi pour la conser- « ver, j'en attendrai la fin avec tranquillité ; seulement « il me faudra beaucoup souffrir, sans doute ; mais, « en pensant au terme, j'aurai le courage de tout sup- « porter.

« Quelle que soit votre réponse, monsieur le vi- « comte, veuillez être assez bon pour me l'adresser, « sous enveloppe, à madame ***, qui me la remettra. « Mon mari ne sait pas que j'ai consulté ; il me croit « peu malade, tout en me voyant cruellement souffrir ; « et si je lui disais le danger que je cours, je n'en « retirerais nulle autre chose qu'un découragement « qui ajouterait au mien, sans qu'aucune consolation « vînt s'y joindre. Si je me traite, il n'en saura que ce « qu'il ne me sera pas possible de lui cacher, et je « lui laisserai ignorer même ce nouveau bienfait de « votre part, seul moyen d'être sûre que la destination « n'en sera pas changée.

« J'attendrai avec anxiété votre réponse ; mais,

« quelle qu'elle soit, sitôt que je l'aurai, je m'y sou-
« mettrai avec reconnaissance et résignation.

« J'ai l'honneur d'être, avec une bien respectueuse
« affection, monsieur le vicomte, votre éternellement
« dévouée. »

Quelle noblesse de sentiments et quel courage dans cette personne !

L'obliger par moi-même m'eût été absolument impossible, ma bourse étant entièrement vide. C'est bien alors que l'on souffre quand on se voit forcé de répondre par un refus ! Heureusement, il est rue Castiglione [1], une âme aussi noble que généreuse, qui veut bien avoir pour moi quelque affection ; et qui, avec une délicatesse que je sais apprécier, m'avait demandé de l'associer à quelque bonne œuvre. Peut-on se plaindre lorsque ce moyen de faire encore quelque bien vous est laissé ! J'ai eu l'heureuse pensée de lui écrire, en lui envoyant cette touchante lettre, et sa réponse a été de doubler la somme en l'envoyant en mon nom, comme en étant chargée par moi. Mais je ne prends jamais pour moi le bien fait par un ami, tout en partageant la reconnaissance de l'être qu'on soulage ; et dans l'intervalle j'avais écrit à madame M***, pour la prévenir de ce qui ce passait. Son cœur est assez noble pour ne pas en rougir.

Puisse le ciel lui rendre une santé si menacée, et qui lui est si nécessaire ! Quelle délicatesse de ne pas m'en avoir dit un seul mot lorsqu'elle m'écrivait dernièrement avec tant de chaleur pour sauver le frère

[1] Madame Delmar, aujourd'hui vicomtesse d'Arlincourt.

de son mari, unique soutien de sa vieille mère. On ne peut avoir été, du reste, plus aimable que ne l'a été le maréchal Soult dans cette circonstance : je ne lui demandais qu'une chose juste, mais elle était difficile; et la manière dont on accorde ajoute à la bonne grâce du bienfait.

J'ai de la peine à m'adresser, même pour les autres, aux autorités du jour; mais je n'ai eu qu'à m'en louer, toutes les fois que je l'ai fait, et je me trouve heureux de leur payer ici un tribut de reconnaissance.

La discussion sur les forts détachés et l'enceinte continue sera vive et intéressante ; je crains que M. Berryer ne garde le silence, pour ne pas déplaire à son ami M. Thiers ; dans tous les cas, chacun y sera placé dans une singulière position, aussi bien M. Thiers que l'opposition, le ministère et le gouvernement.

C'est une véritable confusion.

Il est vrai de dire, cependant, que tous ces nuages amoncelés semblent ne devoir servir qu'au triomphe de la vérité qui perce en dépit de tous et de tout.

Justice est enfin rendue à chacun, aux hommes et aux choses ; le marquis de Brézé, dans son dernier discours à la Chambre des pairs[1], a noblement et justement vengé la Restauration; j'en ai copié quelques phrases que j'insère ici.

[1] Séance du 4 janvier.

« En résumé, la Restauration n'aurait pas souffert « le changement apporté en Espagne à l'ordre de suc- « cession ; non, elle n'aurait jamais supporté que « l'Angleterre nous supplantât dans l'influence que « nous sommes appelés à exercer sur les destinées « de ce peuple ; non, elle n'aurait pas laissé à ses « portes un sujet de désordre et de révolution.

« La Restauration a été calomniée par ses ennemis, « du jour où elle a régné sur la France.

« Arrivée dans les plus malheureuses circonstances, « elle a empêché par la confiance qu'inspirait son « principe, le partage de la patrie.

« Tant qu'elle a vécu, elle a réparé les dommages « causés à la France par la domination étrangère, et « le succès avait couronné ses efforts.

« La campagne d'Espagne, la libération de la Grèce, « la conquête d'Alger sont des titres impérissables, « que les passions ennemies ne parviendront pas à « détruire.

« La Restauration était donc noble et fière avec les « grandes puissances, indulgente et protectrice avec « les petites ; maintenant on fait tout le contraire. »

A M. LE COMTE DE MONTBEL

« Paris, 11 janvier 1841.

« Croyez, mon cher comte, que votre sympathie va « droit à un cœur si souvent frappé, si cruellement « éprouvé. Vous avez trop souffert, mon ami, pour ne

« point compatir à la douleur ; et la mienne est pro-
« fonde. Ce n'est pas à la terre qu'il faut demander
« des consolations impossibles ; c'est au ciel qu'il faut
« les aller chercher ; pour supporter une existence
« devenue si pénible il faut avoir sans cesse au fond
« de l'âme la pensée du bonheur éternel des anges
« que l'on pleure.

« Vous avez été trop éprouvé pour ne pas partager
« la peine de ceux qui vous aiment, et comprendre
« leurs souffrances.

« Je répondrai d'abord à un article de votre lettre
« qui me frappe. Je vis dans toutes les sociétés, bien
« plus encore que dans ce qu'on appelle le monde. Je
« monte à tous les étages, et c'est par là que mon
« influence est grande. Eh bien, je puis vous affir-
« mer que pas une seule fois la pensée que vous
« m'exprimez n'est venue à qui que ce soit ; et que,
« bien au contraire, votre personne et votre caractère
« laissent à tous indistinctement une grande sécurité
« avec une confiance si nécessaire ; malheureusement
« l'intrigue est toujours plus appréciée qu'un dévoue-
« ment utile, mais indépendant.

« Il est cruel de voir tous les jours qu'on s'entende
« si peu avec les hommes dont l'influence grandit avec
« les événements, et qui peuvent être appelés, au jour
« marqué, par le ciel, à rendre encore d'éminents et
« d'éclatants services.

« Croyez-moi, mon ami, et pardonnez ma sincérité
« que je conserverai jusqu'à mon dernier jour, dussé-
« je déplaire au prince auquel j'ai voué un dévouement
« qui ne finira qu'avec moi.

« Tout le monde est mécontent ; tous les intérêts

« sont en souffrance ; l'obération des finances irrite « horriblement ; on parle haut, et l'on commence à « menacer tout bas. Le gouvernement est tombé dans « une désaffection ; plus que cela, un mépris qu'on « ne peut exprimer. La nation la plus fière rougit du « joug honteux qu'on veut lui imposer, plus encore « vis-à-vis de l'étranger, que vis-à-vis d'elle-même.

« Cette insouciance de la Chambre des députés pour « tous les intérêts publics excite vivement contre elle « l'animosité des masses, en faisant sentir à tous la « nécessité d'une réforme électorale qui deviendra « bientôt un sentiment national contre lequel le gou- « vernement se brisera infailliblement, soit qu'il « l'accorde, soit qu'il la repousse. Les embarras du « pouvoir vis-à-vis de l'étranger sont grands ; ils le « sont bien plus vis-à-vis de l'intérieur, et toutes les « questions se compliquent de véritables impossibi- « lités.

« L'Europe veut que la France désarme ; et si le « pouvoir acceptait une pareille mesure en présence « des circonstances qui ont humilié le pays, il y au- « rait révolte générale contre lui, accord unanime « le jour, avant de songer au lendemain.

« L'enceinte et les forts détachés ont vivement im- « pressionné l'étranger ; ce qui me porterait à penser « que la mesure n'est pas aussi désastreuse qu'on se « plaît à le penser ; elle ôte à l'ennemi la pensée de « faire une pointe sur Paris ; et en s'emparant de la « capitale qui est tout, grâce à la centralisation qui « écrase les provinces, de se rendre maître de la « France par un simple coup de main.

« Suivant toutes les probabilités, cette mesure re-

« cevra la sanction des Chambres, d'abord parce que « le gouvernement a tout mis en œuvre pour l'obtenir, « puis parce que M. Thiers la soutiendra à outrance ; « il s'est jeté dans cette entreprise tête baissée, pour « plaire à Louis-Philippe, qu'il ménageait alors ; et « aujourd'hui il faut de toute nécessité pour lui que « la loi passe ; ou c'est un homme fini sans retour « vis-à-vis de la cour et du pays.

« L'opposition le soutiendra en partie contre son « opinion, parce que ce talent immense à la tribune « lui est nécessaire à elle-même.

« Une partie de la population parisienne accepte « les fortifications ; il n'est cependant pas impossible « que la partie remuante en prenne occasion pour « exciter des troubles. Le gouvernement, je le sais, a « pris des mesures formidables contre toute aggres- « sion ; mais il ne peut tout prévoir, et si ces tenta- « tives brutales et criminelles, qui ont si souvent « échoué, réussissaient une fois, personne ne peut « dire ce qui adviendrait....

« Chacun s'aborde avec inquiétude, en s'attendant « à une crise infaillible dont on ne se déguise point « le but, sans être d'accord sur la cause, comme sur « les conséquences ; mais cette conviction portée dans « tous les esprits est déjà faite pour y causer de l'é- « branlement.

« Le langage de la *Gazette de France*, le seul jour- « nal qui compte aux yeux de nos adversaires, fait « une grande impression.

« Dans la discussion des forts, les royalistes, mal- « gré la conviction de quelques-uns, seront forcément « contre ; d'ailleurs cette question est si grave par

« elle-même et si ardue, qu'elle partage les gens du « métier, comme les esprits les plus habiles; moi je « vous ai dit toute ma pensée avec ma franchise or- « dinaire.

« Le grand malheur de Goritz est qu'on y écoute « tout le monde, ce qui est bien, sans croire personne, « ce qui est mal; et que vous-même, mon ami, « dont j'aime le caractère et admire les qualités si « rares, vous ne mettez peut-être pas assez de fer- « meté à vous décider entre tous, et à prendre un « parti.

« Quelque chose cependant, suivant moi, est à faire « dans ce moment; j'y reviendrai tout à l'heure; et « j'en causais l'autre jour avec Brézé qui est entière- « ment de mon avis. N'oubliez pas l'impression pro- « fonde causée par son discours si national, si français, « si sage et si fort de raison.

« Toutes les opinions lui ont rendu la justice qu'il « méritait. Sans doute l'éloquence de M. Berryer a « produit, dans le moment surtout, un grand effet; « mais il ménageait M. Thiers, c'était évident; c'était « un grand tort; aussi chacun de dire : — M. Berryer « est un grand orateur assurément; mais le marquis « de Brézé joint à l'éloquence de l'homme du monde « la science et la sagesse de l'homme d'État.

« Qu'a-t-on jamais fait pour ce dernier, afin de le « dédommager de ses nobles efforts? Rien, et Mon- « seigneur ne lui a même jamais écrit un mot.

« Oh, mon ami, que nous sommes aveugles par- « tout! Je suis, je le sais, la voix qui crie dans le dé- « sert; mais elle ne se taira du moins, que quand « mon cœur aura cessé de battre.

« Passons à nos relations avec l'étranger. La question d'Orient semble tranchée, mais elle ne peut « être terminée, tant que la France restera dans une « position secondaire et humiliante qui ne peut aller « ni à son caractère, ni à sa position.

« L'Angleterre fait des armements considérables; « de nombreux vaisseaux sont en construction; elle « nous a voué haine et mépris, elle l'annonce hau- « tement. Quand je dis *nous*, je veux dire notre « gouvernement, enfin Louis-Philippe lui-même, et « en voici la cause; vous verrez que je suis bien in- « struit.

« Tandis que Louis-Philippe se disait son fidèle « allié ; alors que le maréchal Sébastiani représentait « la France; tandis que l'Angleterre poussait à des « mesures coercitives contre la Russie, d'accord avec « elle, Louis-Philippe, en feignant de donner les mains « à ces mesures, grâce à des paroles fallacieuses, in- « duisait son seul allié en erreur, et travaillait secrète- « ment contre lui avec la Russie.

« L'empereur Nicolas professe pour notre gouver- « nement le plus souverain mépris; il a laissé habi- « lement Louis-Philippe s'engager, et lorsqu'il a eu « en sa possession lettres autographes et notes, il a « tout envoyé à lord Palmerston qui, indigné, a « rompu avec la France, toutefois avec mesure, mais « décidé à se venger, ce qu'il a fait par le traité avec « la Russie, etc., en finissant par nous isoler.

« Je tiens tous ces détails d'un homme personnelle- « ment ennemi de Louis-Philippe, lié intimement « avec les ministres anglais, et qui n'a pas peu con- « tribué à les éclairer sur les dispositions secrètes de

« Louis-Philippe qu'il connaissait, en engageant ces « mêmes ministres à le pousser fortement et à le for- « cer à se décider.

« Je suis loin cependant de partager l'admiration « de cet individu pour l'Angleterre ; car je la regarde « comme l'ennemi le plus dangereux de la France ; « jamais je n'ai varié à son sujet.

« L'alliance de l'Angleterre et de la Russie ne peut « être non plus de longue durée ; car ces deux puis- « sances ont également des intérêts trop diamétrale- « ment opposés ; aussi tous les efforts de M. Guizot « tendent-ils à se rapprocher de la Russie à tout prix ; « mais le gouvernement le pourra-t-il ? C'est plus que « douteux.

« En attendant, la situation se complique tous les « jours.

« L'attitude si hostile aux ministres, de la garde « nationale, inquiète fortement le pouvoir ; n'osant « sévir il prendra le parti de ne plus la réunir. L'au- « torité qui n'ose rien, s'use chaque jour un peu « plus.

« Si l'Angleterre et la Russie nous sont devenues « hostiles, l'attitude de l'Autriche et de la Prusse ne « nous est pas plus favorable. Partout embarras, im- « possibilités; l'Espagne aussi n'attend que le mo- « ment de braver la France ; et peut-être, sans les « projets ambitieux d'Espartero sur le Portugal, la « rupture eût-elle déjà eu lieu.

« Sans me mêler d'aucune intrigue quelconque (le « seul rôle des royalistes étant l'expectative, et un lan- « gage de vérité qui éclaire l'opinion), j'écoute, j'ob- « serve, et je suis, autant que possible, instruit de

« ce qui se passe partout. Ainsi je connais l'homme « qui, étroitement lié avec les ministres espagnols, « les pousse activement contre le gouvernement de « Louis-Philippe, sans partager pour cela mes opi- « nions.

« Il a été jusqu'à me proposer de faire bien accueil- « lir, si je le désirais, M. le duc de Bordeaux en Es- « pagne, s'il voulait y voyager sous un nom supposé, « et même de traiter de son mariage avec la reine « Isabelle, et c'est un homme qui tient ce qu'il pro- « met ; il prétendait que ce serait un marchepied « pour le trône de France ; les Espagnols étant les « seuls à la tête desquels un prince français pût se « montrer dans un moment de confusion. Il croit la « république qu'il rêve, impossible aujourd'hui ; « il a voué à Louis-Philippe une haine implacable, « et il cherche et prend tous les moyens de lui « nuire.

« Vous devinez mes réponses.. Nulle part Mon- « seigneur ne peut se montrer adversaire du principe « qui fait en partie sa force, sans la perdre entière- « ment, car, le cas échéant, il ne suffirait pas qu'il « fût fort de son droit pour s'identifier à jamais au « pays ; il faudrait encore que, vu les pensées actuel- « les, qui ont fait d'immenses progrès, il se fît recon- « naître et recevoir par une assemblée nationale, lé- « galement convoquée par le suffrage universel à plu- « sieurs degrés ; et que, conformément aux admirables « cahiers de 89, le droit héréditaire fût de nouveau « reconnu de mâle en mâle, etc. etc.

« Sans cette importante mesure, il y aurait tou- « jours conteste dans le pays ; j'ignore si je froisse de

« vieux préjugés, mais je dis la vérité ; il est essentiel « qu'on la sache.

« M. de Villèle, dont j'admire les facultés intellec- « tuelles, est tenu par son caractère, comme par les « circonstances, trop loin de nous et des événements « qui, marchant à grands pas, demandent à être suivis « de plus près ; je le regrette.

« A Goritz, on se tient dans un sommeil léthargi- « que, qui est une grande faute.

« Mon cher Montbel manque de fermeté pour faire « sentir au Prince qu'il est en âge d'avoir une vo- « lonté ; et que, bien qu'il faille agir avec une ex- « trême réserve, l'indécision est de tous les dangers « le plus grand peut-être dans les circonstances ac- « tuelles.

« De ce tableau général, je conclus :

« 1° Qu'à l'intérieur une crise décisive doit avoir « lieu dans un temps donné ;

« 2° Que tous les armements formidables de l'é- « tranger, comme son habileté, doivent, avec le « temps, triompher de notre pusillanimité, et ame- « ner, par suite, une guerre générale.

« 3° Qu'alors la confusion sera grande, aussi bien « à l'étranger qu'à l'intérieur ;

« 4° Que, sous aucun prétexte, le comte de Cham- « bord ne doit se montrer à l'étranger, ni être rappelé « par lui ; tache ineffaçable dont il ne se relèverait « jamais ;

« 5° Qu'il est plus que temps de se préparer à la « crise qui se prépare ;

« 6° Que le remaniement de l'Europe doit avoir « lieu sur des bases équitables.

« Vis-à-vis de l'Autriche, vous devez être en me-
« sure, et, par plus d'un motif, je m'abstiens de m'ex-
« pliquer; mais, s'il est impossible que l'Europe ne
« sente pas la nécessité d'en finir avec toutes les idées
« de la révolution, qui la menace aussi bien que
« nous, il ne l'est pas moins de l'empêcher de faire
« fausse route, ce qui lui serait facile, en la jetant
« ainsi que nous dans de bien plus grands embarras
« encore. Une déclaration de guerre de sa part serait,
« à mon avis, une grande faute.

. . . .

« Est-il besoin que je parle d'un dévouement que
« je cherche sans cesse à prouver?

« Le duc de Lévis m'aime plus ou moins, qu'im-
« porte? mais il est homme d'honneur, et il ne
« pourra méconnaître ce langage du cœur et de la
« conscience. »

Montmirail, 14 janvier.

Une personne qui a pour moi une affection sincère m'a souvent engagé à parler, en écrivant, de ma vie intérieure, de mes pensées intimes; j'y répugne, parce que j'aime peu à m'appesantir sur ce qui m'est personnel; cependant je vais l'essayer, bien que me sentant un redoublement de tristesse, causé par le silence prolongé d'amis, qui m'ont habitué à leur souvenir. Lorsqu'il me manque, ce souvenir, tout prend pour moi une attitude plus sombre, car mon imagination est aussi vive que mon cœur est impressionnable;

toutes mes pensées s'en ressentent, et cette espèce de solitude devient pour moi un vrai désert. J'ai besoin de me communiquer, de me confier à un ami, bien qu'assez habitué à garder le silence; mais lorsque je renferme absolument tout en moi, je sens comme une oppression qui me suffoque.

Accuser mes amis serait un mal de plus, et j'en suis réduit à me tourmenter, à m'inquiéter et à me tourner l'esprit à l'aventure par mille et mille suppositions. Peut-être, pour vivre plus tranquille, serait-il sage d'attacher moins de prix à l'affection; peut-être serait-il sage d'attacher moins de prix aux choses de la terre, d'en peser le vide comme l'insuffisance, et de tourner plus habituellement ses pensées vers cette terre promise qui devrait être le but de tous nos efforts, comme de toutes nos espérances; mais l'affection qui marche sans remords a un grand charme, et bien qu'étant réellement toute la vie de la terre, elle semble emprunter quelque chose de la vie des anges.

Pour bien s'aimer, il faudrait s'aimer uniquement en Dieu et pour Dieu.

Ma vie, comme mon esprit, mon caractère aussi bien que mon cœur, mon âme enfin, tout en moi est composé des contrastes les plus frappants et les plus extrêmes. Quelquefois, dupé par mon cœur, mon esprit est extrêmement réfléchi : il observe sans cesse, il pense, il compare; les choses de la terre lui paraissent moins que rien, et cependant mon âme n'en est pas encore détachée.

Une bonne action me laisse au cœur une satisfaction sincère. Mes efforts constants tendent à me réformer en tout, et je suis rarement aussi sévère pour

les autres que pour moi-même. Depuis une certaine époque de ma vie, la mort du meilleur de mes amis, l'abbé Legris-Duval, ses dernières paroles sont restées gravées dans mon cœur, et la découverte sincère de la vérité est le but constant de mes efforts et de mes recherches : parfois d'abord elle m'importunait; mais peu à peu je me suis habitué à l'aimer plus encore qu'à la craindre, et toujours je cherche à éclairer ma conscience et à la dégager des nuages qui pourraient obscurcir cette précieuse vérité. Est-ce pour me récompenser de cette franchise dans mes recherches que je sens presque toujours en moi comme une voix intérieure qui me dit tout ce que je dois faire ou éviter? J'entends sans cesse cette voix qui sur toute chose à peu près me dit : « Fais ou abstiens-toi ! » Aussi m'inspire-t-elle une grande confiance. Me rendant justice à moi-même, je suis parvenu à regarder comme un bienfait du ciel les plus cruelles épreuves. Le moindre murmure me paraîtrait une injustice, et presque un blasphème ; et cependant je puis dire que ma vie est presque en tout une souffrance de tous les instants. Mon jugement, qui généralement est juste, m'inspire quelquefois trop de confiance ; cependant j'écoute toujours ; et je juge, mais plus vite qu'un autre, parce que toutes mes facultés sont promptes.

Rien, ou à peu près rien, ne m'échappe, ni sur les événements, ni sur les choses, ni sur les hommes que je juge sévèrement, bien que mes paroles soient ordinairement bienveillantes. Je trouve cependant une sorte de satisfaction à confier sous le sceau du secret à un ami, le mal que je sais, ou que je crois deviner : le mal me frappe encore plus que le bien ; c'est un tort.

Il est vrai de dire cependant qu'une bonne action, une action vertueuse ou bienveillante, me laisse pour autrui, comme pour moi-même, la plus douce impression, la satisfaction la plus vive.

Je suis parvenu à attacher, à force d'épreuves et de mûres pensées, assez peu de prix aux choses de la terre, bien que souffrant beaucoup parfois des privations qui me sont imposées; et je tiens trop encore à ce monde de souffrance : j'ai souvent bravé la mort imprudemment peut-être, et cependant, en définitive, je la redoute; si j'étais peut-être plus satisfait de moi-même, je la craindrais moins.

Ma confiance en Dieu et dans sa providence est sans limites ; ma pensée se porte sans cesse vers elle, et je l'invoque du fond de mon âme.

Cette invocation intime est une des plus douces et des plus utiles habitudes ; elle est aussi une des plus rares, tant l'homme est inconséquent et léger.

Mes chers enfants sont mon occupation constante. Puisse l'exemple de mes parents, puissent les miens même leur servir un jour! On ne peut s'habituer trop jeune à prendre sur soi en tout et pour toute chose; la moindre négligence est coupable et dangereuse.

Quelquefois, en voyant l'illusion presque constante que se fait chacun, je m'applaudis de valoir mieux sous ce rapport; mais c'est peut-être aussi une illusion que je me fais à moi-même, et que je dois craindre : c'est sans doute aussi un moyen qui n'est pas bon de me rassurer sur les autres points où je me sens inférieur.

L'illusion des autres peut tenir plus à leur esprit

qu'à leur cœur; et, bien qu'elle soit évidente pour moi, leur conscience est peut-être moins coupable que la mienne. Il serait sage de moins les juger, pour se juger soi-même plus sévèrement.

Éprouvé de tant de façons, je ne tiens guère aux choses terrestres, qui me paraissent bien vides; les hommes sont si peu de chose! l'ambition conduit à un si mince résultat; le bien est si difficile, que je me sens parfois au fond de l'âme un découragement insurmontable, et parfois aussi une ardeur qui surmonterait tous les obstacles.

Je me crois capable de presque tout, lorsqu'un retour sévère sur moi m'effraye, en me démontrant mon insuffisance.

Mes actions sont moins promptes que mes pensées; mais ces dernières marchent souvent si vite et sont tellement tumultueuses que j'ai peine à les démêler. L'amour-propre des autres m'offusque en me révoltant; je le vois partout où il est réellement, comme aussi où il n'est pas. Je crois être parvenu à l'éteindre presque entièrement en moi; mais croire ne pas en avoir, c'est prouver qu'on en a encore.

Les paroles ne sont rien, ce sont les actions qui sont tout; et nous ne pouvons travailler avec trop de persévérance et d'ardeur à combattre cet orgueil, qui est le plus grand ennemi de Dieu et des hommes; serpent insidieux autant que souple, qui se présente sous toutes les formes, pour mieux nous séduire, et dont la piqûre est mortelle. Je conviens facilement de mes défauts et de mes fautes; mais, dans cet aveu même, il peut y avoir un orgueil déguisé.

Pourquoi s'occuper sans cesse des autres? c'est un

moyen ingénieux et perfide de chercher à se justifier soi-même.

Nous juger avec impartialité devrait être notre pensée constante; et notre réforme, le but d'une volonté ferme, comme de nos efforts journaliers.

Les défauts que nous voyons chez autrui, loin de nous porter à plus de sévérité envers nos semblables, devraient nous engager à reporter sur nous-mêmes cette sévérité qui, alors, loin de nous être nuisible, nous deviendrait vraiment utile.

Je suis tellement impressionnable que les moindres circonstances, le plus léger bruit, la position, mes lectures, le monde et la retraite, influent sur mes pensées comme sur mes actions; c'est un malheur : elles devraient rester les mêmes dans toutes les situations, et être toujours bonnes. Pour vivre utilement pour le ciel, il faudrait prendre la ferme résolution de combattre sans cesse; c'est le seul moyen de l'atteindre.

Ce tableau, écrit à la hâte, ne doit m'inspirer aucun amour-propre; et il y a même de quoi m'humilier.

Telle a été peut-être la pensée amie qui, en m'engageant à faire un retour sur moi-même, a désiré qu'en me connaissant mieux, je cherchasse à valoir davantage. Ma soumission sera du moins un gage de ma reconnaissance.

J'ai laissé courir ma plume sans lui imposer ni règles ni limites; et je causerais bien plus longtemps encore si j'avais pris à tâche d'énumérer tous mes défauts; ils tiennent parfois à mes qualités; mais trop souvent aussi les qualités qu'on peut me reconnaître, se prêtent-elles à mes défauts.

Sensible à l'excès, je souffre et je sens ; c'est un grave inconvénient qui peut égarer le jugement ; c'est un verre obscur à travers lequel tous les objets se présentent sous un faux jour ; ce n'est plus l'esprit et la conscience qui jugent, mais le cœur, trop facile et trop prompt à nous égarer.

Tout ce qui est grand, noble, généreux, un mot, une parole, une lecture, un récit, un acte de bienfaisance, me portent à une vive émotion ; cette émotion va jusqu'à l'enthousiasme, et alors je me crois capable de tout entreprendre.

Je retombe après dans une sorte de découragement, qui cependant n'a aucune influence sur mes actions ; et toujours ma volonté, qui est puissante, me suffit pour parler, écrire ou agir.

Ce qui nous rend si sévères pour les autres et parfois même injustes, c'est que ce sont leurs défauts habituels que nous jugeons, parce qu'ils exercent plus souvent de l'influence sur les rapports de la vie. Nous oublions trop facilement cette vertu de tous les instants, cette vertu qui ne s'est jamais démentie, et ces grandes et belles actions qui honorent et embellissent une existence. Celui qui se croit le plus impartial et le plus juste, est souvent injuste, sans même s'en douter.

ARTICLE ENVOYÉ A LA *GAZETTE DE FRANCE*

Montmirail, 18 janvier.

« Quand la France, subissant les conséquences de la situation exceptionnelle qu'on lui a faite, se trouve

réduite à un isolement qu'on ne retrouve qu'aux époques les plus désastreuses de son histoire, c'est un devoir pour tout homme, ami de son pays, de dire sa pensée sur une telle situation, et d'indiquer le remède que, dans son opinion, appelle un si grand mal. Celui qui écrit ces lignes n'a point la prétention d'apporter la solution de toutes les questions qui, à l'heure qu'il est, agitent les esprits. Homme quelque peu pratique, ne jugeant les choses que du double point de vue de la froide raison et d'un cœur plein d'un amour éprouvé pour son pays, son seul but ici est de faire appel au bon sens et au patriotisme de ses concitoyens. Dans ces temps de passions égoïstes, d'hostilité systématique, c'est au bon sens et au patriotisme seuls qu'il appartient de résoudre les nombreuses difficultés du présent, et de préparer les bases sur lesquelles doit s'édifier l'avenir.

« En face des périls qui nous menacent de toutes parts, et que nos gouvernants essayent de nous dissimuler par une vaine politique de temporisation et d'ajournements, que toute leur habileté ne parviendra point à faire prévaloir, l'instinct de la nationalité s'est réveillé au fond des cœurs, et a montré, par l'unanimité du sentiment qu'il exprime, qu'au milieu de nos divisions la France tout entière pouvait encore être unie et ralliée sous la bannière d'une seule et même idée ; c'est là un fait immense et qu'il importe tout d'abord de constater ; il nous suffit pour établir que la nationalité française ne saurait périr. Mais, soit que le danger qui éveille ce sentiment généreux disparaisse ; soit que la marche de la politique européenne l'ajourne ; dès que le nuage

précurseur de la tempête a disparu à l'horizon, les esprits se divisent de nouveau, et les questions qui provoquent les dissidences, se reproduisent plus vivaces que jamais. Depuis que l'ordre règne en Orient comme à Varsovie, telle est la face nouvelle sous laquelle reparaissent les questions; considérons celles-ci dans leur ensemble.

« Tous les partis mêlent à l'idée plus ou moins vraie qu'ils représentent, des erreurs par lesquelles ils sont un danger réel et permanent pour le pays dans lequel ils s'agitent. Aux hommes que les souvenirs glorieux de l'empire fascinent encore aujourd'hui, il faut de la gloire ; et, dût-on précipiter l'Europe dans les malheurs qui ont marqué le passage au trône de l'homme dont on vient de glorifier la mémoire, la gloire à ce prix ne coûterait pas trop cher encore. Aux républicains, il faut de la liberté, liberté sans limites, qui seule répond pour eux au besoin impérieux d'égalité dont le cœur humain est rempli. Aux conservateurs, l'ordre et le repos, n'importe à quelles conditions. Aux royalistes, enfin, ordre, gloire et liberté.

« L'heure d'une grande réunion a sonné ; il est temps de se mettre à l'œuvre, et le sort de la patrie dépend de cette réunion franche de tous les esprits impartiaux. Les événements ont marché; les esprits s'éclairent, et, en dehors de tous les partis, il est un grand peuple, une nation tout entière, qu'on semble ne compter pour rien. Le monopole qui réduit à une sorte d'ilotisme politique cette masse compacte du peuple, sera brisé par elle ; elle montera à la vie politique, parce qu'elle le veut énergiquement ; les royalistes, en in-

scrivant sur leur bannière la reconnaissance de ces droits, qu'un monopole insolent ravit aux cinq sixièmes d'une nation, ont montré intelligence et esprit de justice ; tôt ou tard, le principe qu'ils représentent se fortifiera de l'assentiment de tous ceux dont ils ont compris et reconnu les imprescriptibles droits. Voilà pour la vie intérieure de la France ; voilà le principe général qui, selon les royalistes, domine toutes les questions qu'on peut poser sur ce terrain.

« Mais cette question préjudicielle ainsi résolue, voyons quelle est la politique de la France vis-à-vis de l'étranger, dans la situation pleine de périls que la force des choses et des fautes sans nombre ont enfin amenée. Sous ce rapport, il est deux questions importantes, savoir celle de l'intérieur et celle de l'extérieur ; c'est la première qui décide de la seconde ; et c'est aussi parce que l'intérêt du pouvoir exige pour se maintenir cent mille hommes dans la seule ville de Paris, que l'on se trouve dans l'impossibilité de faire parler à la France le langage qui lui convient. Pour se conserver, on accepte toutes les hontes ; et un pareil gouvernement aurait la prétention de représenter la nation la plus éclairée peut-être et la plus plus délicate sur le point d'honneur ! Pourquoi avoir parlé à l'étranger, d'abord un langage si hautain, s'il était vrai qu'on songeât déjà à désarmer par son ordre ? Désarmer par l'ordre de l'Europe serait un crime de lèse-nation !

« Ce n'est pas contre nos armements qu'il faut rassurer l'Europe, mais bien contre ces idées anarchiques qui la menacent aussi bien que nous. Sans revenir ni sur la révolution de juillet, ni sur ses causes, qu'il

nous soit seulement permis de demander, en présence de tant de honte et d'un déficit si effrayant, si cette révolution a tenu ce qu'elle a promis en fait de liberté, de gloire et d'économie? Les forts détachés répondent aux promesses de liberté, qui déjà avaient reçu un à-compte dans les lois de septembre. L'essentiel est de sortir d'une position qui, en nous rendant l'effroi de l'Europe, inspire aux esprits les plus impartiaux autant d'inquiétude que de dégoût.

« La licence, sous le masque de la liberté, a amené des scènes d'horreur dont tous ont été également victimes. Un despotisme sans frein; et que protégeait vainement une auréole de gloire, a conduit à l'envahissement de la France. La Restauration exploitée, grâce à la charte octroyée, par une partie des hommes du jour, n'a produit que des résultats avortés, et a fini par tomber, parce que le principe monarchique n'avait point stipulé pour lui des conditions de vie et de force suffisantes. Cependant, bien que la Restauration ait eu contre elle tant de passions ameutées, tant d'intérêts égoïstes, et si peu de force de réaction dans la loi qu'elle s'était laissé imposer, la situation qu'elle avait faite à la France ne saurait être comparée à la situation déplorable à laquelle nous sommes réduits aujourd'hui. Point de récriminations ; ce sont paroles perdues ; ce qu'il faut, c'est de chercher les moyens d'arriver à la solution d'une situation aussi grave.

« Qu'une assemblée nationale, en reconnaissant ce qu'il y a de grand et de d'utile dans les admirables cahiers de 89, y ajoute ce que la marche du temps a pu rendre nécessaire, et vienne de nouveau asseoir sur la justice les vrais intérêts du pays, en reconnais-

sant la force et la sagesse du principe monarchique, fondé sur le droit de succession, tel que nous le montre l'histoire de notre passé : tel est le but de nos efforts et de tous nos vœux.

« On s'étonne d'entendre les royalistes invoquer la liberté ; mais ce langage, qui du reste n'a rien de nouveau pour eux, est plus dans leur intérêt bien compris que dans celui de personne, car c'est celui du pays. La liberté qu'ils demandent, c'est une liberté sage et limitée par un pouvoir fort qui l'aime, s'appuie sur elle, et ne la craigne point.

« Les royalistes seuls demandent encore aujourd'hui ce qu'ils demandaient en 1814. Ils sont unanimes sur la nécessité de fortifier le principe monarchique comme la seule garantie possible des libertés d'un grand peuple, de ses droits et de ses devoirs ; car il faut de toute nécessité, que droits et devoirs soient réciproques.

« Que de palinodies, en dehors de leur sein, ont scandalisé toutes les époques ! C'est qu'il est aussi impossible de rendre la France heureuse et tranquille en dehors du principe monarchique, que de moraliser une nation en dehors du principe religieux.

« Les royalistes ne repoussent aucun souvenir honorable ; ils appellent à l'union tous les partis. Pourquoi la nation tout entière ne se rallierait-elle pas au seul principe qui, dûment et légalement reconnu par une assemblée vraiment nationale, rendrait au pays ses droits et ses libertés? Les conservateurs de l'ordre de choses n'ont aucune conviction, ils ne voient rien au delà de leurs intérêts.

« Si cependant le principe monarchique, tel que

nous l'entendons, est le seul qui puisse réaliser et concilier les espérances et les droits de tous, en nous donnant la tranquillité intérieure, l'ordre, l'économie, les libertés, enfin une position honorable ; pourquoi ne rallierait-il pas tous les esprits sincèrement amis de leur pays?

« Le principe monarchique, en tant que principe, a ses conditions de vie que la force des choses lui impose ; il ne peut s'établir qu'appuyé sur la liberté et sur les droits de tous. Aussi, les royalistes, loin de repousser le pays, appellent-ils au contraire son concours. Il ne s'agit plus aujourd'hui de castes qui n'existent que par d'honorables souvenirs, mais de toute une nation réclamant ses droits que les royalistes appuient, parce que leur principe repose sur ces droits mêmes, et y trouve une garantie. Lorsqu'une assemblée représentant la France se sera prononcée, personne n'aura plus de prétexte pour réclamer. Appelée par l'intérêt général, un intérêt privé seul la repousse.

« Que l'Europe songe aussi que la grandeur de la France, sage et tranquille sans autre ambition que celle de ses droits, est indispensable à l'équilibre européen !

« Le triomphe d'un parti, quel qu'il fût, serait funeste ; mais le triomphe de la vérité, mais le triomphe du pays sur ses propres passions, serait profitable à tous.

« Donnons-nous enfin la main en frères, sans autre exclusion que celle des traîtres, et qu'il n'y ait plus qu'un parti parmi nous ; le parti de la France. C'est là le vœu d'un citoyen qui, dans sa pensée comme

dans son cœur, place son pays en première ligne, et qui, sans s'occuper de lui plaire, cherchera toujours à l'éclairer.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

Montmirail, 20 janvier.

Je reviens à pied de chez notre vieux voisin, M. le comte de ***, qui me reçoit toujours avec un vrai plaisir au milieu de son affreuse solitude. Nous avons causé longtemps. Dieu ne rende pas mes efforts inutiles ! Mon bon voisin, tant soit peu malin et fort spirituel, m'assure qu'il est en route, et qu'il avance vers les idées religieuses. « — Je doute encore, me disait-il. « — Vous ne doutez pas, lui ai-je répondu, vous hésitez. »

J'y étais allé en voiture, et ayant rencontré une bonne vieille femme qui ne pouvait s'arracher de la boue, je l'ai fait monter, ce qui l'a enchantée. « — Jamais je n'étions été dans un si beau carrosse, « m'a-t-elle dit en descendant, merci, mon bon « monsieur, et tous les vœux que je vous souhaite, « allez, j'sommes ben reconnaissante de tout notre « cœur. »

Quelques jours après cette visite, je reçus de M. le comte de *** la lettre suivante :

« Je profite d'un intervalle de repos que me laissent « mes atroces douleurs, cher et noble vicomte, pour

« vous dire combien je suis touché de la démarche
« que votre amitié pour moi vous a inspirée. Veuillez
« pardonner à ma franchise. Je n'écrirai point à
« l'homme supérieur que vous m'indiquez, parce
« que je tromperais sa juste attente. Je ne me sens
« pas le courage d'ouvrir mon cœur et ma pensée,
« de quelque mérite qu'il soit, à un ministre qui m'est
« étranger. La confiance intime ne s'impose pas, elle
« se donne.

« J'ai sur vous la triste priorité d'un quart de siècle,
« et quel temps d'horreurs et d'abomination ! Je n'ai
« survécu à mille dangers que par une sorte de mi-
« racle, et par mon énergie en me précipitant tou-
« jours au milieu de tous, au lieu de les éviter.

« J'ai fait ici plus d'un examen de conscience. Né
« excessivement impressionnable, j'ai bien des fautes
« à me reprocher ; j'ai retrouvé aussi quelques bonnes
« actions cachées qui peuvent en racheter une partie.
« Je me confesse en toute humilité à notre père com-
« mun, et j'espère en son infinie miséricorde ; notre
« religion, celle de mes pères, dans laquelle je veux
« mourir, n'est-elle pas tout indulgence et tout
« amour ?

« Je n'en suis encore, sans discussion, qu'à la foi
« du charbonnier ; si la mort venait à me saisir subi-
« tement comme mes années et mes douleurs peuvent
« me le faire craindre, je ne quitterais pas la vie sans
« avoir fait d'avance de sincères actes de contrition et
« dit, avec componction : *in manus tuas*, etc., etc.

« Si, par bonheur, j'ai le temps de me reconnaître,
« mon bon et honnête curé sera là pour m'aider à
« bien mourir sans discussions théologiques.

« Il est bien juste que je me montre à vous tel que « je suis, et non meilleur ; je hais le mensonge, sur- « tout en aussi grave matière, et vous me mépriseriez « avec raison si j'avais la faiblesse, je dirai mieux, la « bassesse de vous tromper. Vous me plaindriez si « vous connaissiez à fond l'odieux roman de ma vie et « combien longtemps il a dû ébranler les bons prin- « cipes de mes jeunes années !

« Vous m'aimeriez un peu, cher vicomte, si vous « saviez combien je vous porte d'estime et d'attache- « ment, en échange de tout l'intérêt que vous m'avez « témoigné tant de fois depuis six mois.

« Vous m'avez fait un nouveau besoin de votre « amitié.

« Je mets aux pieds de votre sainte mère l'hom- « mage de mon respect.

« J'admire et j'envie la parfaite quiétude de M. le « duc de Doudeauville ; je n'y parviendrai jamais, et « c'est justice. »

LETTRE DE MADEMOISELLE AMÉRICA VESPUCCI

« Londres, 25 janvier.

« Je suis retournée à Londres il y a seize jours. J'ai « passé la Noël dans un château en Irlande, qui avait « absolument toute l'apparence d'un grand hôtel, et « où tout le luxe de cette ambitieuse aristocratie était « étalé.

« J'ai écrit sur l'Irlande douze lettres; mais je suis
« retenue pour les publications par des raisons ma-
« jeures de mes affaires en Amérique qui doivent être
« décidées à la fin du mois prochain.

« Ce climat me tue; mais qu'y faire? Je suis
« obligée d'y rester; c'est ma destinée! Que vou-
« lez-vous! . . . Je suis toujours dans le grand
« monde; mais j'y vis à ma manière; je n'ai fait
« dans aucun de mes voyages la plus petite conces-
« sion à la société d'aucun pays, et j'ai bien fait; à
« présent on s'y est habitué. La société est un grand
« enfant, il ne faut pas la gâter, surtout quand on
« n'a pas besoin d'elle. Je sais que cela ne ressemble
« nullement à vos théories; mais c'est ma pratique!
« Éviter les bavardages, c'est chose impossible; con-
« tenter tout le monde l'est encore moins; pour peu
« que vous soyez à la hauteur ou au dessus de la
« masse, on fera tout pour vous écraser. Je connais
« trop le monde; je ne lui demanderai jamais
« rien. Je me conduirai comme une dame de mon
« rang le doit, et je me servirai de lui quand je
« voudrai; voilà où j'en suis; il faut bien que ma
« conduite soit sans reproche, pour que dans un pays
« d'hypocrisie comme celui-ci je puisse aller partout;
« et qu'on se croie vraiment honoré quand j'accepte
« une invitation.

« Je suis un mystère; mais je force chacun à me
« respecter par ce pouvoir moral qu'un caractère ferme
« donne à une âme comme la nôtre.

« Il n'y a pas de doute que, dans une vie exception-
« nelle, comme la mienne, il y a souvent des contra-
« dictions; mais si tout cela n'était, il n'y aurait pas

« de mystère, et ce serait alors une vie comme toutes « les autres.

« Vous me parlez d'une lettre pour une dame, en « faveur d'une personne qui vous est chère; si je puis « faire la moindre des choses pour vous être agréable, « je serai toujours prête à accomplir vos désirs. J'es- « père que vous allez retourner à Paris, et que cette « lettre vous y trouvera. Déjà Londres a recommencé « son tapage des dîners et soirées; il y a dans cette « grande ville une fièvre du moment qui est éton- « nante. C'est un peuple unique; quant à moi, j'aime « les femmes de l'aristocratie anglaise; elles sont « bien; j'aime la liberté des peuples; mais vous le « savez, je déteste l'égalité, ce qu'on confond souvent « en France; ici un beau nom, c'est un passe-port; « en France, il n'y a que l'argent; je parle, bien « entendu, pour la masse.

« Quant à la politique anglaise, je n'y comprends « pas plus qu'à la politique française; il y a con- « fusion de tous les principes; en France, dans « ce moment, il y a beaucoup d'intelligences, mais « peu d'hommes qui jouissent de la confiance publi- « que. Les hommes d'État sont des marchands de « mots; c'est le siècle où les hommes écrivent de « l'histoire, mais où ils n'en font pas; où il y a « calcul, il y a bassesse, et quel est aujourd'hui le « peuple qui n'est pas marchand? La gloire est un « mot pour la génération du dix-neuvième siècle. « La nation anglaise est telle qu'elle a toujours été; « la France a changé. Je n'ai jamais aimé beaucoup « la première, mais hélas! je ne sais que penser de « la seconde. Il y a ici des hommes qui ont un pou-

« voir immense sur la masse. C'est un grand avan-
« tage à mon avis. »

---

28 janvier.

Au milieu de la discussion à laquelle se livre la Chambre, je ne trouve de raisonnable que l'amendement du général Schneider, présenté le 23 janvier, qui voudrait que Paris fût compris dans le système général de défense d'un pays dont les places fortes et le matériel d'artillerie et de l'armée réclamaient des améliorations si nécessaires et des soins si actifs.

De cette discussion cependant, il faut bien le reconnaître, il sortira de puissantes lumières; d'importantes révélations y sont faites, et l'égoïsme du gouvernement, comme sa tendance à l'absolutisme, y est mis au jour.

L'organisation de tous les ministères est dispendieuse; les bureaux gouvernent en maîtres absolus; et pour la plupart du temps, les ministres, absorbés par la politique, savent à peine ce qu'ils signent.

Pauvre France! tu succombes sous le poids des abus dont souffrent les masses, et dont profitent seulement quelques hommes qui s'enrichissent à tes dépens!

M. le général Dubourg que j'avais perdu de vue depuis bien longtemps, m'a écrit en m'envoyant une brochure sur l'organisation défensive de la France; je viens de lire cette brochure qui m'a paru mériter, sur beaucoup de points, une sérieuse attention.

Écrite avec indépendance, sagesse et esprit, elle est d'un homme qui connaît bien la partie qu'il traite, sait sonder les plaies, et y porter remède.

Qu'importe sa conduite à certaines époques? Je juge plus les faits que les hommes, en prenant, surtout, ce qui peut être utile à mon pays.

Puisse l'avenir profiter de toutes les expériences! J'ignore quelle sera ma destinée; mais le bien est ma pensée constante.

Puisse-t-il se réaliser, n'importe par quelles mains!

Montmirail, 3 février.

La loi des fortifications est passée à une grande majorité[1]; mais quelle folie de jeter ainsi tant de millions, quand il y aurait tant à dépenser pour notre industrie, nos routes, nos canaux, nos chemins de fer, le matériel de notre armée et celui de nos places fortes; lorsque surtout ces dernières sont en si mauvais état; et lorsque dans la ville de Laon, par exemple, point si important, tout reste à faire, et qu'une place intermédiaire sur la frontière nous serait indispensable!

Enfin, quand nos finances sont obérées, dans quel abîme nous nous précipitons! L'égoïsme du gouvernement est révoltant; et son peu d'amour pour la France montre assez si Louis-Philippe était le souverain qui convenait à une nation généreuse.

[1] 237 suffrages sur 399 votants.

On cherche les motifs de cette ardeur de M. Thiers à faire passer la loi; la cause en est simple. Louis-Philippe en a fait une condition du pouvoir à venir. Enfin, M. Thiers, ayant fait commencer les travaux, et ordonné d'immenses dépenses sans consulter les Chambres, voyait sa carrière politique perdue sans retour, s'il succombait; or, la gauche a besoin d'un chef; et d'ailleurs on peut tout supposer d'hommes qui renient leurs convictions et leurs protestations de tant d'années. La loi rejetée, M. Thiers pouvait être mis en accusation, pour avoir fait commencer les travaux par ordonnance.

On voit si nous nous sommes trompés en disant et répétant que la France n'avait rien à attendre d'une pareille Chambre, d'une pareille loi d'élection, et en demandant la réforme. La réforme doit avoir lieu partout et en tout; mais la tâche est si rude, et il faudra un caractère si fort pour l'opérer, qu'il est permis de se demander s'il existe.

Il n'y a pas une branche de la politique qui ne soit à refaire; à tout il faut donner des bases morales.

Louis-Philippe a voulu conquérir le clergé, dont l'opposition le gênait, mais il a laissé la religion s'éteindre, et la nation se corrompre; on vend impunément les livres les plus atroces en provinces; les colléges sont plus ou moins athées, et tous ces professeurs que forme le gouvernement pour l'instruction de la jeunesse, n'ont pour la plupart aucune idée de religion.

« Montmirail, 4 février.

Les mots que M. Thiers a prononcés à la tribune sur Henri V m'ont donné la pensée de lui écrire cette lettre, en lui envoyant un exemplaire de mon *Pèlerinage à Goritz*.

« Si mon nom est arrivé jusqu'à vous, monsieur,
« ma personne vous est sûrement inconnue.

« Un homme d'un talent aussi distingué est connu
« de tous ceux qui admirent le savoir et l'esprit.

« Vous venez de remporter une grande victoire :
« Dieu veuille que vous ne soyez pas le premier à la
« regretter un jour amèrement, et que de nouvelles
« déceptions ne viennent pas accroître le nombre de
« celles dont vous avez déjà été victime !

« Une imagination aussi brillante doit être géné
« reuse ; et c'est au moment d'un succès si éclatant
« qu'elle doit se sentir plus portée à la réparation.

« Ce sont uniquement les droits du malheur que
« je viens défendre devant vous, monsieur, et je suis
« certain d'être écouté.

« Vous avez, sans le vouloir, calomnié un prince
« jeune encore, dont tous les sentiments sont fran-
« çais, et qui n'a pour se défendre que son inno-
« cence et ses infortunes.

« Tandis que vous méconnaissiez son âme, en le
« supposant capable de se présenter au milieu d'une
« armée étrangère, lui ne songeait qu'à aimer la
« patrie qui l'a banni de son sein ; et peut-être même

« en admirant votre éloquence profonde et si entraî-
« nante, songeait-il aux services qu'elle pourrait ren-
« dre au pays qui a toutes ses pensées.

« Vous, écrivain si distingué, monsieur, veuillez « jeter avec indulgence et sans prévention les yeux « sur cet écrit, dont le seul mérite est d'avoir rap- « porté fidèlement ce que j'ai vu et entendu.

« Puissent des sentiments si touchants et si vrais « faire battre un moment votre cœur, en vous inspi- « rant le désir de leur rendre la justice qui leur est « due.

« Votre plume est aussi éloquente que votre bou- « che, monsieur ; et l'occasion de revenir sur vos « paroles, qui sont sans doute le fruit d'une erreur, « se trouvera bientôt, je l'espère, et servira à faire « briller votre impartialité.

« Recevez l'expression distinguée de mes sentiments « empressés. »

RÉPONSE DE M. THIERS

« Paris, 6 février.

« Monsieur,

« J'ai reçu la lettre que vous m'avez adressée avec « la brochure qui l'accompagnait.

« Je me suis soigneusement abstenu, dans tous les « temps, d'expressions qui auraient pu blesser des « princes malheureux, et je ne crois pas avoir em- « ployé, ces jours derniers, des paroles dont l'infor-

« tune à laquelle vous êtes noblement resté fidèle puisse « s'offenser. J'ai présenté une simple hypothèse, que « les histoires de France et d'Angleterre rendent au « moins spécieuse.

« Je vois avec plaisir pour notre pays qu'on la re-« pousse comme impossible. Je souhaite pour tous les « partis qu'elle ne se réalise jamais.

« Je vous remercie, monsieur, des expressions « obligeantes que vous avez bien voulu employer à « mon égard, et je vous prie de recevoir l'assurance « de ma très-haute considération. »

LETTRE A M. LE COMTE ALFRED DE VIGNY

APRÈS LA LECTURE D'UN ARTICLE DE LUI DANS LA REVUE DES DEUX-MONDES, SUR LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE.

« Montmirail, 5 fevrier.

« En lisant, monsieur le comte, dans la *Revue des* « *Deux-Mondes* du 15 janvier, votre spirituel et inté-« ressant article sur la propriété littéraire, me sera-« t-il permis de vous avouer que le silence absolu que « vous avez gardé sur celui qui fut pendant cinq an-« nées, sous la Restauration, l'ami et le protecteur « des gens de lettres, m'a été pénible.

« Cet aveu vous prouvera, du moins, le prix que « j'attache à votre suffrage ; et si, durant le cours de « mon administration, j'ai été assez heureux pour « rendre quelques services, je n'en conserve d'autre

« souvenir que le regret de n'avoir pas toujours été à « même de faire plus de bien.

« Indigné du mépris que l'on semblait témoigner « depuis longtemps pour des droits aussi sacrés, ce fut « moi qui, le premier, pris en mains la cause des « gens de lettres.

« Après avoir demandé les ordres du roi Charles X, « je lui proposai de nommer une commission compo- « sée des esprits les plus distingués ; et j'avais surtout « consulté les lumières de l'opinion, avant de m'occu- « per de ce travail intéressant. S'il n'eut pas alors « tout le résultat que j'aurais désiré, ce n'est pas moi « du moins que l'on pourrait en accuser, puisque je « n'avais que le droit de proposition ; et que, pour « arriver aux Chambres, il fallait que mon travail fût « accepté par un ministre responsable.

« Si je me fis alors des ennemis, par mon indépen- « dance comme par l'initiative que j'avais osé pren- « dre, ne vous paraît-il pas juste, au moins, que « j'eusse conservé quelques amis dans une classe « aussi honorable, où vous occupez, monsieur le « comte, le premier rang.

« Le travail intéressant de cette réunion d'hommes « si remarquables par leur esprit et par leur carac- « tère, aurait peut-être mérité aussi d'être con- « sulté.

« Passer sous silence leurs nobles efforts est pres- « que une ingratitude; aussi est-ce bien plus leur « cause que la mienne que je viens défendre.

« Cette commission s'assembla pendant plus d'un « mois, sous ma présidence, à l'hôtel des Beaux-Arts « au ministère de la maison du Roi.

« Son travail fut imprimé alors, et M. Jules Ma-
« reschal doit en posséder un exemplaire.

« Agréez, monsieur le comte, avec mes excuses, « l'expression de mes sentiments les plus distin- « gués. »

Sous le titre de *Philosophie politique*, M. Évariste Bavoux vient de publier deux volumes.

Dans cet ouvrage, M. Bavoux parle de la célèbre conversation qui eut lieu pendant les affaires des 5 et 6 juin 1832, entre Louis-Philippe et trois membres de l'opposition parlementaire, qui s'étaient rendus auprès de lui.

Répondant à M. Arago, qui exprimait le regret que Louis-Philippe ne fût plus environné de cette popularité qui marqua les premiers jours de 1830, le roi des Français aurait répondu à son interlocuteur : Je cite M. Évariste Bavoux.

« Comment résister à ce déluge de calomnies que « presque tous les journaux répandent chaque jour « contre moi ? on sait cependant que personne ne « désirait moins la couronne ; je l'ai acceptée, parce « que j'ai été convaincu que seul je pouvais sauver la « France du despotisme, sentiment qui m'a dirigé, « comme il a dirigé mon père.

« Comment peut-on supposer que moi, *qui ai tou-* « *jours été opposé aux Bourbons de la branche aînée*, « *et qui suis leur plus mortel ennemi*, j'aie la pensée « de transiger jamais avec eux ?....

J'apprends que M. le vicomte de Chateaubriand a été rendre visite à M. l'abbé de Lammenais[1] dans sa prison..... Courant après la popularité à tout prix, et sans conviction..... Voilà l'homme!

---

18 février.

Il semble que le ciel, en qui je mets toute ma confiance, m'ait amené à Paris à jour et à heure fixe.

A dix heures, le 9 février, le bon et spirituel Bouillé entrait chez moi; je défendis aussitôt ma porte; nous nous enfermâmes deux bonnes heures durant, et nous passâmes en revue toutes les chances de la politique, les hommes et les choses; les fautes du passé, et les nécessités de l'avenir; les ambitions, les intrigues de chacun, la misère des hommes et des partis; l'état de la France et la situation précaire d'un pouvoir auquel il ne reste, comme dernière et dangereuse ressource, que le despotisme et l'arbitraire.

Enfin, nous parlâmes de l'Europe, des alliances nécessaires ou dangereuses à la France, et des hommes d'État des différents pays. Nous reconnûmes ensemble à quel point la sagesse était indispensable dans un moment si difficile.

[1] Condamné, le 26 décembre 1840, à un an de prison et deux mille francs d'amende, à l'occasion d'une brochure intitulée : *le Pays et le Gouvernement*.

Nous tombâmes d'accord sur tout, avec cette confiance et cette estime si précieuses et si nécessaires à deux amis qui marchent de concert vers le même but.

Goritz occupa aussi une grande place dans cette importante et intéressante conversation.

Ayant tout dit et tout parcouru, nous nous embrassâmes et nous nous souhaitâmes mutuellement bonne chance de succès, l'un à Goritz et l'autre à Paris.

J'employai la matinée à revoir mes amis politiques, et à bien connaître l'état des choses et de l'opinion.

A quatre heures j'arrivai chez madame Récamier; j'y trouvai une grande dame, qui écoutait, parlait peu, mais disait toujours juste.

« — Madame la comtesse de Nesselrode, » me dit madame Récamier assez haut pour être entendue.

« — Je désirais, madame, vous être présenté, et « je sais gré au hasard qui m'a procuré le bonheur « de vous rencontrer. »

Je me nommai; je m'assis auprès de madame de Nesselrode en comprenant l'importance de ce que je pouvais dire. « — On cause mal dans un salon « et l'on y est remarqué. — C'est vrai, madame; « je n'aurais osé vous demander la permission de « me présenter chez vous. — Si fait, moi-même je « le désire; demain, à midi, si cela vous convient; « je serai seule. — Je m'y rendrai avec empresse- « ment. »

Nous parlâmes d'autre chose, et la conversation devint générale.

Le 11 à midi précis j'entrais dans le salon de madame de Nesselrode sans être nommé.

« — J'ai tout mon temps à moi, et nous pouvons

« causer à notre aise ; personne ne viendra nous in-
« terrompre. »

C'est beaucoup pour une femme de savoir écouter, c'est tout pour une étrangère de ne pas être pressée; mais il est rare d'être aussi distinguée que l'est madame la comtesse de Nesselrode. Avant un quart d'heure je la connaissais parfaitement; et je le lui prouvai, ce qui l'étonna sans qu'elle consentît à l'avouer.

C'est une tête d'homme avec un cœur de femme; c'est un esprit aussi juste que fort, sans préventions, sans préjugés; qui aime et cherche la vérité, qui a beaucoup vu et entendu ; mais elle peut être trompée, elle le craint et cherche à s'éclairer.

C'est une âme qui a vécu d'abnégation et de dévouement, qui connaît sa position sans la faire valoir, et provoque la franchise en l'aimant.

Je vis promptement que, pour mériter sa confiance, il fallait lui donner la mienne; et que c'était d'ailleurs un esprit aussi éclairé que sage, capable de tout entendre et de tout comprendre.

Pour mettre quelque ordre dans notre conversation, je lui proposai un thème qu'elle accepta, après que je lui eus demandé pardon d'une franchise et d'une indépendance qui pouvaient aller parfois jusqu'à la rudesse.

Un signe obligeant m'encouragea, et je crus reconnaître que mes manières lui paraissaient mériter sa bienveillance.

Tout ce qu'elle me dit me parut aussi juste que profond; et, chose rare, elle ne m'interrompait jamais que lorsque c'était nécessaire.

Si sa bienveillance me rassurait, je sentais aussi que j'étais devant un véritable homme d'État capable de me juger.

Après une très-longue conversation je me retirai ; je me rendis chez M. de Lourdoueix, et sans lui parler d'une conversation sur laquelle madame de Nesselrode m'avait demandé le secret, je lui dis la nouvelle du voyage d'Henri V en Angleterre, que je croyais tenir de bonne source. Son esprit était trop éclairé pour ne pas être frappé comme moi des funestes conséquences de ce voyage et, à l'instant même, il écrivit quelques lignes qu'il envoya à *la Gazette*. Je pris un cabriolet, et je courus à Vaugirard pour en causer avec mon cher Bouillé avant son départ; mais, chose étrange, il me confia que, la veille, M. Berryer, dont le silence dans la question des fortifications a été si regrettable, l'avait pris en particulier et lui avait dit :

« — Monsieur le comte de Bouillé, vous partez pour « Goritz, où vous jouissez d'une juste influence ; em-« ployez-la tout entière à décider un voyage qui au-« rait les plus grands résultats. Il faut qu'Henri V « aille en Angleterre ; je puis vous garantir la ma-« nière dont il sera reçu par la Reine et par lord Pal-« merston ; mais je dois ajouter que, pour assurer « le succès, il est indispensable que je l'accompa-« gne... »

Bouillé avait écouté en silence cette communication ; je regrette qu'il n'ait pas fait expliquer davantage M. Berryer, dont l'aveuglement est bien dangereux.

A MADAME LA COMTESSE DE NESSELRODE

« Paris, 12 février.

« Madame la comtesse,

« Je ne reviendrai point sur une conversation qui « m'a laissé une impression profonde.

« On a obtenu les *fac simile* parfaitement exacts ; « mais à aucun prix il n'a été possible de se procu-« rer les originaux, un marché venant d'être passé « à Londres pour l'impression de soixante-dix lettres.

« Toutes les tentatives paraissent avoir été faites « et être parties de haut lieu, mais inutilement, « tant la haine que l'on porte est formidable et invé-« térée.

« Il faudrait plus d'un million, a dit un ministre, « pour ravoir tout ce qui pourrait compromettre « Louis-Philippe.

« J'ignore ce que le ciel me réserve ; mais jamais « mes opinions ou ma conduite ne démentiront la « ligne de modération que je me suis tracée, comme « la seule bonne et nécessaire.

« J'ose vous demander de vous abonner à *la Gazette* « *de France*, en faisant la part des nécessités comme « des circonstances, et en la prenant telle qu'elle est « aujourd'hui. C'est essentiel pour suivre la marche « des idées et des événements.

« Ce journal a démenti dès hier soir la nouvelle « du voyage de Henri V en Angleterre comme impos-

« sible ; mais ce fait d'une haute importance doit jeter
« de grandes et précieuses lumières.

« J'ignore si la nouvelle est vraie, et je me plais à en « douter, mais l'intrigue existe, et elle part de haut, « soit à Paris, soit à Londres. Tout moyen est bon à « certaines gens pour arriver à leurs fins, et des « hommes qui portent le masque du royalisme n'ont « pas honte d'y tremper.

« Le repos de l'Europe tient au rétablissement de « l'ordre en France, et il ne peut y être entièrement « fondé qu'aux conditions de la légitimité.

« Pour que l'Europe soit libre et unie, il est indis- « pensable que la France soit juste et indépendante. « Elle est aujourd'hui sans ambition, mais elle a le « sentiment de sa dignité, tout en ayant elle-même « soif de repos.

« Votre bienveillance, madame la comtesse, si j'é- « tais assez heureux pour l'obtenir, serait un des bien- « faits d'une existence si souvent et si cruellement « éprouvée, et les cœurs qui ont souffert sont faits « pour s'entendre.

« Veuillez agréer, etc. »

A M. LE COMTE DE BOUILLÉ

« Paris, 13 février.

« Encore un mot d'adieu, bien cher ami, et un « mot essentiel qu'il m'est impossible de porter moi- « même.

« De tout ce qui se passe, et en me reportant à nos « deux conversations, il me reste prouvé que l'An- « gleterre commence à croire à l'impossibilité de « ce qui existe, et qu'elle songe à s'emparer à son « profit de la restauration qui pourrait se faire, « en flattant Henri V, et en renouant une alliance « anglo-française, toujours si fatale à la France.

« Se mettre aujourd'hui entre les mains de l'An- « gleterre serait plus qu'une faute ; et cependant, il « faut agir envers elle avec prudence et mesure, mais « sans se livrer ; on connaît trop bien sa mauvaise « foi.

« Au milieu de ce conflit de circonstances, d'idées, « d'espérances et de craintes, il est indispensable de « mettre fin à cette division funeste qui nous affai- « blit.

« Il est de toute nécessité que M. de Villèle revienne « à Paris, pour tout recevoir, tout entendre, et juger « par lui-même ; il ne viendra que s'il en reçoit l'or- « dre ; mais il ne peut arriver que muni des pleins « pouvoirs de Louis XIX et d'Henri V ; sans cela, en- « tièrement paralysé, il ne pourrait et ne voudrait « agir.

« Cette pensée intime est celle aussi des hommes « les plus éclairés. Plusieurs auraient voulu que M. de « Chateaubriand fût mandé en même temps à Goritz. « Que le ciel nous en préserve !

« Incapable de jouer un premier rôle, il n'accep- « terait jamais sincèrement le second. Le moment « venu, il faudra bien qu'il se prononce. Je lui « ai promis d'aller le chercher, et je tiendrai pa- « role.

« La science des princes consiste à distinguer ceux « qui les éclairent sans aucun intérêt personnel, de « ceux qui les flattent en vue de ce même intérêt.

« M. de Villèle connaît M. de Châteaubriand, qui « est de plus son ennemi personnel, et il a appris à le « juger.

« Infailliblement, cette pensée dont il verrait tout « le danger, lui déplairait souverainement.

« Surtout méfiez-vous de l'Autriche aux perfides « conseils.

« Courage et force, mon excellent ami ; que le ciel « vous conduise et vous inspire. Comptez à jamais sur « ma tendre affection. »

RÉPONSE DE M. LE COMTE DE BOUILLÉ

« Mon bien cher ami, je n'ai que le temps de vous « dire que je viens de recevoir votre lettre, et que je « l'ai lue bien attentivement ; mais mon esprit en « sera plein, comme de tout ce que vous m'avez dit, « et je tâcherai d'en tirer tout le parti possible là où « je vais. Comptez sur moi, sur mon zèle, comme « aussi sur ma constante et tendre amitié pour vous. « Je partage toutes vos idées, tous vos désirs, et il ne « dépendra pas de moi qu'on les adopte, et qu'ils se « réalisent. Adieu, bon courage ; continuez à être « tout ce que vous avez été jusqu'ici... un jour l'on « vous rendra justice, et l'on ne pourra s'empêcher « de reconnaître les services importants que vous

« avez rendus, et que vous rendez encore. Personne,
« mon cher ami, n'est plus brillant que vous sur la
« brèche ; je vous le dis avec sincérité, et ce n'est pas
« une flatterie d'amitié. Il faut absolument, comme
« vous le dites, que Villèle arrive ici, et cela le plus
« prochainement possible.

« Je suis fâché que Toulouse ne soit pas sur mon
« chemin, je lui mettrais l'épée dans les reins; puis-
« sé-je trouver là-bas ce qui nous a si complétement
« manqué jusqu'à présent! Je vous donnerai de mes
« nouvelles; de votre côté, ne m'oubliez pas.

« Demain, à six heures du soir, je serai en voiture.
« Je voudrais avoir des ailes. Je sens combien il est
« important d'aller réclamer de promptes et bonnes
« mesures, et empêcher des sottises.

« Je vous embrasse et vous aime de tout mon
« cœur. »

A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« Paris, 16 février.

« Depuis longtemps je voulais vous écrire, mon
« cher Villèle; mais mon âme a tant souffert qu'il
« m'a fallu du temps pour surmonter mes dou-
« leurs.

« De plus je me réservais pour les choses indispen-
« sables; et jamais sagesse et persévérance n'ont été
« plus nécessaires qu'aujourd'hui. On veut juger les
« partis par les hommes, soit en France, soit à

« l'étranger; c'est absurde, car partout où il y a des « hommes, il y a envie et passions.

« Mon père est mieux et je l'ai quitté pour trouver « ici le comte de Bouillé qui vous apprécie vivement, « et qui, en partant pour Goritz, voulait causer à fond « avec son intime ami.

« Ce n'est pas un homme d'énergie, bien que, dans « l'occasion, il soit capable d'en montrer; mais c'est « un esprit aussi juste que sage, aimant et cherchant « la vérité, et décidé à la dire. Il va remplacer, pour « trois ou quatre mois, le duc de Lévis.

« Notre cher Montbel est trop autrichien. Louis XIX « lui ayant donné toute sa confiance, il a cru devoir « un peu se retirer du jeune prince, que l'on s'ob- « stine à tenir à la lisière.

« Il est cependant plus que temps qu'il devienne « un homme.

« Après le voyage d'Henri V, voyage qui a eu un si « précieux résultat partout, M. de Metternich est ve- « nu trouver Louis XIX en le prenant par son faible, « pour se plaindre du départ du prince auquel il l'a- « vait su opposé.

« — Ce n'est pas seulement en mon nom, Sire, que « je vous parle, mais au nom de tous les souverains de « l'Europe, qui ne reconnaissent que Votre Majesté « pour roi de l'exil; ne nous occupons pas, pour le « moment, de l'avenir, et songeons seulement au pré- « sent. Nous entendons que M. le duc de Bordeaux n'a- « gisse que par vos ordres, et les exécute en tout; « qu'enfin vous soyez seul maître de sa destinée ; les « souverains étant décidés à n'approuver que ce que « Votre Majesté approuvera elle-même, etc., etc. »

« Vous voyez la perfidie, cher ami, et votre esprit « est trop clairvoyant, pour que je perde mon temps « à lui en déduire les conséquences : Louis XIX re- « levé aux dépens du prince.

« J'ai voulu attendre avant de vous écrire, que je « me fusse donné le temps de voir toutes les per- « sonnes qui pouvaient m'instruire, car mes relations « sont fort étendues; et surtout en dehors de ce monde « brillant où l'on n'apprend rien d'utile.

« Bouillé regrette vivement de ne pouvoir causer « avec vous avant son départ ; mais son arrivée est « urgente, vous allez en juger.

« Le ciel m'a fait rencontrer une personne d'un es- « prit supérieur qui repart pour la Russie où elle « jouit d'une juste et grande influence, la comtesse « de Nesselrode.

« Nous nous sommes entretenus deux heures ; elle « aime et cherche la vérité.

« — Je suis peu expansive, monsieur de LaRoche- « foucauld, m'a-t-elle dit, mais je suis forcée de con- « venir que je n'ai jamais rencontré plus de justesse « dans les idées avec plus de modération dans les « opinions, et plus de sagesse dans les résolutions. « J'ai beaucoup causé, vu et écouté; mais aucune « conversation ne m'a fait plus de plaisir que la vôtre ; « je puis bien peu, sans doute ; mais vous pouvez « compter sur toute ma participation ; je ne néglige- « rai rien pour éclairer. »

« — A propos, ajouta-t-elle, au moment où j'allais « la quitter, on assure qu'Henri V va aller en Angle- « terre, et que lord Palmerston et la Reine se disposent « à lui faire la plus gracieuse réception.

« Je me tus un moment. « — Madame la comtesse « a-t-elle prévu les conséquences d'une telle conduite « de l'Angleterre? C'est d'abord un soufflet donné à la « Russie ; c'est après avoir rompu avec un gouverne- « ment qui s'en va, un moyen de renouer avec l'ave- « nir qu'on prévoit, une alliance si fatale à l'Europe, « comme à la France; et si dangereuse pour la Russie. « Le premier coupable, madame, c'est l'empereur « Nicolas qui a éloigné Henri V, au lieu de lui prodi- « guer toutes les marques d'estime, et de s'en rappro- « cher. C'est en Russie qu'il fallait que le prince allât; « et c'est par là qu'il fallait poser un jalon pour l'a- « venir. Henri V pouvait aller en Angleterre il y a six « mois ; aujourd'hui, c'est impossible ; et *la Gazette* « *de France* démentira dès ce soir le bruit de ce « voyage. »

« Je courus chez M. de Lourdoueix, et nous ré- « digeâmes un démenti mesuré qu'il envoya à l'in- « stant.

« Ici se développe une triste page; mais il est es- « sentiel que vous sachiez tout afin de tout juger.

« Je vous épargne les préambules inutiles pour « arriver au fait.

« — Nous sommes dans la plus triste confusion, « me dit M. de Lourdoueix; et si M. de Villèle nous est « indispensable ici, M. de Châteaubriand ne l'est pas « moins à Goritz; et il faut que vous employiez toute « votre influence pour le persuader à M. de Bouillé, « qui a en vous une grande confiance, ainsi qu'en « madame Récamier. »

« Je restai atterré de ces paroles, et dans cet esprit si « clairvoyant, je reconnus l'influence de cet homme

« dévoué, mais qui n'écoute que ceux qui le flattent et « se soumettent, voulant, avec la fougue de son es- « prit et l'agitation qui le dévore, tout improviser, tout « con uire et tout diriger seul. Malheureusement, « M. de Lourdoueix est fasciné par son affection aveu- « gle, et il ne connaît pas plus ses semblables, que « M. de Genoude qui va toujours de l'avant, convaincu « qu'il a persuadé tous ceux qui l'ont écouté.

« — Que me proposez-vous, mon cher Lourdoueix? « Non, vous n'y avez pas songé, c'est impossible ; je « pourrais sacrifier une opinion à votre expérience, « mais jamais le cri le plus intime de ma conscience. « Quoi ! je trahirais l'ami qui a déposé sa main dans « la mienne, et auquel j'ai donné ma foi ! J'enver- « rais à Goritz son ennemi mortel, que j'ai entendu « s'exprimer trop clairement à son sujet, pour pou- « voir en douter ; un homme sans aucune conviction, « qui ne sortirait de sa retraite que pour tout brouil- « ler ; et qui, en s'emparant de l'esprit du prince, « donnerait à ses idées une direction qui ne serait pas « celle de M. de Villèle, un homme, enfin, dont l'amour- « propre n'accepterait jamais le second rang ! Non, « non, je ne serai jamais traître à l'affection, et mau- « vais citoyen à un pareil degré. J'aurais honte de « moi-même. — Mais ils s'entendront. — Impossible, « et M. de Villèle consulté penserait comme moi. — « M. de Chateaubriand est bien changé. — M. de Ge- « noude l'a cru parce qu'il lui a parlé; et son imagi- « nation l'égare encore cette fois comme bien d'au- « tres. »

« M. de Lourdoueix cessa de combattre mes convic- « tions, et je le quittai.

« L'ai-je persuadé? Je le désire; mais vous voyez, « mon ami, toutes les intrigues qui se croisent, et « ma conduite invariable en dehors de tout, excepté « vous. Votre intervention, je le répète, devient in- « dispensable; car on pourrait prendre avec l'avenir « des engagements qui l'entraveraient.

« Je me rendis chez Bouillé pour le mettre en dé- « fiance, sans compromettre personne; et il part bien « convaincu et parfaitement éclairé.

« Votre sagesse vous inspirera ce que vous devez « faire vis-à-vis de Goritz. Je sais qu'en aimant M. de « Montbel comme moi, vous avez aussi des motifs pour « juger de sa partialité pour l'Autriche, puissance « égoïste, qui se constitue dans un homme habile. Ce « n'est pas tout.

« Louis-Philippe est inquiet sur sa position; on par- « lait tous ces jours-ci d'un ministère Molé, Mounier, « Lamartine, qui ne pourrait être qu'un cabinet de « transition.

« Hier, M. de Lamartine a dit à Brézé ces paroles « remarquables :

« — Vous parlerez sûrement sur cette loi des forti- « fications : c'est la fin de ceci. On dit que le duc d'Or- « léans doit prendre la parole; tant mieux, on en « finira avec le fils comme avec le père. »

« Expliquez tout cela; c'est un dédale.

« Il est temps qu'une main habile vienne dé- « brouiller ce chaos, en saisissant avec fermeté le « timon des affaires, dont chacun cherche à s'em- « parer.

« Le duc d'Orléans s'élance comme un fou dans la « lice.

« — Je donnerais de mon sang pour faire le ciment « des fortifications, disait-il l'autre jour. »

« C'est pour eux une question de vie ou de mort.

« Que signifie l'intrigue du voyage d'Henri V en « Angleterre? Veut-on perdre le prince?

« Louis-Philippe ménage-t-il l'Angleterre, afin de « sauver sa personne et son or au jour désespéré « qu'il prévoit, en se réservant une retraite dans ce « pays?

« Toutes questions ardues autant que difficiles que « je vous laisse à décider.

« Brézé, convaincu qu'il se trame quelque chose « qu'il ignore, désire vivement votre présence, en « pensant qu'elle est indispensable, et que le temps « est venu de tout voir, tout juger, et surtout de « tout écouter. Il pense avec moi que votre présence « produirait l'effet le plus salutaire, surtout arri- « vant muni des pleins pouvoirs de Louis XIX et « d'Henri V. »

« Lundi.

« Personne plus que moi, mon ami, n'a mieux « compris, en l'approuvant, votre réserve et votre re- « traite; aussi ne vous ai-je jamais pressé d'en sortir; « mais je vous répète, dans ma conscience, que le « moment est venu d'en sortir; je vous le dis avec « l'expérience des affaires que le temps m'a donnée; « et d'ailleurs, avant que les conditions prélimi- « naires soient remplies, les événements auront mar- « ché, car leur course devient de plus en plus ra- « pide, et cependant il ne faut pas que vous tardiez « trop.

« Avant peu de jours, j'aurai vu aussi la comtesse « de Kisseleff, femme du second ministre influent « de Russie, qui a toute la confiance de son souve- « rain. C'est vers ce côté que nous devons porter « toutes nos vues d'avenir. La comtesse est polonaise, « et sa famille a souffert. Je sais par où on peut agir « sur son âme.

« Que seraient, dans la position donnée, des pou- « voirs conférés au nom seul de Louis XIX (pouvoirs « dont il serait dangereux de faire usage), partagés « entre vous, Ravez, que vous estimez, mais que vous « connaissez comme moi; et Corbière, dont l'in- « fluence à Paris serait plutôt nuisible qu'utile, et « qui, d'ailleurs, ne consentirait jamais à quitter sa « retraite?

« Ne pas se laisser devancer par les événements « est chose essentielle, car il ne serait plus possible, « après, de les dominer. »

« Mardi.

« L'embarras de Louis-Philippe et ses inquiétudes « redoublent chaque jour. Il ne voulait pas de l'en- « ceinte, il est vrai, mais il craint les suites du re- « tour de la loi aux Députés. M. Pasquier, familier « du château, se prononce hautement contre la loi.

« L'étranger exige le désarmement, tout en armant « de son côté. Le gouvernement n'ose ni avancer, ni « reculer.

« Si *la France* a commis une grande imprudence « en imprimant les lettres si importantes de Louis- « Philippe sans avoir les originaux; le gouvernement « s'est mis, à son tour, dans une position fort embar-

« rassante par son accusation de *faux*, sans posséder « lui-même les preuves de conviction. Je discutais « hier cette question avec des jurisconsultes habiles « qui partageaient mon opinion.

« A vous, cher comte, à la vie, et à la mort; tou« jours heureux de vous en donner des preuves [1]. »

---

17 février.

Ayant reçu une lettre non signée, où l'on invoquait ma charité en faveur d'une femme malheureuse, j'ai d'abord hésité à me rendre à l'adresse qu'on me donnait; mais je me dis que je pourrais manquer à essuyer une larme, et que le pire serait de me retirer immédiatement si je découvrais en arrivant que ce fut une mystification; et que, d'ailleurs, à l'air même du portier, je jugerais si la personne était de bon aloi.

Donc, je me suis présenté à l'adresse indiquée, et j'ai trouvé, en effet, une personne qui m'a paru aussi honnête que malheureuse, livrée au plus profond chagrin, usant à pleurer une vue qui seule pourtant la fait vivre. Je suis resté trois quarts d'heure à lui parler raison, et je l'ai engagée à s'adresser au curé de la paroisse, pour avoir du secours. Elle m'a paru avoir un caractère fier, et aimer mieux souffrir que

[1] On voit par mes lettres avec quelle franchise persévérante j'agissais avec M. de Villèle, qui malheureusement était loin de toujours y répondre.

de demander. Peu communicative et effrayée de ma visite au milieu de la solitude complète où elle vit, elle eut de la peine d'abord à me parler, mais enfin elle s'y décida et sa confiance fut entière.

Je la quittai en laissant mon offrande sur sa table, regrettant de ne pouvoir faire davantage, et en lui disant tout ce qu'un cœur chrétien et compatissant peut inspirer.

Je m'étonne souvent de cette confiance absolue qu'on me témoigne : il est vrai que je suis tout entier à l'être qui souffre, et que mon âme sait tout comprendre et tout sentir.

Au milieu de la multitude d'affaires qni me prennent mon temps, j'ai toujours celui d'écouter la peine d'autrui. Aujourd'hui et hier j'ai été encore le confident unique des secrets les plus intimes et de vives et profondes souffrances.

J'écoute et je partage, conseillant dans ma conscience, et semblant oublier, vis-à-vis de la personne même qui me le confie, le secret qui m'est livré, si on ne m'en reparle plus.

Tout ce que je puis affirmer, c'est que le grand nombre de confidences que j'ai reçues, comme tout ce que j'ai appris, me prouve à l'évidence que généralement les maris sont plus coupables et plus légers que les femmes, que l'on accuse si facilement de légèreté ; ce sont plus habituellement les hommes, je veux dire les maris, qui se plaignent, et cependant presque toujours ce sont eux qui blessent et éloignent des cœurs sensibles et impressionnables ; des imaginations vives, mais fidèles, dont ils seraient restés les premiers objets, sans leur égoïsme et leur inconstance, sans

leur imprudence, et souvent leur injustice. Se persuadant qu'on ignore, parce qu'on se tait, ils s'éloignent imprudemment de l'intérieur et perdent, par leur faute, leur bonheur présent, en compromettant eux-mêmes leur existence à venir.

La femme bien élevée, mais dont l'âme est fière, doute longtemps, et hésite encore plus longtemps ; mais, blessée au cœur, elle souffre des années souvent sans se plaindre ; le mari se rassure imprudemment, et ne change point ; peu à peu le cœur de cette femme qui l'aimait s'éloigne ; le désœuvrement de son cœur devient pour la pauvre femme un danger : quelquefois elle s'imagine ramener son mari en lui inspirant un peu de jalousie ; plus souvent et tout simplement, elle ne peut vivre sans affection ; son bonheur, son existence, consistaient à aimer et à être aimée, et elle n'aime plus ; heureuse encore si elle a des enfants qui puissent concentrer sur eux tous ses sentiments ; parfois ils suffiront à ce cœur vertueux ; pure, elle aurait l'horreur du mal et n'en a nullement la pensée ; mais il lui faut de l'affection pour vivre. Elle l'a rencontrée, et l'éprouve parfois avant de s'en être doutée.

Combien cependant peu d'hommes sont assez délicats pour respecter la femme qui les aime, et qui les a sincèrement attachés ; combien peu savent la préférer à eux-mêmes, et se contenter de l'affection qui leur est offerte.

Avec ou sans intention, on n'en reste pas là ; bientôt la femme est perdue, et l'homme vit sans remords, se croyant à peine obligé à la constance.

La malheureuse femme a sacrifié sa conscience et

son repos sans compensation ; et c'est encore l'homme qui a achevé de détruire la parcelle de bonheur dont il lui était donné de jouir.

Le lot de la femme ici-bas est la souffrance ; mais il tient cependant à elle de la rendre plus ou moins vive ; et lorsque les femmes voient leurs maris commencer à s'éloigner, elles devraient tout faire, dans leur propre intérêt, sans exigence, ni reproches amers, tout tenter enfin pour les ramener. Loin de là, une fierté qui leur est naturelle les porte à tout renfermer, et elles se détachent insensiblement, tandis que le mari, qui leur eût su gré peut-être de quelques avances, s'éloigne de plus en plus de son côté, jusqu'à ce que le lien, aussi précieux que nécessaire, soit brisé sans retour.

Un homme sans égoïsme ni personnalité, un ami sincère qui préfère à lui-même la femme éprouvée autant qu'aimante, qui s'appuie sur son affection ; enfin, celui qui veut et sait la respecter, et surtout l'aimer assez sincèrement pour réprimer l'élan tumultueux des sens, cet homme, dis-je, est la perle que l'on recherche au sein de l'Océan à travers tous les dangers.

La femme le sent-elle toujours suffisamment ?... Non, et, malgré sa pureté, elle voudrait que l'homme fût tendre, sans songer qu'involontairement, pour lui, la tendresse reste toujours voisine de la passion ; et que la plus grande marque d'affection qu'il puisse offrir c'est un respect constant, des manières toujours réservées, souvent même un silence plus expressif que les paroles.

Il est cependant des cœurs délicats, des âmes pri-

vilégiées qui savent comprendre des procédés si généreux. Seules, ces femmes peuvent et savent réaliser ce qui est si rare en fait de bonheur et d'affection. Il faut les bénir comme une exception pleine de charme, il faut les chérir comme on aimerait un ange, en évitant sans cesse de les affliger ou d'éveiller une susceptibilité qui veille toujours.

Si j'ai parlé sévèrement des maris, il y aurait bien aussi quelque chose à dire sur les femmes qui éloignent leurs maris par leur coquetterie et leur légèreté.

---

20 février.

Les principes sont invariables, mais les opinions quelquefois se modifient et se forment avec l'expérience, surtout lorsque, sans aucune prévention, on ne veut et on ne cherche que la vérité.

Ainsi, sur la loi des fortifications, voici mon opinion :

Il pourrait être sage de faire entrer Paris dans un système général de défense du royaume par des ouvrages avancés et formidables, tels que Saint-Denis, Charenton, les buttes de Belleville et autres ; mais en négligeant la France pour fortifier Paris, on assume toutes les forces d'une coalition sur le point le plus important et le plus difficile à défendre, le plus impossible même.

Le siècle est si égoïste, que l'on n'ose espérer de la Chambre des pairs un acte de justice et de vigueur.

C'est pourtant la seule occasion qu'elle aura jamais peut-être de se relever dans l'opinion.

LETTRE DE MADEMOISELLE VESPUCCI

« Londres.

« La politique, vous le savez, est la grande affaire « de ce pays ; eh bien pour moi, elle n'est plus une « affaire, c'est un amusement ; je n'ai plus la fièvre « de savoir si l'un perd ou l'autre gagne.... Oh ! si « vous me voyiez dans un salon ! Vous ne reconnai- « triez plus la jeune fille boudeuse et rieuse, si riche « encore de beauté, telle que vous l'avez vue à Paris « en 1837 et 1838. Je suis entourée de tout ce qu'il y « a de gens d'esprit, et tout ce que je dis est fort bien, « car, dit-on, c'est original ; dans ce pays avoir le cou- « rage d'être soi, c'est une preuve d'un grand pouvoir, « car tout le monde se copie ; et chacune n'oserait « pour rien au monde faire différemment de telle ou « telle lady que la société a prise pour modèle. Moi je « suis toujours la même et indépendante ; je le serai « toujours. Hier, on m'a dit qu'il fallait absolument « aller à la cour ; j'ai dit : je veux bien, si on me veut « avec mon costume ; autrement non, car pour rien « au monde, je ne dépenserai mon revenu d'un an « pour faire un costume ridicule qui ne peut me ser- « vir qu'à la cour d'Angleterre ; je ne sais pas ce qui « en sera.

« J'aime Londres comme ville ; c'est un chaos où

« chacun est quelque chose; c'est comme la con-
« stellation; il y a de petits soleils qui ont leur en-
« tour ; mais tout cela se perd dans l'immensité ; j'aime
« à être oubliée quand cela me convient, et à voir le
« monde quand la fantaisie m'en prend. Je ne connais
« que deux pays au monde où je voulusse me fixer :
« Londres comme ville, le Brésil comme retraite. Où
« me fixerai-je ? Je ne suis pas encore décidée.

« Vous me dites que je suis distraite. En grâce,
« mon ami, ne me mettez pas sur le chapitre des souf-
« frances ; vous avez beaucoup plus de force pour les
« supporter, que moi pour en parler !

« J'irai certainement à Paris dans le mois de juin,
« car je suis impatiente de publier mon ouvrage ; mais
« pas avant, cela me serait impossible.

« Si j'ai une prière à vous faire, c'est de penser à
« votre santé pour vous, vos enfants, vos amis et moi.

« Adieu, écrivez-moi. »

---

21 février.

Il est à Paris une classe de personnes auxquelles la pensée même de la religion parvient à peine ou pas du tout ; ne se faisant aucun scrupule de prendre un amant, et croyant avoir droit à l'estime, quand elles n'en ont qu'un pendant tout le temps qu'elles le conservent, et en changeant avec la même facilité ; une soif insatiable de plaisir, une légèreté qui n'est comparable à rien, mettant en chiffons tout ce qu'elles gagnent ; ne sachant parler que robes, bonnets, gour-

mandise; ne rêvant que bals pubics, monstruosité morale qui perd toute cette jeunesse; une certaine probité cependant; soumises jusqu'à un certain point par intérêt et travaillant même assez bien, surtout lorsqu'elles sont surveillées; c'est une classe d'ouvrières de tout genre qui inondent Paris, et dont la plupart ne peuvent même pas gagner ce qui leur est indispensable pour vivre honnêtement.

Elles ne savent pas pour la plupart, ce que c'est que d'aller à la messe ou de penser à Dieu ; le repentir leur est inconnu ; car sans principe ni croyance, elles s'avouent à peine qu'elles font mal. Dieu seul peut pénétrer dans les mystères de la conscience.

Cette classe cependant inspire une véritable pitié; car elle est sans moyens de s'arracher à la misère morale et matérielle ; la corruption est une tache d'huile qui va s'étendant toujours; tous les jeunes gens, les ouvriers qui vivent avec ces pauvres filles, sont pires encore: c'est un foyer de corruption, de révolution et d'irréligion; et l'état moral de cette partie nombreuse de la population a quelque chose de vraiment effrayant. De là naissent tous les crimes qu'entraînent nécessairement à leur suite l'ignorance la plus complète, la misère et la corruption. De là le désespoir et le déshonneur même de familles honnêtes, et cette multiplicité de filles publiques qui inondent Paris. De là plus tard la misère et la mort.

Les enfants qui s'élèvent ne reçoivent aucuns principes; les parents nés pendant la révolution n'ont reçu aucune éducation religieuse, et ils élèvent leurs enfants dans la même voie.

A peine une jeune fille a-t-elle atteint sa dix-hui-

tième année, et bien souvent même avant, qu'elle a déjà fait son choix; et la corruption est entrée dans son âme avec la soif du plaisir et des chiffons.

Le malheureux ouvrier dépense pour la séduire ou pour la garder plus qu'il ne gagne, et cependant, il faut bien vivre; alors il vole, il tue ou fait une révolution et change d'objets au gré de ses désirs insatiables; la femme souvent plus fidèle, se tue, après avoir été repoussée souvent par sa famille qu'elle a longtemps trompée, ou bien elle va peupler ces lieux de prostitution infâme.

Voilà un mal qui est grand, qui est immense et contre lequel les lois purement humaines seront toujours insuffisantes.

Le gouvernement est coupable d'avoir laissé s'établir ces bals nombreux qui corrompent sans retour ceux qui y mettent le pied; il est coupable surtout de ne les avoir surveillés, que lorsque le mal et la licence étaient portés à leur comble. Quelle fille pourra jamais résister à ce tourbillon, à cet enivrement lascif et étourdissant? Et cependant c'est une folie, c'est une rage; et l'ouvrier, comme l'ouvrière, dépense là en un seul jour plus qu'ils n'ont gagné dans la semaine.

La religion seule peut mettre un frein à une pareille corruption.

Aussi ai-je toujours rêvé l'établissement d'une société charitable, aussi religieuse que morale, ayant le courage d'aller chercher partout la corruption pour l'éclairer et la ramener à des idées plus vraies; avec un édifice immense et parfaitement dirigé où l'on pût recueillir un nombre considérable de ces malheureuses jeunes filles qui sont à Paris, sans moyens pos-

sibles et honnêtes d'existence ; ou de ces jeunes personnes qui abondent dans la capitale pour y chercher le bien-être, et qui n'y rencontrent que la corruption et la mort.

Beaucoup pleurent et se lamentent, mais peu se repentent.

De tels établissements existent, mais ils sont si restreints que leur effet est à peine perceptible.

Il faudrait qu'une maison de ce genre fût créée sur une grande échelle ; et que la jeunesse y reçût l'instruction en même temps que l'existence. Le travail bien organisé servirait peu à peu à défrayer l'établissement. Les récréations devraient être animées. Des heures seraient consacrées à l'instruction religieuse et pratique. De bonnes lectures, des lectures même parfois amusantes, seraient faites pendant les heures de travail, et l'éducation y serait aussi religieuse que possible.

Des revenus considérables seraient consacrés à un pareil établissement entièrement confié aux bonnes sœurs de la charité, qui, ainsi que les frères des écoles chrétiennes, devraient recevoir désormais une éducation plus étendue, afin de pouvoir tout apprendre.

Une séparation que rien ne pourrait jamais laisser franchir sous aucun prétexte quelconque, serait établie entre les filles sages et celles qui voudraient se repentir, et de grands moyens pécuniaires devraient être offerts à la société *de miséricorde* qui s'associerait à cette œuvre.

L'établissement ne recevrait pas un seul homme comme employé ; et s'il paraissait indispensable, ce

dont je doute, d'en admettre pour les bureaux, ces bureaux mêmes seraient entièrement séparés, et sans aucune communication avec l'intérieur.

Les parents ne pourraient entrer sous aucun prétexte, à moins de maladie dangereuse.

Pour extraire la corruption, il faut en éloigner tous les moyens, et craindre les mauvais conseils.

Les règlements seraient publiquement affichés, après avoir été mûrement réfléchis.

Personne ne serait violenté, pour venir dans cette maison; mais toutes les filles converties seraient obligées, une fois entrées, d'y rester un temps donné; et l'on éviterait, avec un grand soin, toute communication secrète entre elles.

Des ecclésiastiques sages, pas trop jeunes, et d'un caractère connu, seraient attachés à l'établissement.

Pour refaire les générations, en petit comme en grand, en haut comme en bas, il faut commencer par s'occuper de l'éducation des femmes, afin de former de bonnes mères de famille.

Un conseil supérieur, armé d'une autorité puissante, religieusement et parfaitement composé, jugerait en dernier ressort toutes les questions.

Ajoutons à cela une surveillance sévère sur toutes les maisons d'éducation, l'éducation libre, et en peu d'années on remarquerait un changement notable dans les mœurs.

---

24 février.

Dans ce siècle malheureux et égoïste, il y a bien peu de caractères honorables ; j'avoue que le silence si coupable de M. de Chateaubriand, depuis quelques années, m'avait fortement étonné, et je craignais presque d'en rechercher les causes; il m'était facile de reconnaître l'influence de madame Récamier qui, par un motif quelconque, avait cherché à le sortir du terrain de la politique; mais les soins assidus de madame de Boigne, ceux aussi de madame de Meulan, belle-sœur de M. Guizot, et enfin de plusieurs personnes tenant au gouvernement, les ménagements et les égards que l'on avait pour cet intermédiaire précieux vis-à-vis d'un homme dont le talent et l'influence sur l'opinion eussent porté, sans nul doute, un coup fatal au gouvernement de juillet, tout cela, dis-je, m'avait donné tristement à réfléchir. On connaît la pénurie constante de M. de Chateaubriand; on sait qu'il se trouve réduit à vivre de la vente de ses ouvrages.

Je savais positivement qu'on lui avait fait offrir de racheter ses anciennes éditions afin de ne pas laisser un aussi beau génie sous l'esclavage d'un libraire. Celui qui me l'avait confié, m'avait assuré en même temps que M. de Chateaubriand avait refusé la proposition; mais il est tant de moyens d'arriver vis-à-vis d'un homme sans convictions réelles !...

Enfin, M. de Chateaubriand s'est tu, et personne n'a compris son silence.

Avant-hier j'arrive chez madame Récamier, et ma-

dame de Boigne, liée intimement avec la famille d'Orléans, s'y trouvait.

« — Monsieur de LaRochefoucauld, me dit ma-
« dame Récamier, avec sa grâce ordinaire, parlez-
« nous des fortifications, et ne vous gênez pas ; car, à
« l'exception de mon neveu, nous sommes ici tous
« contraires à cette mesure. »

En effet, madame de Boigne, amie intime de M. Pasquier qui s'est fortement prononcé dans cette circonstance, a trop d'esprit pour ne pas comprendre le danger de ce projet, même pour la famille qu'elle aime.

« — Madame, répondis-je, je voudrais que vous
« fussiez tous pour cette loi fatale ; je n'en parlerais
« qu'avec plus de force. »

M. de Chateaubriand, avec cet air insouciant, qu'il faudrait avoir vu pour le bien rendre, se hâta de m'interrompre et dit aussitôt ces paroles remarquables, devant l'amie intime et dévouée du pouvoir actuel, bien qu'elle-même, comme je l'ai dit, fût contre le projet : « — Oh ! mon Dieu, non ; vous vous trompez,
« madame ; je ne suis plus contre, et tout cela m'en-
« nuie à périr. » Paroles trop significatives.

Un projet dont tout le monde est occupé, ne fait qu'ennuyér M. de Chateaubriand, et après en avoir démontré devant moi, dans l'intimité, la folie, comme le danger, il déclare aujourd'hui, devant l'amie du pouvoir, qu'il n'est plus contre.

Pour rendre malheureusement ces paroles plus significatives, il faut savoir et ajouter qu'il y a huit jours, dans une heureuse réminiscence de cœur et de conscience, M. de Chateaubriand avait écrit une

longue lettre contre les fortifications adressée au duc de Noailles, et qu'il comptait faire imprimer.

Il est vrai qu'après en avoir fait la lecture en petit comité, on l'avait décidé, sous un prétexte ou sous un autre, à la retirer, ou plutôt à ne pas la livrer.

Deux jours après cette conversation avec M. de Lourdoueix, dont j'ai parlé précédemment, dans ma lettre à M. de Villèle, quel ne fut pas mon étonnement de voir entrer chez moi le général Donnadieu.

« Vicomte de LaRochefoucauld, me dit il, vous « êtes un homme de cœur et de résolution. — Je « l'espère. — Je viens vous proposer une chose de la « dernière importance, et dont dépend tout notre « avenir : allons ensemble à Goritz à frais communs; « je me charge de prendre la parole, et je suis as- « suré de l'effet que je produirai. Il est temps. — Vous « ne seriez pas écouté. — Il le faudra bien ; on me « ménagera ; voyez-vous, il n'y a que deux hommes « vraiment de valeur, Chateaubriand et Berryer ; il « faut qu'un de nous trois aille auprès de ce jeune « prince, lui fasse entendre des vérités utiles, ainsi « qu'à ses parents, et l'enlève même s'il était néces- « saire ; partons ensemble, je vous le répète, c'est in- « dispensable. »

Disculer avec un homme qui ne vous écoute jamais était chose plus qu'inutile; aussi me hâtai-je de mettre un terme à la conversation.

« — Général Donnadieu, lui dis-je, par plusieurs

« motifs, il m'est absolument impossible d'entre-
« prendre dans ce moment un semblable voyage. »
Et nous nous séparâmes, pour ne plus nous revoir probablement.

Ce ne fut pas sans peine que j'acquis cette nouvelle preuve de la source probable où M. de Genoude avait puisé cette fatale inspiration d'envoyer M. de Chateaubriand à Goritz.

Il est des hommes admirables avec leur plume, mais qui sont impossibles à la pratique, et qui deviendraient dangereux par le peu de connaissance qu'ils ont des hommes.

---

2 mars.

« — L'enceinte, disait M. de Montalivet à deux pairs
« de France, nous est nécessaire afin d'empêcher les
« populations de se porter au-devant d'Henri V, s'il
« arrivait. »

Donc on le croit possible, donc on y pense, donc cet avenir paraît probable, et, en effet, on ne peut dire ce que ferait le peuple en semblable occurence; ce qui est certain, c'est qu'un gouvernement qui ne s'appuie sur aucun droit serait bien embarrassé en présence de celui qui viendrait réclamer les siens, que les Chambres elles mêmes ont enregistrés. La partie ne serait pas soutenable pour celui qui est maintenant en possession.

PROTESTATION CONTRE LA LOI DES FORTIFICATIONS

« Paris, 20 février.

« Monsieur le rédacteur,

« Je viens apposer ma signature au bas de la pé-« tition que votre estimable feuille a annoncée, en « protestant avec l'énergie, comme aussi avec toute « l'indépendance de mon caractère, contre la con-« ception la plus folle. Supposé même la présence « d'un ennemi coalisé, qui nous verrait tous aller « aux frontières pour le repousser, ne serait-il pas « absurde, après avoir négligé les véritables remparts « de la France, d'appeler tous ses efforts sur le point « le plus impossible à défendre, en lui donnant à « croire qu'en s'en emparant, il se rendrait par là « maître de la France.

« Plus l'attaque serait importante, et plus aussi la « défense serait vive; trente lieues de circonférence « ne sauraient être préservées d'une attaque partielle « et imprévue, où tous les efforts des assiégeants pour-« raient se trouver réunis, tandis que ceux des assié-« gés resteraient forcément disséminés sur un espace « aussi étendu?

« Je veux croire que ceux qui ont soutenu ce projet « de loi n'en ont pas saisi toutes les conséquences « désastreuses ; et garder le silence en pareille occur-« rence serait coupable. Peut-on songer, en effet, « sans horreur, à exposer à un incendie général la « patrie des arts et tant de richesses accumulées

« pour la gloire de la France et la satisfaction même « de l'Europe, qui vient solder à Paris son tribut « d'admiration?

« Tous les intérêts de la France ont été sacrifiés, « dans l'alliance anglaise, à un intérêt purement per- « sonnel.

« Renouvellerons-nous une faute si coupable, en « condamnant sur une simple éventualité la capitale « de la France, on pourrait dire la capitale du monde?

« Mais, si je repousse cette loi, dont s'effraient « aujourd'hui ceux mêmes qui l'ont votée, je com- « prendrais parfaitement que l'on fît entrer Paris « dans un système de défense générale du royaume « par des ouvrages avancés et formidables; mais non « pas des forts détachés et une enceinte bien plus re- « doutable, tant pour ceux qui seront en dedans que « pour ceux qui sont en dehors.

« Que vont, en outre, devenir notre commerce, « nos canaux, nos routes et nos chemins de fer? « Tout se trouve sacrifié au plus immense des dan- « gers. Jamais je ne conseillerai la révolte; mais si « ma voix pouvait avoir quelque empire sur mes con- « citoyens, ils repousseraient avec énergie cette loi « fatale, qui nous présage la perte de Paris et la ruine « de la France, car si l'étranger enrichit la France « par ses voyages, c'est Paris qui l'attire.

« Puissions-nous sortir enfin de cette léthargie, qui « est une honte autant qu'un danger !

« C'est comme Français, avant tout, que je proteste « hautement ; c'est comme citoyen, c'est comme ha- « bitant de Paris, c'est comme ami des arts dont j'ai « été longtemps le protecteur, c'est comme faisant

« partie de la grande nation, que l'on méprise assez « pour vouloir détruire et embastionner sa gloire « comme ses libertés.

« Je ne veux pas plus d'anarchie que de despo- « tisme; mais je ne veux pas remplacer le glaive de « la justice par une armure aussi formidable, sous le « poids de laquelle l'autorité même finirait un jour « ou l'autre par succomber.

« C'est tout autant dans l'intérêt même du pré- « sent que dans celui de l'avenir, que je parle et pro- « teste.

« Le vicomte DE LAROCHEFOUCAULD. »

---

8 mars.

Je revenais tristement et lentement avant-hier; une élégante et charmante jeune personne de quinze ans environ marchait devant moi, et j'eus le temps de l'examiner.

Elle donnait le bras à un domestique petit et gros, et s'appuyait contre lui avec une familiarité qui me choquait vivement; leur conversation était animée, et leurs figures se rapprochaient à tel point qu'une feuille de papier à peine les séparait; rien ne les avertissait, rien ne les dérangeait; la pauvre enfant, forte peut être encore de son innocence, se livrait sans réserve; mais les yeux brillants et perçants du misérable disaient assez ses pensées coupables.

Dieu veille sur cette pauvre jeune créature! disais-je en moi-même.

J'eus la pensée de suivre ce groupe, qui me laissait des pensées si pénibles, afin de connaître l'adresse et d'avertir la famille; mais le temps me manquait, et puis, de quoi me serais-je mêlé?... Force me fut d'y renoncer.

Imprudents et coupables parents, c'est vous-mêmes trop souvent qui êtes la cause des larmes que vous versez plus tard.

« 16 mars.

J'avais écrit à M. Victor Hugo afin de lui recommander une pièce de vers pleine de talent, pour le prix Monthyon. Je jouis vivement du souvenir que me conservent les hommes de lettres et les artistes; c'est la plus douce récompense que je puisse recevoir pour l'intérêt que je leur ai montre.

Voici la réponse de l'illustre poëte :

« Monsieur le vicomte de LaRochefoucauld a raison « de compter sur mon souvenir. Monsieur de LaRoche- « foucauld est un de ces esprits élevés, nobles et « rares, envers lesquels on est fier d'avoir contracté « une dette, et auxquels on est heureux de la payer, « sans avoir jamais la prétention de s'acquitter.

« Si je suis reçu à temps pour prendre part à « l'examen du concours, je lirai le mémoire recom- « mandé, avec le plus vif désir d'être agréable à « monsieur le vicomte de LaRochefoucauld, et je le

« prie d'agréer la nouvelle assurance de mes senti-
« ments inaltérables.

« VICTOR HUGO. »

LETTRE DU MARQUIS DE CAVOUR

QUI M'EST PRÉCIEUSE PAR LE BIEN QU'IL ME DIT DE MON CHER STANISLAS.

« Mon cher vicomte,

« Après un bien long silence, causé par les événements du siècle où nous vivons, je saisis avec empressement l'occasion qui se présente de vous parler de votre fils pour me rappeler à votre souvenir amical. La duchesse de Laval nous a joué un bien mauvais tour en confinant à Borgo, ce carnaval, un jeune homme qui présente autant d'amabilité que de ressources, qui est le fils d'un de nos meilleurs amis, et qui, par son éducation, sa figure, ses qualités, est recherché dans la société la plus choisie.

« Sa Majesté l'a vu et en a été fort contente ; elle lui a donné directement la permission de visiter l'arsenal ; elle l'a trouvé d'une éducation soignée et d'une figure des plus distinguées. Le roi a bien voulu m'en parler aujourd'hui encore fort au long, et je suis heureux de vous apprendre l'impression qu'il a laissée à Turin. Il a trouvé dans ma famille un petit hôpital, ce qui n'est pas gai pour un jeune homme de vingt ans ; toutefois il a bien voulu nous accorder deux jours, et nous avons trouvé qu'ils ont passé bien vite.

« Votre fils est à peu près du même âge que vous « aviez lorsque vous êtes venu à S***, et nous avons « conservé de ce temps un agréable souvenir. Que « d'événements depuis lors! Je ne m'attendais pas « certainement à devenir directeur général de la po- « lice de notre petite capitale; voilà six ans que je « suis chargé de ce triste fardeau que Sa Majesté m'a « donné; au reste, mon cher vicomte, notre peuple « et surtout notre classe parlante est moins difficile à « conduire que la vôtre; il y a une religion assez « générale; nous ne discutons ni enceinte continue « ni forts détachés; enfin, nous ne sommes point « brillants, mais nous sommes tranquilles. Mes fils « ont eu un grand bonheur à se trouver avec le « vôtre. L'aîné a perdu sa belle-mère; il ne lui reste « plus personne de la famille de sa femme. Le second, « Camille, s'occupe à Turin des affaires agricoles, « comme il s'occupait à Paris de ses plaisirs. Il nous « parle constamment des bontés de M. votre père « pour lui.

« Veuillez nous rappeler au souvenir de cet excel- « lent père; ses souffrances, vos douleurs sont bien « souvent présentes à nos pensées, et sont l'objet de « nos conversations de famille. Nous espérons que « votre fils reviendra par Turin; il y laisse d'agréables « souvenirs; ces dames me chargent de vous en assu- « rer en vous disant mille choses. Agréez, je vous « prie l'hommage de mes sentiments d'estime et « d'affection. »

LETTRE DE MON FILS STANISLAS

« Goritz, 11 mars.

« Mon cher père,

« Nous sommes arrivés à Goritz avant-hier au soir, « après avoir fait un très-bon voyage ; ma grand'mère « n'est pas trop fatiguée, quoique nous ayons passé « deux nuits. J'ai vu hier toute la famille royale, qui « a été charmante pour ma grand'mère et pour moi ; « elle y dîne tous les jours, j'y dîne aujourd'hui. Ce « matin, j'ai vu Monseigneur dans sa chambre ; il a « été bon et aimable et m'a demandé de vos nou- « velles et même de celles de *Chère amie*. A Turin, « avant mon départ, j'ai vu le roi de Sardaigne. Mon « oncle n'ayant pas osé demander audience au roi « pour moi et croyant que c'était impossible, j'ai fait « la chose moi-même. J'ai fait dire au roi que si je « ne craignais pas d'abuser de sa bonté, je lui de- « manderais la permission de venir lui offrir mes « hommages respectueux. Le roi m'a fait dire qu'il « serait charmé de me voir. J'y ai donc été seul, pré- « senté par moi-même ; le roi a été très-bon, m'a « demandé de vos nouvelles, et m'a dit qu'il se rappe- « lait votre passage à Turin. Le duc de Laval a été bien « étonné quand je lui ai raconté mon excursion. Je « suis parti sans beaucoup de peine de Borgo, quoi- « que je commençasse à aimer assez Turin, où je con- « naissais déjà pas mal de monde. Nous avons visité et « admiré la belle cathédrale de Milan, la Chartreuse « de Pavie : ce sont deux églises admirables. Il y a tant

« de belles choses qu'on est ébloui ; on veut tout voir « et on ne voit rien, on a un souvenir confus de tout « ce qu'on a entrevu ; il faudrait y aller plusieurs fois « pour avoir une idée exacte de tant de beautés et de « richesses de tout genre. M. de Bouillé m'a chargé de « vous dire qu'il vient de recevoir votre lettre, et qu'il « y répondra d'ici à peu. J'ai rendu visite aux Fran- « çais et Françaises qui sont auprès de la famille « royale.

« Adieu, cher père, je vous aime et vous embrasse « de tout mon cœur.

« J'embrasse aussi Sosthènes. »

LETTRE A MADAME GEORGE SAND

APRÈS AVOIR LU SON DERNIER OUVRAGE

« Montmirail, 13 mars.

« Je suis venu passer quelques jours avec mon ex- « cellent père ; je l'ai trouvé mieux que je ne l'espé- « rais, et je reviens mercredi retrouver mon fils.

« Comment pourrait-on ne pas croire à une reli- « gion qui inspire une résignation aussi admirable à « celui qui n'est pas un moment sans souffrir ?

« J'ai lu votre livre avec l'intérêt le plus vif et un « sentiment que partagent tous les admirateurs de « votre beau talent ; mais ce que mon cœur d'ami a « su ressentir mieux que tous, c'est la douleur de « voir votre âme noble aux prises avec les idées chré-

« tiennes, se débattant sous l'admiration qu'elles lui « inspirent, et se défendant pourtant de les accepter « avec leurs conditions et conséquences indispen- « sables.

« Après vous avoir vue trouver en elles de sublimes « inspirations, je ne puis m'empêcher d'espérer que « vous y puiserez un jour de douces consolations si « nécessaires à votre âme de poëte.

« Chaque pas nouveau d'un génie ardent et sincère « comme le vôtre doit être un pas vers l'éternelle vé- « rité; le siècle vous suit, vous implore; une foule « d'esprits égarés vous demandent une route sûre; « les mènerez-vous encore au doute, au désespoir? « Écrivain très-éloquent, femme irrésistible, poëte, « écho des douleurs humaines, quelle responsabilité « est la vôtre! Vous êtes forcée de chercher à tout prix « la lumière; et votre vie si éclatante doit être un « holocauste perpétuel à la vérité.

« L'art chrétien n'est, à mon avis, que le pressenti- « ment de la lumière céleste; vous en êtes, croyez-moi, « à l'aurore d'un jour nouveau. Votre *Savinienne* est « une création admirable, pure, majestueuse, évan- « gélique. Votre *Pierre Huguenin*, permettez-moi de « vous le dire, est une réminiscence du Christ que « nous adorons comme Dieu, et qui serait invraisem- « blable comme homme, surtout comme homme de « nos temps. Le peuple est encore malheureusement « à une grande distance de vos généreuses rêveries; « peut-être deviendra-t-il grave et fort comme l'a fait « votre esprit de poëte; mais ce temps sera long à ve- « nir, et en attendant, il serait dangereux de l'égarer « dans sa route.

« Votre héroïne est bien belle aussi, c'est une figure « antique, un caractère dont on pourrait admettre la « vraisemblance, si l'on admettait la vérité de celui « de *Pierre Huguenin*.

« Il y a, dans les femmes de nos jours, assez d'élé- « vation pour s'éprendre du beau moral, en quelque « classe qu'il existe.

« N'avez-vous pas été bien hostile en personnifiant « dans un caractère admirable de finesse, mais tout « exceptionnel, cette classe de la société qui, sans être « peut-être exempte de quelques préjugés, de quel- « ques vanités puériles, a su garder, à travers le chaos « des temps révolutionnaires, de précieuses traditions « et de nobles vertus! Pourquoi immoler aux pas- « sions d'une partie de la société une autre partie « de cette même société?

« Ne formons-nous pas d'ailleurs une seule et « même nation qu'il serait coupable de chercher à di- « viser, et où trouvez-vous plus de désintéressement « que parmi les royalistes, et aussi parmi le peuple? « Il serait plus sage de les réunir en un faisceau, afin « de marcher ensemble, et d'un commun accord, à la « conquête de l'avenir. Cette classe élevée, dont vous « faites partie, et dans laquelle vous avez puisé vos « goûts si purs, ce tact si fin qui vous distinguent, ré- « clame aussi justice, et vous la lui rendez souvent « par les élans soudains qui échappent, comme mal- « gré vous, à votre âme.

« Que vous dirai-je du *Corinthien* et de la *Marquise?* « Vous avez fait encore cette fois la part du diable, « et vous avez trouvé moyen de mettre du talent dans « tout cela; mais tout le poëme est dans la partie pure

« de l'ouvrage ; cela est homérique, biblique.... Il y « a une couleur de primitive église, une ferveur de « néophyte austère entrevoyant la lumière d'une vie « future, mais n'osant encore la regarder en face. « Marchez dans ce sens, et ne vous débattez plus con-« tre les rayons de foi qui vous éclairent ; votre talent « peut tout porter ; il est grandiose dans les régions « de l'idéal, sublime dans les extases d'un sentiment « pur.

« Comme vous, je crois au progrès; mais afin qu'il « soit durable, je désire que nous marchions ensemble « sous la bannière de l'immuable et éternelle vérité : « vous, avec votre génie créateur, et moi avec ma « faible raison retrempée à la lumière des siècles. »

LETTRE DE MON FILS STANISLAS

« Goritz, 12 mars.

« Mon cher père,

« Je profite du départ de M. le duc de Lévis pour « vous écrire. Le roi et la reine ont été très-bons pour « moi, m'ont adressé plusieurs fois la parole, et ont « paru bien aise de me voir ; j'y vais tous les soirs, « hier j'y ai dîné.

« Mademoiselle est bien, de figure aimable, et « très-gracieuse. Le duc de Bordeaux a beaucoup « de grâce, et salue parfaitement; il a de jolies ma-« nières et est très-aimable ; il parle facilement.

« Son caractère est fort gai ; il fait de jolies plai-
« santeries, et je lui trouve beaucoup d'esprit ; hier
« matin je l'ai vu une demi heure dans sa cham-
« bre, il m'a parlé de vous d'une manière gracieuse,
« et le temps s'est passé très-vite ; hier au soir, j'ai
« causé longtemps avec lui sur son voyage, et sur les
« habitants de Goritz ; mais je crois qu'il n'est pas
« son maître et qu'il ne peut agir toujours comme il
« le voudrait.

« Ma grand'mère a été reçue parfaitement; elle y
« dîne tous les jours et voit sans cesse la reine qui
« vient la trouver chez madame d'Agoust.

« M. de Forestas m'a chargé de vous parler beau-
« coup de lui ; il conserve un bon souvenir de votre
« séjour à Goritz. MM. de Bouillé et de Montbel vous
« écriront dans peu de jours ; le valet de chambre
« du roi, Auguste, est venu me voir pour s'informer
« de votre santé ; il voudrait bien vous voir à Goritz.

« Le prince m'a demandé de vos nouvelles plu-
« sieurs fois.

« Adieu, cher père, je vous aime et vous embrasse
« de tout mon cœur. »

EXTRAIT DU JOURNAL *LA PRESSE* DU 24 MARS

« La protestation suivante nous est adressée ; en
« l'accueillant, nous nous arrêtons moins aux termes
« dans lesquels elle est conçue, qu'au sentiment d'hon-
« neur qui l'a dictée.

« Monsieur,

« *L'opinion royaliste repousse la loi des fortifica-*
« *tions; donc il faut voter pour*, a-t-on publié haute-
« ment.

« C'est une calomnie que vous vous serez empressé
« de repousser; votre impartialité m'en est garant,
« comme elle me répond aussi de la prompte inser-
« tion de la lettre que j'ai l'honneur de vous adres-
« ser.

« Si l'opinion royaliste n'était qu'un sentiment
« égoïste et personnel, elle se serait ralliée, sans nul
« doute, à une loi qui deviendra le tombeau de ceux-là
« même qui la désirent.

« L'opinion royaliste, française avant tout, ne voit
« en toute chose que le bien du pays, et si elle ne veut
« point des forts détachés, ni d'enceinte contre les po-
« pulations, contre les libertés, elle appelle de tous
« ses vœux un système de défense général, bien en-
« tendu, qui rende l'entrée de la patrie dangereuse
« et impossible à l'étranger.

« Aussi, après avoir protesté publiquement contre
« une loi que repousse aujourd'hui la conscience
« mieux éclairée de ceux qui l'ont votée, je m'em-
« presse de m'associer au plan général de défense
« que vous proposez dans votre numéro de ce jour.

« Espérons qu'il n'y aura bientôt plus qu'un parti,
« celui de la France, et qu'une seule et même opi-
« nion, l'opinion vraiment nationale.

« Alors seulement, l'étranger nous respectera, sans
« nous craindre; une paix honorable deviendra pos-

« sible, et la France cessera d'être mise au ban de « l'Europe.

« L'ordre se trouvera fondé sur des bases équita-« bles; notre industrie sera protégée, notre com-« merce deviendra florissant; le temps et une sage « économie se chargeront de réparer nos finances.

« Enfin, la France, tranquille et unie au dedans, « pourra tenir partout le rang et le langage qui con-« viennent à son honneur.

« Espérons, pour le bonheur de tous, que ce temps « n'est pas aussi éloigné qu'on voudrait le penser! « Vous y aurez puissamment contribué, monsieur, « en travaillant avec une courageuse et invincible « persévérance à éclairer les esprits.

« Mettez le comble à la reconnaissance qui vous est « due, en cherchant à les rallier.

« Il n'y a pas de force sans union!

« Vous vous êtes montré trop justement sensible à « la calomnie, pour exiger des autres de la supporter « avec une résignation pusillanime.

« J'ai l'honneur de vous offrir l'expression de mes « sentiments distingués.

« Le vicomte DE LAROCHEFOUCAULD. »

« Paris, 28 mars

Jamais séance des Pairs n'a été aussi orageuse que celle d'hier, où le marquis de Dreux-Brézé a protesté d'une manière si noble et si courageuse, au nom

d'Henri V et de l'opinion royaliste contre les calomnies de M. Persil. Il est à regretter qu'on ne l'ait pas laissé continuer ; mais, malgré tout, le résultat est et sera grand pour la cause. Forcé de renoncer à la parole, il s'est tourné vers M. Persil, et lui a dit : « Monsieur, vous êtes le grand accusateur public de- « puis juillet 1830, mais vous ne permettez pas la « défense. »

A M. LE COMTE DE BOUILLÉ

28 mars.

« Mon cher Bouillé, les lettres de mon fils ne me « parlent que de sa reconnaissance, pour vous d'a- « bord, comme pour les bontés de la famille royale « et surtout du prince, dont il est parti enchanté.

« Mon fils est jeune, mais il a un coup d'œil juste « et observateur ; aussi je suis trop sincère avec vous, « pour ne point vous dire qu'en admirant tout ce qu'a- « vait Henri V, il a regretté, en le devinant, tout ce « qu'il pourrait être si, plus maître de ses actions et « même de ses pensées, il n'était pas tenu sous une « espèce de joug qui l'empêche d'agir par lui-même, « et aussi d'avoir une volonté qu'on connaisse.

« L'opinion de mon fils sur Goritz est celle de tou- « tes les personnes qui en reviennent.

« Goritz est trop éloigné, le prince y est trop dé- « pendant sous tous les rapports.

« Le moment de la majorité approche, mon ami. « et cette majorité est de la dernière importance.

« C'est l'instant d'appeler auprès du prince, momen-
« tanément du moins, M. de Villèle. On ne peut s'en-
« tourer d'un conseil plus sage ; mais je le connais
« assez pour savoir qu'il ne viendra que si on l'ap-
« pelle; et la Bavière, par exemple, lui éviterait une
« bonne partie du chemin.

« Peut-être aussi serait-il bien fait que cet esprit
« si éminemment lucide, mais éloigné depuis dix ans
« du centre des affaires, vînt avant se retremper à
« Paris, afin d'y bien juger les choses et les hommes.

« Il faut qu'on le lui demande *positivement*, au-
« trement il attendrait les événements dans sa re-
« traite, ce qui pourrait avoir un grand inconvé-
« nient.

« L'essentiel est de réunir tous les partis en un
« seul, celui de la France ; mais il faudrait qu'on
« nous aidât de loin.

« Outre les articles sur la politique générale, où je
« tends toujours au même but, j'ai protesté contre la
« loi des fortifications par trois lettres différentes,
« dans la *Gazette*, la *Presse* et le *National*.

« Notre opinion se meurt, faute d'être soutenue.
« Il est plus que temps qu'on se réveille et qu'on fasse
« quelque chose, surtout pour cette majorité, à la-
« quelle il faut donner le plus grand éclat.

« J'ai deviné le motif du retard de vos lettres : je
« les attends avec impatience, en vous remerciant
« mille fois pour Stanislas. Pauvre madame d'Agoust,
« peut-être n'existe-t-elle plus ! la reine en sera mal-
« heureuse.

« Croirait-on que celui qui a si courageusement
« servi nos princes, ose à peine leur offrir un souvenir

« de respect ! Je les plains plus que je ne leur en veux ; « mais, habitants du ciel dès cette terre, ils n'étaient « pas faits pour elle. Qu'Henri V imite leurs vertus, « mais en songeant que Dieu exige des rois les vertus « de la terre.

« Le prince vient d'écrire au marquis de Brézé une « lettre parfaite en tous points ; jamais il n'y eut un « plus aimable à-propos : cette lettre est arrivée le « soir même du jour où ce courageux et loyal gen- « tilhomme, au cœur tout français, venait de protes- « ter d'une manière si énergique, au nom du prince « comme au nom de toute l'opinion royaliste, contre « les paroles de M. Persil.

« Brézé a porté hier cette lettre à la Chambre, où « il l'a fait lire à nos adversaires les plus prononcés ; « aux hommes même du château qu'elle a réduits au « silence.

« Vous voyez, mon ami, que tout n'est pas inutile ; « et que forcément on juge mieux les choses de près « que de loin, où l'on s'endort dans une atonie per- « nicieuse et des habitudes d'honnêtes bourgeois, ce « qui est admirable sans doute, mais peu propre aux « grandes circonstances du moment et de l'avenir.

« Votre ami pour la vie, heureux de vous avoir « pour interprète auprès d'Henri V. Ce n'est pas du « cœur qu'il faut lui donner ; qui en a plus que lui ! « mais un *vouloir* aussi *ferme* que *sage*. Inspirez à ce « jeune prince plus de confiance en lui-même, et cette « décision aussi nécessaire aux rois, que la connais- « sance des hommes. »

ARTICLE INSÉRÉ DANS LA *GAZETTE DE FRANCE*

« Montmirail, 16 mars.

« Est-ce aux principes sur lesquels s'appuie le gou-« vernement de juillet, est-ce à l'application inhabile « de ces principes qu'il faut attribuer la position si « précaire, si périlleuse dans laquelle se trouve au-« jourd'hui la France? Cette question pouvait être po-« sée les premières années de la révolution, qui a « inauguré les principes nouveaux; mais la pratique « qu'on en a faite a duré trop longtemps pour que « les esprits justes, et que n'aveuglent point des pré-« tentions funestes, ne s'accordent pas dans la solu-« tion à donner à cette question fondamentale.

« Non, ce ne sont point les hommes qui ont man-« qué à l'application de ces principes; car nous « avons vu tour à tour les hommes les plus capables « leur donner l'appui d'un talent, d'une constance, « d'une fermeté, d'une audace même, dignes d'une « meilleure cause; et ces hommes, le pouvoir les a « successivement dévorés, en les marquant tous du « stigmate de l'impuissance. Non, encore une fois, ce « ce ne sont pas les hommes qui ont manqué aux prin-« cipes, mais les principes qui ont manqué aux « hommes; les principes qui font la vie, la durée, « l'unité des sociétés humaines.

« Pendant nos dix dernières années, les exigences « de l'Europe en face de la révolution, grondant en-« core dans nos rues, étaient tempérées par la crainte « de voir se rallumer ce volcan mal éteint; et il a suffi

« de quelques faux semblants d'énergie, de quelques « velléités d'indépendance pour que la France se « maintînt au rang que lui ont conquis les gloires de « son passé; mais aujourd'hui que les passions révo- « lutionnaires semblent s'être un peu retirées de la « place publique, aujourd'hui que le lion tant redouté « semble être muselé, l'Europe ne voit plus en nous « qu'un peuple sans principes, sans unité de vues, « en proie à l'énergique dissolvant de toutes les pas- « sions, qui dérivent de l'égoïsme; et l'Europe ne « nous craignant plus, parce qu'elle ne voit plus la « flamme ou l'écume à la gueule du lion, se venge « de la terreur que nous lui avons inspirée, en réglant « insolemment les affaires du monde par-dessus notre « tête.

« L'Europe juge les partis par les hommes qui les « composent, tandis qu'il serait et plus juste et plus « sage de les juger par les principes qu'ils repré- « sentent; nos gouvernants se font de la corruption « un but et un moyen, mais la sagesse du pays fait « le contrepoids de manœuvres aussi coupables.

La question d'Orient est venue consommer notre « éviction brutale des conseils de l'Europe; mais il « n'était pas besoin d'être doué de seconde vue pour « prévoir que cette conséquence dont a dû rougir tout « ce qui a le cœur français, était dans les nécessités « d'un avenir prochain. Du reste, qu'on se le persuade « bien, quelque grave que soit la position que les der- « niers événements nous ont faite, l'avenir nous ré- « serve des périls plus grands encore. On parle de « réconciliation; on veut retoucher la question « d'Orient, et convier la France à prendre part à une

« solution définitive sur ce point important; en ma-
« tières si sérieuses, nous voulons le croire pour la di-
« gnité et l'intelligence des hommes qui président
« aux affaires du monde, les revirements et les
« volte-face sont moins prompts et moins com-
« plets.

« Non, quelque bas que nous soyons tombés dans
« la pensée des cabinets européens, quelque sécurité
« que leur inspire un état d'anarchie, de divisions,
« d'émiettements dans lequel se neutralisent et s'entre-
« détruisent toutes les forces vives du peuple français,
« ce n'est point à la légère que les grandes puissances
« de l'Europe se sont séparées de nous ; la politique
« qui a consacré cette séparation, ne s'arrête point à
« la question de l'hérédité d'un pachalich d'Egypte.
« c'est là, soyons-en bien convaincus, un simple bal-
« lon d'essai; et successivement et suivant l'opportu-
« nité nous verrons se dérouler les conséquences de
« cette politique profondément ennemie, profondé-
« ment anti-française.

« En attendant que le temps ait mûri ces consé-
« quences et les ait amenées à réalisation, la prévision
« de l'avenir nous fait sacrifier le présent et tous les
« intérêts, tous les travaux immédiats que commande
« l'état actuel de la civilisation. La Chambre des pairs
« ou au moins la commission émanée de son sein,
« semble avoir compris, bien que suivant nous, fort
« imparfaitement encore, tons les dangers du projet
« de loi concernant les fortifications de Paris, tel qu'il
« est sorti de la Chambre des députés; mais à suppo-
« ser même que les modifications proposées passassent
« dans la loi définitive; qui n'est effrayé des con-

« séquences désastreuses qui doivent sortir de là? « Sans rechercher si par là on conjurera les dangers « qu'on voit s'amonceler lentement à l'horizon de « notre belle France, qu'il nous suffise d'en montrer « la source dans la rupture violente des relations que « les vieux principes monarchiques avaient naturelle- « ment établies entre les peuples de l'Europe et « nous.

« A qui la nation demandera-t-elle dorénavant, « l'ordre qui est pour elle une nécessité; la liberté « sans anarchie qui est son droit; l'égalité devant la « loi qui est une justice, une représentation vraiment « nationale, à laquelle est liée sa destinée dans l'ave- « nir, la liberté de l'enseignement qui touche jus- « qu'aux racines de la société; la richesse du com- « merce, la prospérité de l'industrie, la diminution « des impôts, le rétablissement des finances si indi- « gnement dilapidées; la fin de l'arbitraire, la tran- « quillité au-dedans et au-dehors, la confiance enfin « comme la dignité qui lui conviennent?

« Vainement on a demandé aux principes révolu- « tionnaires, aux principes novateurs, la solution de « toutes ces questions; quand ils se sont mis à l'œuvre « ils ont amoncelé les difficultés, et n'ont rien fait de « plus. Ce qui se passe chaque jour sous nos yeux « nous montre surabondamment que les mêmes prin- « cipes ont encore aujourd'hui la même fécondité d'a- « vortements et de périls qu'il y a cinquante ans.

« Un pouvoir monarchique fort, s'appuyant sur « toutes les libertés que commande l'état avancé de la « civilisation, c'est là qu'il faut aller chercher la so- « lution des problèmes qui surgissent de toutes parts;

« c'est sous la sauvegarde de ces principes, qu'il faut « que la France replace les intérêts de son avenir. En « dehors de ces principes, anarchie à l'intérieur, « guerre inévitable à l'extérieur. Dans cette terrible « éventualité, que deviendra la France sans alliés, « marchandant encore l'alliance d'un gouvernement « sans foi qui cherche à l'endormir pour lui nuire « ensuite avec plus de sécurité ?

« Nos frontières sans défense ; nos places fortes « hors d'état de résister à la moindre attaque faite « avec quelque ensemble ; les points les plus essen-« tiels complétement abandonnés, tandis qu'on songe « à emprisonner Paris ; nos finances épuisées, le cré-« dit ruiné et l'impôt exagéré jusqu'à l'impossible ; « voilà les conditions dans lesquelles les plus terribles « éventualités peuvent nous surprendre.

« Il en est temps encore, si l'on veut conjurer les « dangers qui nous menacent de toutes parts ; mais « pour cela il n'est qu'un moyen, c'est la réhabilita-« tion du pouvoir monarchique dans sa force et sa « vérité. Si le repos et la grandeur de la France, sa « liberté comme sa prospérité tiennent à la loi mo-« narchique, le repos du monde n'y est pas moins « engagé.

« Sans bonne foi et sans principes, il ne peut y « avoir d'alliances solides.

« Les gouvernements ont beau faire, ils ne parvien-« dront point à aveugler les masses sur leurs véritables « intérêts. Les peuples marchent sans eux en s'éclai-« rant, et en dépit de toutes les ambitions comme « de toutes les basses intrigues ; nous touchons au « moment où une paix qui est également dans l'inté-

« rêt de toutes les nations sera le but auquel on devrait « tendre, si l'on veut sincèrement consulter les né- « cessités de l'humanité.. Cette paix, la seule qui soit « réelle et solide, c'est celle qui vient de l'équilibre « des puissances, de l'ordre intérieur des sociétés; « des nationalités satisfaites, des principes de justice « réalisés ; c'est la paix des esprits et des cœurs, cette « paix qui est devenue la condition essentielle du dé- « veloppement de la civilisation ;... répétons-le en « finissant, les principes que les royalistes représentent « peuvent seuls en assurer le bienfait au monde.

« Le vicomte DE LA ROCHEFOUCAULD. »

---

30 mars.

Vers délicieux, pleins d'âme et de profonde sensibilité, dont j'ai demandé la permission de prendre copie.

Quelle délicatesse, quel cœur ils révèlent !

Ils sont de madame d'Abouville.

NE M'AIMEZ PAS

Ne m'aimez pas ! je veux pouvoir prier pour vous
Comme pour des amis dont le soir, à genoux,
Je me souviens, afin qu'éloignant la tempête,
Dieu leur donne un ciel pur pour abriter leur tête ;

Je veux de vos bonheurs prendre tout haut ma part,
Le front calme et serein, sans craindre aucun regard ;
Je veux, quand vous entrez, vous donner un sourire,
Trouver doux de vous voir, en osant vous le dire !

Je veux, si vous souffrez, partageant vos destins,
Vous dire : Qu'avez-vous? et vous tendre les mains;
Je veux, si par hasard votre raison chancelle,
Vous réserver l'appui de l'amitié fidèle,
Et qu'entraîné par moi dans le sentier du bien,
Votre pas soit guidé par la trace du mien;

Je veux, si je me blesse aux buissons de la route,
Vous chercher du regard, et, sans crainte, sans doute,
Murmurer à voix basse : « Ami, protégez-moi ! »
Et prenant votre bras m'y pencher sans effroi.

Je veux qu'en nos vieux jours, au déclin de la vie,
Nous détournant pour voir la route... alors finie,
Nos yeux, en parcourant le long sillon tracé,
Ne trouvent nul remords dans les champs du passé.

Laissez les sentiments qu'on brise ou qu'on oublie,
Gardons notre amitié! que ce soit pour la vie!
Votre sœur chaque jour vous suivra pas à pas...
O je vous en supplie, ami ne m'aimez pas!..!

Le marquis de Brézé a pris hier la plus noble revanche : il a été admirable de profondeur et d'élévation ; son discours, écouté avec recueillement, a produit la plus grande et la plus profonde sensation.

Il était difficile de lui répondre ; aussi le ministre de l'intérieur ne l'a-t-il fait que faiblement, bien qu'avec une certaine habileté. On reste encore incertain sur le sort de l'amendement; on ne le serait plus s'il y avait plus d'honneur et d'indépendance au cœur de chacun...

J'avais écrit au marquis de Dreux-Brézé le lendemain de son dernier et beau discours. Voici sa réponse.

« Mercredi.

« Merci mille fois, mon noble ami, de votre vigi-
« lant intérêt. Oui, la journée d'hier a été bonne
« pour nous. La Chambre, à son tour, a été obligée
« de se courber sous la puissance de notre opinion.

« Après la scène de l'autre jour, c'est un vrai suc-
« cès; je m'en réjouis pour vous plus encore que
« pour moi, car je ne suis qu'un instrument jeté par
« la Providence au milieu de ce parlement révolu-
« tionnaire!

« Je suis exténué, je n'ai pu encore ni dormir ni
« manger; mais j'ai le cœur plein de joie! »

CHAPITRE II

1er avril.

M. de Marcellus, gendre du comte de Forbin, m'a renvoyé plusieurs lettres que je lui avais écrites en 1827. Ces lettres témoignent toutes de mes efforts pour me maintenir en bonne harmonie avec le directeur des musées; elles traitent pour la plupart de la mesure relative à la nudité des statues placées dans les jardins publics, en vue de toute la jeunesse.

Cette mesure commandée par la morale publique et contre laquelle je rencontrais tant d'opposition a été exécutée sans conteste depuis 1830.

Sous mon administration, on commença par faire cette disposition de la manière la plus ridicule afin de la rendre impossible.

Il ne me fut pas toujours facile de bien vivre avec le comte de Forbin, il m'aimait peu, mais plus tard, quand il tomba malade et fut obligé de partir, alors que chacun me demandait sa place, il vit avec recon-

naissance ma fermeté à repousser toutes les exigences, comme ma loyauté à lui conserver un poste qui lui était indispensable; et il me rendit avec reconnaissance une pleine et entière justice.

---

2 avril.

La loi des fortifications est passée à la Chambre des pairs. On devait s'y attendre d'après la séance d'hier. L'avenir dira qui aura eu raison dans cette grave et importante question dont les conséquences sont incalculables.

LETTRE DU COMTE DE BOUILLÉ

« Goritz, 17 mars.

« M. de Montbel et moi nous avons foi et confiance « en vos prévisions. Si toutes choses sont à peu près « au même point, là où vous êtes, depuis mon dé- « part, je vous en dirai autant de ce qui nous con- « cerne, ici, généralement parlant; cependant un « grand pas vient d'être fait, une mesure importante « et telle que vous la désirez a été prise : des pou- « voirs fort étendus et donnés par l'*oncle* et le *neveu* « à la personne de votre choix, et qui réunit d'ail- « leurs tant de suffrages, ont été confiés au duc de « Lévis, à son départ, pour lui être remis aussitôt

« après son arrivée en France. Il est libre de s'ad-« joindre qui il voudra, et d'agir comme bon lui « semblera ; c'est donc à peu près carte blanche. « M. de Villèle ne peut avoir de meilleur guide « que lui-même, et mieux que personne il saura « prendre conseil des circonstances, des événements « et de sa vieille expérience ; mais il ne pourra tout « faire à lui seul ; et il lui deviendra indispensable « d'avoir des aides et d'employer les plus utiles, cha-« cun dans sa spécialité.

« Il vous connaît, il vous apprécie, il sait tout ce que « vous valez, tout ce que vous pouvez... Vous devez « donc vous attendre, je ne saurais en douter, à un « appel et à des communications de sa part.

« Montbel et le duc de Lévis ont été fort actifs dans « les efforts qu'il a fallu faire (car cela n'a pas été « absolument sans peine) pour parvenir à arranger « les choses telles que je vous l'annonce, et nous leur « avons beaucoup d'obligations à cet égard.

« Ce que vous me mandez de la proposition du « général Donnadieu ne nous a pas surpris, M. de « Montbel et moi, et vous deviez naturellement le « remercier ainsi que vous l'avez fait. Que Dieu « nous en préserve ! Je rends d'ailleurs toute jus-« tice à son énergie et à son dévouement ; mais il « en diminuerait pour le moins le mérite en se li-« vrant à un pareil acte de folie. Pour ce qui est des « autres personnages dont vous me parlez, tout ce « que je puis vous dire, c'est qu'ils sont encore, « comme ils l'ont été souvent déjà, incompréhensi-« bles à ma faible intelligence. Leur manière incon-« stante et légère de voir et d'agir, ne peut, ce me

« semble, que nuire à l'influence qu'ils seraient en « droit d'attendre de leurs talents et de leurs sen- « timents. Vous suivez, vous, mon cher ami, une « marche bien différente ; elle est invariable comme « vos principes, et votre cœur, comme votre esprit, « ne vous guide jamais qu'en ligne droite.

« Je suis charmé de pouvoir flatter votre amour- « propre de père, en vous disant qu'il est impossible « d'avoir mieux réussi que monsieur Stanislas ne l'a « fait, soit auprès du prince, soit auprès de ses au- « gustes parents et de toute la colonie, par son ama- « bilité, ses bonnes manières, et un aplomb bien au- « dessus de son âge. J'aurais bien désiré lui rendre « son séjour ici plus agréable, et lui donner toutes les « preuves d'amitié que je dois au fils d'un bon et fidèle « camarade; mais nous sommes arrivés à Goritz pres- « que en même temps; et absorbé dans les premiers « moments par la reprise de mes anciennes fonctions, « je n'ai pu changer *ex abrupto*, même en sa faveur, « quelques petites routines que j'ai trouvées établies. « J'ose croire qu'il a été cependant satisfait de l'ac- « cueil qu'il a reçu. L'arrivée de madame votre belle- « mère a été un véritable bonheur pour la famille « royale, et je lui laisse ainsi qu'à monsieur votre fils, « le soin de vous en parler. C'est demain que nous « avons le regret de les voir partir.

« Bonjour, cher ami, continuez à me donner quel- « quefois de vos nouvelles, ce sera pour moi douce « jouissance et chose utile ; de mon côté, je vous tien- « drai au courant de ce qui se passera ici, en tout ce « qui pourra en valoir la peine.

« Il n'y a, du reste, rien de changé ; c'est absolu-

« ment comme quand vous y êtes venu il y a deux « ans. Les santés sont bonnes à l'exception de celle de « la pauvre vicomtesse d'Agoust qui cède enfin au « poids de son grand âge, et qui peut-être n'existera « plus demain.

« Le prince est à merveille. L'on partira d'ici pour « Kirchberg le premier de juin

« Le bon Montbel me charge de mille choses ai- « mables pour vous. Ce n'est que par une gazette « italienne de Milan que nous avons eu connaissance « de votre protestation. Je regrette bien de ne l'avoir « pas lue en France. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« 12 avril.

« J'ai reçu votre excellente et tout aimable lettre, « mon cher Bouillé, avec le bonheur, l'affection et « la reconnaissance que j'ai pour vous quand vous « agissez si bien dans l'intérêt de la France et de l'a- « venir.

« Oui, c'est un pas immense de fait, et il était bien « essentiel ; grâces soient rendues à tous ceux qui y « ont contribué, comme à ceux qui l'ont fait.

« Mais, tandis que cette affaire importante se ter- « mine, et qu'après bien des discussions, des rivali- « tés, des jalousies, il était enfin décidé que le por- « trait du marquis de Brézé serait fait, et qu'un prix

« serait donné au meilleur livre sur les bienfaits de « la Restauration, M. le duc de Lévis, dont je n'examinerai point la conduite à Goritz, faisait jeter un « brandon de discorde funeste à travers un camp déjà « trop divisé. Imbu des fausses idées de M. de Blacas, « il s'effrayait de nous voir rompre avec l'étranger, « bien que, dans une scène des plus vives avec ces « messieurs de la *Gazette*, on lui eût concédé de ne « plus parler des limites du Rhin ; et usant de son « influence sur le duc de V*** à la *Quotidienne*, il « opérait une scission fatale, exigeant d'un côté son « silence, et de l'autre faisant insérer un article en « contradiction avec nos sentiments et ceux d'Henri V, « si heureusement et si nettement formulés.

« Voilà pourtant où l'on en est lorsque personne « n'imprime une direction ferme et sage ; mais au « nom de qui parle-t-il donc, et qui lui a donné ce « droit ?

« C'est ainsi, mon ami, que l'on compromet les « causes les plus saintes et les meilleures ; c'est ainsi « qu'on peut les perdre sans retour.

« Ne nous le dissimulons pas ; la Restauration aura « lieu par la France ou elle ne sera jamais ; si malheureusement elle se faisait par l'étranger, elle « n'aurait qu'un jour de durée, et toute la France « serait contre elle.

« *Par la France ou pas !* ces admirables paroles du « prince ont eu le plus salutaire effet ; ne les atténuons « pas sous aucun prétexte. Il n'y a pas à choisir, c'est « la vie ou la mort, l'existence ou le néant, et je mentirais à ma conscience en parlant autrement.

« Mais n'est-il pas dangereux, téméraire et insensé

« de risquer d'anéantir ainsi, par son imprudence, « un résultat obtenu si péniblement?

« Henri V, au cœur tout français, ne saurait dé-« mentir ses propres paroles, et il pensera que la « loyauté est la première vertu des rois; plus j'y songe, « plus je pense qu'il est indispensable que M. de « Villèle vienne enfin, d'une main ferme et sage, ré-« tablir, à Paris, l'ordre, l'unité, et donner une di-« rection fixe; secondement qu'il soit appelé auprès « du prince au moment de sa majorité.

« L'armée qui se divise sous le feu de l'ennemi, « est promptement mise en déroute, et c'est vers ce « but qu'on marche avec une infernale persévé-« rance.

« Quant à ce qui m'est personnel, le ciel en déci-« dera, et je n'y songe guère. Profitant de vos conseils, « j'avais été voir le duc de Lévis; mais à quoi cela « a-t-il servi? Il n'écoute que lui et entend à peine « ceux qui lui parlent. Ses sentiments sont purs, « mais il est ambitieux; et, entre nous, sa vue est « trop courte.

« Que notre Henri pense enfin et agisse par lui-« même en prenant sans doute de sages conseils, et « en ménageant son oncle, mais enfin qu'il soit lui, « qu'il soit homme, et veuille s'instruire de la politi-« que auprès de M. de Villèle, dont la sagesse et la « lucidité sont incontestables.

« Tout ce que vous me dites de mon fils me charme : « il est parti aussi heureux que reconnaissant.

« Pauvre vicomtesse d'Agoust, elle aura été bien « regrettée; la Reine est admirable dans ces circon-« stances où elle se laisse guider par le cœur.

« Adieu, mon cher et digne ami, que Dieu vous « inspire et vous conduise ! en lui seul je mets ma « confiance. Pensez à moi, écrivez-moi, et conservez-« moi une affection qui m'est chère. »

Tous les évêques de France réclament contre le projet de loi sur l'instruction. Telle est la bonne foi du gouvernement ; il semble protéger la religion, et le clergé croyait y trouver un auxiliaire nécessaire ; mais il voudrait frapper au cœur cette même religion dont il redoute les dogmes qui condamnent son usurpation ; il ne peut et ne veut régner que par la corruption ; mais il n'appartient pas à l'homme de toucher à l'œuvre de Dieu. Aussi, comme toujours, la religion sortira-t-elle triomphante de cette nouvelle épreuve ; c'est le dernier effort d'une philosophie mourante que repoussent également le bonheur des peuples et leur intérêt.

Le ministre de l'instruction publique est bien co pable de s'en être rendu l'organe.

M. de Villèle arrive à Paris le 20, et il m'en prévient confidentiellement, ce qui me force à être de retour le même jour, bien que j'eusse joui vivement des huit jours que je devais passer auprès de mon vénérable père.

Le mieux est de se laisser diriger en tout et avec une entière confiance par sa conscience et aussi l'intérêt des autres, jamais le sien.

Presque toujours mes premières impressions sont les meilleures.

J'en remercie la Providence en m'abandonnant à elle sans réserve, et en la priant de décider de moi en tout et pour tout. Aussi je ne m'inquiète de rien de ce qui m'est personnel. J'en suis arrivé au point, que jouissant d'un bon procédé, c'est à peine si les mauvais m'atteignent.

Je vois et je juge ; mais en restant presque impassible quant au fond des choses. Celles qui sont imprévues me prennent encore malgré moi au dépourvu, car personne peut-être ne fut plus impressionnable ; doué d'une imagination fort exaltée, il m'a fallu travail et temps pour parvenir à ce calme qui me fait vivre, sans ressembler en rien à la torpeur ou à l'indifférence.

LETTRE DE M. LE COMTE DE MONTBEL

« Goritz, 5 avril.

« Voilà plusieurs jours que je voulais vous écrire, « mon cher vicomte ; mais les occupations ici sont « presque plus nombreuses que celles des ministres, « et j'arrive à la fin de mes journées avec de bonnes « pensées qui n'ont pas pris de corps.

« Je voulais vous parler cependant de monsieur votre

« fils, qui, par son bel et noble extérieur, ses bonnes « manières et la facilité de ses expressions, nous a beau- « coup plu. Je vous en fais mon compliment avec grand « plaisir.

« Madame votre belle-mère est arrivée ici bien à « propos pour avoir la satisfaction de revoir sa bonne « amie, la vicomtesse d'Agoust, qui était si heureuse, « et semblait avoir retrouvé de l'activité pour madame « de Montmorency. Quelques jours après, elle n'exis- « tait plus ; elle était déjà tombée malade pendant les « derniers jours que passa ici la duchesse Mathieu. La « Reine est restée à genoux auprès de son lit et a reçu « ses derniers soupirs avec une effusion de sensibilité « qui était d'autant plus frappante, qu'en général elle « est portée à la cacher ; elle perdait une compagne « éprouvée par quarante-deux ans de fidélité, passés « en grande partie dans la mauvaise fortune.

« J'ai revu avec plaisir le comte de Bouillé que, du « reste, nous aimons tous ; il m'a donné de vos nou- « velles. Ce que vous lui transmettiez, il y a peu de « jours, prouve à quel point d'aberration on arrive « aujourd'hui. Ce que vous avez fait, est tout ce qui « est le mieux : écouter en silence de semblables fo- « lies. Ceux qui font de telles propositions peuvent « avoir aussi pour but de déverser le ridicule sur ce « que nous devons tous respecter.

« Je communique ce que vous m'écrivez au prince, « mais non pas ce qui renferme des éloges pour moi, « et du blâme pour d'autres personnes. Ce serait man- « quer au but que vous vous proposez de lui faire con- « naître la vérité ; car vous avez pour moi la partia- « lité de l'amitié, et peut-être vous avez contre d'autres

« personnes des préventions mal fondées; par suite, « je ferais une mauvaise action, puisque si je cher- « chais à influencer l'esprit du prince dans ce sens, « j'agirais contre ma conviction, et dans un intérêt « égoïste.

« Le prince se développe de plus en plus, et possède « la faculté de connaître les hommes; il voit les qua- « lités et les défauts; hélas! nous en avons tous. Il tire « parti des uns, et doit s'accoutumer à neutraliser les « autres, car s'il voulait des hommes parfaits, il ne « trouverait personne.

« Du reste, son séjour à Venise et sa petite excur- « sion maritime lui ont été utiles; il a profité des « connaissances spéciales de M. de Villaret-Joyeuse, « marin distingué et homme estimable; ils ont été « fort contents l'un de l'autre, sous les rapports de « caractère, d'intelligence et du désir de faire tourner « les connaissances acquises au bien général.

« Les événements ont été dans le sens que nous « avions prévu. Louis-Philippe et ses adhérents savent « trop bien tous les dangers qu'une guerre recèlerait « pour eux; aucune considération ne les fera sortir « de l'état de paix, que l'Europe n'a aucune envie de « voir cesser. Les intérêts matériels de l'Angleterre « ont amené de sa part une action hardie, énergique, « prompte et décisive; car toutes les fois qu'il s'agit « de sa suprématie maritime, industrielle et commer- « ciale, l'Angleterre n'hésite pas; son existence y « est attachée; il faut du pain à ses millions d'ou- « vriers.

« Le gouvernement de Juillet a cédé l'Egypte; il « céderait la Méditerranée tout entière s'il le fallait.

« A ce prix on le reçoit à figurer dans le traité qui l'a « si complétement abaissé.... Mais le fiacre va en- « core.... à la vérité le cocher est un peu cher pour « les contribuables.... parmi les motifs d'accusation « dirigés contre M. de Villèle, figurait le grief d'avoir « dégrevé les contributions de quatre-vingt-douze « millions... Les ministres actuels sont à l'abri d'un « tel reproche.

« Adieu, mon cher vicomte; tout à vous. »

J'ai trouvé à Paris M. de Villèle qui se rendant enfin à nos vives instances, avait saisi un prétexte d'affaire pour y venir, je joins ici la copie de la lettre que j'écris à cette occasion au comte de Bouillé, cet ami si loyal et si parfait, qui m'est sincèrement dévoué.

A M. LE COMTE DE BOUILLÉ

« Paris, 22 avril.

« Jamais division n'avait été plus grande parmi les « royalistes; et il était plus que temps que cette anar- « chie cessât. M. de Villèle seul pouvait quelque chose, « et c'est ce qu'a produit son arrivée, chacun sentant « enfin, comme je l'avais prévu, la nécessité d'une di-

« rection première. Aussi, bon gré, malgré, chacun « s'est il soumis.

« M. de Villèle m'avait écrit un mot, afin de me « voir avant personne. J'étais allé passer quelques « jours auprès de mon père, toujours bien faible. Je « suis revenu aussitôt.

« Le duc de Lévis paraît vouloir s'entendre avec « M. de Villèle ; c'est un grand point. Si je vois le « mal quand il existe, je cherche du moins conscien- « cieusement tous les moyens d'arriver au bien, tou- « jours indépendamment des personnes, en m'effor- « çant de tirer de chacun le meilleur parti possible. « Aucune pensée personnelle n'entre jamais dans « mon esprit.

« Le marquis de Brézé est fort découragé dans ce « moment, parce que si les provinces marchent bien, « la société a été mal pour lui. Il a pu se laisser « embarquer un peu à la légère, mais sa noble pro- « testation, comme son rappel à l'ordre, resteront. « Il faut savoir, dans l'occasion, brûler ses vais- « seaux ; les événements prouvent que mes inspira- « tions, que je demande au ciel, se trouvent presque « toujours fondées.

« M. de Villèle n'a comme moi qu'une seule pen- « sée, le pays et le prince, qui se confondent dans « nos sentiments communs. Il pense aussi que la ré- « forme est la seule arme dont on puisse se servir avec « avantage ; mais par la réforme, il entend toutes les « réformes, et il veut commencer par la liberté de « l'instruction qui est un terrain où bien des gens se « rallieront.

« Connaissant parfaitement le terrain, et assez bien

« aussi la pensée secrète de chacun, j'ai pu le prému-
« nir contre de fausses avances; je sais, par mes nom-
« breuses relations, le dessous des cartes, et M. de
« Villèle d'ailleurs n'est pas facile à tromper; il
« écoute tout le monde, dit ce qu'il veut, et se livre
« rarement; du reste, sa santé se soutient merveil-
« leusement.

« Travaillez maintenant, mon ami, à le faire appe-
« ler à Goritz avec quelques personnes sûres, fermes
« et sages, au moment de la majorité.

« Le moment perdu ne se retrouverait point.

« Je n'ai pu encore en parler à M. de Villèle; c'est un
« esprit avec lequel il ne faut pas marcher trop vite;
« je lui en avais écrit, et il ne m'a point contredit, ce
« qui est beaucoup sans doute. Son voyage n'aura pas
« tous les résultats que nous voudrions; mais il aura
« néanmoins une grande influence sur les choses, sur
« les hommes et sur lui-même.

« M. de Chateaubriand lui-même se croit obligé à
« une adhésion qui, si elle ne part pas du cœur, n'est
« pas, du moins, sans importance.

« Adieu, cher Bouillé; croyez-moi le plus sincère de
« vos amis. »

---

25 avril.

L'acquittement de la *France* par le jury [1] est un immense événement. Le château en est atterré.

[1] Affaire des lettres attribuées à Louis-Philippe.

A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« 30 avril.

« Peut-être ma lettre vous précédera-t-elle, mon « ami. Dans tous les cas, je veux qu'elle vous prouve « ma sincère affection ; mais décidé à me retirer, mo- « mentanément du moins, du terrain de la politique, « je crois devoir avant vous ouvrir mon âme tout en- « tière. Ce sera vous offrir une preuve de plus de la « sincérité de mon affection.

« Je me suis constamment oublié pour ne penser « qu'aux autres ; et depuis longtemps je n'ai vécu que « de sacrifices.

« Je vous ai dit que vous me trouveriez toujours à « côté de vous, et jamais sur votre chemin ; ne crai- « gnez donc pas que je combatte votre précieuse in- « fluence, pas plus à Paris qu'à Goritz ; partout je la « désire ; mais se retirer silencieusement n'est pas « combattre celui qui, je l'espère, sera le sauveur et « le régénérateur de notre patrie.

« Je vous ai fourni tous les renseignements que je « pouvais posséder par écrit ou de vive voix ; vous en « avez reconnu l'exactitude ; mais au troisième jour « (et il me restait bien des choses à vous dire), le duc « de Lévis s'est emparé de l'heure que vous m'aviez « réservée d'une manière si aimable ; et il nous est « devenu impossible de causer.

« Le duc de Lévis s'est jeté dans vos bras ; et en le « grandissant outre mesure, soit à Paris, soit à Goritz, « vous avez forcément affaibli celui qui, de cœur et

« de conscience, était tout vous. Vous vous êtes amoin-
« dri vous-même. C'est, à mon avis, une faute que
« vous regretterez.

« Je crois qu'il eût été préférable de lui dire au
« début: « un tel est mon ami, le meilleur et le plus
« sincère; il a toute ma confiance comme toute ma
« pensée, et je désire que nous causions en tiers. »

« Cet esprit jaloux et influencé par des gens qui ne
« vous aiment point, se fut forcément soumis, et votre
« influence, cher comte, eût grandi, au lieu de s'af-
« faiblir par le fait. Vous en éprouverez un jour plus
« d'une contrariété: il est si peu d'âmes sincères ! Vous
« avez pu et dû nous juger avec tristesse. Cependant,
« on doit le dire, il résultera un grand bien de votre
« voyage qui s'est si parfaitement combiné avec le fa-
« meux procès dont l'effet dépasse tout ce que l'on
« peut dire; vous avez redonné de la vie, de l'union à
« une opinion qui s'en allait à la débandade; mais
« vous avez un peu trop écouté les esprits envieux et
« jaloux. Vous vous êtes privé de tous les fils que je
« vous tenais soigneusement en réserve; vous avez
« laissé mon influence en dehors, et vous le regrette-
« rez un jour. Vous avez nommé sept personnes qu'il
« peut être adroit d'avoir choisies; mais rappelez-
« vous que, par le fait, cette composition vous laisse
« vous-même en dehors, tandis qu'il était essentiel,
« important, d'y faire entrer une ou deux personnes
« qui fussent tout à vous. La liste ne m'avait même pas
« été montrée; je n'avais rien à dire, il me restait à
« vous seconder, ce que je crois avoir fait en con-
« science; et vous avez pu juger comment, malgré
« tout, j'étais écouté dans cette assemblée, lorsque

« j'y prenais la parole. Avant votre départ, une « chose bien essentielle était à faire ; mais je n'ai pas « trouvé le temps ni le moment d'en causer avec vous; « c'était de trouver le moyen, avec ces messieurs « de *la Gazette*, dont la polémique est si parfaite, « et aussi avec le duc de Lévis, d'avoir leur journal à « quarante francs, afin de propager partout nos doc- « trines.

« En résumé, ils ont dû être médiocrement con- « tents de la manière dont les choses se sont passées, « mais je leur dois la justice de dire que ni leur lan- « gage ni leur conduite n'en ont été un moment « altérés ; sans moi et votre sage explication, un joug « un peu sévère leur était imposé. J'ai conseillé au « marquis de Brézé de convoquer messieurs les jour- « nalistes à la réunion; c'était son projet. Il sent « lui-même la faiblesse et les difficultés de ce conseil « tel qu'il est, et où il regrette comme moi deux ad- « jonctions. Le marquis de V*** eût été parfait, je « pense, pour représenter la jeunesse. Mais il n'est « plus temps, et le mal est fait comme le bien. La « banque philanthropique m'a mis en rapport avec « beaucoup de gens de toutes conditions et de toutes « positions sociales. On a voulu que je présidasse « l'assemblée générale, et je suis sans cesse avec ces « messieurs, qui me témoignent beaucoup de défé- « rence. Ce sont tous gens fort influents sur l'opi- « nion.

« Vous avez été, dans votre dernière réunion, aussi « prudent qu'habile, et ferme dans vos retranche- « ments, si importants à conserver; seulement j'au- « rais voulu vous voir imprimer un peu plus à cette

« assemblée le poids de votre caractère. C'est aux « autres à vous suivre là où vous voulez.

« J'ai évité de voir personne depuis votre départ, « du moins de ces hommes qui se croient politiques.

« Nous nous réunissons aujourd'hui chez le duc de « Fitz-James, pour en finir, je l'espère, avec l'affaire « Brézé, qui a eu un grand retentissement, surtout en « province.

« Un dernier mot, mon ami, que j'oubliais, bien « que le plus important peut-être. Supposez une « position désespérée pour les uns, et décisive pour « les autres, ce qui doit arriver *infailliblement* avec « le temps, le comité nommé par vous, et qui « aura reçu la sanction de votre autorité, voudra « agir, traiter, etc., etc., car les hommes sont en- « vahissants; c'est alors que vous penserez, en le « regrettant, que votre véritable ami avait encore « raison.

« Lorsque les événements nous séparèrent un mo- « ment, je dis avec tristesse : M. de Villèle est « perdu, car *je connais la cour*. Et aujourd'hui je « dis avec douleur : Mon pauvre ami, en n'impri- « mant pas sa pensée intime à ce comité, en carac- « tères ineffaçables, a ébranlé son autorité au lieu de « la fonder.

« Une dernière fois je vous serre tendrement la « main. »

---

3 mai.

Il y a peu d'amis dans la vie sur lesquels on puisse compter sans partage. Je n'aurais pas accepté d'entrer dans la commission sans M. de Villèle, et il a consenti à en faire partie sans moi.

Mes sentiments comme mes pensées sont tellement au-dessus de ces intérêts purement ambitieux et terrestres ; et je connais si bien maintenant les hommes et les choses, que rien de tout cela ne peut plus m'atteindre. C'est avoir fait un grand pas dont je remercie sincèrement le ciel.

On ne devient véritablement homme, que lorsqu'on est parvenu à se dominer entièrement soi-même.

La recherche de la vérité doit être l'œuvre de l'existence tout entière ; mais ce n'est pas assez de se dire qu'on la veut et la cherche, il faut savoir aussi la regarder en face, lorsque le ciel vous l'envoie, sans prévention comme sans crainte.

Il faut qu'elle vous laisse impassible, en vous inspirant le vif désir de se laisser guider par sa lumière.

J'ignore si j'y suis parvenu ; c'est du moins mon travail de tous les jours, et, depuis le parti que j'ai cru devoir prendre dans ma conscience, je me sens plus léger.

La Presse avait montré contre les légitimistes une injustice et une aigreur qui étaient une faute.

J'ai écrit sur-le-champ à madame de Girardin ; et un article d'aujourd'hui, signé de son mari, est une nouvelle preuve de la sage et bonne influence de cette

femme supérieure, qui a autant de raison que d'esprit.

C'est ainsi que je sers constamment, sans négliger aucune occasion, et sans même qu'on puisse s'en douter.

---

5 mai.

La vérité semble la pierre philosophale du siècle; et personne ne la trouve. La cherche-t-on?

« L'homme propose et Dieu dispose ! » J'avais pris mes précautions pour qu'une lettre que je viens d'écrire au comte de Bouillé partît sans entraves. Son beau-frère a oublié de l'affranchir, et la poste me l'a renvoyée toute décachetée ; au reste, je n'ai rien à cacher.

On m'écrit d'Épernay cette lettre incompréhensible :

« Épernay, 1er mai.

« Monsieur,

« Je dois aller sous trois ou quatre jours à Ver-
« sailles; si la personne à laquelle vous voulez com-
« muniquer les idées renfermées dans la lettre que
« j'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a quelque
« temps, était revenue de Londres, je vous prierais

« de me l'écrire chez M. P***, rue du Tribunal, à Ver-
« sailles. Je me hâterais de me rendre à votre invita-
« tion aux jour et heure que vous me fixeriez.

« Si vous daigniez m'adresser là un *fac-simile* des « fameuses lettres [1], j'en serais bien reconnaissant.

« J'ai l'honneur d'être avec un bien respectueux dé- « vouement, etc.

« P***. »

Ignorant absolument ce dont il s'agissait, j'ai répondu que, quelque honorable que pût être le caractère de M. P***, on ne verrait jamais ni mon nom ni ma personne mêlés à ces sortes d'affaires, et que je ne possédais d'ailleurs aucun *fac simile*.

Mes prévisions se réalisent encore.

Messieurs les journalistes sont déjà en désaccord avec le comité royaliste.

Si M. de Villèle a cru à l'entente, il s'est grandement trompé sur le caractère des hommes qu'il a choisis; et si plus tard il se réserve de les briser facilement, grande est son erreur; ce sujet d'opposition qu'il a créé, lui donnera plus de mal qu'il ne pense.

Encore cette fois, regrettera-t-il de ne pas m'avoir cru.

[1] Ce sont évidemment les lettres de Louis-Philippe dont il s'agit.

---

8 mai.

J'avais toujours pensé que Louis-Philippe avait un engagement secret avec l'Angleterre pour évacuer Alger comme condition d'une alliance que personnellement il jugeait nécessaire.

Les fameuses lettres ne peuvent laisser aucun doute à ce sujet; vraies ou fausses, l'effet est produit, et chacun pense et répète : « S'il ne les a pas écrites, « il en était capable. » Personne ne nie l'authenticité de celles de *la Gazette de France*, et elles sont plus que suffisantes pour peindre l'homme. Ce roi usurpateur ne se maintient que parce qu'on craint la révolution qui le renverserait, et qu'on ne voit pas encore clairement ce qu'on pourrait mettre à sa place.

A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« 10 mai.

« Me plaindre de vous, mon ami, comme cette pen- « sée est éloignée de mon cœur ! j'apprécie votre « personne aussi bien que je jouissais de votre affec- « tion; et je remercie la Providence et vous de m'avoir « indiqué le moment de la retraite.

« Ma conscience ne me reproche rien ; du moins, « j'ai fait au delà du devoir et du possible, et je me « suis créé de nombreuses influences que je vous tiens « en réserve malgré tout ; mais j'ai un tel dégoût des

« affaires et des hommes, que je trouve heureux de
« m'en éloigner pour un temps dont le ciel fixera la
« durée ; si ce temps est sans retour, ma reconnais-
« sance n'en sera que plus grande.

« Enfin, je puis un peu m'occuper de moi, après
« avoir tant songé aux autres ; je puis vivre, au lieu
« de mourir tous les jours de travail et de fatigue.

« Songez, mon ami, que tandis que vous retrempez
« dans la retraite votre santé toujours jeune, je suis
« exténué corps et biens depuis dix ans.

« Toujours à vos côtés, jamais en opposition, j'ai
« tenu ma parole, et je me retire sans remords, en
« tenant à votre disposition tout ce que je puis pos-
« séder d'influence.

« Votre voyage aura fait, malgré tout, un grand
« bien. Conseiller l'action, bien que toujours légale,
« était un fait immense; et tous les gens de cœur
« et de réflexion ont dû sentir, le sacrifice que vous
« avez fait en troquant votre belle et paisible retraite
« contre la cruelle vie de la capitale. Jugez un
« peu de l'existence de ceux qui y restent journel-
« lement.

« L'accord des journaux royalistes est encore un
« bienfait qu'on vous devra, et dont l'avenir doit se
« ressentir ; sans doute, la position était aussi mau-
« vaise que délicate ; mais j'ai pensé que si le bien
« avait été fait par vous, l'avenir se ressentirait néces-
« sairement de certaines omissions ; et que, par ces
« omissions, vous vous étiez créé de grandes diffi-
« cultés.

« J'ai dû vous parler sur tout avec ma franchise ha-
« bituelle. Ce n'est ni peine ni regrets ; c'est joie et

« reconnaissance, mais j'ai dû vous signaler le mal « et les inconvénients que chaque jour vient confir- « mer.

« En effet, les journaux ont déjà repoussé assez sé- « rieusement l'influence du comité. Ou ce comité n'é- « tait rien, et il était fâcheux de le créer; ou il devait « être quelque chose, et il sera par suite, un ennuyeux « obstacle. Il devient important d'y laisser votre pen- « sée comme votre influence, en lui imprimant aussi « votre cachet.

« Il en était de même pour le duc de Lévis, auquel il « était essentiel d'imposer votre confiance et votre au- « torité. En paralysant ceux qui nous servent avec zèle « et conviction, on peut leur rendre service; mais « dans tous les cas, on ne leur a pas laissé le choix, « et je pense qu'on s'est nui.

« Que sont les influences de société? rien ou bien « peu de chose. Aussi est-ce depuis longtemps ailleurs « que j'ai cherché les miennes, et non sans quelque « succès.

« L'effet des lettres ne s'arrête pas. Hier toute cette « cour de révolution, Louis-Philippe en tête, s'est pro- « menée à Versailles; pas un mot, pas un cri!... juste, « mais terrible leçon.

« Combien vous devez être heureux de vous re- « trouver au milieu des vôtres et à la campagne, « loin du tracas et des misérables intrigues des « villes? Je vous y suis de cœur, bien heureux si « je pouvais jamais y passer avec vous et les vôtres « quelques bons jours. Je regrette toujours M. votre « fils, que j'apprécie aussi et aime bien sincèrement; « c'est un noble caractère.

« Adieu, je vous serre la main, priant Dieu de me « donner tort, et vous souhaitant force et santé.

« Tout ce qui s'est passé chez vous, a été su le len- « demain par le gouvernement; tant mieux, il verra « du moins, que les légitimistes ne conspirent pas. « *Tout pour le pays et par le pays.* Tâchez de le per- « suader au duc de Lévis. »

LETTRE DE M. LE DOCTEUR RUFZ

« Saint-Pierre, 16 mars.

« Monsieur le vicomte,

« Après bien des détours, une lettre de vous est en- « fin arrivée ici. Déjà je commençais à désespérer. Je « me disais que le terme fatal de l'oubli, si commun « dans la vie humaine, était arrivé; que j'avais été « bien heureux de fixer pendant longtemps votre ami- « tié, qu'elle avait été un des plus grands agréments « de mon séjour en France; que tous mes amis de- « puis longtemps ne m'écrivaient plus, et que seul « vous aviez persisté bien après eux. Enfin, je cher- « chais dans la nécessité des choses, les seules conso- « lations que puisse goûter un cœur qui souffre. Par- « don, monsieur le vicomte, de vous avoir mesuré à « la commune mesure. Vous qui avez tant vécu, vous « qui devez si bien connaître les hommes, vous par- « donnerez un peu de défiance et de découragement; « j'ai pensé que je pouvais disparaître facilement de

« votre esprit au milieu de toutes les grandes préoc-
« cupations qui vous assiégent ; et même à mes yeux
« vous étiez parfaitement excusable. Tout cela n'étant
« à autre fin que de vous exprimer toute la satisfaction
« que j'ai ressentie, lorsque cette vagabonde lettre m'a
« été enfin remise.

« D'après ce que vous me dites de la santé de M. le
« duc, je crains que ma lettre ne vous trouve dans
« le deuil. Ainsi s'en va chaque jour toute la vieille
« monarchie restaurée. Vous allez à votre tour être
« chef de famille en des temps où il faut bien de la
« constance pour résister aux tentations de la for-
« tune.

« Depuis que je vous ai écrit, M. de Moges nous a
« quittés ; au moment de son départ, comme il arrive
« souvent, beaucoup de gens étaient contents. Sa main
« était ferme, et même un peu dure. Il disait aux
« intérêts crûment leurs vérités ; mais aujourd'hui
« tout le monde en est aux regrets ; et quand il a été
« question de guerre, chacun criait qu'il n'y avait
« qu'un homme de cette énergie qui aurait pu défendre
« la colonie. C'est aujourd'hui notre sauveur. On es-
« père beaucoup de son esprit d'ordre, pour modérer
« un peu les théories philanthropiques de M. de Bro-
« glie. Madame de Moges est vénérée comme une sainte ;
« ses abondantes aumônes soulagent beaucoup de mi-
« sères, et tout le monde sait ici, que cette famille
« n'était pas venue aux colonies pour y faire des éco-
« nomies.

« Ma vie est toujours la même ; il faut subir bien
« des fatigues, bien des dégoûts. Comme j'ai affaire
« à des hommes, et que l'espèce n'est pas différente

« ici de ce qu'elle est partout, vous devez penser que « tout n'est pas zéphir et rose ; mais en somme, cela « est supportable.

« Conservez-moi toujours votre amitié, monsieur « le vicomte ; c'est un des souvenirs qui me ratta- « chent à la France, et croyez que vous n'avez jamais « obligé personne qui vous soit plus attaché et plus « dévoué. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« 13 mai.

« Enfin de vos nouvelles, mon cher Rufz ; croyez « donc que mon cœur n'est pas de ceux qui oublient ; « et une fois pour toutes, sachez qu'il se souviendra « toujours d'un ami qu'il aime en le regrettant, et « en l'appréciant sincèrement.

« Je parle souvent de vous avec M. de Moges qui n'a « point oublié votre obligeance, et a su rendre justice « à votre caractère comme à une réputation si juste- « ment et si brillamment acquise.

« Je vois qu'au fond de votre âme il y a toujours un « petit coin pour la France, pour cette France qui « s'éclaire, malgré tous les efforts que l'on tente pour « la corrompre, afin de la mieux tenir dans l'escla- « vage.

« Les gouvernements qui tombent dans le mépris,

« ne peuvent longtemps durer, car il y a au ciel « une justice qui descend parfois sur la terre.

« La vérité est comme la lumière du soleil : un « nuage l'obscurcit un moment ; mais elle reparaît « après plus brillante, et le principe que nous soute- « nons est le seul qui puisse avoir de la durée, en de- « hors des préjugés, des priviléges, des vieilleries « hors d'œuvre, des conspirations, des guerres civiles, « et surtout de l'étranger.

« Il faut savoir attendre ; l'homme qui pense, s'élève « au-dessus des misères de l'humanité, afin de voir « de plus haut. Les hommes et les affaires ne vau- « draient pas, en vérité, la peine qu'on leur consacrât « sa vie, si les pensées comme les actions n'avaient « pas un mobile plus élevé.

« M. et madame de Moges sont vivement touchés « des regrets comme des souvenirs qu'on leur conserve, « et madame de Moges, cette parfaite et charmante « personne n'a oublié que le bien qu'elle a fait ; son « mari, homme d'énergie, est bien décidé à soutenir « de loin comme de près, les intérêts de la Marti- « nique.

« Mon vénérable père est dans un état de faiblesse « toujours croissant qui me cause les plus cruelles in- « quiétudes ; son moral seul est à la hauteur de son « cœur d'homme de bien.

« Stanislas est en Italie avec sa grand'mère, et il « revient au mois de juin ; Sosthènes qui est un char- « mant enfant sous tous les rapports, travaille bien, « et se conduit à merveille comme son frère.

« Adieu, mon cher ami, conservez-moi une affec- « tion qui m'est chère, et que je partage bien sincère-

« ment. Faites fortune ; revenez ici, retrouver ceux
« qui vous aiment et acquérir de la gloire. »

LETTRE DE M. LE COMTE DE BOUILLÉ

« Goritz, 7 mai.

« Je vous vois d'ici, mon cher LaRochefoucauld,
« pestant probablement de ce que je n'ai pas encore
« répondu à vos deux dernières intéressantes missives;
« grondez-moi bien si vous le voulez, mais ne m'ac-
« cusez pas de paresse, ni surtout d'indifférence; pre-
« nez-vous en à l'absence totale des matériaux qu'il
« m'eût été possible de réunir pour vous en former
« une réponse du moindre intérêt pour vous; en ce
« qui concerne du moins les choses dont vous vous
« occupez avec votre zèle et votre dévouement accou-
« tumés; et j'ajouterai ensuite votre habileté dans la
« part que vous vous êtes faite au milieu du désordre
« et de la division qui ont régné jusqu'à présent dans
« nos affaires ; maintenant que nous les avons placées
« sur le terrain où vous désiriez depuis longtemps les
« voir, notre âme, notre pensée et nos volontés ne sont
« plus ici ; elles sont toutes là où vous êtes. Nous n'a-
« vons plus à donner ni ordre, ni direction ; mais c'est
« du point central que nous avons choisi, qu'elle doit
« maintenant nous arriver. Il y a donc deux plans à
« former et à suivre : l'un applicable à l'intérieur, et
« à tout ce qui peut concerner l'organisation des cho-

« ses et la marche des affaires ; l'autre pour ce qui est « de la conduite politique, et privée même, que nous « avons à tenir ici.

« Nous avons été dans l'enchantement de l'arrivée « de votre digne ami à Paris, et cela nous a paru « du meilleur augure pour nos affaires. Quant à moi, « découragé au point où je l'étais, l'espérance m'est « revenue. Il faut compter sur une confiance absolue « de notre part, et sur notre soumission à agir en « toutes choses d'après ses avis et ses convictions ; « mais dites-lui bien qu'il est nécessaire, en ce qui re- « garde principalement le prince, qu'il s'entende avec « le duc de Lévis ; et vous aussi, mon cher ami, tâ- « chez de vous maintenir en bons termes et bonne « harmonie avec celui-ci.

« J'ai communiqué vos lettres, et aussi comme vous « devez bien le penser, à l'excellent Montbel ; et je « puis vous assurer qu'elles ont fait plaisir, qu'on vous « apprécie, et que l'on sent parfaitement toute l'utilité « d'un dévouement tel que le vôtre ; de votre influence « étendue, comme aussi des moyens dont vous êtes « doué pour bien faire et bien dire. Ainsi, point de « découragement ; et continuez à mettre la main à « l'œuvre, continuez aussi à nous donner des détails « sur ce qui se passe, accompagnés de votre opinion et « de vos prévisions particulières ; du reste, ma cor- « respondance avec vous d'ici, ne saurait être qu'une « causerie, puisque je ne suis chargé de rien, que « nous y vivons d'ailleurs comme s'il n'était pas plus « question pour nous de la couronne de France, que « de celle du roi de la Cochinchine, en apparence du « moins, et que tout notre vouloir et notre action est,

« ainsi que je vous l'ai dit, concentré où vous êtes.
« Ce sera à M. de Villèle de décider si quelque chose de
« marquant, et bien entendu d'utile, doit se faire pour
« l'époque des vingt et un ans, bien que cette majo-
« rité ne soit que celle du commun des martyrs, et que
« l'autre ait déjà été atteinte depuis plusieurs années,
« quoique sans résultats.

« Enfin, renvoyez-nous le duc de Lévis; il me tarde
« infiniment, quant à moi, de le voir de retour à
« son poste; renvoyez-nous-le, dis-je, bien muni de
« tout ce qui sera nécessaire, pour sa gouverne, et
« celle de notre jeune et belle Espérance, dont je
« continue à être d'ailleurs et sous tous les rapports,
« on ne peut plus satisfait; le prince gagne tous les
« jours davantage, et il ne lui manquera plus bien-
« tôt que les occasions indispensables à tout homme
« pour le développement des grandes et brillantes
« qualités qu'il a pu recevoir de la nature, comme je
« ne crains pas de le dire aussi, de l'éducation.

« Nous nous préparons à quitter notre résidence
« actuelle pour Kirchberg, où nous serons probable-
« ment rendus dans les premiers jours du mois pro-
« chain. J'aurais désiré éviter ce voyage; je sens que
« le repos et la retraite me deviennent plus nécessai-
« res que jamais.

« Tout ce qui compose la colonie jouit d'une bonne
« santé; celle de notre jeune prince ne laisse rien à
« désirer. La Reine nous quitte dans cinq jours pour
« aller en passer trois ou quatre à Venise avec son
« ancienne amie madame Nicolas d'Esterhazy, puis
« elle reviendra ici jusqu'au départ pour Kirchberg.

« Adieu, cher et bon ami. Je me suis acquitté

« de toutes vos commissions ; les habitants de Goritz « ne vous ont pas oublié ; jusqu'à la vieille madame « Richard qui, en me parlant il y a quelques jours de « vous au cercle du soir, me citait, malgré ses soixante- « seize ans, les vers de votre grand aïeul :

Pour captiver, son cœur, pour plaire à ses beaux yeux, etc.

« Montbel me charge de mille choses aimables pour « vous ; et moi je vous aime et vous embrasse de tout « mon cœur. »

« P. S. J'apprends à l'instant et par hasard que « M. de Villèle n'est resté que huit jours à Paris, et « qu'il s'en est retourné bien vite à Toulouse. J'espère « donc qu'il aura bien employé ce court séjour, et « que vous êtes content. J'espère aussi que vous avez « de bonnes nouvelles de vos voyageurs en Italie.

« Nous regardons ici l'acquittement du journal *la* « *France* [1], comme chose d'une haute importance..... « Comment en jugez-vous où vous êtes ? »

---

28 mai.

On a vu précédemment ce que j'avais pensé des mesures incomplètes prises par M. de Villèle durant son séjour, comme aussi de l'effet qu'avait produit son arrivée à Paris après une si longue retraite. Cet effet passera, sans que rien de durable ait été fondé ; et les immenses difficultés que M. de Villèle

[1] Affaire des lettres attribuées à Louis-Philippe.

a amoncelées sur sa route resteront. C'est un mont Saint-Bernard qu'il a placé entre la Restauration et lui. Napoléon le franchit, il est vrai, mais on sait tous les obstacles qu'il lui fallut vaincre ; et puis M. de Villèle n'a que la moitié du génie du grand homme. S'il conçoit aussi bien, il lui manque pour être un organisateur aussi remarquable, cette force et cette volonté d'exécution sans lesquelles toutes les autres qualités se trouvent paralysées. Il ne connaît pas les hommes et ne sait pas les juger.

De plus, Napoléon recherchait toutes les supériorités, et malheureusement Villèle aime à s'entourer de gens plus ou moins médiocres ; c'est trop de modestie de la part de cet homme supérieur en tant de points. La force de caractère l'effraye aussi ; et il a peine à se séparer d'une certaine méfiance qui est dans son caractère. Il craint d'être dominé, et peut-être aussi ne se sent-il pas assez de force pour dominer les autres.

Le duc de Lévis, entraîné par ceux qui savent s'emparer de son esprit en le flattant, n'a pas tardé à mettre de côté les errements de M. de Villèle ; l'union établie par celui-ci entre les journaux royalistes et les hommes de ce parti n'existe déjà plus ; et l'on déclare sous l'étendard de M. de Villèle une guerre à mort à *la Gazette de France*; cette fidèle amie qu'il a aussi méconnue.

Je connais les qualités de mes amis comme leurs défauts ; et jamais un sentiment personnel n'entre pour rien dans les jugements que je porte.

J'ai eu souvent à me plaindre de ces messieurs de *la Gazette*. M. de Genoude ne peut me pardonner

d'avoir déclaré que jamais je ne pouvais être d'avis de faire entrer un prêtre dans le conseil d'Henri V, ce qui, avec les préventions actuelles du siècle, me paraîtrait une grande faute; mais ce n'est pas un motif pour qu'aujourd'hui M. de Genoude renonce à la tâche courageuse qu'il a embrassée avec une si noble énergie.

La *Gazette de France* est le seul journal qui sache entrer parfaitement dans les besoins de l'époque. Eh bien, c'est précisément contre elle que certains royalistes sont plus animés que jamais; ils la combattent et lui font une opposition constante à laquelle *la Quotidienne* s'est jointe.

J'aurais eu bien des choses là dessus à écrire à M. de Villèle et au comte de Bouillé; mais j'ai pris pour le moment, le parti que ma conscience et les circonstances m'ont inspiré. J'y tiens et je garde le silence, dans l'impossibilité où l'on m'a mis de faire le bien que j'eusse désiré; regrettant d'avoir eu raison une fois de plus; laissant agir ceux qui ont amené cet imbroglio que j'aurais précisément voulu éviter; voyant, jugeant, examinant, attendant et me taisant. D'ailleurs je suis trop heureux et trop reconnaissant de la paisible destinée que le ciel, dans sa bonté miséricordieuse semble me préparer, pour ne pas en jouir sans partage.

Une seule chose me pesait sur le cœur; une amie sincère, une personne aussi digne d'attachement que d'estime rêvait depuis longtemps pour moi un mariage qui, sous bien des rapports, pouvait et devait réaliser tout ce qu'un mortel peut et doit désirer; mais une grande différence d'âge, des obstacles et des difficultés que la volonté ne suffisait pas pour résoudre,

me séparaient forcément de cette précieuse perspective; et je ne m'étais jamais abandonné qu'avec une extrême réserve à cette flatteuse espérance. Aujourd'hui que je n'ai plus qu'une pensée dont chaque jour je remercie le ciel, je me serais reproché de garder le silence. J'ai écrit, et ce noble cœur d'amie a bien voulu me comprendre en me témoignant d'honorables regrets, et en m'assurant que ses vœux pour mon bonheur seront sincères. Ces vœux m'eussent manqué; toute position équivoque ne peut convenir à mon caractère ni à mon cœur.

La gloire est comme la puissance; il s'agit moins de la mériter que de la saisir.

---

29 mai.

On s'attendait à une explication à la Chambre des députés sur les fameuses lettres, et les tribunes ne désemplissaient pas ; mais c'est la montagne en travail qui a enfanté une souris, et l'affaire en est juste au même point.

L'effet est produit, et rien ne saurait l'atténuer; on peut dire que MM. Guizot et Berryer ont déserté la place; pour le premier on le comprend, mais pour le second on se l'explique plus difficilement.

Il y avait tant de choses à dire, et le terrain était tellement glissant pour M. Guizot, qu'il a agi avec prudence et habileté en cherchant à échapper aux

difficultés ; mais il était tellement solide pour M. Berryer, qu'on se demande ce qui a motivé son silence.

Au reste, comme de coutume, la Chambre s'est montrée d'une grande complaisance pour le ministère.

On parle de projets hardis de *la Contemporaine* pour se venger d'être appelée une calomniatrice ; on parle de l'impression de lettres de Louis-Philippe à madame de Feuchères.

Le procès de Grenoble et la lettre du fils de Didier occupent aussi tous les esprits ; le moment de la justice appproche ; et l'ignominie doit être le tombeau du trône de juillet, de ce trône si néfaste pour la France ; il faut qu'il tombe sans laisser un regret.

Je suis allé hier à Soisy-sous-Étioles, chez madame la comtesse de Bourbon-Conti. Mon Dieu, si ma retraite momentanée de la politique avait pu laisser au fond d'une âme aussi désintéressée que dévouée quelques regrets, ils seraient entièrement effacés par la bonté bienveillante avec laquelle j'ai été reçu par le frère et par la sœur. On éprouve une profonde reconnaissance pour le ciel, quand on sent avec sa conscience et son cœur à quel point on doit se trouver heureux de voir ainsi sa destinée fixée d'une manière satisfaisante. C'est la rosée qui vient rafraîchir la terre brûlée par un soleil ardent. C'est le port après l'orage ; c'est le repos après la fatigue ; le bien après le mal ; un doux abri au milieu des plus cruelles vicissitudes de l'existence ; ce sont les larmes qui se tarissent, ou du moins qui coulent avec douceur dans le

sein d'une amie ; c'est enfin le calme après toutes les tempêtes ; c'est un ange consolateur qui soutient, guide et fortifie ; c'est un cœur dévoué, rencontré à travers le désert de la vie ; c'est un terrain solide au milieu des volcans et des avalanches ; c'est un repos pour l'âme, un appui pour la conscience, un bonheur inespéré pour le cœur.

Gloire et actions de grâce à vous, mon Dieu, qui avez pris en pitié mes larmes.

Amour et reconnaissance à vous à qui je me sens si heureux de donner le nom d'amie, si heureux et si fier de donner bientôt le titre de femme ; si, suivant mon espoir, vous comblez enfin tous mes vœux, ma vie, mon cœur, ma foi, seront tout à Dieu et à vous ; mais si votre âme est attachante, si votre cœur est exigeant, il comprendra aussi, en les partageant, le prix de quelques affections honorables et pures que le ciel m'a données, et qui m'ont soutenu et consolé au moment des larmes.

Hélas ! Si je n'ai pas les vertus de mon honorable père, mon cœur est loyal, et j'ai donné plus d'une fois un bras solide à la souffrance et à la faiblesse ; j'ai essuyé plus d'une larme et partagé plus d'une douleur. Amie, vous vous appuierez avant tout sur ce bras qui vous est offert, il ne cherchera pas à vous échapper ; mais vous deviendrez mon ange gardien pour ce monde, et je vous bénirai jusqu'à mon dernier jour.

LETTRE DU GÉNÉRAL DUBOURG

4 juin.

« Monsieur le vicomte,

« J'ai la conviction qu'il serait très-important que « nous eussions une conversation longue et suivie; « j'ai, en vérité, bien des choses à vous dire.

« Combien j'ai de chagrin de voir l'indifférence avec « laquelle on envisage l'avenir! Les partis en Angle- « terre donnent un autre exemple. Chez nous, l'on « boit, l'on mange, l'on bavarde, l'on se vante, et l'on « ne fait rien.

« La Chambre sera probablement dissoute l'année « prochaine ; si les royalistes ne sont pas entièrement « morts, ils pourront acquérir le pouvoir immense « d'arrêter le mal, de le rendre impossible, et même « de faire le bien.

« Vous êtes du petit nombre de ceux qui ont con- « servé le feu sacré ; ayez une volonté forte, et vous « pourrez, car *qui veut peut !*

« En attendant, agréez mes salutations les plus « empressées. »

---

4 juin.

Me voici privé d'un père, d'un ami, d'un appui, d'un conseil, d'un guide.

Loin de repousser les consolations que m'offre l'a-

mitié, je les bénis ; elles m'aident à supporter l'existence.

La journée de demain sera cruelle; et j'avoue qu'autant je trouve de douceur à déposer mes larmes et mes prières sur une tombe qui m'est chère, autant une cérémonie pareille et surtout un long transport sont pour moi chose déchirante.

C'est demain à dix heures, le service à l'Église; et après, la translation à Monléan, notre dernière demeure à tous.

Hélas, il y a peu de mois, cette tombe s'est ouverte pour ma chère Marie, et elle va se rouvrir aujourd'hui pour un père adoré.

J'attends ce soir mon bon petit Sosthènes, avec son gouverneur ; les derniers moments de sa sœur, qu'il chérissait, l'ayant beaucoup impressionné, j'aurais voulu lui éviter ce cruel spectacle ; mais il est trop grand pour ne pas rendre ce dernier devoir à son grand-père; et je connais assez son cœur pour être certain que je l'eusse affligé en le tenant éloigné.

Voici une lettre parfaitement aimable du comte de Bouillé, reçue la veille de mon départ ; elle ne fait que confirmer mes résolutions ; mais elle sert aussi à juger les suites de ce qui a été fait.

Je voulais tout réunir en un faisceau ; et l'on a tout divisé à Paris, aussi bien qu'à Goritz.

« 20 mai.

« Il n'y a que fort peu de jours que j'ai reçu, mon « bien cher ami, votre si intéressante lettre qui m'a-

« vait été annoncée par madame de Bouillé, et dont je « ne pouvais comprendre le retard ; il m'a été expliqué « par cette impardonnable étourderie dont j'ai eu « mille regrets ; mais ce qui m'en cause par-dessus « tout, c'est votre découragement, et le parti que vous « voulez prendre de ne plus vous mêler de choses « auxquelles vous pouvez cependant si bien travail- « ler.

« Vous devez, je le conçois, être en effet dégoûté « de vous donner tant de peines et de tracas pour « que l'on ne vous en sache aucun gré ; pour que « l'on vous éloigne même de la juste participation « que vous devriez avoir à la conduite des affaires « auxquelles on s'est enfin décidé à donner une di- « rection, en plaçant à leur tête l'homme de votre « choix et de votre affection. Comment se fait-il que « M. de Villèle ne vous ait pas compris dans l'organi- « sation à laquelle il a présidé, et que son influence « devait complétement dominer ?

« Je ne sais que par vous, mon cher ami, com- « ment les choses se sont passées, et je déplore que ce « voyage de M. de Villèle à Paris n'ait pas produit un « meilleur résultat. Vous me direz peut-être : « Mais « comment par ailleurs ne le saviez-vous pas ? » Je « vous répondrai à cet égard, quand nous nous ver- « rons, et que je pourrai causer avec vous confiden- « tiellement et à cœur ouvert.

« Mais en attendant, ne jetez pas comme vous êtes « si tenté de le faire, le manche après la cognée ; vous « le manierez encore mieux que personne quand le « moment sera venu d'en user, et continuerez à vous « maintenir dans les positions avantageuses que vous

« avez prises au moyen de vos nombreux réseaux.

« D'après ce que le duc de Lévis me mande, j'es-« père avoir le plaisir de vous revoir dans les derniers « jours de juin.

« Tout ici est comme à l'ordinaire. Je n'ai absolu-« ment rien d intéressant à vous en dire. Enfin, mal-« gré tant de fautes, de division et de confusion, ne « désespérons pas de l'avenir!

« Adieu donc, au revoir bientôt... en attendant, « comptez toujours sur le cœur et la pensée de votre « fidèle et tout dévoué vieux camarade et sincère « ami. »

EXTRAIT DE LA *GAZETTE DE FRANCE*

LE DUC DE DOUDEAUVILLE

« Il n'est plus, celui que tant de bienfaits faisaient « aimer sur la terre, et que sa charité, ses vertus, sa « piété appelaient dans le ciel !

« Ambroise-Polycarpe de La Rochefoucauld, duc de « Doudeauville, vient de retourner à Dieu, à l'âge de « soixante-seize ans ; il a rendu le dernier soupir de « la plus belle vie, le 2 juin, à son château de Mont-« mirail, au milieu de sa famille désolée, d'amis et de « serviteurs fidèles, qui unissaient leurs prières à celles « du respectable clergé qui l'assistait à ses derniers « moments, et ces derniers moments ont été calmes

« comme son âme. La mort a été pour lui l'heure du « repos et la fin de longues souffrances qu'il avait « supportées avec la plus angélique résignation. Jus- « qu'au dernier jour il s'est occupé avec la vivacité « de son esprit et l'activité de son amour du bien, des « nombreux intérêts d'associations et d'institutions « dont il était le protecteur et le guide éclairé.

« Pleurez, pauvres, qu'il se plaisait tant à secourir, « hommes instruits et intelligents auxquels il était si « empressé de se réunir; celui par lequel vous viviez, « celui par lequel vous fondiez des établissements « utiles, n'est plus !... Que ce mot cruel aura de re- « tentissement! Que de voix s'élèveront pour bénir sa « mémoire! Que de souvenirs viendront rappeler les « généreuses actions de celui qui, encore enfant, unis- « sait les trésors de l'érudition aux avantages d'une « haute naissance....

« A douze ans, il avait fait sa rhétorique; à qua- « torze ans, il devint par son mariage grand d'Espagne, « de première classe; à seize ans, il était père ; à « vingt-trois ans, major des dragons de Montmorency; « à vingt-quatre ans il présida l'assemblée des élec- « teurs qui avaient à nommer des députés aux États- « généraux.

« Il sut se concilier tous les suffrages, et bientôt « après il fut nommé président de la Chambre de la « noblesse, à la satisfaction générale.

« Les États-généraux se réunirent; toute la France « espérait en eux ; mais les doctrines anglaises et « américaines détruisirent bientôt la constitution « française. L'émigration qu'il n'approuvait pas « comme principe, devint une nécessité pour les su-

« jets fidèles. Le duc de Doudeauville servit dans l'ar-
« mée des princes; les puissances étrangères, au lieu
« de secourir Louis XVI, parlant de démembrement,
« il déposa les armes, et parcourut l'Europe pour
« s'instruire. Rentré en 1800, il refusa d'être membre
« du corps législatif et du sénat ; mais il consentit à
« faire partie du conseil général de son département.

« Au retour de nos rois légitimes, la Restauration
« lui prodigua des honneurs qui ne le changèrent
« pas. Pair de France, commissaire du Roi dans les
« départements, directeur général des postes, minis-
« tre enfin ; il fut toujours l'homme de la modération,
« et l'ennemi des réactions en même temps qu'admi-
« nistrateur habile et intègre. Président du conseil
« supérieur de l'École polytechnique en 1816, il con-
« tribua à l'organisation de ce gymnase de la science
« et des vertus militaires.

« L'instruction primaire et la société d'encourage-
« ment pour l'industrie nationale, ainsi que trente
« autres institutions, le comptaient parmi leurs mem-
« bres les plus zélés; et partout il inspirait la vénéra-
« tion et la reconnaissance.

« Qu'il nous soit permis de citer un seul trait de
« la vie de M. le duc de Doudeauville. Une maladie
« grave dont il fut atteint pendant son ministère, l'a-
« vait conduit aux portes du tombeau ; forcé de sus-
« pendre la plus grande partie de ses travaux, il n'a-
« vait pas voulu abandonner le soin de veiller sur de
« nombreuses infortunes : *Je puis mourir, dit-il, et*
« *les pauvres ne peuvent attendre.*

« Fidèle à sa conscience, le licenciement de la garde
« nationale de Paris lui ayant paru une mesure dan-

« gereuse, il donna sa démission de ministre de la « maison du Roi, qui était la place la plus enviée du « royaume. Cette démission était accompagnée d'une « lettre qui malheureusement devint une prophétie. « Sa démission lui donna une popularité dont il ne « voulut pas profiter pour jouer un rôle politique, en « dehors de son caractère.

« Il continua de siéger à la Chambre des pairs après « 1830 ; il assista au jugement des ministres dont il « voulait au moins sauver la vie ; il prononça un dis- « cours où son cœur et sa raison se réunissaient pour « s'opposer à la loi du bannissement des Bourbons « de la branche aînée; il parla contre l'abolition de « l'hérédité de la pairie. Depuis, il a cessé de prendre « part aux travaux de cette assemblée ; il s'est borné « à exercer ses droits comme électeur et membre du « conseil général du département de la Marne.

« Rendu à la vie privée, il n'était pas de ceux qui « pussent regretter les honneurs, puisque les hon- « neurs n'ont pu ni rien ôter, ni rien ajouter à sa con- « sidération; mais toujours dévoué à l'humanité, il « fonda l'hôpital de Montmirail, comme sa mère avait « fondé l'hôpital de La Rochefoucauld, à Montrouge; « et on l'a vu à l'époque désastreuse du choléra visi- « ter plus assidûment que jamais les hôpitaux de « Paris.

« Enfin, durant une carrière de soixante-seize ans, « ses principes en tout genre n'ont jamais changé ; « mais sa conduite a été si modérée, qu'il se les est « fait tolérer par les personnes qui professaient les « opinions les plus opposées aux siennes.

« Peu d'hommes, comme on le voit, ont rempli

« une si vaste carrière avec autant de distinction.
« Chrétien, c'était un modèle de douce piété et d'in-
« dulgence; grand seigneur, on ne s'apercevait de
« ses dignités que par la grâce de ses paroles, la po-
« litesse exquise de ses manières et une affabilité qui
« encourageait et ne familiarisait pas. Aux vertus pu-
« bliques il joignait les qualités du cœur les plus
« étendues et qui le faisaient également chérir de sa
« famille, de ses amis et de ses serviteurs.

« Sa mémoire sera longtemps bénie, vénérée, et les
« regrets de toutes les classes de ses concitoyens, qu'il
« a tant aimés, l'accompagneront dans la tombe.

« Il laisse dans la plus profonde douleur une veuve,
« sa compagne pendant soixante ans, et comme lui
« semant partout des souvenirs de bienfaisance, de
« vertus, de piété ; un fils digne de porter son glo-
« rieux nom, une petite-fille, madame la duchesse de
« Liancourt, aussi distinguée par les dons précieux
« du cœur, que par l'élévation de son esprit, et une
« famille composée de quatre générations, toutes
« marchant dans les nobles voies qui leur ont été tra-
« cées par l'illustre aïeul, dont les exemples pourront
« à jamais servir de guides au monde entier.

« Écho et témoin fidèle, j'écris ce qui a été dit ;
« je dis ce que j'ai vu ; mais ma douleur est trop vive,
« ma reconnaissance trop étendue pour exprimer ce
« que je ressens !...

« Le baron de Wolboock. »

EXTRAIT DE *LA PRESSE*

« Monsieur le duc de Doudeauville est mort, le 2 juin, « à son château de Montmirail; plusieurs articles, dans « lesquels on déplore la perte de cet homme de bien, « nous sont adressés; mais la manière la plus digne « de le louer nous paraît être de publier la lettre sui« vante, qu'il nous a écrite la veille du jour où il ces« sait de vivre. »

MON TESTAMENT DE CŒUR

« Monsieur, je confie ce triste écrit à votre obli« geance, plus d'une fois éprouvée, et toujours ap« préciée.

« L'indulgente bonté de mes concitoyens m'a ap« pelé à Paris et dans mon département à plus de « trente places.

« On a même daigné m'admettre dans des sociétés « savantes d'Amérique, de Danemark, etc.

« Prêt à les quitter, ainsi que la vie, je ne peux « garder le silence; et dans l'état où je suis, je ne puis « témoigner à chacun ma vive gratitude, sentiment « si doux et si sacré pour moi.

« J'ai donc recours aux journaux qui m'ont tou« jours témoigné tant de complaisance, et que je ne « fatiguerai plus.

« J'exprimerai en même temps cette reconnaissance « à bien d'autres; ce sont mes dernières paroles, on « me les pardonnera.

« Cette reconnaissance doit être, et elle est bien étendue, ainsi que sa manifestation.

« Elle est pour les sociétés qui m'ont constamment « montré tant d'intérêt.

« Elle est pour toutes les classes, pour tous les par« tis, pour toutes les opinions dont l'indulgence m'a « sans cesse été précieuse.

« Elle est pour tous les hommes en place qui, de« puis 1830, me sachant vieux royaliste, mais voyant « en moi un ami véritable de son pays, ont généreu« sement secondé mes faibles efforts pour être utile ; « car être utile a toujours été ma passion dominante, « en maladie comme en santé.

« Elle est cette reconnaissance pour mon excellente « famille, pour mes fidèles amis, nommément ceux « de l'Abbaye-aux-Bois.

« Pour le dévouement éclairé du docteur Max Simon, « et pour mes zélés serviteurs.

« Charles X me disait un jour :

« — Vous avez de l'ambition, beaucoup d'ambition : « celle de faire du bien.... Et il ne se trompait pas.

« Elle a été le roman de ma vie, comme je voudrais « qu'elle en et été l'histoire.

« J'ai toujours offert à Dieu ma vie pour la religion « qui a été constamment ma force et ma consola« tion.

« Pour ma famille, objet de toutes mes affections « et cause de toutes mes jouissances.

« Pour mon pays, objet de mon attachement et de « mes vœux.

« Je l'offre encore de toute mon âme, en ces der« niers moments, à ce Dieu qui m'a toujours comblé

« de ses dons, et je meurs tranquille, reconnaissant
« et digne d'envie, en répétant la fin de mon épitaphe
« composée par moi il y a quelques années.

Mon simple et seul désir, peut-être encor trop beau,
Est que l'on puisse un jour mettre sur mon tombeau :
Sans talents distingués, sans exploits qu'on renomme,
Mais Chrétien et Français..... Ci-gît un honnête homme !

« Le duc DE DOUDEAUVILLE. »

A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« 29 juin.

« Lorsque je prends un parti quelconque, mon « ami, c'est parce que ma conscience m'en fait un « devoir, mais c'est, sans humeur ; je vais vous le « bien prouver, en vous parlant aujourd'hui poli- « tique, parce que je juge nécessaire que vous con- « naissiez ce qui se passe.

« Vous ne pouvez sans doute pas ignorer que l'es- « prit du comité est entièrement contraire à vos vues, « à votre personne, et que, dès le lendemain de votre « départ, on n'a tenu aucun compte de vos instruc- « tions. En feignant de marcher sous vos drapeaux, « on combat activement votre influence à Paris comme « à Goritz ; et c'est là précisément ce que je pré- « voyais.

« Nous vivons dans un temps, où, selon moi, la « sagesse ne consiste pas à se tenir prêt à tout événe-

« ment, mais à diriger les événements; et à adopter « une marche fixe et invariable.

« Le gouvernement amoncelle autour de lui des « montagnes qui l'écraseront, mais au jour de la crise « vous serez loin, et nous ne serons prêts à rien.

« Le duc de Lévis, entraîné par de fâcheux et pe- « tits esprits, est parti avec des idées qui ne sont pas « les vôtres; et forcé de garder le silence ou s'y « croyant obligé, l'excellent Montbel qui vous aime, « est tout indécis.

« Sans doute, on doit agir avec une grande mesure, « mais avoir trop de déférence et même de mé- « nagements aurait les inconvénients les plus graves.

« Ce n'est pas avec l'étranger que notre prince « pourrait rester sur le trône, mais bien et unique- « ment avec la France. Une restauration, pour durer, « ne peut être faite qu'aux seules conditions tracées « par vos opinions, partons en tout de ce point, et « que cette conviction soit la règle de toutes nos ac- « tions.

« Vous savez, sans doute, que le comité libéral a « fait proposer au comité soi-disant royaliste de se « réunir à lui; et il est fortement question d'accep- « ter la proposition. Avez-vous été consulté, cher « comte?

« Songez que l'on s'arme autant contre vous-même, « que contre vos opinions.

« M. de V... est venu trouver madame Récamier. Il « a, dit-il, plein pouvoir à Goritz; et, après une nou- « velle édition du congrès de Vérone, il ne verrait « aucun obstacle à l'arrivée de M. de Chateaubriand « à Goritz. Nous connaissons assez l'homme tous les

« deux, pour savoir ce dont il est capable; cependant « j'approuverais qu'au moment de la majorité vous « fussiez mandé, vous, M. de Chateaubriand et quel- « ques hommes influents; mais ce n'est pas à cela « qu'il est raisonnable qu'on travaille; et le duc de « Lévis est entièrement entraîné par des intrigues trop « en dehors de vous.

« Il y a longtemps, mon ami, que je connais toutes « ces menées et que je les combats.

« Le loyal Bouillé est profondément triste de tout « ce qu'il voit là-bas et ici. On se cache de lui main- « tenant; où en sommes-nous?

« M. Loissons fils, homme distingué par son carac- « tère comme par ses sentiments, est venu me trou- « ver au nom du comité général, pour me prier « d'accepter la présidence du comité de la Marne. « J'ai refusé positivement, en déclarant que je ne « m'associerais jamais à un comité dont je blâmais « la marche, et dont l'influence était contraire aux « idées d'un ami dont rien au monde ne pouvait me « séparer.

« Loissons est entièrement dans vos idées. En am- « bassadeur loyal, il a d'abord fortement insisté, en « me disant qu'il était triste de laisser en dehors de « l'action mon influence qu'on savait grande.

« — S'il en était ainsi, lui ai-je répondu, je serais « téméraire de la compromettre, et coupable de la « faire servir à appuyer ce que je blâme positive- « ment.

« Me voyant décidé, il a ajouté : — Hélas! mon- « sieur le duc, je vous comprends trop bien; car « amené plusieurs fois, presque malgré moi au sein

« du comité, j'ai été aussi attristé que confondu de « tout ce que j'ai vu et entendu. Comment ces mes- « sieurs, nommés par M. de Villèle, ne marchent-ils « nullement dans ses idées ? Je voulais me retirer ; « mais, lié intimement avec M. de Rainneville, je n'ai « pu me refuser à une action partielle, dans l'intérêt « de la cause.

« — Ces messieurs ne sont pas comme vous le pen- « sez, les hommes de la pensée de M. de Villèle ; mais « dans une circonstance difficile, il a fait ce qu'il a « cru devoir faire de mieux ; du reste, leurs pouvoirs « sont tellement limités, que tout ce qu'ils feraient « au delà, pourrait courir risque de n'être pas ap- « prouvé.

« — C'est très-bien ; mais comment n'y pas trouver « au moins la pensée de M. de Villèle ? Ces messieurs « veulent tout mener à l'action parlementaire, qui nous « a été funeste ou tout au moins inutile ; je prévois là « de grands embarras pour l'avenir.

« — Sur ce point, monsieur, je partage votre opi- « nion ; les circonstances sont telles que je pense que « les hommes y seront pour peu de chose ; la situa- « tion de l'Europe est au moins aussi grave que la « nôtre ; et elle a devant elle une révolution que nous « laissons en arrière. Il y a chez nous, malgré tout, « de grands éléments d'ordre et de régénération. « Je suis convaincu que c'est par la France que l'Eu- « rope sera sauvée ; et M. de Villèle est trop éclairé « pour ne pas peser dans sa sagesse tout ce qui se « passe. »

« Nous nous sommes séparés.

« La politique de *la Gazette* est toujours parfaite,

« et ces messieurs vous sont fidèles, bien que tristes, « comme moi, de ce qu'ils voient. Ils ont été appelés « hier au sein du comité; j'en ignore le résultat. C'est « M. de Lourdoueix que je vois le plus souvent. Ma- « dame de Chat...... arrive d'auprès de la duchesse « de Berry où elle a passé huit jours sans motif, dit- « on, ce que j'ai peine à croire.

« On prétendait qu'elle devait aller à Kirschberg, « mais elle est revenue directement depuis peu de « jours.

« Adieu, cher comte; recevez cette nouvelle marque « de ma sincère affection.

« LaRochefoucauld, duc de Doudeauville. »

CHAPITRE III

1er juillet.

Au marché aux fleurs, madame de ***, ma petite cousine, très-grande dame, au cœur parfait, allait hier faire des acquisitions.

« — Voulez-vous, ma petite dame, lui dit une hor-
« rible mégère, rendre pour deux sous la liberté à une
« pauvre hirondelle ?

« — C'est abominable ! lui répondit madame de ***,
« d'emprisonner ces innocentes petites créatures ; je
« veux briser leurs fers, combien votre cage contient-
« elle de ces malheureuses ?

« — Douze, madame. — Voyons. » Et après un baiser donné à chaque hirondelle, madame de *** leur rend la liberté, à la joie de tous ceux qui l'entourent. Chose remarquable, chacune d'elles prit une direction différente, inspirée par cet instinct qui les reconduira probablement chacune à leur nid respectif.

« — Cette bonne action me portera bonheur, » me disait joyeusement cette charmante jeune femme.

Les embarras du gouvernement vont en augmentant, bien que le cabinet du 29 octobre offre des apparences de durée. Réduit tôt ou tard à la force brutale, isolé des populations, son existence ne tiendra bientôt plus qu'à l'obéissance du soldat. Louis-Philippe sera réduit à devenir tyran pour régner; or la tyrannie n'est pas plus à l'ordre du jour que les échafauds.

La réunion des deux opinions extrêmes dans un même comité sous la présidence de M. de Chateaubriand, devenu malgré tout, et peut-être malgré lui-même, le drapeau de la légitimité, est un fait immense qui peut nous sauver de bien des désastres; aussi n'ai-je pu me refuser à en faire partie.

A M. LE COMTE DE MONTBEL

« Dieppe, 16 juillet.

« Mon cher comte,

« Notre ami m'a remis votre aimable lettre, au mo-« ment de mon départ, et c'est d'ici que je m'empresse « de vous répondre.

« Je vous remercie des consolations que votre cœur

« veut bien m'offrir. Pour supporter tant de douleurs, « l'affection de mes amis m'est bien nécessaire et vous « savez si j'apprécie la vôtre !

« Le ciel a daigné venir à mon secours, en me met- « tant à même de remplir le dernier vœu de mon « père, et le mois prochain je dois unir ma destinée « à celle d'une personne aimée, appréciée et estimée « par tout ce qui la connaît ; quinze jours avant sa « mort, ce bon père avait écrit lui-même à madame « la comtesse de Bourbon-Conti, pour lui exprimer « ses vœux ardents. Si vous connaissiez madame de « Bourbon-Conti, vous comprendriez qu'on la préfère « à tout, même aux affaires.

« Je vous prie de vouloir bien faire part, en « mon nom, de mes projets, à la famille royale. Je « remplis un devoir de respect, bien qu'en comptant « peu sur un intérêt auquel quelques antécédents « pouvaient peut-être me donner des droits ; mais « il est dans la destinée de ces augustes et malheu- « reux princes de toujours méconnaître ceux qui les « servent le mieux.

« *Fais ce que dois, advienne que pourra;* mais fran- « chement, mon ami, j'ai des moments de tristesse « profonde en songeant à l'avenir de la France.

« Plus que jamais, indépendant de caractère et de « position, je n'oublierai mon devoir au point de « flatter. Si l'on ne plaît pas toujours en disant des « vérités, du moins on obéit à sa conscience, et l'on « meurt tranquille, après avoir vécu en honnête « homme.

« Nul doute, cher comte, que M. de Villèle dont j'ai « reçu, il y a peu de jours, une lettre aussi longue qu'ai-

« mable, ne m'ait rendu un grand service en ne me
« mettant pour rien dans ce gâchis ; mais ce n'est ja-
« mais de moi qu'il s'agit. Je ne me compte pour rien.

« A-t-il eu raison pour lui, et aussi pour le résultat
« qu'il attendait ? Ici est toute la question, et ce qui
« s'est passé depuis n'a que trop bien justifié mes
« tristes prévisions. Il n'y a partout que petites jalou-
« sies et sotte envie ; l'habileté ne suffit pas pour con-
« duire les affaires, il faut encore avoir la connais-
« sance des hommes et le caractère nécessaire pour
« les diriger.

« Il se forme en ce moment un comité qui, par la
« réunion des diverses opinions, peut avoir une
« grande importance, si toutefois on parvient à le con-
« stituer au milieu de tant de rivalités mesquines.

« Vous connaissez mon opinion sur M. de Chateau-
« briand ; mais il n'en est pas moins vrai que lui seul
« pouvait le présider. C'est beaucoup que la gauche
« l'ait accepté ; aussi n'ai-je pas cru devoir me refuser
« aux instances que l'on m'a faites pour en faire par-
« tie ; d'ailleurs je l'avais promis.

« Je ne me laisserai jamais aller à un moment d'hu-
« meur ; croyez-le, mon ami, je ne vois en toute chose
« que le bien et la conscience.

« L'intérêt personnel ou l'amour-propre me pa-
« raissent la dernière des puérilités. On vous écrira
« probablement contre ce comité ; mais croyez-moi,
« c'est l'envie seule qui fera parler, et l'on serait
« tenté de désespérer du bien, en voyant les vues
« étroites qui dirigent la plupart des hommes.

« A propos, dites-moi donc par qui le duc de V***,
« dont je respecte le dévouement, sans approuver en

« tout les opinions, a été autorisé à venir trouver
« M. de Chateaubriand, afin de traiter avec lui de
« quelques changements dans son livre du *Congrès de*
« *Vérone*, à lui offrir même une pension, disant
« qu'après cela rien ne s'opposerait plus à ce qu'il
« vînt à Goritz !

« Le bon Bouillé auquel j'en ai parlé, dit que c'est
« impossible. M. de Villèle n'y croit pas, et cependant
« c'est un fait que je vous certifie.

« M. de Villèle ne juge pas le moment de la majo-
« rité aussi important que moi ; dans mon opinion il
« se trompe, et suivant son caractère et son habitude,
« il se plait à ajourner la difficulté. J'ai tout dit ou du
« moins à peu près. Adieu, cher ami, que le ciel vous
« conduise et vous inspire !

« Les affaires de Toulouse [1] sont plus graves encore
« par leurs conséquences que par le fait lui-même ;
« c'est un commencement qui montre l'esprit d'hos-
« tilité des populations. Le gouvernement marche à
« l'arbitraire ; il compte sur la force brutale dont le
« pays ne veut à aucun prix.

« Je suis ici jusqu'au 1er août ; on y prend des bains
« de mer. Adieu, mon cher comte, la machine gou-
« vernementale se détraque de plus en plus ; et évi-
« demment les événements marchent vers nous, mais
« c'est le lendemain qui me préoccupe, plus encore
« que le jour ; il faudra une main de fer gantée de
« velours, pour s'en tirer, et qui l'aura ? Dieu le sait,
« mais nos bons amis nous donneront bien du mal.

« LaRochefoucauld, duc de Doudeauville. »

[1] Troubles à propos du recensement, du 5 au 13 juillet.

LETTRE DE MADEMOISELLE RHODA TOOKE

« Tant d'événements se sont succédé pour moi de-« puis trois mois que je tremble de porter ma vue en « arrière sur quelques moments si affreux que j'ai « craint d'en perdre la vie de désespoir. Figurez-vous « ma mère folle, au point d'être forcée par l'autorité « de l'éloigner de chez moi... A présent, elle est par-« faitement bien; et, quoique ignorant la raison de « son absence (que nous lui faisons croire avoir été « un incendie), elle demande et espère être réunie à « moi demain ou après-demain.

« Je suis beaucoup plus contente de l'état de mes « affaires que je ne l'ai jamais été, et si mes espé-« rances ne sont point déçues, elles seront brillantes « d'ici à peu de temps. J'ai été obligée de prendre « une maison beaucoup plus grande que ma précé-« dente. La haute noblesse grecque vient de me pren-« dre sous son patronage depuis quelque temps et je « crains que ma maison ne suffise bientôt plus à l'af-« fluence des internes qui se succèdent avec rapidité. « Une princesse Morousi, qui est ma voisine, tellement « voisine que nous avons une porte de communication « intérieure, est la cause première de ce flux de pros-« périté qui m'arrive depuis sept mois, et qui va « chaque jour en augmentant.

« C'est une femme si distinguée sous tous les rap-« ports, si respectée par ses hautes vertus, que sa pa-« role fait loi parmi sa nation; et comme elle m'a

« prise en affection si grande, qu'elle veut toujours « m'avoir avec elle, on se figure que je dois être une « personne singulièrement distinguée. De cette heu« reuse erreur, il résulte que princes régnants, pri« mats, généraux se croient trop heureux de me con« fier leurs enfants; et que ma vie, de fort pénible et « toute de sacrifices qu'elle était, devient de jour en « jour plus agréable et plus douce. Sans la cruelle tri« bulation de l'état de ma mère, je serais trop heu« reuse; aussi je crois devoir regarder cette croix comme « une assurance de la continuité du bonheur qui com« mence à luire pour moi, et que je reçois avec un « profond sentiment de pieuse reconnaissance.

« C'est à Péra et non à la campagne, comme vous « paraissez le croire, que je suis établie, et mes fe« nêtres donnant sur le jardin du palais d'Angleterre, « l'air y est aussi bon que la vue en est agréable. « C'est un père lazariste qui est le directeur spirituel « de mes élèves catholiques, dont le nombre est beau« coup moins grand que celui des Grecques qui font « leur carême si rigoureux à part.

« Je ne les envoie pas à leur église, ni ne les mène « à la nôtre, et cette concession seule du carême tran« quillise les parents sur tout le reste. Quant à nous, « je crois qu'il y a encore plus de ressource ici qu'à « Paris, pour notre religion ; à Péra on est d'une ex« traordinaire dévotion, singulièrement entendue, si « vous le voulez, mais beaucoup plus démonstrative et « assujettissante qu'en France.

« Le *Charivari* est en grande vogue ici, il a beau« coup plu dernièrement avec ses plaisanteries sur la « protection française. Malgré tout, la France saura

« reprendre une prépondérance momentanément éclip-
« sée, et je suis persuadée que ce nuage crèvera au
« premier rayon de soleil.

« La Russie est toujours là, prête à fondre sur sa
« proie qu'elle fascine comme le serpent magnétise
« le rossignol, et probablement comme ce dernier,
« la Turquie courra à sa mort qu'elle voit avec toutes
« ses horreurs, mais dont la fatalité lui paraît irré-
« sistible. Les Grecs voient dans les Russes leurs libé-
« rateurs et leurs coreligionnaires, deux raisons pour
« les choyer et protéger; la mine est habilement diri-
« gée par l'hydre aux griffes de vautour, aux mains
« si prodigues d'or, à la bouche si pleine de mielleuses
« espérances. Les Turcs en sont réduits à appeler, dans
« leurs conseils, des étrangers dont les paroles seules
« sont en harmonie avec leur chef.

« La simonie des pachas turcs augmente le désastre;
« et l'on ne peut comprendre que ce gouvernement
« soit encore debout avec tant d'éléments de destruc-
« tion dans son sein, tant de vers rongeurs qui ne
« lui laissent plus que l'écorce. Le tout est de voir
« jusqu'à quand cette écorce qui est épaisse résistera.

« Ce qui me plait, c'est qu'on s'agite pour nous,
« on se démène pour nous en Europe, tandis qu'ici
« la vie n'en est ni moins monotone, ni moins plate.
« Peut-être quelques personnes se donneront-elles la
« peine de se traîner jusqu'au champ des morts pour
« voir rentrer la flotte, puisque rentrer elle doit;
« mais aucun élan de patriotisme ne laissera refroi-
« dir le café qu'on leur y servira, ni ne fera dévier
« d'une ligne la colonne fumante de leur narguilé.
« Apathie, puis apathie, voilà les sentiments les plus

« forts chez les habitants de Péra. Vivre pour exi-
« ster, manger, fumer et dormir, sortez-les de là,
« ils ne vous comprennent plus. *A quoi bon*, disent-
« ils, *se tourmenter pour savoir quelque chose; nous*
« *n'en mourrons pas moins; jouissons donc de ce que*
« *nous avons!* Et quelles jouissances, grand Dieu! Y
« a-t-il quelques heureuses exceptions, elles sont trai-
« tées de bizarres.

« Si les Grecs ont leur mauvais côté, au moins ont-
« ils la vitalité du patriotisme, d'un patriotisme re-
« foulé, comprimé tout ce que l'on voudra ; mais en-
« core est-ce un sentiment noble qui donne de l'action
« à la vie, qui élève l'homme un peu au-dessus du
« chou de son jardin.

« Je crains de vous envoyer bien des sottises, mon-
« sieur le vicomte, car j'écris au milieu de tous mes
« enfants, et vous pouvez juger si on me laisse deux
« idées suivies. Je compte sur vous pour les lier en-
« semble, car le courrier part demain, et il faut que
« ma lettre soit à la poste ce soir.

« Je ne vous dis rien sur vos souffrances personnelles,
« car je les ai partagées longtemps avant que vous ne
« m'en parliez ; j'ai suivi avec angoisses vos douleurs
« paternelles depuis le commencement de la maladie,
« et mon cœur a saigné pour vous. J'espère bien que
« le bon Dieu vous tient compte de tant d'épreuves, et
« je n'en doute pas un instant.

« Ce que vous m'avez dit au sujet de madame Du
« Cayla, m'étonne beaucoup, car je croyais sa fortune
« au-dessus du besoin d'un rétablissement. Sa fille
« écrit-elle toujours, et qu'y a-t-il de nouveau en fait
« de littérature? Chaque petit détail m'est précieux.

« Une lettre de vous me cause de la joie et du bon-
« heur pour bien des jours, même des semaines.

« Laissez-moi vous renouveler, monsieur le vicomte, « la bien sincère assurance du plus tendre et du plus « respectueux attachement de votre dévouée et recon- « naissante filleule. »

---

25 juillet.

Je veux et je dois me réserver du temps pour cette excellente et charmante personne[1] que le ciel m'a fait rencontrer dans sa miséricorde et sa bonté : sujet éternel de profonde reconnaissance.

C'est surtout à Dieppe et pendant le séjour que j'y ai fait, que j'ai été plus à même d'apprécier tout le charme de son esprit et de son caractère, comme les vertus essentielles et les qualités si précieuses et si attachantes du cœur le plus droit, le plus naturel et le plus affectueux que je connaisse.

C'est le 12 août qu'elle portera mon nom, et que je me donnerai à elle à la face du ciel, sans partage et sans retour, avec autant de bonheur que de reconnaissance. Sa bonté pour mes enfants me touche aussi vivement, que la confiance et l'estime qu'elle veut bien m'accorder, malgré les plus indignes menées, les lettres anonymes, enfin tout ce que l'on a tenté pour la détourner de ce mariage.

Puissent ma vie, mes soins et ma tendresse lui prouver du moins qu'elle a bien fait de s'en rappor-

[1] Madame la comtesse de Bourbon Conti.

ter à moi. C'est mon vœu le plus ardent, et ce sera l'objet de mes plus tendres sollicitudes.

Mais quelle indignité d'agir ainsi ! C'est le monde... Je le connais assez pour savoir ce qu'il vaut ! Le bonheur intérieur est préférable à tout, et le mien paraît assuré.

Je suis revenu de Dieppe par Rouen ; à sept lieues de cette ville, j'ai été faire une courte visite à mes excellents amis les Guitry. On n'est pas meilleur et plus honorable que ce parfait ménage ; dégoûtés aussi du monde, ils passent une grande partie de la vie dans le séjour le plus délicieux, le mieux et le plus confortablement arrangé que l'imagination puisse improviser : visages d'hôtes les plus aimables; château élégant et charmant où rien ne manque, et où règne l'ordre et l'élégance; voisinage de forêts magnifiques, végétation admirable; une grande partie du parc de plein pied avec le château, de l'eau à côté, et le terrain le plus accidenté; mille souvenirs qui s'unissent à cette habitation; de beaux potagers, partout une terre parfaite; de charmants enfants bien élevés, tout se trouve réuni pour rendre leur hospitalité parfaitement agréable. Devant le château s'étend une spacieuse terrasse d'où l'on découvre la vue la plus étendue, la plus ravissante et la plus magnifique qu'il soit possible de se figurer.

On admire en silence ce panorama enchanteur dont les aimables propriétaires vous font les honneurs avec autant de grâce que de modestie. La Seine coule au bas du parc qui la surmonte à pic d'un côté.

Tantôt ce sont de beaux et grands navires qui passent rapidement, voiles déployées, tantôt c'est le ba-

teau à vapeur; ce sont mille petits batelets; c'est la campagne la plus belle, le pays le plus riche. On ne peut se lasser d'admirer, et l'on s'endort avec recueillement en admirant les œuvres de Dieu.

Nul lieu ne m'a plus vivement frappé, nul séjour ne m'a plu davantage; et c'est avec un sentiment profond de reconnaissance et d'affection que je l'ai quitté. Je regrettais vivement d'abandonner ce paradis terrestre où règne une si touchante union. Les enfants de M. de Guitry sont des amis intimes des miens; et Madame de Guitry est pour les enfants de son mari la mère la plus tendre. Une fille charmante autant que spirituelle; sa gouvernante, personne excellente et gracieuse; deux garçons qui feraient envie aux parents les plus difficiles; mes enfants que j'y ai retrouvés avec l'excellent gouverneur de Sosthènes, complètent pour le moment cet intérieur qui m'a laissé des pensées si douces et de si vifs regrets.

J'ai demandé à M. de Guitry quelques notes sur les environs historiques de ce pays enchanté. Il me les a remises; et je les joins à ces lignes dictées par le cœur et écrites à la hâte :

LE LANDIN

A peu près à mi-route de Rouen au Havre, au milieu de la longue chaîne de collines qui dessinent le cours de la Seine, le voyageur en distingue quelques-unes, à l'aspect pittoresque, aux arêtes tantôt boisées, tantôt arides qui dominent la riche presqu'île de Jumièges et qui ont été comparées par un écrivain aux vertèbres d'un géant.

C'est au sommet d'une de ces collines, à l'extrémité d'une avenue qui gravit à pic la montagne, que l'on aperçoit le château de Landin, construction moderne, surmontée d'un petit dôme qui lui donne un cachet d'originalité, capable à lui seul de le faire distinguer entre mille autres châteaux.

Mais ce qui assure au Landin une supériorité marquée sur bien d'autres sites, c'est la vue magnifique dont on jouit, tant de l'habitation que de tous les points du parc et de la côte. Au premier plan c'est la Seine, dont les eaux semblables à celles d'un lac, sont sans cesse couvertes de navires à voiles et de bateaux à vapeur, qui donnent de la vie au paysage et rendent faciles les communications entre les deux cités les plus opulentes de la contrée, les villes du Havre et de Rouen. Puis l'on voit s'étendre au loin les immenses plaines du pays de Caux, entrecoupées par de grands pâturages où paissent des milliers de troupeaux, et par de vastes forêts sur la lisière desquelles s'élèvent les majestueuses ruines de l'abbaye de Jumièges.

Jumièges qui jadis régnait sur ces contrées, qui, fondée au quatorzième siècle, avait dû ses richesses et sa renommée à la munificence des Clovis et des Charlemagne, des Robert le Diable et des Guillaume le conquérant ; Jumièges qu'avaient poétisée les malheurs des Enervés et de Tassillon de Bavière, les amours de Charles VII et de la belle Agnès Sorel ; Jumièges enfin, vingt fois ruinée par les barbares, vingt fois se relevant plus belle, plus riche que jamais, devait recevoir le dernier coup de la main de ces hommes qui, à une époque encore trop près de nous, et sous

un prétexte de civilisation et de nationalité, employèrent la hache et la mine, pour détruire les monuments qui faisaient la gloire et l'embellissement de la France.

Jumièges, du reste, n'est pas le seul des environs du Landin auquel se rattachent d'historiques souvenirs ; on a découvert il y a peu d'années, au milieu de la forêt de Brotonne, les ruines d'une ancienne ville romaine, des restes de nombreuses constructions, de riches mosaïques, qui dénotent l'existence d'une vaste cité au milieu de cette solitude.

A l'extrémité de cette même forêt, se trouve à deux lieues du Landin, le château de la Meilleraye, demeure des marquis de Mortemart, célèbre à cause de la beauté de ses avenues et de ses vastes terrasses, d'où l'on découvre tout le cours de la Seine.

Les châteaux de Mauny, d'Iville et de Sahurs, situés tous trois dans les environs, sont aussi de jolis buts de promenade, et contribuent à rendre agréable le séjour du château du Landin que parfois un voyageur illustre vient visiter à la hâte. Heureux quand les regrets d'un départ précipité ne viennent pas troubler les courts moments de plaisirs qu'a causés son apparition.

« de Chaumont-Guitry. »

LETTRE DE M. LE COMTE DE MONTBEL.

« Kirschberg, 1er août.

« Mon cher duc, je commence par vous transmettre
« les vœux du roi et de la famille royale pour votre

« bonheur, et leurs félicitations pour votre mariage.
« J'y joins mes vœux bien sincères.

« Puissiez-vous trouver, dans votre union avec une « femme selon votre cœur, la félicité la plus grande « qu'on puisse éprouver ici-bas; car tout le mouve-« ment des affaires et du monde, tout leur brillant, « tous leurs succès ne sont rien près de la satisfaction « qu'on trouve auprès de l'être qui s'identifie à notre « existence même, à toutes nos pensées, à tous nos « sentiments. Avec vos principes solides, avec la no-« blesse de votre âme, vous trouverez dans ce second « mariage une compensation à bien des chagrins « éprouvés, et de nouveaux moyens de manifester votre « reconnaissance pour celui à qui nous devons toutes « les heures de bonheur de notre existence fugitive, « et que nous devons même remercier de nos afflic-« tions, car elles purifient nos âmes, comme les anges « purifient l'atmosphère.

« Ici nous avons beaucoup plus à bénir Dieu de nos « souffrances que de nos prospérités. La Reine était à « peine convalescente d'une maladie aiguë qui l'avait « retenue quinze jours sans mouvements dans son lit, « un rhumatisme goutteux d'une nature très-doulou-« reuse, avec une fièvre ardente, lorsqu'un accident « très-grave est venu l'agiter d'angoisses cruelles, et « nous jeter dans la consternation; très-heureuse-« ment cet accident n'a pas eu les résultats funestes qui « auraient pu en être la suite. M. le duc de Bordeaux « allait à Schreins accompagné de MM. de Loc Maria, « Stanislas de Blacas, Maxime de Foresta et un valet « de pied. Il montait un jeune cheval que Sexter ve-« nait d'acheter à Prague; il rencontre des bœufs,

« qui s'effarrouchent et effrayent le cheval. Monsei-
« gneur veut le contraindre à passer outre malgré ses
« écarts.

« Le cheval se cabre, se renverse sur le prince dont « la cuisse est cassée au col du fémur. On était loin « de toute habitation ; le prince reste étendu sur le « chemin. Maxime court chercher le docteur, on va à « Shreins prendre une voiture de poste ; on y place « le prince ; et après une marche lente, pénible sur « un chemin rocailleux, on arrive au château à neuf « heures du soir.

« Il y avait six heures que l'accident était arrivé. « Stanislas de Blacas partit pour Vienne et en ramena « le surlendemain le docteur Wattemann, chirurgien « renommé. Le prince fut traité par un procédé nou- « veau.

« Les docteurs répondent du succès et de la par- « faite guérison de la fracture, sans aucun inconvé- « nient; mais il faut deux mois d'immobilité au lit, « un mois de béquilles. Le prince a soutenu cette « épreuve avec courage et résignation. Les souf- « frances, comme l'adversité, renferment d'utiles « enseignements, et c'est une heureuse disposition « que d'en obtenir un avantage moral. Ce sentiment « est dans notre prince.

« La duchesse de Berry avait passé ici l'époque de « la saint Henri. La nouvelle de l'accident de son fils « lui est arrivée à Vienne ; elle est revenue à Kirch- « berg.

« Adieu, mon cher duc, je vous renouvelle l'expres- « sion de mes vœux. Veuillez les faire agréer à celle « qui sera probablement madame la duchesse de Dou-

« deauville, au moment où ma lettre vous parvien-
« dra. Adieu encore, tout à vous. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Mon cher comte, je suis profondément touché de « l'intérêt que vous me témoignez au nom de la fa- « mille royale; et vos bonnes paroles me vont au cœur. « Veuillez vous rendre l'interprète de ma reconnais- « sance. Combien je partage toutes vos nouvelles an- « goisses ! Elles me navrent le cœur.

« J'aime la hardiesse chez un prince ; il faut qu'il « monte bien à cheval, et déploie, en toute chose, du « caractère ; mais entre nous, il est pitoyable que « son écurie soit aussi mal montée que je l'ai vue, et « qu'il n'ait seulement pas un écuyer qui lui dresse « ses chevaux.

« Il est coupable de jouer ainsi avec des jours si « précieux. Je vous avais envoyé le vicomte de Mon- « tigny ; c'était une acquisition précieuse pour le « prince, mais à peine lui a-t-on dit un mot ; il a été « réduit à se placer à Vienne. On ne le remplacera « point.

« La résistance légale qui s'organise partout, sera « pour le gouvernement de Juillet un embarras sé- « rieux ; l'émeute le fortifie, la résistance légale le » détruit ; l'armée qui tomberait sur l'émeute, ne « marchera pas contre tout un pays, uni d'opinion et « de sentiments.

« La réunion des opinions extrêmes sur un terrain « commun, qui ne touche pas aux principes, peut « avoir les plus heureux résultats ; et c'est pour l'a- « venir un moyen de s'entendre qui pourra devenir « précieux et nécessaire.

« Le lendemain d'une restauration présenterait « d'immenses difficultés, si en marchant avec la jus- « tice, on ne s'armait pas d'un grand caractère; mais « la Providence prodigue de miracles envers notre « pays ne nous refusera pas, je l'espère, ce dernier, « le plus grand de tous.

« L'égoïsme et la corruption sont poussés aujour- « d'hui à un point tellement révoltant que les plus « intéressés, les plus dévoués au système actuel, en « rougissent de honte, lorsqu'on les regarde en face. « Aucun homme en place ne compte sur la durée du « gouvernement dont il fait partie; chacun cherche à « faire promptement sa fortune.

« Mon mariage a lieu décidément le 18, et en vous « parlant du bonheur que j'espère, je me reproche de « faire saigner votre cœur. Je n'ai pas encore pu « voir Bouillé ; depuis notre retour de Dieppe il a été « fort souffrant.

« Mes tendres respects au cher malade. Que Dieu « le protége toujours ! C'est mon vœu le plus ardent.

« Je vous offre, mon cher comte, l'expression de « ma bien tendre et bien sincère affection.

« La Rochefoucauld, duc de Doudeauville. »

LETTRE DE M. ACHILLE FOULD.

« Bonnes, 8 août.

« Cette lettre, mon cher duc, vous parviendra un « jour où l'amour laissera bien peu de place à l'ami-« tié ; aussi mettez-la de côté, et gardez-la pour un « de ces moments de loisir où, dans votre bonheur, « vous enverrez un souvenir à vos amis des montagnes; « ils s'associent tous à votre joie, ils forment tous « des vœux pour vous. Je leur ai fait part de votre « mariage et ils se préparent à fêter à leur arrivée « prochaine le duc et la duchesse de Doudeauville. « Le docteur[1] surtout me prie de vous offrir ses féli-« citations.

« Combien les Eaux-Bonnes sont changées depuis « ces temps où nous y étions ensemble. J'occupe en « ce moment la chambre que vous habitiez; la mu-« sique que vous vous rappelez, résonne depuis plu-« sieurs heures à mes oreilles; et un des plus agréables « souvenirs qu'elle me rappelle est celui des heures « passées dans nos douces intimités.

« Il y a un monde fou ; à peine trouve-t-on un lo-« gement, et cependant la société est décousue, on « ne se connaît ni ne cherche à se connaître, et je « sais bien que vous manquez à d'autres qu'à moi ; « avec votre affabilité, votre politesse exquise, vous « mettiez un peu de cohésion dans ces éléments si « changeants.

« Vous me permettrez, mon cher duc, de vous de-

[1] Le docteur Darralde.

« mander de mettre aux pieds de madame la duchesse « de Doudeauville les hommages d'un homme qui « vous est sincèrement dévoué, et qui vous offre avec « ses vœux pour votre bonheur l'assurance de son « bien sincère attachement. »

---

15 août.

Quand on soutient que Louis-Philippe ne pouvait agir autrement qu'il ne l'a fait en 1830, on a tort, rien n'est plus faux.

La régence était plus facile que la royauté : mais la volonté de Louis-Philippe fut positive ; il répéta mainte et maintes fois : « Pas de régence ! » Il voulait la royauté à tout prix.

Donc c'est bien lui qui a consacré son usurpation de son plein gré ; et c'est la Providence qui a préservé Henri V d'un aussi abominable gâchis.

Les états de Pontoise avaient déclaré que dans le cas où un tuteur remplacerait son pupille sur le trône, lui et tous les siens perdraient leurs droits éventuels à la couronne. C'était sage.

Montmirail, 28 août.

Partis de Paris de notre hôtel de la rue de Varennes, à huit heures, nous étions à trois heures à Montmirail, après nous être arrêtés un moment à Vieuxmaisons.

J'étais heureux et fier d'amener à ma mère une belle-

fille de son choix, une belle-fille que mon pauvre père avait si vivement désirée pour son fils, une femme qui surpasse en charmes et en qualités agréables et essentielles, tout ce que le cœur et l'esprit de l'homme peuvent imaginer et désirer, une compagne qui répand tant de bonheur dans ma vie; mais mon cœur saignait en revoyant ce lieu de si cruelles douleurs, et en sentant tout ce qui me manquait.

Ces deux extrémités de la vie, ma fille et mon vieux père avaient disparu ; et si le ciel est venu à mon secours pour me donner la force de vivre, il ne m'a pas du moins interdit les larmes. Pauvre père, chère enfant, c'est à vos prières que je dois mon bonheur, puisse-t-il exister sans nuage, et donnez-moi assez de force pour le sentir et m'en rendre digne !

Bonne et chère Herminie, précieuse épouse, jouis de ton ouvrage, et lis dans mon cœur ma reconnaissance et mon amour.

Toi et mon Dieu, voilà ma vie dorénavant. Après m'avoir soutenu et consolé sur la terre, tes exemples et tes conseils me conduiront au céleste séjour où je trouverai les êtres bénis qui prient pour moi, et me mériteront l'éternité !

Je comprends maintenant tous les envieux que j'ai faits; et je leur pardonne, en trouvant qu'ils avaient raison de désirer obtenir la main de la femme la plus délicieuse que l'on puisse aimer et rêver.

Si un fâcheux intérieur est un véritable enfer, en revanche, un intérieur doux et calme est le paradis

sur terre. Chaque jour je bénis le ciel de celui qu'il m'a accordé.

Mon appartement n'étant pas encore terminé dans l'hôtel que j'habite, je viens passer trois ou quatre heures à mon ancienne demeure, recevoir mon monde et m'occuper de mes affaires.

Je rentre avec bonheur au logis quelques instants ; je ressors pour faire mes courses, et nous nous donnons rendez-vous, mon excellente femme et moi, pour aller nous promener ensemble.

Au milieu des plus grandes qualités, il se glisse toujours de légers défauts ; mais en étudiant bien la personne que l'on aime, ce que je regarde comme un bonheur et un devoir, on évite toute contestation fâcheuse, et l'on arrive à son but.

C'est un beau spectacle que celui d'un cœur sur lequel l'affection règne en souveraine, lorsqu'elle est d'accord avec la raison.

La douceur du mari le meilleur ne doit jamais dégénérer en pusillanimité; il doit se faire aimer, considérer, et par mille petits soins, par sa complaisance dans l'habitude de la vie, effacer quelques contrariétés inhérentes à ce bas-monde. Il doit surtout prêcher d'exemple, faire toutes les concessions possibles, sans aller jamais au-delà ; ne jamais exprimer une volonté que lorsqu'elle est indispensable, et abandonner mille petits détails qui plaisent aux femmes; bien plus exiger de lui que des autres; n'avoir jamais ni humeur ni rancune, éviter de devenir rabâcheur, et avoir sans cesse en vue le bonheur de celle qui lui confie sa destinée.

Tel est mon désir, telle est ma volonté.

LETTRE DU DOCTEUR RUFZ

« Saint-Pierre (Martinique).

« Monsieur le vicomte,

« J'ai appris par les dernières *Gazettes* et par votre « lettre de faire part, la mort de M. le duc. Je vous « prie de vouloir bien accepter tout ce qu'a pu sentir « à l'occasion de ce triste événement, un homme qui « vous est profondément attaché. J'avais lu avec res- « pect son testament publié par la *Presse*. Cette der- « nière pensée si pure, si belle, révélait tout le se- « cret de sa vie. M. le duc avait mis son ambition « à se faire des amis. Il était au-dessus de la poli- « tique; aussi j'ai vu avec satisfaction que tous les « partis avaient rendu à sa vie cette justice pos- « thume, qui est la seule vraie. C'est une illustration « de plus au grand nom de LaRochefoucauld.

« Et vous, monsieur le vicomte, vous voilà chef de « famille; recevez mon hommage, comme celui d'un « admirateur des beaux noms qui font l'histoire « des nations, et qui rehaussent l'humanité, en nous « la montrant au-dessus des misérables inquiétudes « de la vie bourgeoise.

« Recevez un compliment plus tendre, plus intime, « de la part d'un cœur qui vous est acquis par tant de « bons souvenirs.

« Vous allez avoir deux rôles à remplir : celui que « vous lègue votre naissance, et celui que vous vous « êtes déjà créé par votre mérite; en fondant le tout

« ensemble, vous ne manquerez pas d'être pour votre « pays une individualité considérable; mais vous nous « conserverez le vicomte de LaRochefoucauld, sans « faire tort au duc de Doudeauville.

« J'ai lu la relation de votre voyage à Goritz. Il m'a « semblé voir un des féals et poétiques Écossais du « prince Charles-Édouard. Vous m'avez fait soupirer « en songeant qu'un ami comme vous pouvait être en- « veloppé quelque jour dans une de ces grandes aven- « tures où se joue le destin d'un empire.

« Je continue à mener une vie fort calme, entière- « ment voué à l'exercice de ma profession ; l'âge, les « lenteurs de la fortune, les petits désagréments de « métier, de famille, de voisins, etc., inévitables à « tout fils de la femme, ont beaucoup diminué du feu « sacré qui m'animait; j'ai beaucoup rabattu de mes « idées et de mes projets, et je commence à croire que « ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait d'avoir « des enfants, et de travailler à les élever comme je l'ai « été par mon père.

« J'espère, monsieur le vicomte, dans trois ou « quatre ans, vous aller saluer à Paris, et vous renou- « veler de vive voix l'assurance de tous les sentiments « de respect, de dévouement et d'attachement avec les- « quels j'ai l'honneur de finir cette lettre. »

---

19 septembre.

Mardi 14, à six heures et demie du soir, nous montâmes en voiture à notre hôtel et en seize heures nous

étions au Fresnes, à cinquante lieues de Paris et è quelques lieues de Vendôme ; le beau château situé au milieu d'un magnifique parc appartient au comte et à la comtesse Alfred de Montesquiou, mes cousins germains. Impossible d'être reçu d'une manière plus aimable par cette excellente et nombreuse famille ; aussi fûmes-nous loin de regretter le détour que nous avions fait pour y parvenir ; le lendemain à huit heures, nous nous remîmes en marche, non sans de sincères regrets, avec reconnaissance et bonheur pour tant d'affection !

Une heureuse surprise m'était ménagée ; mes enfants avaient quitté le matin Bonnétable [1], distant de vingt lieues, et après en avoir fait quinze à cheval, ils arrivèrent au Fresnes pour diner, sans nulle fatigue.

A cinq heures, après avoir quitté la grande route de Bordeaux, à quelques lieues de Châtellerault, et traversé un parc de cent vingt arpents, entouré de murs, nous aperçûmes un très-beau château gothique [2] qui domine un pays riche et immense ; ce château, entouré de fossés aussi larges que profonds, est flanqué de huit tours ou tourelles. Le cœur de madame de La Rochefoucauld battait fortement ; depuis dix ans, elle n'avait pas revu les lieux témoins de son enfance, ce vieux château de ses pères.

La marquise de Verteillac, aussi spirituelle qu'aimable, d'une activité à nulle pareille, d'une tête forte et d'un esprit fin, attendait sa fille à l'entrée, dans une petite cour par laquelle on arrive ; elle la reçut

[1] Château de madame la duchesse M. de Montmorency, dans le département de la Sarthe.

[2] Le château du Fou.

dans ses bras, et au premier moment le gendre fut oublié ; celle qu'il aime lui était préférée ; il ne pouvait s'en plaindre.

Le marquis de Verteillac, vieillard de soixante-dix-neuf ans, un peu souffrant depuis deux jours, attendait impatiemment dans sa chambre; et sa réception fut des plus aimables. On reconnaissait l'homme du monde aux manières les plus polies ; sa conversation comme sa personne n'ont pas cinquante ans, et se ressentent un peu de ses goûts de jeunesse ; c'est un vieillard auquel l'expérience a peu appris, qui avait pour les affaires une intelligence rare ; mais entre les mains de qui nulle fortune ne pouvait séjourner une heure ; du reste, aimant autant à donner qu'à dépenser.

Retiré dans son château, il donne chaque jour une partie de son temps aux affaires des habitants de sa commune dont il est le maire, et qui ont pour lui un véritable attachement; c'est avec le zèle le plus estimable qu'il s'occupe de leurs intérêts ; s'il avait de l'argent à sa disposition, il le dépenserait ; il n'en a pas, et il s'en passe, sans qu'aucun regret vienne troubler son humeur.

M. de Verteillac entré dans le monde avec une immense fortune, n'en possède pas aujourd'hui le moindre vestige ; sa femme, à qui il reste aujourd'hui cette belle terre, travaille sans relâche à refaire sa fortune, vivant de privations pour l'augmenter, soignant son mari de la manière la plus touchante ; mais ne lui faisant plus aucune concession en fait d'argent. Elle surveille tout elle - même, sans avoir jamais l'air fatigué ; avant six heures, l'œil éclairé du maître s'est déjà promené partout, afin de juger si chacun

est à son poste ; elle ordonne, dirige, calcule, blâme, approuve; jamais on ne vit pareil homme d'affaires, et si elle souffre du présent, c'est du moins sans jamais s'en plaindre.

Elle aime ses enfants avec tendresse; mais son principal devoir lui paraît être de réparer les fautes du passé.

La marquise de Verteillac, née de LaRochedumaine, et dernière de la grande famille de ce nom, est fort aimable pour moi, et elle est entièrement revenue des préventions que des amis officieux avaient cherché à lui inspirer, afin d'empêcher un choix qu'ils voulaient à tout prix diriger sur un autre.

Ils avaient représenté à madame de Verteillac, comme un dissipateur de toute fortune, celui qui, depuis dix ans, s'est imposé toute espèce de privations pour ne pas faire de dettes; c'était toucher la corde sensible : cette pauvre femme a trop souffert de cette dangereuse et funeste disposition, pour que je puisse lui en vouloir de sa première réception.

Possesseur jadis d'une grande fortune, je me contentais de la dépenser noblement ; mais l'amour de l'ordre en toute chose est devenu pour moi un besoin; et si je n'aime pas la parcimonie, le goût de la magnificence m'est entièrement passé ; d'ailleurs que peut-il me rester à désirer avec une femme charmante autant que bonne, qui m'offre en fait de bonheur, bien plus que jamais je n'eusse osé espérer? Aussi chaque fois qu'il m'arrive une contrariété quelconque, loin de m'en blesser, j'en bénis le ciel; autrement mon bonheur me ferait trembler, et je craindrais que quelque chose ne vînt le troubler.

Mais comment peindre l'affection que témoignent à la duchesse de Doudeauville tous ces bons habitants du pays ; toutes les maisons du village appartiennent à madame de Verteillac qui les loue pour une modique somme. Madame de LaRochefoucauld connaît chaque habitant par son nom, et elle parle à chacun avec une grâce et une bonté parfaites. Leur joie de la revoir parmi eux se peint sur leur visage de la manière la plus touchante; c'est à qui s'approchera et lui parlera. Quelques bonnes femmes, ne pouvant y résister, lui demandent la permission de lui baiser la main, et elle s'y prête avec une grâce charmante.

On ne la trouve nullement changée, et en effet, elle est étonnante de jeunesse et de santé.

Nous sommes entièrement seuls avec nos vieux parents, mais ils sont bons, aimables; et notre vie se passe à merveille, sans nous laisser d'autres regrets, que la pensée de voir finir cette intimité. Nous passerons quelques jours à Paris, où je dois retrouver mes chers enfants, pour repartir de là tous ensemble pour Montmirail.

---

22 septembre.

Après tous les désastres de la Syrie, les déboires de l'Égypte, l'agitation et les craintes de l'Europe, les fanfaronnades et l'humiliation du gouvernement français, le sang qui a coulé, la fureur du Sultan à Constantinople, la ruse, l'habileté, les concessions adroites

et surtout apparentes du vieux et habile renard d'Alexandrie : il est curieux de voir les choses s'arranger comme je l'avais conseillé au début, par une union particulière entre Constantinople et le Caire, seul et unique moyen d'arranger momentanément les choses jusqu'au partage définitif de l'Orient qui doit avoir lieu tôt ou tard.

C'est aussi le seul moyen d'empêcher pour le moment une combustion générale que chacun craint également.

Les événements ont été plus sages et plus clairvoyants que les hommes ; et l'on finit par où l'on eût dû commencer.

Je regarde le pacha Méhémet-Ali comme un des hommes les plus habiles de son époque. Souverain despote, et qui ressent l'injure avec violence, il sait toujours maîtriser son caractère, et faire céder son ressentiment à l'intérêt de ses peuples. Il sait, suivant la nécessité, agir avec vigueur ou attendre avec prudence, paraissant connaître également bien et son époque et les hommes auxquels il a affaire ; il sait aussi faire la part des circonstances, et oublier les justes sujets de plainte.

Il est aujourd'hui cependant un souverain plus despote encore, et qui domine le monde. Ce despote orgueilleux et hypocrite, c'est le mensonge. Oui, le mensonge a tout envahi, les rois, les trônes, les ministres, les corps d'État, la politique, la diplomatie, le talent, la littérature, la morale, la famille, le respect filial, le respect à l'autorité, les droits des peuples, l'Europe et la France. Tout est mensonge aujourd'hui, le mensonge est partout, il sert à tout ; c'est par lui qu'on

règne et gouverne, c'est à lui qu'on immole tous les intérêts ; on le préconise en s'en faisant un droit et un titre d'orgueil.

Le mensonge est dans les lèvres, les écrits, les journaux, les discours ; on ment avec impudence, on ment avec impunité : « La parole ne doit servir qu'à dégui- « ser sa pensée, » a dit un des hommes les moins francs de l'époque.

Oui, le mensonge a tout envahi, la parole comme la pensée ; et le serment lui-même, comme la fidélité, n'est plus qu'un vain mot ; on vous prêche le mensonge sans honte comme sans pudeur ; le droit, les devoirs sont devenus mensonge.

Si l'homme de bien veut trouver encore la vérité quelque part, il faut qu'il descende dans sa conscience.

On trouve encore plus sûrement la vérité chez les peuples lorsque la corruption ne les a pas atteints, que chez les grands de la terre ; fiers de leur puissance, ils en abusent souvent pour aveugler ceux qu'ils devraient éclairer, et Dieu leur refuse la lumière.

Dieu, au contraire, a pitié des peuples qu'on égare.

Aussi, tandis que les individus se corrompent de plus en plus, la vérité se fait-elle jour parmi les masses qui s'éclairent aux dépens de ceux qui les exploitent dans un intérêt égoïste, et qui voudraient forger leurs chaînes dans la nuit, afin de mieux assurer leur puissance.

Dieu met le temps à tout, mais sa marche est certaine ; et la lumière, pour avoir tardé à paraître,

n'en devient enfin que plus éclatante et plus sûre.

Il est prédestiné, l'homme qui, aimant la vérité et la préférant à tout, cherche ardemment la lumière; s'il se trompe parfois, il ne peut, du moins, jamais s'égarer sans retour. Aussi est-ce une noble mission de prêcher la vérité sans se laisser jamais abattre ou décourager par aucun obstacle.

---

24 septembre.

Nous avons été hier avec M. le marquis de Verteillac visiter dans le plus grand détail, la magnifique manufacture d'armes de Châtellerault, appartenant au gouvernement et située sur la Vienne, dont le cours se trouve interrompu par un batardeau, ce qui est indispensable pour les immenses rouages de la manufacture.

Le directeur, maire de Châtellerault, nous en fit les honneurs avec la plus grande obligeance. Partout je retrouve avec un bonheur et un orgueil mêlés de tristesse, les souvenirs qu'a laissés mon vénérable père. M. Proy avait eu à se louer anciennement de rapports qu'il avait eus avec lui; et il rendit à sa mémoire un juste tribut d'hommages qui me toucha vivement.

C'est énorme ce qui se fabrique d'armes pour l'armée dans ce vaste et bel établissement dont tous les détails sont parfaitement entendus; et où tout est combiné avec autant d'art que d'économie.

Les directeurs, qui sont aussi les fermiers, se sont réservé le droit de faire travailler pour le commerce,

mais les commandes pour l'armée sont dans ce moment tellement considérables, qu'elles absorbent presqu'entièrement le temps et le travail de ce nombre considérable d'ouvriers qui se font également remarquer par leur assiduité, leur politesse, et aussi par leur belle et forte stature.

Quatre-vingts ménages environ sont logés dans ces vastes bâtiments.

Un homme superbe, grand de cinq pieds, sept ou huit pouces, vieux et brave militaire décoré qui a fait la retraite de Moscou, et honoré de sept blessures, nous a partout accompagnés comme concierge.

La duchesse de Doudeauville chez laquelle aucun souvenir ne s'efface a voulu, en sortant de la manufacture, aller parler de sa reconnaissance à un vieux et respectable prêtre de quatre-vingt et un ans, curé à Châtellerault, et jouissant encore de toutes ses facultés.

C'est par ce digne ecclésiastique que son éducation religieuse avait été soignée dans son enfance; et les principes si assurés de la duchesse de Doudeauville, font l'éloge de M. l'abbé Millet.

CHAPITRE IV

1er octobre.

L'impatience de l'homme devance souvent l'instant marqué par la Providence, pour le triomphe de la vérité.

Nos jugements pèsent si peu dans la balance éternelle, qu'il y a honte à les établir comme des faits incontestables. Servons-nous, du moins, de notre jugement, pour apprécier le peu que nous sommes, et pour apprendre à nous connaître, avant de juger les autres. Le temps et l'expérience doivent servir à nous éclairer, à nous rendre meilleurs et plus capables d'être utiles à nos semblables. Il faut étudier avec soin les hommes, ne jamais en médire ; mais toujours les juger en évitant d'être leur dupe.

Connaître à fond leur caractère est aussi le seul moyen de les bien prendre, en en tirant le meilleur parti possible.

Il y a peu de véritables hommes d'État, parce que

à part la capacité, il y a très-peu d'hommes qui sachent s'oublier complétement pour ne voir que leurs semblables ; et aussi parce que au lieu d'envisager les choses dans leur ensemble, on ne les voit souvent que sous un seul point de vue, et presque toujours celui qui nous est personnel.

---

8 octobre.

Hier, M. le comte de ***, Portugais, demande à me parler ; je le fais entrer, l'ayant déjà reçu plusieurs fois; et après un assez long préambule, il me propose de la part de Don Miguel, qu'il quitte, de pleins pouvoirs dont la rédaction serait faite par moi-même, afin de m'occuper de ses intérêts.

« — Pourquoi cet honneur, monsieur ? lui ai-je dit, « d'autres en seraient infiniment plus dignes peut-« être ; quel motif me mérite cette confiance ? d'ail-« leurs, c'est une très-grosse affaire dont je sens trop « l'importance pour me décider si promptement ; et « d'ailleurs je n'accepterais que des pouvoirs, sans li-« mites, avec la parole qu'on me donnerait, de ne rien « faire en dehors de moi.

« Ne nous le dissimulons pas, monsieur ; Don Mi-« guel jouit en France d'une grande impopularité ; on « le regarde comme le représentant du pouvoir ab-« solu. Avant tout, je me dois à la cause à laquelle « j'ai tout sacrifié ; avant tout aussi, je suis Français, « et si vous supposez que j'aie quelque influence; pour « rien dans le monde je ne dois la compromettre. Oc-

« cupez-vous donc d'abord de populariser ce prince, « en le faisant connaître.

« Au reste, je pense que la restauration française « doit précéder toutes les autres, et que celles-ci ne se- « ront que les conséquences de la première. Ici nous « n'avons rien à faire qu'à attendre, en laissant agir « ceux qui font pour nous, plus et mieux que nous « n'eussions osé l'espérer.

« L'Europe a été jadis compromise par la France; « et aujourd'hui elle ne peut être sauvée que par « elle. Les peuples marchent partout à une révolu- « tion, tandis que les Français seuls, mieux éclairés, « n'en veulent plus. »

---

11 octobre.

Voici la guerre civile qui recommence en Espagne au nom de la reine Christine, et presque tout le monde est d'avis qu'elle ne peut finir que par l'abdication de Charles V et de Christine, et le mariage d'Isabelle avec le prince des Asturies. Des émissaires ont été envoyés pour parler dans ce sens à Charles V.

Au point de vue unique de l'Espagne, on peut avoir raison; mais Français avant tout, telle n'est point mon opinion; aussi voici ce que j'ai chargé le comte de Mun, qui est mon parent et ami, et possède toute la confiance du roi, de lui dire de ma part :

« Point d'abdication pour le moment.

« Amnistie pleine et entière, promulguée au nom de Charles V.

« Les fuéros.
« La reconnaissance des emprunts.
« Les cortès.
« La rentrée immédiate de tous les Carlistes en Espagne.
« Enfin, le prince des Asturies réservé pour Mademoiselle. »

Par là le fameux et admirable traité de Louis XIV se trouverait renouvelé. La France, l'Espagne, et par suite le Portugal formeraient une alliance indissoluble.

Je sais qu'il y a des gens de bonne foi qui soutiennent la légitimité de la reine Christine; mais en voyant les choses de plus haut, je n'en persiste pas moins dans mon opinion, malgré celle de mes amis de la *Gazette*. Pour bien juger les choses, il faut les envisager dans leur ensemble. Le contraire est le défaut commun, et l'intérêt personnel vient sans cesse traverser l'intérêt général.

LETTRE DE M. ALEXIS COUSIN

« Monsieur le duc,

« Il y a beaucoup à faire; l'opinion revient insen-
« siblement à notre principe; des hommes marquants
« chez nos adversaires m'ont dit depuis quelques
« temps des choses étonnantes; il en est de même de
« toute la France.

« Retranchons dans nos rapports politiques la cor-

« respondance, en établissant partout des moyens « d'action. Que de Paris parte la direction, et qu'il « y ait dans chaque département, dans tous les ar- « rondissements, cantons et communes, un seul « homme en rapport avec le centre; il en résulterait « l'accord qui nous manque.

« *Un comité existe à Paris*, il portera le nom de « *Comité électoral;* pour que son action soit puissante, « il faut de toute nécessité qu'il établisse des rapports « sûrs avec les provinces. Un grand bien pourrait « naître de cette combinaison, et il en résulterait « des avantages incalculables pour le cœur de la « France.

« Alors nos adversaires qui se rapprochent de nous, « s'en rapprocheraient encore bien plus, si nos efforts « étaient soutenus et encouragés; car nous pourrions « leur dire que nous sommes prêts à disputer à l'anar- « chie le pouvoir, si jamais elle parvenait à s'en em- « parer, le jour où quelque malheur viendrait à at- « teindre l'orléanisme.

« Nos amis de l'Artois reconnaissent que le mo- « ment est venu de rallier à un point unique la di- « rection à imprimer à nos provinces; tous réclament « une organisation qui exercerait son influence sur « ceux qui vont aux élections comme sur ceux qui s'en « abstiennent.

« J'espère que votre bonheur étant assuré vous « voudrez bien me permettre de m'en réjouir et de « vous prier d'offrir à madame la duchesse de Dou- « deauville mes respectueux hommages avec mes féli- « citations sur son mariage quoique je n'aie pas en- « core l'honneur de la connaître. »

21 octobre.

L'ex-régente Christine n'a pas quitté Paris, comme on s'était hâté de l'annoncer, et même elle nie avoir pris aucune part aux événements d'Espagne. Le général Diego Léon a payé de sa vie la tentative qu'il avait dirigée à Madrid avec le concours des hallebardiers du palais, pour enlever Isabelle et sa sœur à la domination d'Espartero.

Ce dernier n'est point abattu comme on le supposait. Les Christinos auront de la peine à soutenir la lutte qu'ils ont témérairement engagée sur plusieurs points; le sang coule, en attendant, les plus braves succombent, et de grandes cruautés vont encore s'exercer dans ce malheureux pays.

Tout confirme la sagesse des conseils que je me suis permis de donner au roi Charles V ; j'y ajouterais de tout tenter pour se concilier Espartero ; mais l'inaction de ce roi résigné, lorsqu'il serait si important d'agir est vraiment désolante.

Un aveuglement fatal semble s'être emparé de tous les souverains.

La situation de l'Espagne est triste, et les conséquences d'une politique aussi honteuse que perfide, viennent tous les jours la compliquer.

---

23 octobre.

L'acquittement du *National*, prévenu d'attaque contre la prérogative royale, qui inspire et dirige la

politique, découvrant le gouvernement personnel et l'accusant hautement dans sa défense, est un fait d'une immense portée.

C'est le roi lui-même que l'on met en cause maintenant, et le journal reçoit du jury un bill d'indemnité. La vérité se fait jour. C'est le second procès que le gouvernement fait au *National* depuis quelque temps sans succès ; et ce double échec peut faire juger de l'état des esprits.

LETTRE DE LA PRINCESSE WOLKONSKI

« Rome, 5 octobre.

« Je ne comprends pas, mon cher duc, ce qu'est « devenue la lettre que je vous ai écrite à l'occasion de « la mort de votre respectable père. Jamais je ne vous « ai oublié ; et vous m'avez donné trop de preuves d'af- « fection pour ne pas vous compter au nombre de « mes vrais amis. Oui, je sais toutes les douleurs qui « ont traversé votre âme de père. La perte du duc de « Doudeauville vous a dû être aussi bien sensible. « Dieu vous console maintenant, et je l'en remercie « pour vous. Parlez de moi à la duchesse ; j'espère « un jour faire sa connaissance.

« Nous parlons de vous en famille. Mon mari vous « envoie ses vœux, car il a été fort touché de votre « souvenir.

« Mon fils est avec moi ; de loin comme de près, il « console mon cœur de mère, et le seigneur me sou- « tient dans nos séparations.

« Rome devient de plus en plus intéressante ; c'est « là où tous les langages, tous les partis, toutes les « sciences viennent sans le savoir, ou de pleine vo- « lonté, puiser des lumières et l'eau de la grâce. Je « vois assez de Français ; et mon cœur s'ouvre à des « émotions bien douces, en voyant que toutes les « digues élevées contre la foi se brisent les unes « après les autres. *Dieu le veut!* appartient à la « France, et ce cri des croisés retentit de toute part « dans votre belle patrie. Votre fils est charmant, il « a des manières qui m'ont donné une excellente idée « de son âme. Je verrai un jour le plus jeune. Que « Dieu vous accorde à tous le vrai bonheur !

« Ma villa est toujours jolie ; envoyez-moi des graines « de fleurs, ce sera un souvenir. Je suis établie à « Rome ; mais dans mes voyages, peut-être reviendrai- « je un jour en France. La Russie est trop froide pour « ma pauvre santé. Je l'aime de loin, comme une « fille que la souffrance a mariée loin de sa mère.

« Mon amitié constante vous est assurée à jamais. »

LETTRE DE M. DE LOURDOUEIX

« 29 octobre.

« Mon cher duc, tout ce que vous me dites de votre « situation me ravit ; mais ne me surprend pas.

« Vous avez l'âme trop belle pour ne pas rapporter « à Dieu le bien-être moral dont vous jouissez. Lui « seul, en effet, pouvait restaurer votre existence dé-

« truite par les révolutions ; et le moyen qu'il a pris
« pour vous sauver ne pouvait être plus aimable ; l'af-
« fection d'une femme vertueuse est un bienfait inap-
« préciable ; c'est un rayon de lumière céleste qui a
« pénétré dans la triste nuit où vous étiez tombé. Je
« la bénis parce que c'est Dieu qui vous l'a envoyée.
« Je l'aime parce qu'elle vous rend heureux.

« Je fais des vœux pour vous et pour elle, parce
« que vous êtes dignes l'un de l'autre, et que c'est un
« consolant spectacle que celui de deux êtres qui
« trouvent dans le bien les réalités de ce bonheur
« terrestre que tant de gens cherchent dans le mal,
« parce qu'on ne l'aperçoit pas assez souvent dans
« les voies droites de l'honneur et de la vertu.

« Jouissez donc religieusement des bontés de la
« Providence ; rien ne vous manque maintenant de
« ce qui fait le sujet de l'ambition des hommes ; gran-
« deur, naissance illustre, richesse, bonheur inté-
« rieur. Votre bonheur durera parce que vous le pla-
« cez sous la garde de celui qui vous l'a donné. Quel
« brillant avenir vous est réservé !

« Le gouvernement semble ruiné et à bout de voies ;
« parviendra-t-il à renouveler son parlement et à faire
« un nouveau bail pour cinq ans avec la révolution ?
« tout est là. L'opinion royaliste devrait entrer dans
« l'action ; sans cela les intérêts des familles, le besoin
« qu'on a de placer les jeunes gens qui se corrompent
« et se ruinent dans l'oisiveté, multiplieront les défec-
« tions ; le parti royaliste disparaîtra de la politique
« et perdra tous ses avantages de position dans une
« restauration qui se fera sans lui ; car rien, j'en ai la
« conviction, ne fera que le gouvernement de Louis-

« Philippe s'établisse. Voilà les pensées qui nous « préoccupent. Nous sommes certains que la Chambre « ne fera plus qu'une session, si même elle va jus- « qu'au bout.

« Agréez avec les assurances de mon tendre atta- « chement, tous les vœux que je fais pour votre bon- « heur. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« J'en suis à ma neuvième lettre, cher ami, et c'est « presque comme cela chaque jour, mais j'ai le be- « soin de vous remercier de la première partie de « votre lettre qui m'a été au cœur, et de répondre à « la seconde.

« Sans doute mon bonheur m'effrayerait moi-même, « si je ne le rapportais pas tout entier à celui qui me « l'accorde; et surtout s'il n'avait pas été précédé de « douleurs si vives, supportées avec une entière rési- « gnation. Quant aux avantages dont vous me parlez, « j'y songe si peu, et j'ai si peu d'ambition, que le « plus grand sacrifice pour moi serait de renoncer à « ma vie actuelle bien assez occupée.

« Que me fait donc l'opinion des autres ? Ma con- « science me suffit, quand je lui ai laissé le temps de « s'éclairer, et je ne crains jamais qu'on m'entraîne. « J'ai un tel amour pour la vérité que je la cherche « toujours quand même; et une telle haine pour l'er- « reur que je m'arrêterai toujours sur la rive.

« D'ailleurs, peu confiant en moi-même, c'est à « Dieu que je demande constamment la lumière; « pourquoi me la refuserait-il ?

« Excepté en fait de principes, la sagesse n'a rien « d'absolu. Je ne tiens pas à mes idées par entête« ment, mais je porte dans mes opinions réfléchies, « une indépendance absolue. Aussi l'on ne me fera « jamais marcher plus vite que je ne le voudrai.

« Tout à vous de cœur. »

Montmirail, 1er novembre.

Notre pauvre route devient de plus en plus mauvaise, et malgré l'obligeance du préfet de la Marne auquel j'ai déjà écrit deux fois depuis quinze jours que je suis ici, le système le plus détestable est suivi sans que l'on puisse parvenir à en faire changer.

J'ignore à qui appartiendra cette terre qui devrait de droit arriver à mon fils aîné après moi ; mais je regarde comme un devoir pour la mémoire de mon père, et aussi pour le département lui-même, de rendre aux habitants de ce pays qui m'est si cher, tous les services qui dépendent de moi.

C'est ainsi du moins, que la vie n'est pas entièrement inutile.

---

5 novembre.

Nous avons fait hier une chasse ravissante dans les bois du Breuil, à six lieues de Montmirail. Brisées ad-

mirables ; sangliers, deux chiens à l'attaque, deux relais de donnés immédiatement, magnifique débuché de plus d'une lieue. Un sanglier blessé, impossibilité de tirer dans les bois de M. Roy, le sanglier se tenant au fourré, difficile de l'atteindre, quelques défauts, à cinq heures et demie nuit close et les chiens réunis chassant avec acharnement.

Craignant que madame de LaRochefoucauld ne fut inquiète, j'ai laissé chasse et chasseurs avec Sosthènes, et nous avons regagné le Breuil ; j'ai fait donner à mon cher petit *Bayard*[1] un quart d'avoine, avec une demi bouteille de vin, puis je suis reparti par un temps devenu affreux, et de la pluie pour faire cinq lieues de retraite. Depuis cinq heures du matin, nos chevaux n'avaient eu qu'une heure et demie de repos ; ils ont fait quatorze lieues environ sans la chasse ; nous avons été en ligne directe à trois lieues de l'attaque, ce qui ferait vingt lieues sans les détours. Mon petit cheval, des plus courageux, est un animal précieux. Il m'a reconduit la nuit dans des chemins affreux et très-fatigants.

---

15 novembre.

J'avais été reçu sous Napoléon d'une société de fidèles qui conservaient le feu sacré de la foi, comme les sentiments monarchiques et les opinions légitimistes. Chaque membre devait réciter chaque jour

[1] Délicieux et ravissant petit cheval acheté à Saint-Sauveur.

une partie des prières que je cite plus loin ; je les ai continuées depuis, et je porte aussi un petit anneau de chevalier en or ; mais assez promptement après la Restauration je cessai de faire partie de cette société, à laquelle on donna le nom de *congrégation*[1].

Mon caractère comme mon esprit étaient trop indépendants pour se soumettre à une marche que je ne comprenais ni n'approuvais, et qui ne me parut qu'un moyen d'ambition dans quelques mains qui s'en étaient emparées ; moyen funeste qui fit trop souvent des hypocrites, des dupes et de véritables ennemis à la monarchie. Et, d'ailleurs, l'arrivée de Louis XVIII sur le trône de ses pères me parut entraîner tout simplement la dissolution d'une société qui avait eu pour but la conservation du feu sacré.

En 1814, je crus m'être suffisamment acquitté de mes serments aux dépens de ma vie ; mais depuis mon active coopération aux affaires, la *congrégation* ne put jamais me pardonner de m'être séparé d'elle; et son influence, qui, il faut le dire, était grande, me fut toujours contraire.

J'ai toujours eu une grande foi dans la prière, et si je ne me suis pas livré à des pratiques austères; du moins j'ai toujours beaucoup prié, convaincu que la prière plaît à Dieu, dont j'ai toujours redouté la justice, en espérant dans sa miséricorde.

Puissent mes enfants qui me sont si chers, imiter cet exemple salutaire, en songeant à quel point, même les plus parfaits aux yeux des hommes ont encore à

[1] Cette société, qui n'eut d'abord qu'un but charitable, avait été fondée par l'abbé Legris Duval, dont le zèle était sans bornes.

expier aux yeux de l'Éternel; et à plus forte raison, ceux qui ont tant besoin d'indulgence.

Il y a des êtres légers et inconséquents, qui, parce qu'ils ne sont pas tout ce qu'ils devraient être, négligent les prières et les pratiques. C'est abandonner tout espoir, c'est renoncer à la miséricorde, c'est s'enfoncer tête baissée dans l'abîme. Le mal est sans remède.

Voici les prières que j'ai toujours sur la table où j'écris, et que j'adresse souvent à Dieu. Elles sont tirées de différentes livres.

« Convertissez-nous, Seigneur, et daignez éloigner « de nous les fléaux de votre colère que nous ont mé- « rité nos iniquités!

« Mon Dieu je ne sais point conformer ma volonté « à la vôtre, et cependant je le voudrais, opérez en « moi ce miracle!

« Sacré cœur de Jésus, avez pitié de nous; très- « saint cœur de Marie, priez pour nous; Saint-Joseph « époux de la bienheureuse Marie, priez pour nous, « pour le succès de l'œuvre de la propagation de la « foi, et pour celle de la conversion des pécheurs. »

---

20 novembre.

Nous avons fait, ces jours derniers, par un temps épouvantable, un terrain affreux et la neige tombant à flocons, une des plus belles chasses possibles.

Arrivés au rendez-vous, à la Converserie, à deux lieues de Montmirail, on nous dit que le garde qui

ferait le bois était à une lieue en arrière à la poursuite de deux loups.

A peine si nos chevaux pouvaient se tenir ; le temps avait empêché le garde de remettre les loups, bien que les chiens donnassent quelque voix sur la lisière ; mais bientôt ils lancèrent un chevreuil, que je m'étonnai de leur voir si bien mener. Un coup de fusil était à peine tiré, et l'hallali sonné, que la fanfare du sanglier nous apprit la présence d'une bande de huit sangliers de compagnie égarés par le temps.

Les ménager eût été folie ; aussi fût-il décidé de les poursuivre à outrance, avec permission de tirer, ce que je n'eusse jamais accordé sans le temps et la circonstance tout à fait opportune.

Nos chiens poursuivirent ces sangliers, qu'ils parvinrent à séparer, avec une ardeur sans pareille ; et trois d'entre eux tombèrent sous nos coups pendant le jour. La nuit nous empêcha d'avoir le quatrième ; on le vit le lendemain, blessé et ne pouvant plus se traîner, dans le bois voisin de la forêt.

Piqueurs, gardes, chevreuils, chiens et sangliers, tout revint à Montmirail. Un des trois sangliers n'était que blessé, et les chiens l'avaient pris ; on le leur livra dans la cour du château, au bruit des fanfares, avec une douzaine de lanternes pour nous éclairer.

Stanislas m'avait fait trembler toute la matinée par son intrépidité sur un terrain si dangereux ; c'est lui qui avait préparé à ces dames, placées aux fenêtres, cette fête tant soit peu rustique.

J'avoue que suis aise de voir mon fils aîné essayer ainsi ses forces à l'exercice de la chasse.

Sosthènes ne chasse avec nous qu'une fois sur

deux; il faut qu'il travaille, et il le fait de bon cœur, sans que jamais il y ait rien à lui dire. Cet exercice m'est nécessaire à moi-même, en reposant mon esprit et même mon corps.

LETTRE DE M. LE BARON DE WOLBOOCK

« Paris, 20 novembre.

« Monsieur le duc,

« J'ai été hier dimanche, avec mon fils, entendre « M. le baron Dupin; il y avait foule. Tout ce qu'il a « dit sur la mémoire, les vertus, la haute capacité, « l'amour du prochain de votre bon et illustre père « a été parfait; il a parlé de madame la duchesse, et des « bienfaits qu'elle répand sur Montmirail; il a rap- « pelé avec respect son noble refus d'être gouver- « nante du fils de Napoléon, et le choix qu'avait fait « de sa sœur celui auquel alors les rois ne refusaient « rien. Enfin il s'est étendu de la manière la plus « convenable sur l'amitié qui unissait les ducs de « Doudeauville et de Montmorency. Il a renouvelé « l'éloge de M. le duc de LaRochefoucauld-Liancourt. « Il a été fort applaudi lorsqu'il a lu une partie du « discours, à la Chambre des pairs, fait par M. le « duc de Doudeauville au sujet de la mort de M. le « duc de Montmorency; et enfin sur le contraste qui « existait entre les funérailles si touchantes de l'homme « de bien, et celles si turbulentes de ces niveleurs qui

« veulent faire descendre la société au degré respectif « de la position individuelle où se trouve chacun d'eux. « Cette thèse une fois posée, l'habile orateur a fait de « son mieux pour surmonter les obstacles que présente « l'état actuel des choses, en donnant un droit légi-« time au gouvernement du juste-milieu ; mais la lo-« gique était contre lui ; aussi laissant les principes « monarchiques de côté, ou plutôt oubliant d'en par-« ler, il a détourné la question en disant que Charles X « régnant il y a trois siècles, aurait été placé à côté de « Louis XII, le Père du peuple ; mais, ne connaissant « pas son siècle, il est devenu le roi le plus impopu-« laire qui ait jamais existé. Pourquoi? Parce qu'il a « craint et voulu éloigner des affaires la classe moyenne, « la classe moyenne qui, maîtresse des colléges électo-« raux, y nomma aussitôt le duc de Doudeauville mem-« bre du Conseil général, et beaucoup de personnes « illustres par leur naissance et leurs talents, etc., etc.

« Voilà, monsieur le duc, l'abrégé rapide d'un « discours qui a duré une heure et demie, et qui a « profondément ému toutes les classes du nombreux « auditoire, toutes les fois qu'il n'était question que « de celui dont mon cœur conservera un éternel et « respectueux souvenir.

« Nos bureaux sont organisés ; mais tous les ob-« stacles ne sont pas vaincus, croyez-le bien, et votre « présence est bien utile pour mettre fin à mille in-« trigues. »

Montmirail, 26 novembre.

Mon retour à Paris est impatiemment attendu pour la convocation de plusieurs conseils et assemblées. Cette vie est une véritable fatigue; mais elle est pour moi un devoir que je remplis de mon mieux, tout en regrettant la tranquillité de la campagne, où d'agréables promenades avec mon excellente femme, les journaux, des lectures, une nombreuse correspondance, quelques visites aux voisins et deux chasses environ par semaine, ne me laissaient pas le temps de m'ennuyer. Je me fais facilement à tous les genres de vie, et j'aime beaucoup ce séjour de Montmirail.

LETTRE DE M. LE COMTE DE VILLÈLE

« Morville, 7 décembre.

« Grand merci, mon cher Sosthènes, d'avoir songé « à nous du sein du bonheur à l'occasion de nos nou- « velles afflictions ; je reconnais là votre bon cœur. Ce « qu'il y a de plus triste, à mon âge, c'est la perte pres- « que journalière de quelque parent, de quelque ami ; « Dieu semble vouloir ainsi rompre à l'avance et « graduellement tous les liens qui nous attacheraient « à la vie qui nous quitte.

« Ces réflexions vous feront connaître combien je « suis loin d'être exposé au danger de ces flatteries

« avec lesquelles vous craignez qu'on ne m'abuse en « certain lieu ; croyez d'abord qu'on ne m'en adresse « de nulle part; on m'a toujours rendu la justice de « croire que ce ne serait pas me prendre par mon « faible; au reste, les flatteurs ne s'adressent qu'aux « puissants et aux heureux; je ne suis ni l'un ni « l'autre, ni ne le deviendrai. Je suis venu trop tard. « Avec vingt ans de moins, j'aurais peut-être pu « rendre encore quelques services à mon pays et à « mon prince, dans des circonstances que la Provi-« dence amènera, je l'espère, mais pour lesquelles « (arrivassent-elles bientôt!) je ne suis plus bon que « pour le conseil; j'en donne à ceux qui m'en de-« mandent; je le fais toujours avec franchise et com-« plet abandon. Personne ne saurait en abuser; au « lieu de me nuire, j'ose croire que, quelque lent « que ce soit, leurs indiscrétions ne pourraient que « m'être utile, en témoignant de mon désintéresse-« ment, de ma modération et de ma loyauté.

« Comme vous, j'ai bien gémi sur la chute et re-« chute de notre jeune prince; mais son âge, sa viva-« cité rendent de telles imprudences bien excusables « de sa part, et peut-être impossibles à prévenir par « ceux qui l'entourent.

« J'ai bien moins de relations de ce côté que vous « ne paraissez le penser; vous pouvez savoir que je « ne suis ni obsédant ni empressé; je fais, en géné-« ral, bien plus de réponses que de demandes, et ce « n'est pas à mon âge qu'on change de naturel.

« Montbel m'a donné les trois derniers jours des « trois mois qu'il a passés ici ; nous ne nous étions « vus qu'en société, et seulement un quart d'heure

« jusque-là; j'ai été fort content de cet excellent « homme, qui ne s'en fait pas accroire, et que j'ai re- « trouvé, au moral comme au physique, tel que je « l'avais laissé il y a quinze ans ; il a établi durant son « séjour ici deux de ses enfants, mis en règle les af- « faires de sa famille, et ne s'est nullement mêlé de « politique.

« Le duc de Valmy est venu chez moi, comme député « de la ville, pour y recueillir des renseignements sur « l'affaire du recensement, afin de la défendre si elle « était traitée à la Chambre; il s'est conduit fort con- « venablement, et sa position était délicate. Je lui ai « dit en toute franchise mon opinion, et sur ce qui était « proposé, et sur la conduite que je pensais qu'on au- « rait à tenir, en vue des circonstances graves, pour « l'ordre de choses qui semblait se préparer.

« J'ai reçu cet été bien des ouvertures et des « confidences, mais tellement incohérentes et oppo- « sées, même à quelques jours de distance, quoique « venant des mêmes personnes, qu'en vérité, il y a de « quoi gémir de voir l'influence du désordre d'idées « dans lequel se trouve le pays, réagir aussi fortement « sur les personnes qui, par leurs principes, leurs « devoirs et leur position, semblaient devoir échapper « à cette décomposition.

« Ce serait à désespérer du retour au bonheur, à « la réalité, à la vérité, à la justice et à tout ce qui « constitue une société, et sert de sauvegarde à un « peuple, si, comme vous le dites si bien, la Provi- « dence ne pouvait, au moment fixé par elle, nous « rendre nos têtes perdues, nous ramener dans la « voie du salut qui, pour la France, a été et sera tou-

« jours l'alliance du pouvoir du roi avec des garan-
« ties pour tous les intérêts, des libertés pour tout le
« monde.

« Adieu, mon cher Sosthènes; mille compliments
« affectueux pour vous et madame la duchesse de la
« part de madame de Villèle et de nos enfants, et
« de la mienne l'assurance du plus sincère attache-
« ment.

« Le comte de Villèle. »

---

29 décembre.

La séance royale vient d'avoir lieu, et un silence presque général annonçait assez la préoccupation des esprits.

La population en France, toujours empressée à se porter sur le passage de ses souverains, semblait indifférente à ce spectacle qui ne lui promettait ni dégrèvement, ni libertés. Les baïonnettes des soldats la tenaient partout éloignée ; toutes les précautions possibles étaient prises.

Le ministère a remporté le lendemain une victoire par la nomination de M. Sauzet comme président de la Chambre. Est-ce à dire que la corruption a pris la place de toute opinion? Le ministère est-il à jamais consolidé et passera-t-il la session?

Les discussions n'en seront que plus orageuses, et les grandes questions qui vont nécessairement se traiter mettront aux prises tous les intérêts, en blessant ainsi tous les amours-propres.

Il est à croire qu'on se dira réciproquement de dures vérités. M. de Lamartine se croyait certain de sa nomination ; je combattis son opinion chez madame Récamier. C'est un homme sans convictions bien arrêtées.

ANNÉE 1842

CHAPITRE PREMIER

2 janvier.

Triste année politique que celle qui vient de finir, semblable à l'agonie d'un corps qui tombe en lambeaux ; que sera celle-ci ?

Dieu le sait, et ses décrets éternels sont inconnus à l'homme ; mais il est à craindre que quelque crise terrible ne vienne nous sortir de la torpeur.

Le mal est dans cent mille individus, plus ou moins ; mais le corps de la nation s'améliore visiblement, et l'on entrevoit un but qu'on veut atteindre ; l'ordre est dans la pensée de tous, avec la crainte d'une révolution nouvelle. L'issue est incertaine ; mais c'est beaucoup de reconnaître le mal, et d'y désirer un

remède. On commence à comprendre, qu'il existe un centre d'intérêts communs autour duquel on peut se grouper.

Les fautes du gouvernement frappent tous les yeux; on le supporte encore, mais il est tombé dans un mépris absolu. Les factions peuvent nous agiter, et les sociétés secrètes poussées à bout, essayer un coup de désespéré; un moment de trouble violent peut surgir et nous bouleverser un instant, briser même le trône de juillet; mais non renverser l'édifice social que chacun est intéressé à soutenir.

La France peut encore vivre et reprendre, parmi les nations, le rang qui lui appartient; il y a lieu d'espérer de l'avenir, s'il est permis de craindre pour le présent; mais il est temps de dégager la royauté d'une impasse où elle s'avilit.

L'organisation du conseil d'État devrait être une des volontés positives d'un gouvernement sage.

Trop de lumières ne peuvent être apportées pour y concourir.

M. Vivien, qui a écrit sur ce sujet des pages vraiment instructives, dans la *Revue des Deux-Mondes*, serait bon à consulter.

Le conseil d'État devrait devenir une école utile et une condition nécessaire pour arriver à toutes les fonctions administratives, comme préfet, sous-préfet, ambassadeur, consul, etc.

Je crois qu'il y aurait économie et utilité, à diminuer le nombre des ambassadeurs; ce rang d'ambassadeur leur donnant trop d'importance à l'intérieur comme à l'étranger.

Il conviendrait de les remplacer par des chargés

d'affaires, avec des ambassadeurs extraordinaires et temporaires pour les cas d'urgence.

A tout il faut le temps; l'essentiel est de se tracer un plan, et de le suivre avec persévérance.

Chaque ministère devrait avoir son comité spécial tiré du sein du conseil d'État; aucunes lois ou ordonnances ne devraient être présentées ou rendues sans avoir été préparées et étudiées par ce comité; et après avoir passé à la sanction du conseil d'État en assemblée générale.

Le conseil d'État devrait avoir un président pris dans son sein, nommé à la majorité des voix, et surtout qui ne fut pas ministre.

Les ministres se réserveraient seulement le droit de s'y faire représenter, ou bien d'y assister comme simples membres.

C'est ainsi que tous les intérêts s'y trouveraient respectés, et conciliés sans influence fâcheuse ni arbitraire.

---

6 janvier.

Je vois souvent le baron de Richemont, qu'on appelle aussi le baron de Saint-Victor[1]. Ne le prévenant jamais, j'arrive toujours à l'improviste, et chaque nouvelle entrevue confirme mes convictions.

Seul dans une modeste petite chambre, il était au coin de son feu avec le père Morin, à mettre ses pa-

[1] Voir le douzième volume de mes Mémoires, page 545.

piers en ordre. Cette simplicité de mœurs qui n'ôte rien à la dignité de ses manières, me frappa. Éloigné de toute intrigue, tranquille et résigné, acceptant sans murmure le sort que le ciel lui réserve, ses jours se passent paisiblement sans aucun souci. Il travaille le matin comme un manœuvre pour mettre à exécution une importante découverte qu'il doit à une personne qui lui est dévouée ; c'est un moyen pour lui d'acquérir une indépendance de position qu'il ne veut devoir qu'à lui seul ; et souffrant sans jamais se plaindre, il n'a personne pour le servir.

Par quelles épreuves aura passé ce descendant de tant de rois, et que ne serait-on pas en droit d'attendre d'un pareil homme ?

Les souffrances des peuples, il les connaîtrait, comme aussi le moyen d'y remédier. Élevé à l'école du malheur, son cœur et ses oreilles pourraient-elles jamais se fermer au cri de la douleur ?

Ce qui me plaît, c'est que, malgré sa position plus que modeste, il conserve une volonté bien à lui ; toutes ses idées d'avenir sont pesées et arrêtées ; il sait entendre la vérité ; mais on ne pourrait jamais l'influencer contre sa conscience ; c'est elle seule qu'il croit et écoute ; ne demandant rien aux hommes qui lui ont tout refusé, il attend tout de Dieu seul ; et certes personne ne pourrait reconnaître ici le cachet de l'intrigue, encore moins celui d'une ambition quelconque.

Il croit à son avenir ; mais convaincu que les malheurs de la France pourront seuls la forcer à tourner les yeux vers lui, il redoute les malheurs qui lui rendraient le rang qu'il doit occuper.

J'ai connu bien des intrigants et beaucoup d'am-

bitieux ; mais un caractère aussi honorable et aussi soutenu, ne peut s'allier avec l'audace et l'imposture. Aussi, ma confiance commence-t-elle à être entière dans ce personnage vraiment miraculeux, comme mon admiration complète ; et chaque jour, je m'y attache davantage.

Qu'on m'accuse tant que l'on voudra de me laisser entraîner par mon imagination ; celui qui demande au ciel la lumière avec un cœur humble, n'a rien à redouter des ténèbres, ni de l'erreur. Je lui rapporte toutes les actions, comme toutes les pensées de mon cœur.

Puisse-t-il toujours me conduire !

LETTRE A LA REINE MARIE-THÉRÈSE

« Madame,

« Les circonstances m'ayant engagé à me retirer « depuis quelques mois, du terrain actif de la poli- « tique, je me bornais à chercher les moyens de me « rendre utile à mes semblables, lorsqu'une circon- « stance des plus extraordinaires, et dans laquelle j'ai « cru reconnaître le doigt de Dieu, est venue me tirer « tout à coup de mon repos.

« Votre Majesté se rappellera sans doute, que j'ai « toujours cru de la manière la plus positive : 1° que « Louis XVII avait été soustrait à ses bourreaux, et « qu'il était sorti du temple.

« 2° Que la mission de Martin avait présenté à son

« début tout le caractère de la vérité ; les autorités les « plus graves, en demeurèrent comme moi con« vaincues.

« Cette conviction intime m'engagea dans le temps, « à voir ce Naündorff, que je reconnus plus tard pour « un misérable imposteur ; et j'ai su depuis com« ment il s'était procuré les étonnants détails qu'il « donnait.

« Madame de LaRochefoucauld connaissait depuis « son enfance une femme âgée, fort respectable ; ma« dame la baronne de Villefavars, qui me parla de « Martin et de Louis XVII. Je lui dis : « — Je suis con« vaincu, madame, que la mission de Martin à son « début, lui venait du ciel, et que le malheureux « jeune prince n'est pas mort au temple; mais j'ignore « ce qu'il a pu devenir depuis qu'il en est sorti. — « Non certes, il n'est pas mort, me répondit la ba« ronne, je le connais depuis près de dix ans, voulez« vous le voir ? c'est un être admirable. »

« Comme je ne refuserai jamais de faire une dé« marche qui puisse me conduire à la découverte « de la vérité, je consentis à une entrevue, bien dé« cidé à ne m'avancer qu'avec une extrême réserve, « quelle que fut la confiance que devait m'inspirer « madame de Villefavars.

« J'ai donc vu, madame, le personnage dont on « me parlait avec un si vif intérêt, je l'ai examiné « avec la plus sévère attention ; j'ai lu le triste ré« cit de ses infortunes, et je n'ai pû m'empêcher d'ad« mirer en lui, l'esprit le plus élevé, le caractère « le plus noble et le cœur le plus généreux ; ne res« pirant que pour la France et pour la famille exilée.

« Soumis aux décrets de Dieu, il est exempt de toute « haine, comme de toute ambition personnelle ; reli- « gieux sans hypocrisie, comme sans ostentation, il « attend tout du ciel seul et ne se mêle à aucune in- « trigue ; dans une position pénible, il se suffit à lui- « même avec le plus grand courage et une admirable « résignation ; il ne demande rien, et n'accepte rien, « ne se plaignant jamais, et conservant toute la séré- « nité de son caractère au milieu des plus rudes « épreuves.

« Un pareil homme, au moins ne saurait être un « intrigant.

« Un curé respectable[1] qui a su que j'avais vu ce « personnage, m'a envoyé un travail qui établit sa « conviction, et je le joins à ma lettre avec le récit de « sa vie tout entière. Ce digne ecclésiastique le con- « naît depuis plus de dix ans, et il l'a toujours suivi « de près en éclairant ses démarches ; ce qu'il lui re- « proche est facile à expliquer, mais j'ai cru ne devoir « rien retrancher, tout devant servir à la manifesta- « tion de la vérité.

« Quand il parle politique, il se fait également re- « marquer par sa sagesse et sa modération, avec une « connaissance des hommes et des choses, qui m'é- « tonne, en prouvant l'élévation de ses sentiments et « de ses pensées. Il a une grande facilité d'élocu- « tion.

« — Vous me reprochez, me disait-il dernièrement, « de n'avoir pas travaillé plus activement à me faire « reconnaître ; vouliez-vous donc que je ressemblasse « à tous les intrigants qui ont pris mon nom? D'ail-

[1] L'abbé Nicod, curé de la Croix-Rousse, à Lyon.

« leurs, j'ai fait tout ce que je pouvais et devais faire « dans la cruelle position où l'on m'a placé; dans « toutes les occasions, j'ai protesté en France et aussi « à l'étranger; et mon existence est parfaitement con- « nue des souverains de l'Europe. Le ciel décidera de « mon sort; je lui demande tous les jours de me re- « tirer d'une terre où je n'ai versé que des larmes, et « de me réunir à ceux que j'ai tant aimés. Si la « France doit m'appeler un jour à son secours, l'ex- « cès du mal seul pourra la forcer à me reconnaître; « et je m'en afflige, loin de m'en réjouir. Alors « encore je ferai mon devoir, mes actions comme « toutes mes pensées n'auront qu'un but : le duc de « Bordeaux et la France que je chéris également. Je « plains ma sœur; et tout ce que je désire, c'est de la « rencontrer n'importe où, pourvu que ce ne soit pas « dans les États d'Autriche. Je connais son cœur et je « réponds qu'en dépit de toutes les oppositions, après « un quart d'heure d'entretien, elle sera dans les bras « de son malheureux frère. Le gouvernement fran- « çais, qui me connaît parfaitement, me laisse tran- « quille, car il a la certitude que je ne ferai aujour- « d'hui aucune démarche pour troubler le pays. »

« La tournure de ce personnage a une incroyable « analogie avec celle du duc de Berry, pour lequel il « conserve autant de reconnaissance que d'affec- « tion; et son écriture n'en a pas moins avec celle « si remarquable de Louis XVIII.

« Je ne me permettrai pas, Madame, d'émettre une « opinion, ne voulant, dans une telle cause, d'autre « juge que la Reine elle-même; mais c'est dans ma « conscience que j'ose en appeler à celle de Votre

« Majesté, et la supplier d'examiner avec une scru-
« puleuse attention une affaire qui lui a paru assez « grave pour ordonner naguère une enquête, que la « mort du duc de Blacas est venue seule interrompre ; « affaire que je considère comme méritant l'examen « le plus sérieux.

« Plusieurs autorités respectables, mortes ou vi- « vantes, ont affirmé cette existence qu'attestent au- « jourd'hui *une foule* d'individus ; le fait même de « cette existence, que le gouvernement connaît sans « l'inquiéter, est déjà une chose digne d'attention.

« Repousser tout examen, et se refuser à une entre- « vue que nul ne connaîtrait, serait assumer une ter- « rible responsabilité[1].

« Goritz est bien loin ; et il y aurait un avantage « immense à être sur le lieu où le drame doit tôt ou « tard se jouer.

« Les intérêts du duc de Bordeaux, loin d'être com- « promis, pourraient se trouver à jamais assurés.

« Dans tous les cas, Madame, j'aurai rempli un « devoir d'honneur et de dévouement, auquel mes an- « técédents comme mon âge donnent quelque gravité.

« Je suis, Madame,

« De Votre Majesté,

« Le très-humble et très-obéissant serviteur,

« LaRochefoucauld, duc de Doudeauville. »

[1] J'ai expliqué quelque part les motifs qui avaient décidé madame la duchesse d'Angoulême à ne pas reconnaître celui que je maintenais être son frère, et qui n'existe plus aujourd'hui.

11 janvier.

Il y a en France quatre partis bien prononcés qui la divisent dans la proportion de 1 sur 32 et de 1 sur 10. Ce sont les royalistes, — les patriotes, parmi lesquels se placent les bonapartistes, — les républicains, — et le juste-milieu.

Ce calcul est de la plus scrupuleuse exactitude; il est le résultat de minutieuses investigations, et des renseignements les plus positifs.

Certains esprits contesteront les faits ou chercheront à les dénaturer, comme ils firent en 1832, lorsqu'ils eurent l'imprudence, pour ne pas dire plus, d'attirer en France madame la duchesse de Berry. Ce sont, hélas, ceux-là même qui ont perdu la branche aînée, qui semblent la diriger encore aujourd'hui, et la maintiennent dans l'exil.

Depuis 1789, les puissances étrangères sont ennemies secrètes ou déclarées de la France; il n'en pouvait être autrement : les nouvelles doctrines qui la dirigeaient ne tendant à rien moins qu'à bouleverser le monde, et chaque souverain dut en préserver ses États, pour ne pas être entraîné dans la chute de la monarchie française; malheureusement tous s'y prirent mal. Au lieu de tracer une ligne de démarcation infranchissable au moyen d'un cordon de troupes régulières, échelonnées sur les frontières de la France, et de l'abandonner ensuite à elle-même, ils préférèrent lui faire une guerre d'extermination, dans l'espoir de profiter de ses dissentiments intérieurs

pour s'emparer de ce qu'ils trouveraient à leur convenance respective.

Après avoir déclaré à la face du monde, que la cause de l'émigration était la leur, ils trompèrent la noblesse et les princes, les exposant ainsi à commettre les fautes énormes, causes premières et principales de la réaction qui couvrit la France de carnage et de deuil, et lui livra plus tard l'Europe.

Croyant pouvoir facilement triompher d'une cause qu'on leur dépeignait comme légère, sans énergie et livrée à la plus dégoûtante anarchie, ils la provoquèrent insolemment, dans la persuasion qu'ils n'avaient qu'à se présenter pour l'anéantir ; de là les échecs terribles qu'ils éprouvèrent, et les désastres qui en furent la suite !

Après tant de calamités, la pensée de réduire à l'impuissance un peuple qui débordait de toutes parts, poussa l'Europe à se coaliser pour contraindre la France à rentrer dans ses limites, et l'empêcher d'opprimer ses voisins. Mais, pour atteindre ce but, les princes coalisés durent faire des promesses qu'ils oublièrent aussitôt qu'ils furent parvenus à renverser l'homme redoutable qui les faisait trembler depuis si longtemps. Non-seulement ils ne tinrent point leurs engagements, mais ils sévirent encore contre ceux qui les leur rappelaient. Nouvelle faute qui devait tout paralyser, quand les mêmes effets se produiraient ! C'est précisément le cas où ils se sont trouvés en 1830.

Il est facile de prouver aujourd'hui l'impossibilité d'une nouvelle coalition contre la France.

La Russie compte sous les armes un effectif réel de

cinq cent mille combattants, et non de huit cent mille comme on le prétend. Cette force, si formidable en apparence, est à peu près nulle, puisqu'elle est indispensable sur les lieux où elle stationne, et ne pourrait graviter sans danger pour la monarchie russe elle-même.

Et en effet la Russie est obligée d'occuper continuellement deux cent mille hommes au moins pour maintenir dans l'obéissance et conserver ses provinces asiatiques confinant avec la Perse, l'Inde et la Chine, et tenir en respect l'Angleterre, qui cherche continuellement à s'agrandir de ces côtés au détriment des uns et des autres.

Cent mille hommes sont disséminés le long et autour de la mer Noire, pour profiter des chances qu'offre la décrépitude de l'empire ottoman, qui tombe en ruines de toutes parts, tant par suite du caractère des Turcs que des dissensions intérieures et des innovations introduites par le Sultan actuel. Cinquante mille hommes sont employés à la guerre contre les Circassiens, qui en ont déjà exterminé autant.

Cinquante mille autres sont en réserve pour maintenir les Tartares et les Cosaques indisciplinés.

Cent mille sont placés dans la Lithuanie et la Pologne, pour contenir la turbulence de populations frémissantes, et toujours prêtes à se révolter.

Restent la garde, les invalides et les déserteurs colonisés, qui, dispersés sur une étendue de plus de cinq cents lieues, sont destinés à la défense des places fortes, et à prévenir les conspirations et les complots qui éclatent annuellement jusque dans l'armée.

La Russie, avec ses cinq cent mille hommes, ne

peut donc rien entreprendre en Occident; elle ne peut non plus disposer d'aucun de ses soldats sans s'exposer à une commotion intérieure, qui lui ferait perdre en ce moment le fruit de tant de sacrifices, et d'une politique si prudente et si tenace. La jactance de ses publicistes ne peut en imposer qu'aux trembleurs du juste-milieu.

D'ailleurs, les finances de cet État sont épuisées; et il se passera bien des années avant qu'il puisse intervenir en faveur de qui que ce soit.

Compter sur la Russie pour une diversion en Occident est une duperie; elle ne peut ni ne veut s'en occuper autrement que par des notes diplomatiques. Son arrogance factice cache sa faiblesse réelle...

L'Occident est trop civilisé pour ses serfs, et elle se gardera bien de commettre la faute que fit Alexandre en introduisant ses esclaves parmi les hommes éclairés; ce contact a été funeste à son despotisme; et, tôt ou tard les Czars, ses successeurs, en subiront les conséquences.

La Prusse a sous les armes environ trois cent mille hommes qui lui sont indispensables pour contenir l'esprit remuant de la partie de la Pologne qui lui appartient, et aussi de ses provinces. Le Roi avait solennellement promis, en 1813, lorsque toute l'Allemagne répondit à son appel, de lui accorder, ainsi qu'à son peuple, certains priviléges et quelques franchises. La lutte terminée, le monarque ne voulut plus entendre parler de concessions, ce qui excita un mécontentement général dans ses États. Ce prince est continuellement obligé de se tenir en garde contre ses propres sujets, qui n'attendent que l'occasion ou sa mort

pour réclamer l'exécution de ses promesses de 1815.

Cette puissance ne peut ainsi prendre le parti de qui que ce soit ; et les fanfaronnades de sa diplomatie ne peuvent tromper personne. La Prusse, épuisée par la longue occupation des armées françaises, est impuissante à cette heure, et elle se gardera bien de courir les chances d'une intervention qui pourrait lui être funeste sous tous les rapports, sans aucune espèce de compensation.

L'Autriche dispose de quatre cent mille hommes ; mais elle est forcée d'en laisser stationner cent mille en Transylvanie et dans les autres provinces qui confinent à la Turquie.

Cent mille pour contenir l'Italie, qui est toujours à la veille de se soulever pour secouer le joug de fer qui pèse sur elle.

Cent mille pour tenir dans l'obéissance les provinces inhérentes, qui n'attendent qu'une occasion pour se soustraire à sa domination.

Cinquante mille hommes et la garde sont indispensables pour la défense de ses places fortes, et les garnisons de l'intérieur de ses États héréditaires.

Elle ne pourrait, à la rigueur, disposer que de cinquante mille hommes qu'elle ferait sortir sans crainte. Le voudra-t-elle ?

Croit-on qu'on ait déjà oublié les terribles leçons que la France lui a données de 1791 à 1815 ; et qu'elle irait de gaieté de cœur sacrifier les avantages qui lui ont été assurés par le congrès de Vienne et les traités de 1815, aux hasards d'une entreprise dont elle ne retirerait aucun profit ? C'est connaître bien peu la politique tortueuse et cauteleuse de cette mai-

son que de penser qu'elle agirait avec autant d'imprévoyance dans un moment où l'Europe est dans une espèce de fermentation qui amènerait certainement une conflagration générale dont il n'est pas donné à l'homme de prévoir les conséquences.

L'Angleterre, malgré sa marine et ses richesses, est maintenant dans un tel état de dissolution et d'anarchie, qu'il lui serait impossible de rien tenter sur le continent, et surtout contre la France; l'état de ses finances et de sa dette la retient forcément, et toute sa bonne volonté ne saurait suffire; elle se verrait réduite à pirater et à bloquer nos ports, triste ressource qui l'exposerait à la perte infaillible du Canada, de l'Irlande et peut-être d'autres colonies qui profiteraient du moment pour se séparer violemment de la métropole, ce qui porterait le dernier coup à cette puissance qui n'est forte que par l'union.

On ne doit donc pas compter sur l'union agressive de ces potentats; ils sont forcés, par leur position actuelle, de rester dans une complète inaction.

Une autre cause qui empêche les souverains de se coaliser, et qui paralyse toutes les velléités qu'on peut leur soupçonner, c'est que le motif qui les poussa à envahir la France en 1814 et en 1815 n'existe plus. La politique de chacun en particulier a subi des modifications telles, qu'ils ne pourraient plus agir de concert; et sans ce concert ils seraient indubitablement écrasés par une nation qui a la science et le sentiment de sa force, et qui les fait encore trembler, malgré la pusillanimité de son gouvernement.

Si les puissances étrangères avaient cru pouvoir attaquer la France avec succès, elles l'eussent fait en

1830, alors que la position pouvait, du moins en apparence, leur offrir quelques chances de réussite ; mais elles redoutaient un contact et une propagande bien plus dangereux pour elles que des armées !

La France, forte de sa population, de son territoire et de son union, ne craint personne ; tranquille, parce qu'elle espère, on la verrait se lever en masse pour repousser toute agression, et, se rappelant qu'elle a vaincu plus d'une fois l'Europe coalisée contre elle dans ses mauvais jours, elle retrouverait le chemin des capitales qu'elle a déjà visitées; et nul ne peut prévoir quelle serait pour les trônes l'issue d'une lutte imprudemment engagée.

La population et la force de ce royaume de France sont telles qu'il peut en quelques mois se débarrasser de tous les obstacles capables de paralyser son élan, et vomir cent vingt mille hommes sur les États des agresseurs. Qui arrêterait la marche de ce torrent dévastateur, surtout lorsqu'il se fera précéder d'un appel à la révolte chez tous les peuples qu'il rencontrera ?

Une agression contre la France n'est plus possible. Les puissances étrangères ne peuvent se coaliser de nouveau, et disposer d'un effectif armé assez considérable pour oser l'attaquer dans l'état actuel des choses et des esprits.

La moindre démonstration serait suivie d'une commotion qui ébranlerait le monde, et renverserait tous les trônes ! Il y a là ample matière à réflexions.

J'aborde la grande question d'intérieur :

Une dynastie dont le chef a fait tant de concessions dans l'espoir de contracter des alliances avec les mo-

narques étrangers, et de se faire adopter par eux; une dynastie improvisée et imposée à la France étonnée et alarmée par deux cent dix-neuf députés sans mandat; une dynastie qui scandalise le monde par le cynisme de la plus monstrueuse ingratitude; cette dynastie rend la France le sujet de la pitié de l'Europe. Le malaise est général, incontestable; tout le monde convient que la position n'est pas tenable; mais on est retenu par l'incertitude de l'avenir, et par les prétentions des partis qu'on n'espère pas pouvoir concilier avec la sécurité de tous.

Les uns voudraient rencontrer un homme qui réunit naissance, droit, probité, courage; les autres se contentent de gémir et laissent tout faire.

Les républicains, ou se prétendant tels, ne désirent que l'égalité; mais quelle égalité? On leur ferait beaucoup trop d'honneur en ne les considérant que comme des cerveaux creux, malades ou fêlés.

Le juste-milieu, composé d'employés de toutes les classes et de ceux qui vivent d'abus, ne connaît que le pouvoir qui paie, et il se rangera toujours du côté du plus fort.

Cette situation nettement tracée, que reste-t-il à faire?

Qui mettra-t-on à la place des d'Orléans, dont la chute est inévitable?

Les royalistes veulent l'exilé de Goritz.

Les patriotes, un honnête homme sans antécédents fâcheux.

Les républicains, personne.

Le juste-milieu, sauf quelques exceptions, celui qui l'engraissera et le laissera vivre.

Cherchons :

Où est l'homme honnête et sans antécédents fâcheux, au moins politiquement parlant.

La prudence et la dignité de la France exigent qu'elle choisisse celui qui réunit le droit à la naissance et aux qualités personnelles.

Le trouvera-t-on dans la famille de Napoléon ?

Mais cette famille ne doit son illustration qu'au génie de l'homme étonnant qui l'a tirée du néant.

Un de ses membres qu'on investirait de la magistrature suprême, seulement parce qu'il en fait partie, se garderait bien de répudier les principes gouvernementaux et les traditions du grand homme ; il régirait la France à l'aide des baïonnettes, ce qui occasionna en partie la désaffection et la chute de Napoléon.

Le prendra-t-on dans la famille exilée en 1830 ?

Le jeune Henri, espérance à venir de notre belle France, a de brillantes qualités ; mais on le croit à tort soumis à l'influence d'alentours connus par des idées que quelques journaux ont eu la maladresse de prôner, comme le seul gouvernement possible, à la face d'une nation qui est attachée à ses institutions tout imparfaites qu'elles sont, et qui n'y renoncerait que par la force ; il est extrêmement fâcheux pour ce prince si sage et si distingué de n'être secondé que par des organes dont la persistance à continuer des publications de ce genre, produit le plus fâcheux effet.

Véritable calomnie quand on connaît son caractère.

Existe-t-il un homme qui réunisse le droit à la naissance et aux qualités personnelles ? — Oui. — Quel est-il ?

Le fils de Louis XVI.

Mais il est mort, dit-on, depuis plus de quarante ans. On est en mesure de prouver le contraire.

Continuons :

Si une assemblée quelconque s'avisait de prononcer la déchéance du roi des barricades et d'appeler le jeune Henri, en comptant sur l'appui de l'étranger, on verrait toute la France se lever en masse pour repousser un prince qui se présenterait avec une telle escorte. C'est vainement qu'on soutient que l'esprit public et l'opinion sont affaissés sur ce point; c'est là l'utopie de quelques-uns des conseillers de Goritz.

Quelques personnes pensent qu'en se portant dans le midi de la France, on aurait l'espoir de le soulever et d'y rencontrer de nombreux auxiliaires. On a donc déjà oublié 1815 et le bourg du Saint-Esprit. Peut-on méconnaître à ce point l'état actuel de ces provinces.

Le peu qui reste d'ouvriers dévoués à la légitimité est caduc ou désenchanté; et généralement la jeunesse est acquise aux idées nouvelles. Nul ne bougera, si ce n'est pour fondre sur l'ennemi commun. La conduite et les tergiversations de quelques partisans de la Restauration ont semé la défiance dans ces contrées jadis si royalistes, et il n'y a plus rien à en attendre.

Supposons pour un instant et contre toute probabilité, qu'Henri V montât contre son gré, sur le trône de ses pères, par la force des baïonnettes étrangères ; y serait-il tranquille ? Le contraire est certain ; il se verrait en butte à des attentats continuels; et il succomberait à la peine, aussitôt après la retraite des étrangers qui l'auraient ramené.

Vouloir régner sur une nation malgré elle est plus qu'une imprudence, plus qu'une folie.

Il existe dans tous les cœurs français une aversion invincible contre la politique et les troupes étrangères ; et ils feraient tout pour secouer leur joug. Le souverain ramené par l'étranger serait ainsi en lutte permanente et perpétuelle avec la nation. Un trône à ce prix est trop cher, et nul n'en voudrait ; moins Henri V que tout autre. De toutes les garanties, son cœur si loyal et si français est la meilleure.

Le système actuel a bien pu matérialiser et corrompre nombre de consciences qui ne demandaient qu'à se vendre ; mais on verra la France se relever, fière de ses vertus et d'une splendeur que rien ne saurait éclipser.

Croire qu'une minorité de députés pourrait encore par sa seule volonté renverser le chef de l'État, et lui substituer un prince quelconque, c'est une niaiserie ; on ne le souffrirait pas une seconde fois. D'ailleurs, ces députés ne feront rien ostensiblement ; ils formeront secrètement quelques désirs ; mais jamais ils n'agiront au grand jour et avec vigueur ; ils ne sont pas taillés pour cela. Un souffle suffirait pour anéantir ces trembleurs ; et le prince qui serait assez confiant pour compter sur de tels auxiliaires, ne ferait que compromettre sa cause.

Le retour de la branche exilée est impossible s'il n'est préparé de longue main par un prince qui ne soit ni suspect, ni redoutable à la nation; on l'a nommé : il est connu, il aime les siens, et après Dieu et la France, il ne veut vivre que pour eux ; il fera tout pour les rapprocher de sa personne ; mais pour obtenir ces résultats, il lui faudrait un peu de temps et la bienveillance de ses parents. Les exilés devraient tout

faire pour qu'il soit authentiquement reconnu par eux, afin qu'il puisse agir, car de lui seul dépend actuellement tout l'avenir de la race. Henri V est son unique pensée.

Qu'on se pénètre bien de cette vérité, et qu'on se conduise en conséquence.

La France est à la veille d'une catastrophe ; la couronne sera de nouveau traînée dans la boue ; mais si le ciel, en 1830, a pu montrer aux rois et aux peuples consternés comment, dans sa colère, il dispose parfois des couronnes, on peut espérer qu'il n'agirait pas de même aujourd'hui !

La France ne se laissera plus imposer un chef par une poignée de factieux ; il sera choisi par la nation entière après avoir été consultée. Ce nouveau baptême sanctionnerait le droit du fils du roi martyr, qui serait certainement confirmé dans sa dignité héréditaire, parce qu'il deviendrait une nécessité à laquelle on ne pourrait se soustraire.

Louis XVII ne pourrait arriver au pouvoir qu'à la suite d'une commotion qui renverserait ce qui est; commotion inévitable. Pour parer à ce malheur qui bouleverserait tout, il faudrait que sa famille se prêtât à son désir, si elle veut qu'il se mette sur la brèche, car c'est le seul moyen de tout concilier, et d'empêcher une explosion générale. Maître du terrain, il pourrait prendre les mesures les plus convenables pour amener les résultats qu'on a droit d'attendre d'un acte aussi éclatant, et qui ensevelirait tout le passé dans un éternel oubli ; lui seul peut justifier le retard qui y aura été apporté, justification qui sera complète et agréée de tous. Qu'on se hâte si on veut arriver à temps.

Je sais que cette opinion ne sera pas généralement partagée. Résultat d'un examen sévère et de profondes convictions, je n'ai pas dû la dissimuler, et j'avoue que je trouve dans ce fait, tout extraordinaire qu'il paraît, l'explication de bien des événements.

LETTRE A M. LABBÉ NICOD, CURÉ DE LA CROIX-ROUSSE

« 17 janvier.

« Votre lettre est admirable, monsieur le curé; mais « il faut encore du temps pour que le tout parte « tandis qu'on copie le premier travail, le second s'a- « chève.

« La seconde lettre est précieuse en vous montrant « tout entier, et quelques propos tenus ces jours-ci, « et que j'ai blâmés avec mon indépendance ordi- « naire, m'ont prouvé que toutes vos réflexions étaient « loin d'être erronées.

« Pardonnez-moi de n'être pas tout à fait de votre « avis sur un fait. Quels que soient les décrets du ciel, « je m'y soumets complétement, lorsque vous me par- « lez en son nom; mais lorsque vous me parlez au « vôtre seul, quelle que puisse être la confiance que « m'inspire votre caractère, je dois réfléchir, et tout « tenter pour m'éclairer [1].

« Si l'on nous croit, nous en bénirons le ciel; et si

[1] On reconnaitra, je l'espère, mon impartialité, comme mon peu de disposition à me laisser entraîner et diriger en aveugle par ceux même qui doivent m'inspirer le plus de confiance.

« l'on nous conservait quelque rancune, que nous im- « porte ? Nous aurons fait notre devoir. Je me suis donc « décidé à donner à lire au baron votre lettre, avec « quelques commentaires. Il vous conserve, malgré « tout, une tendre affection, et il parle de vous de « la manière la plus honorable ; mais en toute fran- « chise, je vous dirai qu'il vous reproche de ne plus « vous être contenté du rôle de conseiller, et d'a- « voir cherché par vos interprétations à l'abuser « sur un fait qui a eu de tristes conséquences. A cet « article de ma dernière lettre, vous ne répondez « point ou faiblement.

« La lecture de votre lettre si intéressante m'a « inspiré de sérieuses pensées ; et un moment, je me « serais senti affaibli, si toute ma force ne venait d'en « haut. Si je doute de moi-même, je ne puis douter « du ciel.

« Je suivrai donc ma ligne avec prudence et discré- « tion. Je fais connaître au baron plusieurs personnes « plus ou moins importantes par leur position.

« Sans doute il faut attendre les événements ; mais « il est sage de les préparer.

« Je n'ai rien à craindre des hommes, ne me li- « vrant à aucune intrigue ni conspiration ; mais j'é- « lève mon âme vers le ciel, le priant de soutenir « ma faiblesse et de m'éclairer.

« Mon opinion est la vôtre sur le résultat des dé- « marches ; mais du moins, je le répète, nous aurons « fait notre devoir. »

LETTRE A M. LE COMTE DE MONTBEL

« Paris, 22 janvier.

« Il y a des siècles, mon cher comte, que je ne « vous ai parlé de ma tendre affection ; mais mal- « heureux d'avoir été si cruellement justifié, il ne me « reste plus qu'à garder le silence, lorsque toutes les « paroles deviennent inutiles. Vous savez cependant « que je vous ai parfois donné quelques avertisse- « ments utiles ; et vous, mon ami, vous voulez bien « ajouter quelque prix à mes paroles.

« Eh bien que, dans ce moment, on surveille « notre jeune prince ; il y a d'horribles machinations « contre sa personne, et le plus coupable n'est peut- « être pas celui qu'on devrait supposer.

« Nous autres royalistes, nous sommes bien im- « prévoyants ; mais il est vrai d'ajouter que tous les « partis le sont également. La fureur des factions est « au comble ; et il est hors de doute que, dans un « temps donné, le désespoir leur fera tout oser, tout « tenter.

« Je regarde par la fenêtre, armé d'une longue- « vue, et j'aime trop notre jeune prince pour ne pas « songer à lui sans cesse ; croyez-moi, la girouette a « tourné, et le vent qui souffle du nord n'est plus « aussi contraire, tant s'en faut.

« Il faut marier notre Henri, et la princesse Alexan- « dra ne serait pas à dédaigner. Si elle le voulait, on « ne s'y opposerait pas. Le sommeil n'est pas général.

« Le gouvernement marche sans songer au lende-

« main, mais fort inquiet du jour; et il est impos-
« sible que les choses aillent longtemps ainsi. Le ciel « semble se réserver à lui seul le dénouement du « drame qui se joue.

« Ce n'est pas un motif pour s'endormir; et pourtant « à qui parler, lorsque personne n'écoute? Je ne vous « charge d'aucune commission, seraient-elles seulement entendues! Le frère et la sœur ont toutes mes « pensées comme toutes mes sympathies; et vous, cher « comte, toute mon affection. »

LETTRE A M. CHARLES DE SCHOULTZ

« Paris, 17 janvier.

« Je vous envoie, mon cher Charles, un aperçu « que je crois exact, désirant qu'il intéresse vous et « *vos amis*, en inspirant quelques pensées utiles et « vraies; je le joins à ma lettre.

« Mes recherches semblent confirmer chaque jour « ce que je ne faisais encore que pressentir, lorsque « je vous écrivis.

« Je ne néglige rien pour arriver à la découverte « d'une vérité qui faciliterait tous les intérêts d'Henri V, « et les affirmerait à jamais.

« En effet, tout devient plus simple et plus sûr, avec « un homme de cinquante et quelques années, doué « des plus hautes lumières, qu'avec un jeune homme « de vingt ans, quelque distingué qu'il puisse être.

« Si, comme tout porte à le penser, le fils du roi « martyr a été arraché à ses bourreaux, et vit encore, « après avoir miraculeusement échappé à toutes les « épreuves, une précieuse expérience lui est acquise; « il a tout vu, tout connu, tout retenu, tout pardonné, « tout jugé, avec une sagesse au-dessus de l'ordi- « naire.

« Les révolutions même le rendront plus cher à la « France qui ne peut avoir aucun sujet de défiance « contre lui, puisque, resté constamment en dehors « de tout, il arriverait pour tout réparer, pour tout « consolider, libre de tout engagement, et prenant « sans préjugés aucuns, les hommes et les choses tels « qu'ils sont, quitte à tout fonder sur des bases aussi « équitables que solides; car fort heureusement, tout « est à faire : ce qui est plutôt un bien, avec un « peuple que l'expérience a rendu sage.

« Rempli d'amour pour Henri V, mais d'un amour « éclairé, il n'a point voulu et ne veut point se marier, « persuadé que le ciel lui réserve le grand rôle de « réparateur et de pacificateur ; bien décidé, du reste, « à n'accepter la couronne que d'une manière tran- « sitoire, et résolu à la placer sur la tête de celui « qu'il a adopté pour fils, le jour où, le mal étant « réparé, le bien se trouverait aussi à jamais as- « suré.

« Louis XVII est sorti du Temple, c'est un fait; et il « vivait sous le règne de Louis XVIII, c'est une vérité « non moins positive. Au reste, les souverains ont « connu cette existence précieuse autant que miracu- « leuse. L'Autriche l'a retenu sept ans prisonnier « sans vouloir, ni pouvoir le juger. Une foule d'indi-

« vidus de toutes les classes, de toutes les conditions,
« de toutes les opinions, connaissent le duc de Normandie, et gardent sur son compte, avec des membres influents du clergé, le plus religieux silence.

« Vous comprendrez à quel point cette question est « délicate, surtout pour moi; mais rien ne peut « m'arrêter pour arriver à la découverte de la vérité.

« Du reste, je n'ai rien à craindre; on ne verra « jamais mon nom, ni ma personne mêlés à une conspiration; et dans la conviction intime des événements qui ne peuvent tarder, j'attends patiemment, « vous renouvelant l'expression de mon affection sincère.

« Si vous me dites que c'est sur Goritz qu'il faudrait surtout agir, je vous répondrai que j'ai déjà « écrit à ce sujet.

« La France peut seule se sauver elle-même, sans « secours d'aucun auxiliaire; et le jour qui ne peut « être éloigné où, par une circonstance quelconque, « elle se trouvera réunie pour discuter librement « sur ses intérêts, son salut est certain, et le repos de « l'Europe assuré..... Que l'Europe cesse donc de « voir dans la France une ennemie dont chacun doit « chercher à abattre la puissance; qu'elle y voie « plutôt un gage de sécurité comme de tranquillité « et de bien-être général!

« Les factions cherchent en vain à l'agiter. Son « bon sens, comme sa raison, finira par triompher « de tous les obstacles; chaque jour elle s'éclaire.

« La Russie et la France unies par un traité aussi

« équitable que juste, feraient un jour la loi au « monde, en conciliant tous les intérêts.

« Le principe de la légitimité est la seule base pos- « sible de ce traité, comme du repos de l'Europe.

« Ce principe qui semble reposer aujourd'hui sur « la tête de Henri V, se trouverait à jamais consolidé « par un mariage qui unirait intimement la Russie et « la France.

« L'abîme est partout sous les pas de celui qui « marche en dehors de la vérité ; flatter les souve- « rains, ce n'est pas les servir. »

---

25 janvier.

Je continue à m'occuper, avec l'indépendance de mon caractère, de l'affaire du baron de Richemont ; et chaque jour vient, en éclairant mes doutes, les changer en certitude.

J'ai cru essentiel de le faire connaître à quelques personnes, toutes également frappées de la sagesse comme de la supériorité de l'esprit du baron ; et je n'en parle qu'à des amis sur la discrétion desquels je puis compter. Plusieurs de ceux qui ont plus ou moins d'influence sur moi, font tout au monde pour m'arracher à mes recherches, et ne négligent aucun moyen de me détourner de la marche que je suis très-décidé à suivre.

Ma réponse est nette et positive.

« — Si je voyais, dans tout, la main de l'homme, je « douterais ; mais un pareil événement me paraî-

« trait tellement l'œuvre de Dieu seul, que j'es-
« père.

« J'invoque le ciel avec foi et humilité; que puis-je « craindre? Nulle pensée personnelle ne me fait agir; « je n'ai rien cherché; les événements sont venus me « trouver, et l'amour seul de la vérité me dirige; rien « ne m'arrêtera, ni des craintes puériles, ni la pensée « de risquer le certain contre l'incertain, en compro- « mettant mon avenir. »

LETTRE A L'ABBÉ NICOD, CURÉ DE LA CROIX-ROUSSE

« Paris, le 26 janvier.

« Je m'afflige, monsieur, de votre état de souffrance. « Ménagez une santé si précieuse, et croyez qu'il ne « peut me rester aucun doute sur un si noble carac- « tère, et sur vos intentions pures et désintéressées, « comme aussi sur l'identité du personnage en ques- « tion.

« Je suis trop franc pour ne pas vous dire que je « m'étais affligé d'une lettre que vous aviez écrite, et « qui avait fortement blessé le baron : tout devant être « grave dans une matière qui l'est autant.

« Ses défauts même serviront à son avenir; mais « il faut connaître les hommes, et les prendre tels « qu'ils sont; quelquefois pour vouloir trop presser, « l'on recule.

« Le zèle le plus pur ne doit pas franchir certaines « limites; et cette fierté que parfois je blâme sans

« ménagements, me cause une sorte de joie, en regard
« d'une position si précaire.

« Vous me pardonnerez, n'est-ce pas, de vous par-
« ler aussi librement ; mon respect égale ma confiance,
« mais je veux et je dois obéir en tout à ma conscience.
« Si je crois et j'espère, c'est précisément parce que
« depuis longtemps je pensais que le ciel se réser-
« vait à lui seul la manifestation de sa puissance.

« Cependant, parfois, je me sentirais intimidé, si
« je ne rallumais mes forces au flambeau de la vé-
« rité. C'est elle que je cherche avec humilité et per-
« sévérance ; le ciel ne permettra pas que je m'égare.
« Aussi persévérerai-je, malgré le blâme sévère de
« quelques personnes graves que je suis habitué à
« croire. Dieu vous a envoyé à temps pour soutenir
« ma faiblesse ; si je blâme quelque chose, ce qui
« m'arrive parfois, j'admire cependant une surpre-
« nante résignation et une confiance sans réserve en
« Dieu.

« Je viens de lire le dernier envoi avec la plus sé-
« vère attention. L'heure finale est marquée ; tâ-
« chons d'y arriver avec un cœur pur, et le regret
« sincère de nos fautes.

« Je compte toujours sur vous avec estime et con-
« fiance. »

LETTRE A M. LE GÉNÉRAL MARQUIS OUDINOT

APRÈS LA LECTURE DE SA BROCHURE SUR LES REMONTES.

« Avant tout, grand merci de votre souvenir, cher « marquis ; je viens de vous lire avec une sévère at- « tention, et ce sujet que moi aussi j'ai beaucoup mé- « dité, m'intéresse vivement.

« On voit que vous ne traitez jamais une question « sans la bien connaître ; mais j'aurais désiré, je « l'avoue, que vous eussiez envisagé celle-ci d'une ma- « nière un peu plus générale, et non pas unique- « ment sous le rapport de l'armée.

« Homme spécial et un des plus justement appré- « ciés, vos connaissances vous placent à un point de « vue plus élevé. Vous ne pouviez attaquer trop sévè- « rement l'administration des haras, pitoyable depuis « tant d'années dans son système comme dans sa mar- « che et ses tergiversations, malgré quelques amélio- « rations partielles. Pourquoi ne pas lui avoir repro- « ché ?

« 1° De faire payer le paysan pour le saut des ju- « ments ; c'est une pauvre ressource pour le trésor.

« 2° La suppression des primes indispensables dans « certaines localités surtout ;

« 3° L'acquisition des étalons bien au-dessus des « besoins ;

« 4° Les courses des chevaux de deux ans et demi « et trois ans, ce qui les énerve sans nécessité.

« 5° La manie si préjudiciable d'imiter nos voisins « qui ne savent que faire de leur or ;

« 6° Celle de faire des chevaux de course, race qui « nous est parfaitement inutile. Les chevaux de pur « sang nécessaires pour la production ne devraient ja- « mais être croisés chez nous avec des juments de » pur sang, à moins que ce ne fût pour produire des « étalons.

« 7° Enfin un manque total de vues arrêtées, et de « système fixe.

« Les courses sont plus nuisibles qu'utiles, en dé- « courageant la foule des éleveurs au profit de trois « ou quatre, toujours certains de remporter les prix, « qu'il serait préférable d'appliquer aux plus belles « productions.

« Il serait bien plus utile et plus approprié à nos « besoins et à notre sol de faire des courses de fond.

« Vous sacrifiez trop facilement, à mon avis, les che- « vaux de carrosse; la race unique en Europe de « nos chevaux de poste, et aussi celle inimitable de « nos magnifiques chevaux de charrettes, race que « l'Europe entière nous envie, et qui est un puissant « moyen d'exportation.

« Entrer dans ces détails, cher marquis, c'est bien « vous prouver l'attention que j'ai apportée à cet « écrit, rempli, du reste, des vues les plus sages et « les meilleures pour l'application.

« Pour arriver à quelque chose de bien et de du- « rable, il faut trancher dans le vif. En changeant « de mains, l'administration des haras détruira-t-elle « les abus monstrueux qui existent?

« C'est au moins une question qui demande un « examen approfondi, et que je n'ai pas assez étudiée « pour la trancher. »

9 février.

Je viens de brûler des milliers de rapports de police plus ou moins insignifiants; parmi ces papiers, j'en ai remarqué beaucoup concernant des Espagnols, qui sous la Restauration se mêlaient aux conspirateurs.

Ceux de ces papiers que j'ai triés, un peu au hasard en les parcourant à la hâte, ont cela de curieux, qu'ils prouvent que, malgré la confiance de Charles X, les personnages surveillés étaient précisément les mêmes qui ont fait plus tard la révolution de 1830, à laquelle il reste évident que la famille d'Orléans se préparait depuis longtemps, et qui se sont vantés sous Louis-Philippe d'avoir conspiré pendant quinze ans contre les Bourbons.

LETTRE A M. LE COMTE DE MONTBEL

« Paris, 10 février.

« Mon opinion sur le duc de Lévis a été trop jus-
« tifiée pour qu'il soit utile d'insister. Quant au bon et
« vertueux Brézé je n'en parle que pour mémoire; mais
« un choix qui tomberait sur lui, produirait le meil-
« leur effet à l'intérieur comme à l'étranger, en répon-
« dant à toutes les exigences, et ne pouvant froisser
« qui que ce soit. Ce choix serait aussi avantageux que
« précieux pour notre cher prince; et il le ferait

« heureusement connaître, en lui faisant beaucoup
« d'amis, car le marquis de Brézé a des relations
« avec des gens de toutes les opinions, qui respectent
« d'autant plus la sienne, qu'il n'a jamais froissé per-
« sonne; il a un grand usage des hommes, et connaît
« bien la situation du pays. Sa politique est sage,
« et on n'a pas plus d'usage du monde. Il est pro-
« fondément religieux sans aucune exagération. Peut-
« être mettra-t-il en avant sa santé, qui demande des
« soins faciles à prendre; mais, en résumé, il obéi-
« rait à une injonction formelle, et un choix meilleur
« sous tous les rapports ne peut être fait; je dirai
« même que c'est le seul possible dans les circon-
« stances actuelles. Ajoutez que si nos espérances de
« mariage avec la Russie se réalisaient, nul autre ne
« pourrait le remplacer en pareille occurrence; et
« le marquis de Brézé serait en tout point le meilleur
« conseil.

« Voilà dix-huit mois que je travaille en silence à
« amener une union qui serait une si grande affaire
« pour le présent comme pour l'avenir.

« Dieu protége notre jeune prince, auquel je suis
« si sincèrement et si tendrement dévoué; et vous,
« cher, vous savez si je suis vôtre à la vie et à la
« mort.

« J'avais trop bien prévu la suite des fausses me-
« sures qui ont été prises à Paris. On voudrait au-
« jourd'hui pousser notre ami à y revenir; mais je
« le crois trop sage pour donner dans le panneau,
« à moins que ce ne fût pour dire formellement :
« — J'ai fait tout ce qu'on a voulu, mais maintenant
« je vais faire ce que je crois utile. »

« Tout concourt à rendre possible le départ du mar-
« quis de Brézé. Son terrain lui manque, et la ré-
« solution formelle des journalistes de ne plus parler
« de la Chambre des pairs fait qu'il ne peut presque
« plus y rendre de service. »

---

15 février

Un de mes anciens compagnons de prison, voué à l'opinion républicaine modérée, est venu avant-hier me voir; et, entre autres choses, il m'a dit : « — A
« propos, je connais le baron de Richemont, et j'ai
« été en prison avec lui ; c'est un homme fort esti-
« mable, vivant de peu, et ne demandant rien à per-
« sonne ; il n'y a pas un doute sur son identité ; nous
« en étions tous convaincus, Gisquet et le gouverne-
« ment comme nous ; j'en ai la certitude ; beaucoup
« de personnes le connaissent. »

Ne voulant pas me livrer, j'ai demandé des renseignements plus complets que l'on doit m'apporter. J'attends les événements, toujours disposé à me conduire dans l'action en homme d'honneur et de caractère, sans jamais manquer à mes opinions.

---

17 février.

Le gérant de la *Gazette de France* vient d'être condamné à un an de prison et quatre mille francs d'amende.

Chose étrange, ce journal est condamné pour un article *non publié*. Jusqu'où va la passion aveugle de M. Guizot ! La Restauration n'aurait pas osé aller aussi loin. Une imprudence aussi téméraire, en irritant les esprits au dernier degré, doit nécessairement porter son fruit, et hâter une crise.

Jamais M. Berryer, défenseur de la *Gazette*, ne s'était élevé aussi haut; sa parole a été foudroyante, il a été admirable d'éloquence et de talent.

La cour, dans la crainte que le jury ne s'éclairât, a refusé, chose étrange, la parole à M. de Lourdoueix, qui avait préparé une exposition de doctrine pleine de force et de lucidité.

Jamais aussi partialité ne fut plus grande et plus manifeste. M. Guizot est bien impopulaire ; mais on aperçoit derrière lui M. Thiers, dont on redoute encore plus la témérité.

---

20 février.

L'autre jour la commission de la souscription Brézé s'est réunie chez le duc de Fitz-James; et le prix pour le meilleur ouvrage sur la Restauration a été décerné à M. Villemur.

On voulait que je réunisse chez moi nombre de personnes, pour les engager à concourir à payer l'amende de *la Mode*. M. de Walsh était présent. Je m'y suis formellement refusé : « — On vient, messieurs, « de me mettre en cause, et je demande la permission « de répondre; n'ayant à taire aucune de mes pen-

« sées, ni à dissimuler aucun de mes sentiments, je « m'expliquerai sans réserve. D'abord, je ne me re- « connais aucun droit de faire cette convocation ; un « comité royaliste ayant été formé l'année dernière, « c'est à lui d'agir. Secondement, je le dirai fran- « chement, et tout en rendant justice au noble cou- « rage comme au zèle du propriétaire de *la Mode*, « j'avouerai que je blâme la marche habituelle de ce « journal ; je comprends qu'on tue son ennemi sur « le champ de bataille, mais non pas qu'on ramasse « de la boue pour la lui jeter à la face. Je préfère, « en un mot, l'esprit aux sottises ; et certes l'esprit « ne manque pas à ses rédacteurs ; telle est mon « opinion ; et je ne veux pas qu'on puisse dire qu'une « assemblée s'est tenue chez moi ayant pour but de « soutenir le journal *la Mode*. On veut adroitement « faire de cette cause toute personnelle une affaire « de presse. Personne ne pourra s'y méprendre.

« Je gémis sans doute de l'oppression dans laquelle « on contraint la presse ; mais je la soutiendrai telle « que je la comprends, et non telle que je la blâme, « convaincu qu'en tenant un autre langage, elle pour- « rait rendre de bien plus grands services. Cepen- « dant, si l'on fait un appel en faveur du propriétaire « qui a rendu de grands services à notre cause, je « n'examinerai alors que le but de la réunion, et je « serai le premier à y contribuer pour ma cote-part. »

Il fut alors décidé qu'on se réunirait chez M. Berryer; et, préférant ne point paraître à cette réunion, je viens d'écrire à ce dernier, afin de lui envoyer mon offrande.

25 février.

« — Le courage est aussi rare chez les hommes, me « disait hier une femme d'esprit, que la prudence « chez les femmes ; et de là vient que l'on vante tant « ces deux qualités chez les uns et chez les autres. »

Cette pensée me frappa d'autant plus qu'elle m'était déjà venue à l'esprit.

La corruption sur le trône est une maladie contagieuse qui gangrène toute une nation.

---

4 mars.

M. Marliani, que j'ai connu à Paris, m'a envoyé un discours curieux prononcé par lui dans le sénat espagnol.

S'il y a des erreurs dans ce discours, il contient aussi des vérités, et respire un amour de nationalité et une courageuse indépendance qui me plaisent toujours.

Seulement, M. Marliani n'embrasse la question que sous le seul point de vue qui le frappe, et il sépare trop la cause des rois de celle des nations ; l'une et l'autre me paraissent, à moi, indispensables. Il ne voit que les funestes conséquences de la position faite, en passant sous silence, et ne comptant pour

rien les avantages d'une semblable union vis-à-vis de l'Europe.

Si l'Espagne n'est pas étroitement amie de la France, elle devient forcément anglaise ; tandis que la France, unie à l'Espagne et à la Russie, devient la reine du monde. Je comprends que cela ne plaise pas à tous, mais c'est pour moi une vérité d'une grande évidence. Non, sans doute, ses alliances matrimoniales ne sont pas tout, mais elles sont cependant d'un grand poids dans les balances de la politique.

Français, il m'eût été facile de répondre à ce discours, tout en comprenant que, dans les circonstances actuelles, il ait eu l'adhésion des espagnols.

Nul doute que l'intention du roi des Français ne soit une alliance de famille; mais c'est pour lui un intérêt uniquement personnel ; et si Louis XIV disait ce grand mot, qui a son bon côté : « L'État c'est moi ! » Louis-Philippe pourrait dire avec son égoïsme si peu national : « Moi, c'est le pays ! »

La Providence ne permettrait pas qu'une politique aussi mesquine pût s'établir en France. Confiance et espoir !

---

12 mars.

Tout se réduit dans ce siècle à une bourse d'or, qui doit payer à chacun le luxe, devenu le besoin dominant de tous.

L'honneur c'est l'or, l'ambition c'est l'or, l'intérêt c'est l'or, et la gloire c'est encore l'or ; il semble que

les banquiers, qui disposent aujourd'hui en maîtres du sort de tous les États, les aient affermés comme des terres qu'ils exploitent à leur profit. Les gouvernements sont de véritables banquiers qui en font autant vis-à-vis des peuples; et c'est à ce titre que l'Angleterre, la grande marchande, est devenue comme la reine du monde; mais on verra un jour quelle est la solidité d'une puissance sans aucune moralité politique ou religieuse, et qui ne repose que sur la corruption de tous.

Les esprits, les consciences, l'honneur et la probité, tout est acheté par ces marchands qui, wighs ou torys, marchent avec persévérance à la corruption du monde tout entier, afin de le dominer plus sûrement.

La France est encore le pays des nobles et généreux instincts. La corruption est à la surface, mais le sentiment du vrai et l'enthousiasme du sublime coulent dans ses veines. Un instant suffira à la manifestation de la puissance éternelle qui préside à tout.

LETTRE A M. LE COMTE DE VILLÈLE

QUI TOUT EN REPOUSSANT D'UNE MANIÈRE ABSOLUE, MAIS FORT AMICALE, LA COMMUNICATION QUE JE LUI AVAIS FAITE AU SUJET DU BARON DE RICHEMONT, REND UN ÉCLATANT HOMMAGE A MON DÉVOUEMENT A LA MONARCHIE.

16 mars.

« Croyez bien, mon cher comte, que je reçois votre « lettre comme la marque d'une affection dont je « sens tout le prix, tout en vous trouvant plus jeune

« et plus vif encore que moi peut-être, ce dont je me « réjouis sincèrement dans l'intérêt de la France, « ne relevant pas même un mot qui aurait pu et dû « me blesser.

« Si vous parliez à un ambitieux, mon ami, votre « lettre aurait de quoi me bouleverser, j'en conviens ; « mais c'est à un homme de conscience que vous vous « adressez, et qui, ayant mis cinq mois des recher- « ches les plus scrupuleuses à établir ses convictions, « trouve tout simple que les vôtres ne soient même « pas ébranlées par la lettre qu'il vous a écrite. Le « fait est ou n'est pas. Tout est là, et toute autre con- « sidération est nulle.

« Les circonstances sont venues me trouver, et, « armé de mes convictions antérieures, j'ai dû d'au- « tant moins repousser l'examen, que les intérêts de « la France et d'Henri V se trouveraient bien mieux « assurés, si le fait était une fois admis.

« Ma conviction établie, j'ai dû en écrire à Ma- « dame, qui en sait plus que vous et moi à ce sujet; « mais, j'ai eu la prudence de n'émettre que des « doutes, en me contentant de rapporter les faits à « ma connaissance.

« Convaincu, après cela, qu'une pareille existence « toute miraculeuse ne peut être que l'œuvre du ciel, « je lui abandonne, à lui seul, la manifestation de sa « volonté, en recommandant le plus grand silence « aux personnes qui partagent mes convictions; con- « vaincu, en outre, qu'il n'y a rien de plus à dire et « à faire qu'à attendre l'événement.

« Notre liaison cependant est trop ancienne et trop « sincère, de ma part surtout, pour que je ne me

« fusse pas éternellement reproché de vous taire ce « qui se passe.

« Habitué parfois à voir mon dévouement et la « forme qu'il prend méconnus, je m'en console et « laisse dire, en marchant droit au but, regrettant « même que les circonstances m'aient si souvent « donné raison ; mais c'est bien pour le coup que je « vous donnerais le droit de me juger en homme « léger si j'abandonnais ainsi une conviction que, je « vous le répète, j'ai mis cinq mois à former; et qui, « du reste, ne me détourne en rien de la voie que j'ai « constamment suivie.

« Un regard jeté en arrière sur ma vie vous prou- « vera, mon ami, que je me suis applaudi plus d'une « fois de n'avoir obéi qu'à la voix de ma conscience.

« Pendant la campagne de Moscou, voyant peut- « être, quoique bien jeune encore, d'un peu plus « loin que les autres, j'annonçai devant de nombreux « témoins la chute de Napoléon et la rentrée de « Louis XVIII. Je dis qu'il fallait tout préparer et je « me mis à l'œuvre.

« Je fus traité de visionnaire.

« En 1814, à *sept heures* du soir, on m'accusait de « folie en m'accablant de reproches pour cette fameuse « et mémorable journée qui allait, envers et contre « tous, décider du sort de la France et de l'Europe. « A *neuf heures*, une assemblée de trois mille per- « sonnes me nommait son député près de l'empe- « reur Alexandre, au milieu d'une confusion que « seul j'étais parvenu à faire cesser.

« Et à *dix heures*, je recevais de M. de Nesselrode, « parlant au nom de son souverain, l'assurance pre-

« mière et *positive* que Louis XVIII allait remonter sur « le trône de ses ancêtres, chose (soit dit en passant) « à laquelle M. de Talleyrand n'avait nullement con- « tribué, puisqu'il ne vit l'empereur Alexandre qu'à « trois heures du matin. La France fut sauvée pour « le moment du moins. Je m'élevai avec force contre « les extravagances du moment, et je partis seul pour « Nancy, à mes risques et périls. Vous savez le reste.

« En voyant plus tard le danger des idées de « M. le duc de Blacas, j'élevai fortement la voix, « et 1815 est venu me justifier. A Bordeaux, j'an- « nonçai à Madame tous les événements qui se prépa- « raient. Pendant les Cent-Jours : seul parvenu à sa- « voir tout ce qui se passait, je signalai à Monsieur « les conséquences funestes du retour des Bourbons à « la suite des étrangers, en offrant les moyens de les « précéder à Paris, ce qui était facile.

« On ne me crut point, et nos princes ne se sont « jamais relevés de l'impression fâcheuse produite à « cette époque.

« Frappé des suites funestes du système que sui- « vait M. le duc de Richelieu, j'osai, malgré mon « âge, lui écrire à plusieurs reprises. Enfin, lorsque « je vis la famille royale divisée, et les conspira- « tions de tout genre menaçant la monarchie, je ré- « solus à moi tout seul ou à peu près, de tenter de « sauver la France et le trône.

« Il s'agissait de renverser M. de Cazes, de raccom- « moder les deux frères, d'enlever Monsieur aux in- « fluences qui l'entouraient, de faire accepter par « Louis XVIII MM. de Villèle et Corbière, devenus les « hommes de Monsieur. L'avenir dira les services

« que vous avez rendus à la France ; et si vous eussiez « été mieux secondé, peut-être si vous m'aviez cru, ce « bien eût duré sans doute. La première fois que je « crus devoir faire part de ce plan à Monsieur, il m'a- « voua qu'il croyait tout perdu, et que sans doute ce « plan *impossible* sauverait la monarchie, mais... « Dieu daigna me venir en aide, et tout a réussi.

« Je compris un jour les dangers de la presse, « comme l'impossibilité de la censure; et si cette fois « grâce à d'énormes sacrifices, la monarchie n'a pas « été sauvée, ce n'est pas à moi, du moins, qu'il faut « s'en prendre. On a vu depuis l'empire dévastateur « des journaux, quand les ennemis seuls ont le droit « et le pouvoir d'attaquer le gouvernement.

« Lorsque je parlai de la nécessité de faire partir « le Dauphin de Madrid, à peine daigna-t-on d'abord « m'écouter ! Un ordre positif de Louis XVIII sauva « l'honneur du drapeau français, et peut-être toute « l'armée !

« Tenez, mon ami, il m'est permis de ne pas me « croire aussi fou que vous sembleriez le supposer... « le fait est grave, j'en conviens, mais est-ce un motif « pour le repousser sans examen ?

« Longtemps avant 1830 j'annonçai les événements, « offrant les moyens de parer aux dangers.

« Combien, sur le sol étranger, Charles X ne re- « gretta-t-il pas de ne point m'avoir cru ! Mes lettres « et l'attachement que me conserva ce malheureux « prince jusqu'à sa mort en font foi.

« Il y a du temps, je dis dans *la Gazette de France*, « que jamais les Bourbons ne pourraient revenir à « la suite des étrangers, et que la France ne serait

« sauvée que lorsqu'on aurait trouvé un terrain où les « esprits généreux de tous les partis pourraient se « réunir. Alors on n'en tint aucun compte. C'est « sur ce même terrain que l'on marche aujourd'hui.

« Honteux de m'être vu forcé, par la circonstance, « de parler de moi auquel je pense si peu, je tenais à « vous prouver par quelques faits pris au hasard parmi « tant d'autres, qu'il y a peut-être plus de sagesse dans « mes convictions et ma conduite que vous n'êtes par- « fois tenté de le penser.

« L'opinion de nos amis ne m'étonne point ; la « vôtre m'affligerait sans me changer. Après avoir « fait ce que je devais, il ne me reste plus qu'à gar- « der un religieux silence, et à attendre les événe- « ments avec confiance. Rien, pas même votre sévé- « rité, ne pourra me détacher de mon vieil ami.

« *Fais ce que dois, advienne que pourra !* »

Je suis bien loin d'être l'apôtre de l'ignorance, témoin les soins que je me donne depuis longues années pour améliorer et étendre l'éducation donnée dans le quartier du Gros-Caillou, à Paris, par les frères des écoles chrétiennes; mais je dis et je maintiens que l'éducation purement intellectuelle trouve en France beaucoup trop de facilité, tandis que l'éducation industrielle est infiniment trop négligée. La première ouvre la carrière à toutes les ambitions, tandis que la seconde ferait des hommes vraiment utiles au pays. La première prépare des révolutions,

30 décembre.

« Que voulais-je donc attendre pour vous écrire?
« j'ai le cœur si gros et l'esprit tellement bouleversé,
« que je ne le sais plus.

« Une seule pensée reste fixe, c'est celle qui me re-
« dit cette bonté touchante qui sait avec une grâce
« charmante arriver jusqu'au sacrifice, pour me té-
« moigner un intérêt dont la source est dans le désir
« de faire du bien;

« Je comprends, j'apprécie, et ma poitrine serrée
« par mille peines nouvelles ne respire un peu que
« par vous, qui faites tant d'efforts pour me soutenir.

« Hier, aujourd'hui, je pleure comme un enfant.
« Ce respectable vieillard que vous avez vu près de
« moi, m'a quittée pour toujours; c'est le dernier
« débris de cette bonne réunion de chaque soir que
« présidait mon vieux curé.

« A présent, ce silence qui parle beaucoup plus de
« mort que d'absence, renouvelle toutes mes dou-
« leurs; l'isolement n'a rien qui puisse m'effrayer;
« je sais mieux vivre seule qu'au milieu du monde;
« mais le souvenir de ces vieilles et bonnes affections
« qui m'entouraient, me rend triste; ces portes que la
« mort a fermées; ces voitures qui emportèrent le
« reste de ce qui m'aimait ici, tout semble s'assom-
« brir davantage; et vous m'êtes bien cher, vous que
« j'aime mille fois plus depuis que je sais pouvoir
« vous confier ce *moi* tout entier, sans que la plus
« légère défiance trouble mon âme, sans que ma re-

Les généraux sortirent stupéfaits ; l'étoile avait pâli.

Il ne restera pas moins vrai que Napoléon fut un homme prodigieux de savoir et de volonté; mais ce qu'il mit plus tard en pratique, il l'avait préparé par des lectures sérieuses et de profondes études; et cependant ne sachant pas, ou ne pouvant pas astreindre son génie créateur à des règles fixes et sages, il ne savait même pas l'orthographe.

CHAPITRE II

---

2 avril.

Lorsque j'entends quelques personnes parler avec enthousiasme du caractère de Marie-Amélie, reine des Français, cela me fait mal.

Que de traits je pourrais citer à l'appui de mon opinion opposée à ce prétendu caractère qui n'avait fait que subir le joug de la nécessité.

En voici un authentique que je tiens des personnes même du palais Bourbon qui l'ont dit à ma femme.

On sait tous les frais que faisait Marie-Amélie pour madame de Feuchères. Elle était à Chantilly ; le mouchoir de madame de Feuchères tombe, Marie-Amélie se précipite pour le ramasser; madame de Feuchères se précipite de son côté, presqu'aux genoux de la reine des Français, et cette dernière en la relevant, l'embrasse tendrement.

La veille de l'attentat, Marie-Amélie arrive à Saint-Leu. Madame de Feuchères lui raconte tous ses sujets de désespoir : le cœur du prince entièrement détaché

d'elle ; son testament cassé, et le départ du prince arrêté pour le lendemain : « — O ma chère madame de « Feuchères, dit Marie-Amélie, faites tout au monde « pour l'empêcher et comptez sur notre éternelle re- « connaissance ! »

Le lendemain, la plus monstrueuse ingratitude et l'attentat le plus atroce avaient tranché ce reste de vie.

Certes, je ne dis pas qu'une pareille pensée ait pu entrer dans l'esprit de la reine des Français ; mais ce crime atroce était le seul moyen qui restait de s'opposer au départ du prince, et madame de Feuchères, accusée hautement par l'opinion publique, reçut sa récompense des mains de ceux qui devaient profiter du crime.

LETTRE DE MADEMOISELLE RHODA TOOKE

« Péra, le 7 mars.

« Je m'empresse de répondre à votre dernière lettre, « monsieur le duc, et de vous donner de nos nou- « velles, puisque vous le désirez. Il est vrai qu'elles « sont assez stationnaires pour le moment ; mais « comme vous pouvez être sûr de leur authenticité, « elles auront du moins ce mérite que n'ont pas tou- « jours les journaux de France que je lis assez ré- « gulièrement. Je dois faire cependant une exception « en faveur d'un rapport sur la Turquie, présenté par « M. Blanqui à l'académie des sciences.

« Depuis l'arrivée de sir Strafford Canning, les

« Turcs disent qu'ils veulent être maîtres chez eux.
« Ils espèrent revenir aux beaux jours de leur atroce
« férocité où un drogman courait risque de laisser sa
« tête à la Porte, en y portant les instructions de son
« ambassadeur.

« Au reste, cette révolte de poltrons charme ceux
« qui attendent la crise dont ils hâtent de tout leur
« pouvoir le moment tant désiré. La semaine der-
« nière, il était question d'une conspiration manquée
« qui avait eu pour but l'exil de la Validé (sultane-
« mère) qui seule règne de fait, le jeune souverain ne
« songeant guère qu'aux plaisirs de son harem. Les
« nombreuses salves de canon qui se succèdent avec
« une incroyable promptitude montrent qu'il ne lais-
« sera pas son trône sans héritier. Il a déjà sept en-
« fants depuis son avénement, sans compter ceux qu'il
« a perdus.

« A propos de harem, voulez-vous avoir une idée
« du bonheur d'une Sultane? Il y a quelque temps que
« mourut une des femmes du sultan, mère d'un de
« ses fils (ce qui est un grand titre de considération).
« Comment pensez-vous que furent honorées ses dé-
« pouilles mortelles? On ne songeait au palais qu'à
« l'emporter sans bruit, avec encore moins de pompe
« (une simple civière transportant presqu'à la dérobée
« le corps au lieu de sa sépulture) avant le réveil du
« Sultan. Encore chaude, elle fut confiée à la terre
« dont la rosée fournit les seules larmes qui furent
« versées sur sa perte! Tel est le sort des plus heu-
« reuses de ces beautés si ravissantes, presque toutes
« chrétiennes, et que leurs parents Géorgiens vendent
« sans scrupule aux plus offrants des acquéreurs.

« Il faut venir en Turquie pour perdre toutes ses « illusions sur la Turquie, et il n'y a personne dont « l'âme soit bien placée qui ne doive faire des vœux « pour l'extermination d'une barbarie que leur reli- « gion consacre, et qui au dix-neuvième siècle ne de- « vrait plus trouver de protecteurs parmi les chrétiens.

« La plus grande nouvelle parmi les francs, une « nouvelle qui fait jeter feu et flammes, qui fait pa- « raître brochure sur brochure, c'est l'abjuration « qu'a faite de la foi catholique pour embrasser la « religion grecque, la princesse Hangerli, femme « du premier drogman de Russie, influente par ses « hautes vertus, son esprit distingué, sa grande for- « tune, et respectable par son âge. La baronne Ti- « toff, femme de l'ambassadeur de Russie, mais pro- « testante, a aussi embrassé la religion de son mari. « Puis une nouvelle fraîche en réalité, c'est l'arrivée « du nouveau ministre de Grèce, le digne et fameux « M. Mavrocordato débarqué il y a deux jours. Comme « il est l'oncle de madame Haratheodory (qui a été « bien sensible à ce que vous me mandez pour elle), « j'aurai l'occasion de le connaître particulièrement, « ce qui me fait grand plaisir, car c'est une célébrité « en Orient du moins.

« Je pourrais vous donner des preuves récentes de « son amabilité pour moi, ainsi que de celles de quel- « ques autres grands personnages ; mais comme vous « semblez croire que je me fais parfois illusion, je me « garde de vous citer des choses qui vous paraitraient « trop flatteuses.

« Je vous remercie du fond du cœur, des bons « conseils que vous avez la bonté de me donner; et

« croyez que je ferai tout mon possible pour les « mettre à exécution. J'oubliais que vous désirez sa- « voir des nouvelles de l'établissement des Sœurs de « Charité. Elles sont des plus satisfaisantes, et le bien « que ces saintes filles sont appelées à faire ici est in- « calculable. Elles y jouissent de la paix la plus pro- « fonde, et de la plus grande considération. Elles ont « plus de deux cents enfants, dont un grand nombre « des plus grandes familles catholiques du pays ; et « l'esprit si distingué de la nouvelle supérieure doit « contribuer beaucoup à étendre leur influence. C'est « vraiment une femme adorable. Par exemple, je ne « crois pas que d'ici à bien des années, elles puissent « réunir des grecques à leur troupeau ; le fanatisme « des prêtres est trop grand pour admettre même l'in- « fluence du gratis ; cette raison est prépondérante en « Orient. Cependant je dois dire une vérité, c'est que « toutes les calomnies dont elles ont été l'objet et dont « leur saint caractère les eût préservées en Europe, « sont sorties de chez les francs, de quelques-uns « même qui leur avaient le plus d'obligation. Les « brutales idées turques déteignent sur une grande « partie de la population franque.

« La santé de ma mère est meilleure, et elle me « charge de mille remercîments pour votre bon sou- « venir, monsieur le duc.

« J'attends impatiemment l'arrivée du paquet que « vous m'avez promis par votre dernière lettre, et dont « l'intérêt est bien grand pour moi, car les nouvelles « que vous m'y donnez, sont empreintes d'une per- « ception que je voudrais voir à ce qui parvient jus- « qu'à nous, ce qui est tout le contraire.

« Veuillez toujours me tenir au courant de ces « choses que je ne puis apprendre que de vous, car « personne ici ne reçoit des journaux de cette couleur, « ni ne partage des idées qu'on ne nous communique « jamais. Aussi vos lettres me sont-elles beaucoup de« mandées, et doivent-elles faire une révolution dans « la manière de voir des personnes si avides de les lire.

« Nous avons depuis trois jours un temps d'été qui « fait quitter les vêtements d'hiver et ne permet pas « d'allumer du feu. Pourvu que l'inconstance si ex« traordinaire de ce climat ne nous remette pas de« main dans les neiges et les frimas !

« Au reste, nous avons eu l'hiver le plus doux que « j'aie vu depuis celui de mon arrivée, il y a déjà « cinq ans ! Mais que de maladies, que de morts !... « Elles ont remplacé la peste qui régnait alors avec « une intensité effroyable.

« Il faut que je m'arrête, car on attend ma lettre. « On me donne même à peine le temps de vous assu« rer, monsieur le duc, que je suis toujours votre dé« vouée et respectueuse filleule. »

LETTRE A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« Paris, 6 avril.

« Je cherche à m'animer de vos exemples, cher « comte, et dans les questions d'intérêt général, je « laisse de côté tout ce qui pourrait être un sujet de « division ou plutôt de dissidence entre deux vieux « amis, pour arriver à l'essentiel.

« On assure que vous vous faites ou vous laissez
« porter à Villefranche où vous êtes sûr de ne pas
« être nommé; ce serait à mes yeux une grande faute.
« Le véritable représentant de l'opinion royaliste en
« France, celui qui en est le chef, et que l'on sait re-
« vêtu de tous les pouvoirs, ne doit jamais échouer
« dans ce qu'il entreprend.

« Cette conduite vivement critiquée à l'avance, le
« serait bien plus après, et elle porterait infaillible-
« ment le découragement dans tous les esprits.

« Jusqu'ici, du moins, les chances sont encore
« pour que le ministère, à force de corruption, ob-
« tienne la majorité; mais une opposition peut être
« formidable, redoutable même, si quelqu'un sait la
« rallier sous le même drapeau, celui des intérêts
« généraux. Ce rôle si noble, si beau, si grand et tel-
« lement important dans les circonstances actuelles,
« seul vous pouvez et devez le jouer; et votre voix aura
« en France, comme en Europe, un retentissement à
« nul pareil. Puisque vous croyez, dans votre sagesse,
« devoir aller aux élections, je n'y vois aucun incon-
« vénient; loin de là; j'y trouve tous les avantages
« réunis. A la tribune, vous serez écouté, admiré,
« compris, et vous y ferez entendre enfin des vérités
« trop longtemps méconnues, qu'il est si important
« qu'on connaisse, et qui vous rallieront les esprits
« sages de tous les partis.

« Vous serez là, plus que député, plus que ministre,
« vous ferez trembler tous les jongleurs et corrup-
« teurs; vous serez bien plus puissant cent fois que celui
« qui est assis sur un trône que tout bat en brèche.

« Nous allons à une révolution infaillible, et peut-

« être parviendrez-vous à lui donner une bonne di-
« rection.

« L'irritation des hommes d'action portée au com-
« ble ne pourra pas être maintenue longtemps en-
« core; un rien peut allumer l'incendie.

« Puisque vous êtes dans ce moment tout-puissant
« à Goritz, ajoutez à cette démarche si grave de votre
« part, et dont les résultats seront immenses, de faire
« en sorte que *la Gazette*, qui rend d'aussi grands
« services, puisse être donnée à quarante francs. C'est
« essentiel.

« M. de Genoude peut vous être très-utile si vous
« avez soin de contenir sa formidable activité.

« Il m'est permis de rire de celle qu'on me prêtait
« si gratuitement. Je prouve que je sais rester en re-
« pos lorsque je le crois sage, m'en remettant au
« temps, comme toujours, pour ma justification, en
« disant, sans que rien puisse s'y opposer, les vérités
« que je crois utiles. »

LETTRE DE MADAME GEORGE SAND

« J'ai appris avec bien de la joie que vous aviez
« pu venir me voir, mais avec bien du regret que
« vous étiez venu si matin. Vous avez donc oubliée
« que je me couche à sept ou huit heures du matin,
« et qu'il ne fait jour chez moi que le soir? J'espère
« que vous me dédommagerez en venant chez moi une
« après-midi vers quatre, cinq ou six heures, ou un
« soir chez madame Marliani. J'y passe toutes mes

« soirées. Je vais partir dans peu de jours pour le « Berry.

« Si je n'ai pas la joie de vous serrer la main au« paravant, sachez du moins que j'ai été bien affligée « de votre mal et bien reconnaissante envers Dieu de « votre guérison.

« Bonsoir, bonheur et santé. »

---

19 avril.

Les élections occupent tous les esprits ; le gouvernement redouble d'activité, et tous ses moyens de corruption sont mis en usage ; il n'y a sorte d'intrigue qu'on n'emploie ; d'un autre côté, les esprits indépendants de toutes les opinions sentent enfin la nécessité de se réunir sur le terrain des intérêts généraux, si négligés par un gouvernement qui ne songe qu'à sa propre conservation. N'osant rien au dehors, parce qu'il craint de troubler une paix indispensable à son repos, il ose tout à l'intérieur, sans calculer les conséquences de ses actes ; mais l'arbre porte son fruit, et l'arbitraire comme le despotisme, une ambition outrée et l'oubli comme le froissement de tous les intérêts, engendrent nécessairement tôt ou tard la révolte en causant une irritation que rien ne peut plus contenir; la force même échoue contre la volonté de tout un pays.

Le résultat des élections donnera probablement encore la majorité au ministère, mais très-certainement l'opposition sera plus compacte, plus forte, mieux or-

ganisée; et, soutenue par l'esprit du pays, elle peut tout dominer et entraîner la volonté du gouvernement. La majorité même acquise au ministère Guizot deviendrait la perte du gouvernement par l'irritation que causera cette majorité achetée.

L'état de nos finances est effrayant ; les fortifications, la corruption, les dilapidations, les abus, absorbent toutes nos ressources, et nous plongeront bientôt dans un épouvantable déficit, si Dieu ne nous vient en aide.

LETTRE DU COMTE DE MONTBEL

« Mon cher duc, notre prince continue à faire des « progrès dans le perfectionnement de sa guérison ; « toutefois il aura besoin des bains de mer, pour re- « prendre toute l'élasticité primitive des ses membres.

« Nous avons eu la visite du duc et de la duchesse « de Laval (Eugène de Montmorency) ; ils ont passé « dix ou douze jours à Goritz.

« D'ailleurs, rien de nouveau, les santés sont en « bon état.

« Adieu, recevez la nouvelle assurance de mon sin- « cère attachement. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Les bonnes nouvelles que vous me donnez de « notre cher Henri m'enchantent. Qu'il se soigne et « s'instruise de tous les intérêts de la France ! Vous « me parlez des bains de mer ; vous ne me dites rien « d'Ems ! L'intention du prince est-elle d'y aller ?

« On fait jouer ici toutes les ressources et tous les « secrets de la diplomatie pour rendre le mariage im- « possible. La plus grande division règne aux Tuile- « ries; et leurs habitants seraient à plaindre si on « pouvait plaindre ceux qui ont fait le mal sciem- « ment.

« Toute l'habileté du gouvernement consiste à gou- « verner avec la portion d'électeurs et de députés qu'il « est parvenu à corrompre.

« Jamais la division n'a été plus grande entre les « royalistes, et le gouvernement l'entretient avec soin. « Les conséquences des funestes mesures prises l'an « dernier se font cruellement sentir ; et encore une « fois *cette imagination si vive* se trouve tristement « justifiée. Aussi ai-je le soin et la sagesse de me « tenir en dehors de toutes les coteries.

« J'examine en apprenant à juger de plus en plus « les choses et les hommes. Personne plus que moi, « mon ami, ne rend une éclatante justice aux lumières « de M. de Villèle ; mais je dois le dire dans ma con- « science et avec une expérience irrécusable : C'est pa- « ralyser ses puissantes facultés que de le laisser « seul.

« Tendres et respectueux hommages aux pieds du « prince.

« Votre ami à jamais. »

---

9 mai.

Rien ne peut donner une juste idée de l'effroyable événement qui vient d'arriver au chemin de fer de Versailles, rive gauche. La comtesse de Falletans dînait à Bellevue, et elle a passé une partie de la nuit à consoler et à soigner les blessés, sans négliger les secours religieux et les consolations que sont venus offrir des prêtres généreux.

Il paraît que la locomotive, cause de l'accident, en avait déjà occasionné un, il y a un an. Imprudence coupable du gouvernement qui ne s'occupe que de sa propre conservation, et nullement de la vie, ni du bien-être des citoyens.

La locomotive n'était qu'à quatre roues, au lieu de six, ce qui rend le moindre événement fatal. Madame de Falletans n'est revenue qu'à dix heures du matin, morte de fatigue et tout entière encore sous l'impression de l'horrible spectacle dont elle avait été témoin.

Le convoi du 8 mai se composait d'environ sept cents voyageurs. Tous les wagons étaient pleins; et dans les premiers il n'y avait pas une place vide. Chaque wagon renfermait quarante voyageurs. Les sept premiers wagons ont été fortement endommagés. On peut évaluer à trois cents le nombre des voyageurs qui ont

été plus ou moins atteints. Il y en aurait beaucoup plus si l'on voulait tenir compte des simples contusions.

On connaît ce soir quatre-vingts décès, en comprenant ceux des hôpitaux ; et les blessés qui donnent très-peu d'espoir font craindre que ce nombre ne s'élève au-delà de quatre-vingt-seize. C'est le plus horrible accident qui ait jamais eu lieu sur les chemins de fer.

Qu'on se figure, au fond d'une tranchée, entre deux murs presque perpendiculaires, cinq voitures chargées chacune de quarante personnes, s'amoncelant au-dessus du foyer ardent que présentait une locomotive brisée, et formant toutes ensemble un immense bûcher. Qu'on se figure tout ce qu'il a dû y avoir d'angoisses pendant un quart d'heure dans ces cinq prisons brûlantes où des familles entières, et notamment celle de l'amiral Dumont-Durville, ont péri torturées !

Les malheureux voyageurs, ceux du moins qui n'avaient pas été foudroyés par le choc, auraient encore trouvé moyen de s'échapper, si les portes avaient pu s'ouvrir ; mais elles étaient fermées à clef et il leur a fallu mourir dans la fournaise.

Une mère a reconnu aujourd'hui parmi les débris qu'on passait au crible et qu'on mettait en ordre, le fragment d'un vêtement, sur lequel était marqué le nom de son fils.

Un jeune homme de vingt-huit ans, arrivé de Bordeaux le dimanche au matin pour se marier, s'est trouvé dans le second wagon au moment de la catastrophe. Il a eu une jambe fracturée, et il a fallu le soir même lui faire subir l'amputation.

Deux chauffeurs asphyxiés par la fumée, calcinés par le feu, réduits à l'état de charbon, ont été vus pendant quelques instants debout, après leur mort, à leur poste, les mains convulsivement cramponnées aux instruments des locomotives.

Un vieux militaire, retiré vivant de ce tombeau, avait un bras cassé, une profonde blessure au côté droit, et le front en sang. On s'empressait autour de lui ; on voulait le secourir : « — Il ne s'agit pas de moi, « s'écriait-il d'une voix tonnante ; vous voyez bien « que je n'ai rien, que je ne souffre pas.... Sauvez « mon fils ! Sauvez mon frère !... Sauvez mon fils qui « est là ! » Et son bras mutilé montrait encore les wagons.

Une jeune femme, également retirée vivante du milieu des flammes, demandait son mari. « — Il est « là, disait-elle, sauvez-le, vous le reconnaitrez à sa « décoration, » et elle indiquait son costume, la couleur de son habit. Son mari brûlé était à ses pieds, elle ne le voyait pas; et un spectateur étendit sur lui son mouchoir pour le dérober aux regards de cette malheureuse femme.

Une femme échappée à la mort comme par miracle a vu périr à côté d'elle sa mère et ses deux filles. Une autre a retiré des décombres enflammées un enfant; mais la malheureuse petite créature n'avait plus de tête.

Une jeune personne faisait les plus grands efforts pour sortir d'un wagon ; un de ceux qui travaillaient au sauvetage dans ce torrent de feu se jeta à travers les flammes, et parvint à la saisir par le milieu du corps ; elle allait être sauvée, lorsque

les personnes enfermées avec elle, espérant se sauver à sa suite, se cramponnèrent à ses jambes, comme font les malheureux qui se noient. Cet incident rendit inutile le dévouement de celui qui eût été englouti lui-même, si un de ses amis ne l'eût tiré violemment. Elle retomba dans l'intérieur et fut consumée avec dix voyageurs, dont six appartenaient à la même famille.

Voici ce que rapporte un témoin oculaire :

« Les locomotives, le chariot de charbon et les quatre ou cinq premiers wagons formaient un immense monceau de décombres sous lequel étaient ensevelis plus de cent voyageurs, Quelques-uns parvenaient à se dégager, et, couverts de sang ou défigurés par l'eau bouillante, erraient çà et là en proie à d'affreuses souffrances. Mais bientôt ce fut encore un plus affreux spectacle ; cette espèce de montagne était devenue une fournaise. Le charbon enflammé des fourneaux, excité par un vent violent, avait communiqué le feu à la masse des voitures renversées dans lesquelles brûlaient les voyageurs.

« Je vis alors une dame qui dominait toute la scène. Elle était prise par le milieu du corps entre des fragments de wagons qui l'avaient portée à plus de cinq mètres au-dessus du sol. Elle avait les bras libres et les agitait dans sa détresse, en demandant assistance. Nous faisions mille efforts pour parvenir jusqu'à elle, mais le brasier nous en séparait de tous côtés; et pas une goutte d'eau pour l'éteindre ! La flamme la gagnait. Alors comprenant qu'il n'y avait plus d'espoir, elle se résigna sans doute. Je la vis lever les mains au ciel, puis les abaisser sur ses yeux et rester im-

mobile, se laissant brûler sans exhaler une seule plainte. Sa robe claire et son écharpe noire serrées sur elle prirent feu assez lentement. Une flamme plus ardente fit disparaître son voile qui flottait au vent, et dévora son chapeau de paille. La malheureuse pouvait avoir trente ans.

« Je n'eus pas la force d'en contempler davantage, j'étais comme fou pendant mon retour à Paris, où, rentré chez moi, je ne retrouvai mes sens que pour me jeter à genoux devant Dieu. »

---

12 mai.

Voilà déjà plusieurs invitations que je reçois pour me rendre chez M. Berryer à une réunion politique de la part de MM. de Fitz-James, Hyde de Neuville et de Genoude.

Je souhaite à ces messieurs bonne chance et réussite dans leurs projets dont l'intention ne peut être suspecte; mais croyant au moins inutile d'assister à ces assemblées dont le résultat est, d'ordinaire, pour le moins assez insignifiant, je m'abstiens.

Je suis loin d'approuver ce qu'a fait M. de Villèle à son dernier voyage, non plus que la nomination d'un comité qui, par ses éléments même, devait entraver plutôt la marche des choses; mais je ne veux pas me mettre directement ou indirectement en opposition avec un homme dont je connais les qualités comme les défauts; je me réserve et j'attends.

Pris pour ce qu'il est sous le rapport des lumières,

M. de Villèle pourrait encore rendre les plus grands services ; mais quand on veut, ainsi que le fait *la Gazette*, lui prêter, comme homme d'État, un caractère qu'il n'a pas, on annule ses facultés en faisant du mal, au lieu de faire du bien.

Si les uns sont injustes en refusant à M. de Villèle les éminentes qualités qui sont le cachet de son esprit, *la Gazette* fait fausse route en s'obstinant à lui donner les qualités qui lui manquent ; et elle cause, par son obstination, une vive irritation parmi les royalistes.

Lorsque les vues humaines et personnelles se joignent aux actions humaines, ces dernières s'en ressentent nécessairement.

Il est remarquable de voir M. de Genoude se tromper rarement quand il s'agit du bien général, et se tromper souvent lorsqu'il s'occupe de sa position personnelle, et d'une ambition qui le possède sans qu'il s'en doute peut-être.

Le désir qu'il a de se faire nommer député, lui a fait méconnaître les obligations réelles que le parti royaliste avait à M. Janvier. Il a voulu lui enlever pour lui-même un collége où il devait être nommé, et ce dernier, n'écoutant plus rien que son ressentiment plus ou moins juste, a eu avec M. de Genoude une explication des plus vives, où aucune épithète injurieuse n'a été épargnée.

M. de Genoude a été forcé, par son caractère, de tout entendre. Quant à moi, par respect pour l'habit qu'il porte, et surtout pour moi-même, je rougirais de répéter ce qui a été dit, mais M. Janvier n'en fait pas mystère.

« — Du moins, a dit M. de Genoude, si nous sommes « fidèles à l'honneur, nous ne rechercherons pas les « honneurs. — Je vous arrête là, reprit M. Janvier, « et ce n'est pas devant moi que vous pouvez et de- « vez tenir un pareil langage. »

M. de Genoude s'est tu, et il paraît positif que la triste explication de ce silence forcé est celie-ci :

Lorsque M. de Genoude fut un moment comme interdit par l'archevêque, ne sachant plus trop à qui se raccrocher, il s'adressa avec sa fougue ordinaire à tout le monde, et M. Guizot promit de le faire nommer évêque *in partibus*, à la condition qu'il cesserait une opposition qui, du reste, est des plus utiles et des plus habiles. Les démarches furent faites en conséquence ; mais la chose manqua, parce que le nonce refusa de s'en méler.

O humanité, que tes paroles sont vaines et tes actions puériles, quand le *moi* vient entraver notre marche et se mêler à nos pensées !

Il y a longtemps que j'ai pensé que M. de Genoude se serait entièrement fourvoyé sans son alliance intime avec M. de Lourdoueix dont l'esprit sage et profond le retient et le dirige, bien qu'en se laissant souvent abuser sur le caractère de son ami avec la naïveté de l'enfance et la chaleur de cœur de la jeunesse.

Je gémis profondément, lorsque de pareils faits tombent à ma connaissance ; et la conduite de M. de Genoude à mon égard s'explique de plus en plus. Il a trop bien vu que je le jugeais sans illusion, et qu'il ne soumettrait jamais ni mon esprit, ni ma conscience, à ses caprices. Ce qui ne m'empêche pas d'apprécier

ses éminentes qualités, aussi bien que les services qu'il a rendus, et peut rendre encore; mais lorsque je suis forcé de juger si sévèrement les autres, je fais un sévère retour sur moi-même, en m'efforçant d'échapper à de pareilles erreurs.

---

13 mai.

Nous ne sommes pas encore à moitié de l'année 1842; et quelles terribles catastrophes annoncent son début!

L'explosion d'un bâtiment à vapeur aux États-Unis, et la mort de tant de malheureux.... L'événement du chemin de fer de Versailles, rive gauche, et toutes ses victimes... Enfin l'horrible incendie de Hambourg avec toutes ses richesses, et ses cadavres ensevelis sous les ruines...

Que de tristes avant-coureurs!

Quand le tonnerre gronde de toutes parts, le voyageur s'attend à un terrible orage; et dans l'impossibilité de s'y soustraire il lève les yeux vers le ciel.

LETTRE A M. DE VILLÈLE

« Paris, 25 mai.

« Loin de ma pensée aucune récrimination; elles « ne sont pas plus dans mon caractère que dans le « vôtre; je prends toujours les choses au point où

« elles sont; mais quelques mots, cependant, deviennent indispensables pour s'entendre. En augmentant l'influence du duc de Lévis à Goritz, vous avez « diminué la vôtre en réalité ; car à l'exception des « amis de *la Gazette*, seul peut-être je marche franchement avec vous ; votre manière de voir sur la « marche à tenir est en tous points la mienne; et si « j'avais eu à le décider, les royalistes ne se seraient « pas présentés cette fois aux élections.

« Je n'examine point les intentions du duc de Lévis ; il est homme d'honneur, mais ambitieux et « à courte vue, se servant de l'influence qu'il va puiser auprès de vous, sans partager au fond vos convictions ; la preuve en est dans sa conduite, le « lendemain de votre départ de Paris, et dans les « attaques présentes de l'*Écho*, sa propriété comme « sa pensée, contre *la Gazette de France*. On lui a « ordonné d'aller vous consulter. Il obéit ; c'est très-bien pour la forme ; mais en réalité, ce sera plutôt « un mal qu'un bien, si les hommes qui reçoivent les « inspirations directes de celui qui, aux yeux de « tous, est le représentant des pensées de Goritz, ne « marchent pas avec vous.

« Le comité soi-disant royaliste est dissout par la « force des choses ; mais il aura eu pour résultat d'établir parmi les royalistes une déplorable division.

« Il est révoltant de voir à quel point les hommes « sacrifient les intérêts généraux à leurs intérêts personnels et à leurs petites passions.

« Cette lutte soutenue, il faut le dire, avec autant « de courage que de talent, par *la Gazette de France*,

« aura l'immense avantage de séparer le bon grain « du mauvais, en montrant au pays quelle est la « bonne foi des vrais royalistes et des véritables Fran- « çais, et en indiquant d'une manière précise la ligne « qu'ils sont irrévocablement décidés à suivre.

« Mais pour triompher dans cette lutte si grave, « au moment des élections, il ne faut point qu'il y ait « hésitation à Goritz; seul maintenant vous pouvez « éclairer, en écrivant directement et sans intermé- « diaire, d'une manière aussi forte que précise. Le « duc de Valmy est l'ami de M. de Lévis, et voici « *la Quotidienne* qui pour tuer *la Gazette* dont on « voudrait la ruine à tout prix, fait défaut au moment « du combat. »

---

28 mai.

M. de B***, ordinairement fort bien instruit, sort de chez moi, et il m'assure que Louis-Philippe a couru de grands risques dans son dernier voyage. On aurait gagné quelques militaires de l'escorte, qui, d'accord avec les républicains, devaient l'enlever.

On aurait assoupi l'affaire.

J'ai toujours eu horreur de pareilles tentatives.

LETTRE DE LA REINE MARIE-CHRISTINE

A SA FILLE ISABELLE, INSÉRÉE ICI A TITRE DE DOCUMENT HISTORIQUE ET QUI A ÉTÉ PUBLIÉE DANS LES JOURNAUX DU TEMPS[1].

« Comme reine, comme mère, comme femme, j'ai « un devoir à remplir vis-à-vis de toi. Pendant que « l'Espagne est fermée pour moi, et que je ne puis « t'embrasser même dans ces jours consacrés par les « particuliers comme par les princes aux joies de la « famille, ta tante Charlotte arrive à Madrid. Toutes « les barrières s'abaissent devant elle et devant ton on- « cle, l'infant don François de Paule. Son ambition « pourrait être satisfaite, et je ne sais, en vérité, ce « que pourrait désirer de plus son grand cœur. Ton « tuteur Arguelles n'a-t-il pas poussé la condescen- « dance jusqu'au point de recevoir ses visites, et l'in- « fant d'Espagne, frère de S. M. Ferdinand VII, n'a-t- « il pas obtenu la faveur singulière d'être tutoyé par « Espartero? Laissons-le jouir de ses nouvelles pros- « pérités, dont il est si digne, et parlons de toi, ma « fille, et de ce que j'ai à t'apprendre. Bannie de l'Es- « pagne et loin de toi, je consacre à t'écrire un jour « qui, en d'autres temps, était un jour de bonheur et « de fête, le jour de la naissance de ta mère, jour que « l'on voudra te faire oublier sans doute pour te faire « célébrer l'anniversaire de la naissance du jacobin

[1] Si à cette époque cette lettre, aussi importante par ses révélations que par ses conséquences, n'avait pas été publiée, jamais je ne me serais permis de l'insérer dans mes Mémoires.

« Arguelles ou de l'homme qui m'a expulsée d'Espa-
« gne et privée de la régence, Baldomero Espartero.

« Jusqu'à ce jour, ma fille, je ne t'avais pas parlé « de ta tante Charlotte ; elle était loin de l'Espagne, tu « ne pouvais la voir ni l'entendre, ni lui parler, tu « étais si jeune d'ailleurs que tu n'aurais pas pu com- « prendre ce que j'aurais eu à te dire sur son compte ; « et puis, quand il est question d'une personne unie « à nous par les liens d'une étroite parenté, quand il « s'agit d'une sœur, et lorsqu'on a à dire d'elle tout « ce que j'ai à dire de Charlotte, on n'en parle qu'à « la dernière extrémité, mais aujourd'hui je ne dois « plus hésiter. Charlotte va se trouver auprès de toi ; « elle arrive avec des vues ambitieuses et malveil- « lantes, jalouse de dominer ton esprit naissant et « espérant s'emparer de ton caractère non encore « formé. Je ne puis te laisser exposée sans défense à « sa fatale influence, je vais donc te révéler une par- « tie de la vérité qu'il est nécessaire que tu saches : « La première personne qu'a trahie ta tante Charlotte « a été, ma chère fille, ton oncle don Carlos. Je me « trouve ici dans la nécessité de te représenter une « scène déplorable : ton père, le roi Ferdinand, était à « l'agonie ; Charlotte, qui nourrissait une haine pro- « fonde contre l'infant don Carlos, et qui d'ailleurs « espérait jouir de plus d'influence sous ma régence « que sous le règne de ton oncle, me poussait depuis « longtemps à faire changer la loi de la succession en « ta faveur.

« Il ne manquait qu'une signature qu'il fallait ob- « tenir ; et, je le confesse, ma fille, la vue du lit de « mort de ton père me faisait chanceler. Était-ce mon

« bon ange qui me retenait au bord du précipice, ou « bien, par un pressentiment sinistre et confus, en« trevoyais-je toutes les peines que j'ai souffertes « pendant dix années, les tourments de ma régence, « les horreurs de Barcelone, les douleurs de mon « exil? Je l'ignore; mais enfin je chancelais, soit « crainte pour toi et pour moi-même, soit respect « pour cette agonie à laquelle il fallait, hélas! faire « violence, et pour cette main qui, déjà appesantie « par la mort, immobile et froide comme le marbre, « n'avait plus la force de se mouvoir. Mais ta tante « Charlotte était là, se dressant auprès de moi comme « un génie malfaisant; elle se riait de mes irrésolu« tions, elle se moquait de mes scrupules; et, suivant « d'un œil inquiet les progrès de l'agonie de ton père, « elle me disait : — Il est temps; cette main froide et « immobile peut encore tracer une signature. »

« Voyant enfin que jamais je n'aurais le triste cou« rage qu'elle s'efforçait de me donner, elle me traita « de femme faible et pusillanime, et, s'approchant « elle-même de ce lit de douleur, elle se pencha vers « le moribond, et lui présenta le papier au pied du« quel il avait à écrire son nom. Ton père lui adressa « un regard suppliant, où se voyait à peine une der« nière lueur de vie, et lui dit d'une voix étouffée : « —Laissez-moi mourir ! » Ta tante Charlotte saisit sa « main, et guidant la plume qu'elle lui avait mise « entre les doigts : « — Il ne s'agit pas de mourir, mais « bien de signer » dit-elle impérieusement. Voilà, « ma fille, à quel prix ta tante Charlotte t'a faite « reine. A peine ton père eut-il fermé les yeux, qu'elle « me pressa instamment de chasser pour toujours de

« l'Espagne don Carlos; elle poursuivit de sa haine la « vie de ton oncle, comme elle avait tourmenté de « ses obsessions la mort de ton père.

« Il était écrit que Charlotte devait être le fléau de « toute sa famille. J'eus bientôt moi-même à me « plaindre d'elle autant que ton père. Ta tante n'avait « pas voulu me rendre un service; elle s'était pro- « posé de me le vendre, et si elle avait fait passer la « couronne sur ta tête, c'était dans l'espoir de la por- « ter elle-même en ton nom. Je ne cessais pas de ren- « contrer sur mon chemin et ses intrigues et ses con- « spirations. Elle me suscitait des obstacles, elle me « tendait des embûches, fomentant des désordres de « toutes parts, ou alimentant ceux qui, malheureuse- « ment, éclatent naturellement dans ce triste temps. « Elle était l'ennemie de tous mes partisans, et l'alliée « de tous mes ennemis. Voulais-je m'appuyer sur le « parti modéré et combattre les exaltés qui mena- « çaient d'ensevelir l'Espagne sous de vastes ruines, « aussitôt Charlotte tendait la main aux exaltés; elle « était l'âme de leurs conciliabules; elle jouait en « Espagne le rôle qu'avait joué Philippe-Égalité en « France en d'autres temps, pensant arriver au trône « en se faisant la complice de la démagogie.

« Par suite de ses menées, les périls déjà si grands « de ma situation ne firent que s'accroître. Je n'eus « plus seulement à lutter contre des désordres inévi- « tables en des temps de révolution, il me fallut com- « battre aussi des projets ambitieux qui menaçaient « ton pouvoir et mon autorité. L'anarchie, la licence, « rien n'arrêtait Charlotte, et toute voie qui semblait « devoir la conduire au pouvoir suprême lui parais-

« sait bonne et digne d'elle, dût-elle ne marcher que
« sur des ruines et dût son pied glisser dans le sang!

« Tu sais maintenant, ma fille, une partie de ce « qu'a fait ta tante Charlotte avant que je me visse dans « la nécessité de la bannir d'Espagne.

« Le dernier acte de sa conduite ne couronne-t-il pas « bien toutes ses erreurs? Lorsque Espartero m'éloi- « gnait brutalement de l'Espagne et me séparait de toi, « ma fille; quand après m'avoir arraché la régence il « me dépouillait même de la tutelle de ma fille, de « quel parti s'est déclaré votre tante Charlotte? Du « parti d'Espartero. Elle n'a pas perdu un seul in- « stant pour s'incliner devant sa nouvelle puissance; « elle a accepté pour toi la tutelle du révolutionnaire « Arguelles, ayant perdu l'espoir de l'obtenir pour « elle-même. Aujourd'hui elle expose elle-même son « mari à être tutoyé par Espartero; elle souffre les « insolences de l'avocat jacobin dont on a fait ton « tuteur, et les dédains de la veuve du général qui, « en 1823, a conduit le roi ton père aux marches de « l'échafaud où monta Louis XVI.

« Voilà, ma fille, ce qu'il faudra que tu aies présent « à la pensée lorsque ta tante Charlotte viendra, lors- « qu'elle cherchera à s'insinuer dans ta confiance « pour en abuser, lorsqu'elle te demandera une affec- « tion dont elle est indigne. Oh! puisse alors le lit de « mort de ton père, dont elle a osé assiéger l'agonie, « se dresser entre elle et toi; puisse le souvenir de ton « oncle don Carlos, dont elle a causé tous les mal- « heurs, être présent à ta pensée! Rappelle-toi, ma « fille, que ton père, ta mère, ton oncle, ta famille « entière ont eu à se plaindre de cette femme perfide.

« Elle a vendu tous ceux qu'elle devait chérir ; elle est « le fléau de ta maison. Dieu te garde, ma fille de ce « mauvais génie[1] !

« CHRISTINE. »

[1] S. A. R. l'infante Charlotte est décédée à Madrid, le 30 janvier 1844.

CHAPITRE III

LETTRE A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« Bonnes, 15 juillet.

« Sous peu de jours, mon ami, ma guérison sera « complète, et ma santé meilleure que jamais, grâce à « Dieu.

« Voici un affreux malheur[1], et un événement « bien grave, de tous le plus grave qui pût arriver, « le plus fatal à la branche cadette et le plus favorable « à la branche aînée. C'est le moment de mettre de « l'ordre à ses affaires et de terminer une division, « qui, en nous affaiblissant, est un scandale pour « tous. Il est temps, cher comte, d'user activement « d'une autorité qu'on vous a donnée, et que pour « rien au monde on ne vous retirerait. Par grâce, ne

[1] La mort du duc d'Orléans.

« remettez pas. Nos *amis*, entre nous, se croient un « peu abandonnés, et ils sont tristes sans être décou« ragés. Voilà le commencement des grands événe« ments dont je vous parlais.

« Dans les circonstances données, la mort de Louis« Philippe eût été un bien moins grave événement « que celle de son fils. Tous les partisans du gou« vernement le sentent et en sont consternés. J'ignore « quelle sera la majorité du ministère ; mais, dans « tous les cas, l'opposition sera plus compacte et plus « exigeante. Il faut parer à la régence en cas de « mort de Louis-Philippe. La jalousie des femmes em« pêchera probablement que l'on songe à la mère ; et « comment choisir entre tous ces hommes égoïstes, « petits, ambitieux et sans portée? Quel germe ter« rible de division !

« Méfions-nous surtout de l'étranger, qui doit « triompher en prévoyant l'affaiblissement de la « France ; trompons son attente, cher comte, et pour « cela extirpons sans pitié ni miséricorde cette gan« grène qui s'est glissée presque dans notre propre sein.

« Nouveau Sully, une gloire bien grande vous est « réservée, celle de sauver encore une fois les finan« ces de notre belle patrie, plus compromises que « jamais. Nul autre que vous, qui jouissez d'une si « grande confiance dans le pays, surtout en matière « d'ordre et de finances, ne conviendrait mieux à cette « mission.

« Je reste ici jusqu'au 29 ; et nous allons ensuite « passer quinze ou dix-huit jours à Biarritz (Basses« Pyrénées), puis douze jours à Bagnères-de-Bigorre « (Hautes-Pyrénées).

« Croyez qu'à mon retour je ne vous laisserai rien
« ignorer de ce qui sera nécessaire.

« Votre fidèle et constant ami. »

A M. LE COMTE DE MONTBEL

« Eaux-Bonnes, 17 juillet.

« Voici sans doute un affreux malheur, mon cher
« comte, qu'on ne peut s'empêcher de plaindre ; mais
« c'est un immense événement, dont les conséquen-
« ces sont incalculables ; c'est le trône de Juillet
« ébranlé jusque dans ses fondements, et ce coup est
« le plus terrible qui pût lui être porté ; coup que,
« précisément, nul ne pouvait prévoir. C'est ainsi
« que Dieu se plaît à déjouer tous les calculs pure-
« ment humains. C'est précisément ce qui a été fait
« pour consolider le trône de Juillet qui l'ébranle. Si
« le duc d'Orléans n'était point marié, sa mort serait
« un malheur ; étant marié, et père, c'est une véri-
« table catastrophe.

« La France est trop éclairée pour ne point sentir
« les dangers et les difficultés d'une régence, d'au-
« tant plus que la santé de Louis-Philippe s'ébranle
« tous les jours. C'est une série incalculable d'obsta-
« cles à la fondation de cette dynastie nouvelle ; mais
« loin d'être un motif pour nous endormir, c'est une
« raison de plus pour veiller et agir, en marchant
« tous dans la seule voie de salut qui puisse nous con-
« duire au port.

« On a trop malheureusement justifié mes prévi-
« sions, en établissant la division la plus complète
« parmi les royalistes. Les hommes à vues étroites
« sont une plaie et un danger.

« La ligue de *la France* et de *la Quotidienne* est
« déplorable, surtout en ce moment, et si mon opi-
« nion n'était point partagée à Goritz, ce serait à dé-
« sespérer de l'avenir. M. de Villèle a été justement
« investi d'une confiance absolue; et comme lumières
« nul ne l'égale; mais on suit une ligne diamétrale-
« ment opposée à celle qu'il indique.

« C'est ainsi, mon ami, que l'on compromet notre
« jeune prince, et qu'on risque d'égarer son jugement.
« Croyez-moi, il n'y a aujourd'hui qu'une politique pos-
« sible, celle de *la Gazette*, et la preuve en est dans l'a-
« charnement avec lequel on l'attaque; je suis d'autant
« moins suspect en émettant cette opinion, que j'ai
« constamment à me plaindre de M. de Genoude. Je
« n'en rends pas moins justice à sa courageuse persé-
« vérance, comme à la force de ses arguments. Je juge
« l'ensemble sans m'occuper des détails; je m'attache
« aux résultats, rendant aussi justice à la sagesse de
« M. de Lourdoueix, qui est homme de bon conseil.

« M. Guizot est plus impopulaire que jamais depuis
« le droit de visite. Si, à force de corruption, le mi-
« nistère a d'abord la majorité, elle ne pourra long-
« temps se montrer compacte; il y a trop de ques-
« tions à débattre, et les attaques seront d'autant plus
« fortes et plus vives, que l'opposition plus serrée
« sera sur un terrain plus fort, parce qu'il sera vrai.
« Le duc d'Orléans avait un parti assez puissant que
« sa mort a complétement anéanti.

« Nous allons voir aussi se renouveler la série de « ces attentats qui font horreur, quel que soit celui « qu'ils atteignent. La régence ne pourrait être « qu'une véritable anarchie, et le pays même n'en veut « pas; nous touchons, cher, à de graves et grands évé-« nements; je vous le répète, c'est infaillible, et il « faut se bien préparer à l'approche de la crise. L'u-« nion est indispensable; et pour cela il faut avoir « une seule manière de voir, d'agir, de penser et de « parler. *Tout pour la France et par la France!*

« J'ai fait comprendre facilement aux légitimistes « qui sont ici, qu'en présence d'un accident aussi af-« freux, nous ne devions pas avoir un air triomphant.

« Les suites d'une grippe terrible et un travail « excessif m'ont fait arriver à Bonnes dans un état « grave; et je croyais devoir me préparer à faire le « sacrifice d'une vie que je ne regretterais que parce « qu'elle peut encore être utile à mes chers enfants, et « à mon excellente femme. Dieu, dans sa miséricorde, « en a décidé autrement, et ces eaux ont opéré une « cure complète.

« Croyez-moi votre meilleur ami. »

LETTRE DE MADAME X***

« 15 juillet.

« Cette date, cher duc, serait une page entière si « j'y faisais entrer tous les événements mémorables, « y compris les trois jours et la mort de Robespierre, « qui se sont passés dans le mois de juillet. Des con-

« sidérations d'un ordre plus élevé doivent nous occu-
« per, nous autres croyants ; et comment ne pas voir
« le doigt de Dieu dans un événement qui, sapant
« l'usurpation dans ses bases, vient crier à l'usurpa-
« teur : *Tu n'iras pas plus loin!*

« *Tu n'iras pas plus loin!* car que signifie ce projet
« de régence dont on amuse le désespoir ambitieux
« de Louis-Philippe. *Pas de régence!* a-t-il dit un
« jour. *Pas de régence!* répétera la France quand on
« viendra lui proposer le gouvernement d'un enfant.
« Aussi, cette naissance du comte de Paris, dont on
« fût si fier, contribue-t-elle à renverser ce qu'elle
« avait paru consolider.

« Tout est providentiel dans le malheur qui vient
« d'atteindre l'héritier présomptif de Louis-Philippe.
« Parti de Neuilly pour aller inspecter une armée de
« quarante mille hommes, il devait, dit-on, au re-
« tour, recevoir des mains de son père un sceptre
« usurpé ; et, plein de l'enivrement que lui causait
« cette décision, il se croyait déjà sur le trône quand,
« frappé d'un coup de foudre sur le chemin *de la*
« *révolte*[1], il tomba du haut de son phaéton.

« Sans doute ce malheureux prince n'a pas même
« eu le temps de recommander son âme à Dieu, car il
« n'a pas repris connaissance ; et pour lui le pas-
« sage de la vie à la mort a été si court, qu'il a dû
« paraître devant son juge l'esprit encore rempli de
« ses ambitieuses prétentions. Mais quel enseigne-
« ment profond résulte pour les siens du singulier
« hasard qui a voulu que le fils aîné du *roi populaire*
« vînt mourir *chez un épicier*. Ah ! si dans le mo-

[1] C'est le nom de la route qui conduit de Neuilly à Saint-Ouen.

« ment où sa famille désolée entourait son lit de dou-
« leur, le prince avait pu parler, peut-être aurait-il
« dit : « Je meurs, mon père, parce que vous avez
« voulu être roi ! je meurs parce que la justice de
« Dieu l'exige ! Rendez, rendez une couronne, que
« vous ne tenez ni du peuple ni de votre droit, ou
« craignez que la main qui vient de me frapper ne
« s'appesantisse sur vous ! »

« *Mais laissons les morts enterrer leurs morts ;* et,
« fixant les conséquences de ce grand fait, voyons la
« France, placée entre un vieillard et un enfant, tour-
« ner bientôt les yeux vers le beau et sage jeune
« homme qui peut lui rendre l'ordre, la gloire et la
« liberté.

« *Tout vient à point à qui sait attendre* est une
« maxime fort bonne, mais *l'occasion perdue ne se re-*
« *trouve plus*, en est une non moins vraie ; et jamais
« occasion ne fut plus favorable pour professer les
« principes de droit commun, dans lesquels toutes les
« oppositions vont se réunir pour repousser cette ré-
« gence, au moyen de laquelle on espère perpétuer
« l'état d'abaissement dans lequel nous sommes. Ce
« moment est arrivé, où les intérêts même seront
« pour nous. Mais, pour qu'on puisse agir en toute
« sécurité, il faut absolument qu'un homme investi
« de *pleins pouvoirs*, et dont la bonne tête est à elle
« seule une garantie, puisse parler, agir, traiter...
« selon les besoins du moment. *Il le faut !*... La posté-
« rité ne comprendrait pas, qu'investi des pouvoirs de
« Henri V, M. de Villèle restât inactif dans ce moment.

« Nos amis iront *de l'avant* quand même ; les téné-
« breuses intrigues dont ils sont entourés peuvent les

« empêcher d'arriver à la Chambre; elles ne sauraient « les arracher de la tribune, où ils défendront la cause « du droit et l'honneur de la France.

« Henri V vient d'écrire à M. de Chateaubriand une « lettre, dont celui-ci est heureux et content, au point « de dire à tout venant que le premier coup de canon « que la Providence vient de tirer sur la révolution de « Juillet n'est qu'un prélude.

« En définitive, cher duc, nous entrons en ce mo- « ment dans une ère nouvelle. Plaise au ciel que la « Restauration soit au bout ! »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Eaux-Bonnes, 18 juillet.

« Il y a dans votre lettre, chère dame, force, élo- « quence, raison et chaleur d'âme, il y a tout vous. « Oui, quelle leçon terrible ! Événement immense « dont les suites sont incalculables ! L'anarchie ne peut « manquer d'arriver; et la mort ou la chute de Louis- « Philippe en sera le signal.

« O raison humaine, que tu es mesquine et pauvre « auprès de la sagesse éternelle qui préside à tout ici- « bas ; nous prévoyons, nous arrangeons, nous réglons, « nous déterminons le présent, comme l'avenir; et un « souffle divin nous réduit en poussière au moment « où nous comptions sur un triomphe assuré.

« Ce jugement providentiel donne à réfléchir ; j'au- « rais voulu, je l'avoue, un mot de sensibilité dans *la*

« *Gazette* pour l'annonce d'un aussi grand malheur. « J'admire la courageuse persévérance de ces mes« sieurs et leur polémique habile; on est si fort avec « la vérité! Je leur ai rendu justice en écrivant à Go« ritz, avec toute l'indépendance de mon caractère; le « moment arrivera où la présence de M. de Villèle « deviendra nécessaire; mais dans mon opinion, ce « serait l'appeler un peu trop tôt; il s'userait avant « le jour. Je le connais; il ne saurait pas repousser « les intrigants ni se prononcer comme il le devrait; « et puis sa santé qui a besoin de grands ménage« ments ne résisterait pas à un trop long séjour.

« Je vous parle d'après l'expérience de la journée « que j'ai passée avec lui, bien que vraiment, il eût « l'air heureux de me voir et de causer avec moi; « mais il doit se prononcer fortement et clairement; « réduire au silence ces niais ambitieux, et les forcer « à changer de langage; il le doit à lui, à la chose « publique, et à nos courageux amis, auxquels rien « ne m'empêchera de rendre justice.

« J'ai écrit à M. de Villèle de la manière la plus « pressante dans le sens de mes paroles d'aujourd'hui. « Il est peu probable qu'il approuve la lettre à M. de « Chateaubriand.

« Je voudrais être à Paris; mais en ce moment je « songe à ma santé qui peut-être sera encore utile, « puisque le ciel me la rend. On ne m'appellera plus « l'impétueux, mais le sage. Adieu je vous offre mes « plus tendres hommages avec une appréciation bien « méritée. »

Bonnes, 25 juillet.

La nouvelle de la mort du duc d'Orléans, nous est arrivée le 15, jour de la fête d'Henri V, dont la cause qui est véritablement celle de la France devient belle, si l'on ne fait rien pour la gâter. Il semble, en effet, que nous n'ayons qu'à laisser agir la Providence qui fait mieux nos affaires que nous-mêmes.

Le seul parti à prendre pour les orléanistes serait de placer la régence, en cas de mort de Louis-Philippe, sur la tête de la malheureuse duchesse d'Orléans; le parti de son mari se réunirait à elle en se fortifiant; mais la jalousie des femmes l'empêchera; on fera valoir pour l'écarter qu'elle est protestante, et très-probablement on choisira le duc de Nemours.

A peine l'événement est-il arrivé, que chacun l'exploite déjà au gré de ses intérêts ou de sa passion.

La Gazette de France seule est dans le vrai, en suivant sa ligne avec autant de talent que de fermeté. Pour prouver les services essentiels que rend sa polémique, il suffirait de voir avec quelle animosité on la poursuit. Je reçois lettre sur lettre pour m'engager à arriver sur-le-champ à Paris en repassant par Toulouse; mais ce que j'ai pensé pour M. de Villèle, je le pense aussi en partie pour moi ; je ne crois pas que le moment presse autant que le jugent nos amis ; je ne trouve pour l'instant, rien de plus ni de mieux à faire que ce qu'ils font.

En présence d'un événement aussi épouvantable, les légitimistes devaient se montrer d'autant plus modérés que nos adversaires politiques ont été abomi-

nables lors de l'accident arrivé au duc de Bordeaux.

Un concert devait avoir lieu ici ; il a été contremandé, un bal était souscrit et il a été remis de quinze jours. Les orléanistes voulaient à tout prix l'empêcher d'avoir lieu ; les légitimistes ont tenu à le donner.

Je ne juge personne ; mais n'agissant que d'après ma conscience, et ne m'occupant pas plus de plaire à mes amis, que je ne crains, dans l'occasion, de déplaire à mes ennemis politiques, j'ai cru devoir refuser de mettre mon nom sur la feuille de souscription; les uns m'ont blâmé, les autres m'ont approuvé. « Fais ce que dois, et advienne que pourra ! »

Madame Delessert, femme du préfet de police, qui est ici avec sa sœur, madame Bocher, femme du préfet, a une attitude fort simple et fort bonne. Elle a fait dire une messe en noir; et si je l'avais su, j'y aurais assisté, pour bien prouver que les prières et le respect ne doivent jamais être refusés à une tombe.

La duchesse de Rohan, qui est encore à Bonnes avec sa fille, jeune personne vraiment charmante, s'étonnait que je n'eusse pas souscrit. « — On en fait une « affaire de parti, et je n'ai pas voulu me séparer du « mien, me dit-elle. — Je ne juge personne, ai-je « répondu, mais je reste libre de mes actions; et c'est « précisément parce qu'on a fait de ce bal, une af- « faire de parti, que je me suis abstenu. »

Je n'abandonnerais certes pas mon parti au milieu des balles; mais je suis convaincu que c'est surtout par leur modération, leur bonne foi, et en se montrant toujours conséquents à leurs principes, que les légitimistes doivent et peuvent augmenter le nombre des croyants au principe qu'ils défendent ; c'est sur le

territoire ennemi qu'il importe de faire des recrues.

Les partisans du système ont tort du reste d'attacher autant d'importance à ce bal; ils eussent été plus adroits en se contentant de le remettre.

LETTRE DE MADEMOISELLE RHODA TOOKE

« Aujourd'hui tout le fanar est en émoi, car le pa-
« triarche régnant est mort hier au soir; et c'est pres-
« que une cérémonie ignorée de mémoire d'homme
« que la pompe funèbre d'un patriarche mort sur le
« trône. Au lieu d'être couché dans un cercueil, il est
« assis sur son trône et ainsi enterré avec ses habits
« pontificaux, et une lampe éternelle brûle dans sa
« tombe. L'intrigue et la politique faisant et défaisant
« ces rois spirituels, il en résulte un changement con-
« tinuel et si fréquent, que la mort peut rarement les
« surprendre dans l'exercice de leur dignité. Celui-
« ci était la créature du prince Vogorides qui montra
« tout ce qu'il pouvait l'année dernière en destituant
« le patriarche dévoué à son rival. Voyons s'il aura
« encore le pouvoir de faire nommer un des siens.
« Pauvre pays, livré d'un côté à la rapacité des pachas
« turcs ou à l'astucieuse dextérité des Grecs, leurs ser-
« viteurs en apparence ; mais leurs maîtres dans le
« cœur. Cela va vite ici pour qui veut bien voir et re-
« garder sous le plâtrage brillant qui ne recouvre
« qu'une masure en ruine incapable de résister au
« moindre choc.

« Avant-hier, le directeur des douanes, vieillard « honnête, qui, depuis cinq ans, tenait cet emploi, a « été remplacé par un autre turc qui a acheté la « place quatre-vingt-cinq millions de piastres qu'il « doit reprendre sur le tarif des douanes. Ce tarif « arbitraire est perçu au profit du directeur et non « du gouvernement. Banqueroute sur banqueroute, « départ des familles qui veulent conserver ce qu'elles « ont, une pauvreté qui perce à travers le luxe et la « rend ridicule ; voilà la situation actuelle de cette « ville jadis si riche, qui, en voulant s'européaniser, « n'a fait que perdre sa dignité, se rendre grotesque « en voulant se régénérer, et dont les citoyens sans « énergie, sans patriotisme, sans préoccupations d'ave- « nir sont déjà à moitié nuls par le fait, et le seront « entièrement d'ici à peu de temps. »

Eaux-Bonnes, 28 juillet.

C'est demain que nous quittons ce séjour auquel cette année surtout, je dois l'existence. Nous sommes allés hier, madame de LaRochefoucauld et moi, par une chaleur affreuse au petit village de Biel, distant de trois lieues, afin d'y voir des mosaïques nouvellement découvertes dans un terrain voisin d'une mauvaise masure datant du séjour des Romains. Ces mosaïques faisaient le fond de grandes baignoires; on trouve encore les conduits qui devaient y amener l'eau ; et à peu de distance, les restes de grands bassins qui devaient servir de réservoirs à l'eau minérale,

dont la source, probablement, a été perdue avec le temps et les révolutions du globe. Il pourrait y avoir là peut-être, une fortune pour quelqu'un qui se livrerait à des recherches sérieuses et bien conduites, d'autant que le climat serait infiniment préférable à celui de Bonnes.

Nous avons ouvert une souscription pour créer une promenade de plain-pied dans la montagne, ce qui manquait tout-à-fait à Bonnes, où les malades sont toujours forcés de monter ou de descendre ; ce sera une grande amélioration, et les ouvriers sont déjà à l'œuvre.

Biarritz, 3 août.

Une réunion de maisons blanches à volets verts et quelquefois à formes hollandaises ou suisses, élevées en partie depuis peu d'années, jetées au hasard et sans ordre sur un terrain inégal et fort élevé au-dessus de la mer, est à votre choix, le village, le bourg ou la petite ville de Biarritz que viennent visiter tous les étés un grand nombre de voyageurs ; les uns arrivant en foule de Bayonne les jours de dimanche et fêtes, et repartant le soir dans de nombreux omnibus qui suffisent avec peine à la foule qui se précipite et se place partout ou elle peut mettre un pied ou une main pour se retenir.

Parmi les trois plages, une surtout a la vogue dans une espèce d'anse à l'abri du vent ; hommes, femmes et abbés s'y rencontrent pêle-mêle ; mais les cos-

tumes et les manières y sont tellement convenables, que la morale la plus sévère n'aurait rien à reprendre, et la pudeur des jeunes filles rien à rencontrer qui puisse les effrayer.

Le pays est triste; point abrité et bordé au loin par une chaîne de montagnes.

Un très-beau phare, éclairé chaque soir, avertit les voyageurs des dangers de cette côte, à laquelle une société nouvellement organisée a soustrait plus d'un malheureux prêt à périr.

L'étendue de mer est vaste et magnifique, quelques petits bateaux pêcheurs s'y risquent à trois ou quatre lieues pour aller y jeter leurs filets, et remplir pauvrement leur bourse. Les enfants du pays sont d'une incroyable intrépidité, nageant comme de vrais poissons, et tenant du gamin de Paris par leur originalité.

Biarritz, 4 août,

Il est impossible de ne pas rire de pitié à la vue de tous ces philosophes qui ont la sotte et puérile prétention de se faire orateurs; et qui, au lieu de contempler le ciel et d'invoquer la lumière, s'enfoncent à cœur joie, à travers les ténèbres, armés d'un fol orgueil et d'une cuirasse percée à jour; de ces philosophes de nom qui fouillent les entrailles de la terre pour y chercher le mensonge et l'absurde, au lieu d'admirer la vérité qui brille à travers les étoiles sous la voûte azurée du ciel. Aucun n'est assez hardi pour être conséquent, et à travers l'absurde de leurs théo-

ries, un coin de vérité se révèle malgré eux et les déjoue eux-mêmes.

Ils avancent d'abord d'un pas assez ferme ; et puis effrayés de la carrière qu'ils ont parcourue, ils s'arrêtent pour respirer, et se remettent à l'œuvre pour construire un édifice qui, quelque haut qu'ils aient pu l'élever, s'écroule faute des seules bases qui puissent donner la solidité aux conceptions de l'homme. Orgueilleux novateurs qui s'efforcent de rester obscurs, et cherchent à entraîner les esprits à l'aide du génie, qu'ils doivent à Dieu, et qu'ils consacrent à l'enfer.... C'est la vérité qu'ils redoutent. Il ne leur suffit pas de s'élever au-dessus de leurs semblables par les dons qu'ils ont reçus de la Divinité ; leur fol orgueil voudrait détrôner Dieu lui-même,pour se mettre à sa place. Tandis qu'il regarde avec dédain l'humanité qui croit et espère, le prétendu philosophe ne saurait retarder d'un jour, d'une heure, le moment où il doit paraître devant son juge suprême, qui, d'un mot, réduit au néant cette science qui n'a rien voulu devoir qu'à elle-même.

Il n'y a de vraie philosophie que celle qui émane du ciel ; il n'y a de vrai philosophe que le chrétien ; il n'y a de philosophie vraiment sage et utile à l'homme que la religion. Le meilleur citoyen, le père le plus éclairé, le fils le plus tendre, le mari le plus fidèle, la femme la plus chaste, le citoyen le plus tranquille, le roi bienfaiteur du peuple, le législateur vraiment habile, l'administrateur le plus probe, le cœur le plus charitable, l'esprit le plus élevé, le talent qui monte jusqu'au sublime; un Fénelon, un Bossuet, un saint Vincent de Paul, un missionnaire humble

et utile, un frère des écoles, une sœur de charité, le riche le plus humain, le pauvre le plus résigné, seront toujours ceux ou celles qui, comme des enfants dociles, se soumettent aux commandements de l'église, en suivant avec soumission les lois de l'évangile. Tout ce qui sort d'une autre source est entaché d'orgueil, et par une voie plus ou moins courte vous conduit tôt ou tard au vice ou à la misère. L'homme qui souffre sans la foi, se plonge un poignard au cœur, et les suicides de tous genres viennent arroser de sang une terre où la croix n'est ni plantée ni adorée.

Le chrétien se résigne à la souffrance en espérant; et tandis que le philosophe, livré au désespoir, se débarrasse par un crime du fardeau de l'existence, le chrétien le porte sans murmurer, et se résigne en priant.

Oh! vous qui doutez, vous n'avez donc ni souffert, ni aimé! Une âme sans foi n'a ni amour, ni charité!

Apôtres modernes ou anciens d'une liberté hypocrite ou d'une égalité impossible, vous n'êtes que des imposteurs ou d'aveugles utopistes et vous vous mentez sciemment à vous-mêmes, avant de mentir aux autres; vous présentez aux peuples des chaînes de roses, en les forgeant d'un fer dur, et vous leur offrez une richesse éphémère qui cache une misère véritable. Toutes vos paroles sont un leurre, vos promesses des mensonges; vous rêvez éveillés, mais votre sommeil est souillé de larmes et de sang. Ambitieux du pouvoir, vous brisez les autels pour jeter en Erostrates maudits, un vain nom à la renommée.

Que vous importe l'humanité! Vous la méprisez assez, pour en faire une machine ! Est-ce donc en la condamnant au néant, que vous prétendez lui donner le bonheur ? C'est surtout en rendant le peuple moral et religieux que vous adoucirez ses peines. Cherchez le possible, mais ne prêchez plus l'impossible et l'imposture. Celui qui trempe la plume dans une encre corruptrice est bien coupable.

Biarritz, 10 août.

Nous sommes allés visiter la citadelle de Bayonne d'où l'on découvre une vue admirable, et où cent ouvriers sont employés à de nouveaux travaux. Le capitaine commandant nous en fit les honneurs avec beaucoup d'obligeance. M. de Bois-le-Comte, aide-de-camp du général Harispe, devait nous accompagner ; mais obligé de s'absenter le matin, le colonel chef d'état-major, et ancien aide de-camp du maréchal de Raguse, voulut bien le remplacer avec la plus parfaite obligeance.

De la citadelle nous allâmes prier dans la cathédrale; le caveau surtout attira notre attention.

Hier, M. de Bois-le-Comte dont l'obligeance est presque proverbiale, et qui joint à beaucoup d'instruction et d'honneur une grande indépendance de caractère, est venu dîner avec nous ; sa conversation sur l'Espagne nous a vivement intéressés. Il nous raconta que pendant un des ministères de M. Thiers, ce dernier était parvenu à obtenir de M. de Metter-

nich, une archiduchesse pour le duc d'Orléans et une princesse de Prusse pour le duc de Nemours. Les conditions imposées étaient de faire aux souverains étrangers l'abandon de la Suisse et de l'Espagne, et de ne plus s'en mêler en rien.

Ce fait inconnu est extrêmement curieux. Et voilà comme les malheureuses princesses sont sacrifiées à des vues ambitieuses.

L'attentat d'Alibaud mit fin à toutes ces négociations, au moment où elles allaient être consommées.

Biarritz, 14 août.

Les soirées sont ici tellement délicieuses, calmes et sans la moindre humidité, que le docteur, homme fort sage et qui me paraît habile, conseille de coucher les fenêtres ouvertes, pour respirer l'air de la mer.

Hier, madame de LaRochefoucauld montait avec moi dans une lourde voiture, attelée de trois excellents chevaux, et accompagnée de notre fidèle Célestin, pour aller mettre les pieds sur le sol espagnol, munis de lettres et papiers que nous devions à M. de Bois-le-Comte.

En trois heures nous avions fait dix lieues et nous étions à Béhobie, frontière de France où, grâce à nos papiers, et à l'obligeance du commissaire général de la police, nous n'éprouvâmes aucune difficulté. Quelques maisons, peu d'habitants et une très-faible garnison forment tout Béhobie. Un mauvais pont de bois est jeté sur la Bidassoa qu'on passe facilement à gué quand la marée est basse; mais ce qui m'humilia

fut de voir deux canons braqués du côté de l'Espagne.

Bidassoa, ce mot rappelle ce premier coup de canon, qui, tiré sur le drapeau tricolore en 1823, fit échouer les républicains, et donna une armée à la Restauration, en lui rendant son rang parmi les puissances.

Nous nous embarquâmes dans une mauvaise barque, et fûmes conduits jusqu'à Irun, ville espagnole située sur une hauteur, et qui donne une triste idée de l'Espagne.

Une belle église où se trouvent deux chaises et des autels tout dorés en bois sculpté ; un hôtel de ville et des rues affreuses et montueuses; dans les rues, une saleté horrible, des femmes aux cheveux superbes, mais peu remarquables par leur beauté; voilà toute la ville, du reste, rien de remarquable.

Nous nous hâtâmes d'aller retrouver notre barque, car la marée montait, et nous nous rembarquâmes pour aller à Fontarabie, que nous apercevions de loin, placée sur une éminence.

Des murs démantelés portant les traces du canon, une grande rue à pic où l'herbe croît, deux ou trois petites rues très-étroites, un immense hôtel dont il ne reste que les murs ; des pauvres pour habitants, des enfants pour soldats, armés de fusils anglais ; une très-belle église et de riches ornements ; un château placé sur la grève, une vue de mer magnifique; voilà Fontarabie qui commence bien lentement à se remettre des désastres de la guerre ; des carreaux cassés, des maisons inhabitées, quelques figures curieuses paraissant aux fenêtres ; les toits des maisons en bois sculpté, avançant sur les rues, telle est la physionomie de ce séjour que l'on ne quitte pas assez

vite, où l'on mourrait de consomption en vingt-quatre heures; mais que l'on est bien aise d'avoir vu.

Du cidre, du vin de mélasse excellent, de la morue sèche et cuite sur le charbon, voilà en grande partie la nourriture des habitants qui vous demandent l'aumône.

Ici ce sont des christinos; à Irun ils sont presque tous carlistes. Nos bateliers, gens excellents et d'une humeur joviale, l'un français et l'autre Espagnol, nous donnèrent avec plaisir mille et mille détails.

L'espagnol avait servi cinq ans parmi les carlistes, avec une bravoure sans égale, et il avait souvent accompagné Charles V; il nous assura que les trois quarts de la population étaient pour lui. Ces deux hommes font la contrebande avec une intrépidité sans exemple; ils risquent leur vie pour peu de chose, passant au milieu des balles des douaniers. Ils nous disaient tranquillement: « qu'il y avait toujours du « plaisir à côté des balles. »

Trois fois, ils se jetèrent gaiement dans l'eau pour remorquer leur barque; en dix heures et demie nous étions de retour à Biarritz, bien qu'on m'ait assuré que la plus longue journée suffirait à peine pour ce voyage. Nous étions partis à sept heures; nos bateliers nous promirent une jolie barque pour l'an prochain.

A cinq heures et demie, nous arrivions à Biarritz après avoir entrevu l'Espagne, et retrouvé la France avec bonheur, comme s'il y eût eu des siècles que nous l'eussions quittée.

Nous avions aussi traversé Saint-Jean de Luz, en allant et en revenant; la ville est propre et assez bien bâtie, l'église est riche, belle, ornée de colonnes do-

rées à la façon espagnole, mais infiniment plus propre et plus soignée. En Espagne, il y a beaucoup de bancs pour les hommes, et les femmes restent au bas de l'église. A Saint-Jean de Luz les femmes portent de vastes mantelets noirs avec un capuchon, et une dentelle noire qui leur couvre la figure.

LETTRE DE M. LE COMTE DE MONTBEL

« Kirchlerg, 10 août.

« Oui, mon cher duc, c'est une grande catastrophe « dans la famille d'Orléans ; c'est une grande leçon « providentielle ajoutée à tant d'autres sur la vanité « des calculs et des ambitions de l'homme ; c'est le « *memento quia pulvis es*, prononcé sur l'établisse- « ment de juillet. Les conséquences de cet événement « serreront d'abord les rangs des conservateurs au- « tour de Louis-Philippe ; mais ensuite !... un enfant « en bas âge se présente comme le symbole d'un « ordre de choses que toute la dextérité du chef actuel « avait peine à maintenir. A la longue minorité suc- « cède en perspective la longue inexpérience d'un « adolescent.

« Le juste-milieu a fini son existence, il n'y a plus « à choisir aujourd'hui qu'entre l'anarchie et le prin- « cipe d'ordre qui a notre foi politique ; tout y ra- « mène. Depuis cinquante ans, les systèmes se cul- « butent les uns sur les autres. La loquacité sophis- « tique des assemblées constituantes et législatives ; « l'énergie féroce de la convention; la corruption ma- « chiavélique du directoire ; la gloire de Napoléon, les

« vanités représentatives de la Restauration, les roue-
« ries de 1830, sous l'étiquette de la souveraineté du « peuple, rien ne tient, rien n'est solide.... Tel n'était « pas l'état de la France pendant quatorze siècles de « monarchie. Les réflexions de tous en reviendront « là. Dieu veuille que ce ne soit pas après avoir « subi de mauvais jours! La nouvelle de cet événe- « ment a été reçue ici avec cette commisération chré- « tienne qui caractérise les âmes profondément ver- « tueuses. On a prié sans ostentation, mais avec une « profonde piété. Ces prières de l'exil seront montées « jusqu'à celui qui seul est grand et souverainement « puissant; qui, seul est la source de toute vérité et « de tout pouvoir, dont nous devons bénir toujours la « main, soit qu'elle nous élève, soit qu'elle nous hu- « milie.

« En présence de ces leçons frappantes, combien « il serait à désirer que les contestations s'apai- « sassent! Quelques torts qu'on puisse reprocher à « telles personnes, à telle agrégation, c'est une grande « faute d'en entretenir le public, et de créer le scan- « dale de la discorde au sein d'une cause d'ordre, qui « veut être défendue avec dignité. Moi-même je me « suis laissé prendre à des mouvements de mécon- « tentement personnel ; et j'ai jugé sévèrement. J'ai « examiné mon âme devant Dieu ; mon illusion s'est « dissipée, et ma raison plus juste que ma vanité a « reconnu beaucoup de qualités, là où je voyais des « défauts......

« Le prince est à Tœplitz depuis trois semaines, « ainsi que la Reine ; il s'en trouve bien...... Je suis « bien aise d'apprendre votre guérison avant d'avoir

« su votre maladie. Je fais des vœux pour votre santé « et pour votre bonheur, vœux aussi sincères que l'a- « mitié que je vous ai vouée. »

LETTRE DE M. ACHILLE FOULD

« 28 août.

« Puisque je vais repartir, et que je ne vous rever- « rai pas de quelque temps encore, je ne veux pas « différer de vous dire, mon cher duc, combien j'ai « été heureux de recevoir de vos nouvelles, d'appren- « dre que vous êtes entièrement rétabli. Quoique je « ne voulusse pas en convenir, je vous trouvais encore « souffrant, lorsque nous nous sommes quittés ; j'aime « encore plus nos Eaux-Bonnes pour le bien qu'el- « les vous ont fait. Il faut cette année que je me « contente de les avoir goûtées ; je repars dans huit « jours pour Tarbes; et lorsque notre conseil général « sera terminé, il sera trop tard pour aller dans les « montagnes.

« Vous trouvez que nous avons fait une mauvaise « loi[1] ; il est possible qu'elle eût pu être meilleure, « mais, telle qu'elle est, elle a pour elle le grand « avantage d'avoir été votée à une grande majorité; « et d'avoir fourni l'occasion d'une des plus belles et « des plus utiles discussions : belle par le talent des « orateurs, utile surtout par l'hommage que ceux qui

[1] La loi de Régence.

« ont produit de l'impression ont rendu aux institu-
« tions de 1830.

« Vous m'avez vu bien accablé de la mort du duc « d'Orléans, et je vous disais alors que j'étais plus « affligé qu'inquiet ; ce qui, dans cette circonstance « si opinée, si fatale, n'était qu'un effort de raisonne- « ment, a pris depuis toute la force de la conviction « la plus profonde. L'avenir du pays n'a pas été com- « promis par la mort du prince.

« Adieu, cher duc, faites en sorte de ne partir que le « 7 ou le 8, et en passant à Tarbes faites-moi appeler. « J'y serai le 7.

« Hommages bien empressés à madame la du- « chesse, et à vous mon tendre dévouement.

« Achille Fould. »

A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« Paris, 15 septembre.

« Vous m'avez demandé, mon ami, de vous écrire « lorsque je serais de retour à Paris, et je vais le faire « avec sincérité. Il règne généralement une grande « stagnation. Un jour, un mois, qu'on a devant soi, « paraissent un siècle par le temps qui court. Il semble « prouvé pour beaucoup, que M. Guizot ne passera « point la session prochaine.

« Louis-Philippe se renferme beaucoup, ce qui « pourrait faire croire qu'il médite quelque chose. « Sa santé s'altère visiblement ; et chacun regarde sa

« mort comme le signal infaillible d'une crise, dont « personne ne connaît ou ne prévoit les résultats.

« L'atroce poignard des assassins est aiguisé par la « mort du duc d'Orléans; aussi redouble-t-on, non « sans motifs, de précautions.

« Personne ne juge le duc de Nemours à la hau- « teur du rôle qu'il est appelé à jouer; aussi va-t-on « au jour le jour, sans croire au lendemain, et presque « sans s'en occuper. On sent trop tard la faute qu'on a « commise en ne nommant pas la mère régente; et « l'on doute de l'application de la loi de régence. « Henri V, qui paraissait impossible à beaucoup de « gens, est devenu possible et même probable pour « eux, sans qu'ils s'expliquent encore le comment.

« Vous avez vu M. de Lourdoueix ; il aura été heu- « reux de causer avec vous ; c'est un esprit aussi « juste que fort, qui vit trop seulement en dehors des « hommes; la polémique de *la Gazette* continue à « être parfaite; mais elle ne s'occupe pas assez des « intérêts matériels, et devrait songer à amuser en « instruisant. Pour convaincre, il faut être lu avant « tout. Malheureusement ces messieurs ne croient « véritablement qu'eux ; et, bien que j'aie pu dire à « M. de Genoude, il remplit toutes les colonnes de « son journal de son nom et de sa personne, ce qui « fatigue tout le monde.

« Un grand pas s'est fait, et la force des choses « amène à nos idées comme à nos principes ; mais on « ne voudrait pas qu'ils fussent imposés par un « homme, et toujours en son propre nom.

« Il y a plus d'animosité que jamais contre M. de « Genoude, et son élection serait, je crois, meil-

« leure pour nous que pour lui ; mais on n'éclaire « pas ceux qui ne veulent ni voir ni entendre.

« Il n'y a qu'une voix contre le duc de Lévis ; un « mot de vous déciderait peut-être le rappel du comte « de Bouillé, à peu près enfin décidé à repartir... « Henri V vient de lui écrire dans les termes les plus « aimables.

« Occupons-nous de réparer le passé. Permettez à « celui que vous devez reconnaître comme votre meil- « leur ami de vous dire ce que l'expérience aurait « dû vous prouver : « Vous attendez un peu trop « les événements, et le temps perdu ne se retrouve « plus ; l'occasion manquée est quelquefois manquée « sans retour. »

« Je regarde qu'aujourd'hui, si toutefois votre santé « vous le permet, un voyage à Goritz est indispen- « sable, et il faudrait vous hâter à cause de la saison. » Je persiste à penser qu'il serait habile et utile que « M. de Chateaubriand y fût appelé par vous, et que « le comte de Bouillé allât remplacer M. de Lévis. « En prenant les hommes pour ce qu'ils sont, j'aime « à m'en servir dans l'intérêt général, en mettant de « côté tout ce qui m'est personnel.

« On vous accuse, mon ami, de tergiverser dans « votre marche, et de ne donner ostensiblement au- « cune direction, tandis que tout le monde sent au- « jourd'hui la nécessité d'en avoir une bien tracée.

« On a osé soutenir devant moi que vous aviez écrit « le *pour* et le *contre*. Poussé à bout, j'ai défié positi- « vement qu'on me le prouvât, en exigeant qu'on re- « montât jusqu'à la source ; ce qui sera fait.

« Je vous aime et vous respecte trop, pour ne

« point tout vous écrire sans crainte, comme sans « prévention, espérant que votre sagesse tirera de « tous ces renseignements un utile parti.

« L'ambition de Louis-Philippe est loin d'être sa- « tisfaite, et il veut être *empereur* et *roi*... Empereur « des Français et roi d'Algérie, avec un vice-roi de « sa famille. Le général Bugeaud, que ses succès en « Algérie ont mis en évidence, est choisi et attendu « pour l'exécution de ce dessein fantastique. Les « forts détachés, tout ce qui a été fait et se fait, c'est « dans ce but; et Vincennes, approvisionné d'une ma- « nière *formidable*, doit en cas de nécessité servir de « refuge; on vise au pouvoir absolu. Voyez, cher « comte, jusqu'où va l'aveuglement.

« Tout à vous de cœur, souvenirs empressés à tous.»

CHAPITRE IV

LETTRE DE M. DE LOURDOUEIX

« Paris, 10 octobre.

« Cher duc,

« J'ai trouvé, à mon retour ici, votre lettre, et je « vous remercie de la pensée d'amitié que me réser- « vait cette justification. Je suis heureux d'apprendre « que votre santé est parfaitement remise; c'est un « trésor précieux qu'il ne faut pas dépenser abusive- « ment; ménagez-la autant que possible pour votre « pays, qui a plus besoin que jamais de conserver les « hommes de principes et de dévouement au bien; et « pour vos amis, qui sentent tout le prix d'un auxi- « liaire tel que vous.

« J'ai suivi, dans mon voyage, vos traces à travers « les Pyrénées, et j'ai recueilli les bons souvenirs que « vous y avez laissés. M. de Villèle m'a paru pour vous « plus rempli d'affection et d'estime que jamais. J'ai, « comme vous pouvez le croire, abondé dans son

« sens, et je ne crains pas que vous puissiez m'accu-
« ser d'avoir affaibli le crédit que vous avez près de
« lui, et dont vous vous servez si utilement pour la
« bonne cause.

« Excepté Toulouse, qui conserve le feu sacré, j'ai
« trouvé le Midi presque aussi froid et apathique que
« nos provinces du centre. C'est un grand mal qui a
« sa source dans le défaut de direction, ou plutôt dans
« la fausse direction qui vient d'un certain lieu.

« Vous avez toute raison de croire que le mal doit
« être corrigé à cette source. Si les influences qui en
« émanent secondaient l'action réformiste et natio-
« nale, ou seulement si elles ne contrariaient pas cette
« action, il n'y aurait pas tant de sommeil et tant de
« défections ; mais les faits accomplis marchent, par
« cela seul qu'ils durent depuis douze ans, et les hom-
« mes de principes sont divisés sur les moyens ; com-
« ment retenir les faibles et les raffermir ?

« Ceux qui peuvent quelque chose là-bas, doivent
« donc travailler à y porter la lumière, c'est depuis
« longtemps votre opinion. Il n'y a pas aujourd'hui
« de meilleur moyen de servir la cause.

« J'espère que le froid qui perce à travers les rayons
« du soleil d'automne vous ramènera bientôt près de
« nous.

« Je n'ai pas besoin de vous dire combien je serai
« heureux de vous revoir après une si longue absence.

« Veuillez, je vous prie, faire agréer à madame la
« duchesse mes hommages respectueux, et recevoir
« pour vous la nouvelle assurance de tous mes senti
« ments tendres et dévoués. »

LETTRE DE M. LE VICOMTE DE LA NOUE

« Nous sommes ici fort entourés de propriétés ap-
« partenant à vous ou à tous les vôtres. C'est, d'un
« côté, Estissac et les bois qui en dépendent; aujour-
« d'hui partagés entre les divers rameaux de la bran-
« che aînée; et du côté opposé, la terre et le château
« de Turny. J'y allai hier, par simple passe-temps et
« distraction, sur mon poney en deux heures, et en
« traversant un hameau presque attenant à Turny,
« qui a nom l'Hôpital; j'y voyais les débris encore
« brûlants d'un incendie qui avait éclaté pendant la
« nuit.

« J'ai été reçu à Turny fort civilement par l'homme
« d'affaires, qui m'a fait voir en détail le château.
« Quelques débris y offrent de l'intérêt. Deux ou
« trois lits magnifiques à la Louis XIV[1], le salon avec
« ses portraits de famille, bien peints et symétrique-
« ment encadrés; un vaste meuble en bois doré, d'un
« bien grand style et de beaucoup d'effet.

« Les gens du pays que j'ai eu occasion d'entre-
« tenir, m'ont paru fort regretter votre famille; et ils
« n'en parlent qu'en des termes que l'on écoute avec
« plaisir. Ils trouvent que ce serait dommage d'a-
« bandonner cette habitation; et j'y ai en ce moment
« trop d'intérêt de voisinage, pour ne pas partager
« leurs dires et leurs opinions. »

[1] Que sont-ils devenus?

A M. LE COMTE DE MONTBEL

« Un hasard, mon cher Montbel, m'a fait décou-
« vrir le motif pour lequel on m'en avait voulu à
« Goritz de la publication du *Pèlerinage*, qui a fait et
« fait encore tant de bien, en présentant nos princes
« et une Restauration avec les seules conditions qui
« puissent leur donner quelques chances de durée.

« Comment! Louis-Antoine, cet habitant du ciel,
« qui n'a qu'un pied sur la terre, connaît assez peu
« la France pour s'y croire encore possible; et pour
« supposer qu'elle consentît à le recevoir comme roi
« régnant! Mais, mon ami, ce serait rendre à jamais
« impossible l'avenir qu'on commence à entrevoir
« comme une possibilité, à laquelle le coup frappé par
« le ciel a donné de nouvelles chances.

« Je ne me donnerai même pas la peine de chercher
« si une abdication prononcée en France et renou-
« velée à l'étranger, lors même que les conditions
« n'ont pas été remplies, peut être invalidée. Je
« prends simplement ce fait qui est resté gravé dans
« tous les esprits sages, comme un fait accompli et
« incontestable. Vous avez vu le mal qu'avait produit
« l'opinion opposée, d'abord répandue. Je déclare
« sur mon âme et conscience qu'il y a entre la France
« et Louis XIX, roi régnant, un abîme *infranchis-*
« *sable*; et soutenir le contraire, c'est défendre l'ab-
« surdité la plus grande, c'est fermer les yeux à la
« lumière la plus palpable, c'est s'enfoncer tête

« baissée dans l'erreur la plus dangereuse. Je sais « qu'en disant la vérité on ne se fait pas toujours ai- « mer; mais aussi, en trompant et en caressant des « idées irréalisables, on se rend bien coupable, et l'on « manque à ses devoirs les plus sacrés, en entretenant « de dangereuses illusions.

« Qu'importe d'ailleurs l'affection des mortels, « quelque haut placés qu'ils soient ? leur estime suffit « à l'homme d'honneur ; avant tout, l'approbation du « ciel et celle de sa propre conscience! — *Mais c'est* « *avec le plus grand désintéressement que j'agirai*, se « dit-on; *si je prenais un moment la couronne, ce se-* « *rait pour la placer bientôt sur la tête d'Henri V; ce* « *serait pour lui laisser les roses et prendre les épines.* « Admirable intention, sans doute, mais illusion com- « plète que cherchent à entretenir certains hommes « dans un intérêt personnel.

« Et Marie-Thérèse, cette princesse que je vénère, « n'aurait pas assez de ses larmes ! Il lui faudrait « encore une couronne ! On aurait en Autriche un « immense intérêt à entretenir de semblables illu- « sions. En partant de ce point, tout s'explique, et le « mal qui s'est fait et se fera encore; mille difficultés « qui viennent entraver notre marche ; la division des « royalistes et les diverses directions données, en de- « hors de la seule qui fût bonne et possible.

« L'avenir appartient à Dieu, et sa main puissante « ne consultera pas l'homme pour se montrer au grand « jour ; ses moyens nous sont inconnus, mais ils éton- « neront les aveugles, et feront entendre les sourds. « On reconnaîtra trop tard que ceux qui servent ne « sont pas toujours ceux qui flattent.

« Toute alliance avec l'Autriche serait impopulaire « en France.

« La *Gazette* a enfin, grâce aux efforts de ses amis, « comme à son bon sens, renoncé à parler toujours « d'elle comme de son propriétaire, ce qui était une « faute capitale; mais sa polémique est remarquable, « et l'on ne peut trop reconnaître les services ren- « dus par ce journal ; il faut bien arriver forcément « aux doctrines qu'il défend; et qui ne commet des « fautes dans une carrière si active!

« Les affaires paraissent devoir rester en stagnation « jusqu'à l'ouverture des Chambres. Mille intrigues « se croisent, les difficultés vont croissant, tous les « intérêts sont en souffrance. On redoute tellement « une révolution nouvelle, que l'on souffre en si- « lence, convaincu que les choses marcheront, tant « bien que mal, tant que Louis-Philippe vivra ; mais « aussi que sa mort sera le signal de graves événe- « ments; les partis ne s'endorment point, et ils atten- « dent ce moment pour éclater.

« Le traité de commerce avec la Belgique occupe « aussi beaucoup ; Louis-Philippe le veut, et il est à « peu près le seul de son avis ; ce serait un coup ter- « rible porté à l'industrie. Les royalistes sacrifient tout « à un principe qui sera le salut de la France, comme « il est la garantie du repos de l'Europe.

« Le parti bonapartiste, qu'on croyait entièrement « éteint, apportera sa part au chaos, et s'il a peu « d'adhérents dans la cavalerie, il n'en est pas ainsi « de l'infanterie, surtout parmi les sous-officiers; ce « nom de Napoléon est encore puissant sur les es- « prits.

« Le parti révolutionnaire marche dans l'ombre « avec une infernale persévérance, en méditant le « désordre ; mais beaucoup d'esprits aveugles se sont « ouverts à la lumière, en comprenant enfin qu'il était « un point de réunion possible pour les cœurs géné- « reux, et que l'intérêt de la patrie devait l'emporter « sur les nuances d'opinion ; ce pas est immense ; je « le pressentais dans un article sur la *réunion possible* « *des partis*, que j'envoyais de Montmirail, il y a dix- « huit mois.

« Le rapprochement de *la Quotidienne* n'est pas « un fait moins important, car il n'y a pour tout et « pour tous qu'une vérité. M. de Villèle y est pour beau- « coup; et c'est un service important qu'il a rendu ; « j'aime à m'inspirer de ses lumières.

« Les forts se poursuivent avec une incroyable ra- « pidité ; ils seront le moyen, et le général Bugeaud « l'agent. Louis-Philippe ne voit que son intérêt.

« Adieu, cher comte, vous savez si je suis votre « ami ; toute ma vie vous le prouve : travaillons à l'u- « nion de tous.

« LaRochefoucauld, duc de Doudeauville. »

« P. S. Ma lettre allait partir, mon cher comte, « lorsqu'une lettre que je reçois de Paris, et qui me « navre, me force à ajouter une triste page.

« Comment, est-il vrai ? le comité Noailles l'em- « porte sur M. de Villèle ! Cette faute, signée Lévis, « est immense, et elle en entraînera bien d'autres « sans doute. M. de Villèle manque d'action, et en « voici une preuve de plus ; il devait, puisqu'il avait

« pleins pouvoirs, mettre le comité en demeure, du « moment où ce comité se mettait en opposition avec « lui. Je l'en ai pressé, et il ne m'a point cru ; et « d'ailleurs, on lui demandait de chez vous des ren- « seignements. Après avoir caressé M. de Chateau- « briand, on le met aussi de côté, en le rendant fu- « rieux ; c'est une faute de plus. J'avais désiré que « M. de Villèle l'appelât avec lui à Goritz. Son ca- « ractère, j'en conviens, est moins que rien ; mais sa « plume, bien dirigée, pouvait avoir une immense in- « fluence. M. de Villèle m'a encore refusé cette fois, « malgré la confiance, l'estime et l'amitié qu'il me « témoigne. C'est un malheur ; du moins n'aurai-je « rien à me reprocher.

« L'intrigue remplace partout la raison, M. de Vil- « lèle n'a pas tout ; mais il a pour lui la logique « et la raison ; il faudrait ajouter la force qui lui « manque ; mais ses lumières ne peuvent être rem- « placées. C'est malgré tout, l'homme le plus éclairé « de l'époque. Se déclarer pour ses ennemis pro- « noncés, c'est briser tout ce qu'il y a de sacré ; « c'est fouler aux pieds les intérêts les plus chers.

« Je serai donc toujours condamné à avoir raison, et « à ne pas être cru !...

« Le gouvernement triomphe. Cette nouvelle me « consterne ; elle m'est donnée pour certaine, et « il n'y a pas à en douter. Et puis, qu'on ose soutenir « encore que les hommes nous sauveront ! Oui, nous « serons sauvés ; mais le ciel seul s'en chargera ; et je « le répète, ce sera par des moyens que personne « ou à peu près, n'aura voulu prévoir ou recon- « naître.

« Mettez-vous donc enfin sur un terrain de vérité, « en repoussant les illusions, les intrigues, les flatteurs « de tout genre et les faux amis. Entrevoyez l'avenir « sous un véritable jour, et marchez vers lui à pas « fermes ; formez de tous les royalistes un faisceau « impénétrable, au lieu de les diviser par des directions fausses ou diverses.

« Ne repoussez plus ceux qui vous disent la vérité, « connaissez enfin ceux qui vous servent ; rappelez-« vous les dernières années du règne de Louis XVIII, « qui furent sans contredit les plus belles de la Restauration.

« N'oubliez point les regrets trop tardifs de Charles X, « et les derniers conseils qui lui furent donnés avant « les événements.

« En voyant tout ce qui se passe, je me sens plus « que jamais un dégoût prononcé pour la politique. « J'accomplis un dernier devoir en disant encore « quelques vérités, heureux de me rappeler que c'est « toujours au moment où l'on a cru la France per-« due, que la Providence l'a sauvée. M. de Villèle « doit être indigné ; ce n'est pas sans motif. Adieu, « mon ami, que le ciel vous donne la lumière, avec « assez de force pour la faire accepter.

« LaRochefoucauld, duc de Doudeauville. »

Montmirail, 20 octobre.

Jamais on n'a plus parlé de philanthropie que dans ce siècle inondé de belles paroles, et de tous ces écrits

qui paraissent par milliers tant en Angleterre qu'en France. Pendant ce temps que fait-on ? Toutes les misères de l'humanité sont méconnues et négligées, et tous les intérêts sont sacrifiés à ce *moi* qui domine tout. Des milliers de malheureux habitent d'abominables réduits, et des caves humides où gît pour eux une dégradation de tout genre. Là, ni religion, ni morale ! ces malheureux croupissent de consomption morale et de misère matérielle. Que fait la société pour tant de misérables? Rien, absolument rien ; à peine elle enterre gratis ces malheureux qui ne peuvent pas vivre, et auxquels rien n'apprend même à mourir.

Malheur à ces égoïstes, à ces ambitieux qui ne voient qu'eux en ce monde !...

Ne surgira-t-il pas enfin un homme d'État doué d'assez d'humanité et d'énergie pour remédier à tant d'infortunes, et pour trouver le moyen d'arracher cette classe nombreuse à la misère et à la corruption. Des criminels se forment dans ces repaires, et les coupables y vont trouver un refuge.

Il faudrait un de ces esprits auxquels rien n'échappe, un de ces yeux clairvoyants qui portent partout leur regard scrutateur.

Déporter, en leur donnant les moyens de se créer une existence, cette foule de misérables, voués au vice et qui effrayent la société de leurs forfaits. Forcer ceux qui manquent d'ouvrage à travailler au profit de la commune ; et pour les préserver du vice, les rendre chrétiens. Puis trouver un moyen d'assurer à l'ouvrier laborieux une petite aisance en rente à la fin de sa carrière... Un gouvernement qui ferait tout

cela serait béni; rien n'est impossible à l'homme qui veut fortement et qui s'appuie sur le ciel. Aucune misère de l'humanité, aucune souffrance ne doivent être ignorées de celui qui a l'amour de ses semblables; il doit chercher à les connaître toutes, et l'homme qui a le pouvoir en mains, doit y remédier à tout prix, sans négliger le moindre détail. Il faut, avant tout, s'occuper de la vie morale des peuples; il faut leur donner la science chrétienne, avant même de leur donner une instruction qui, sans boussole, ne sert qu'à les égarer.

La propreté prescrite par les anciens est presque entièrement négligée chez nous. Des bains gratis devraient être obligatoires pour les pauvres.

Le désordre qui règne dans les prisons ne sera pas vaincu facilement, tant que l'on ne divisera pas les prévenus en catégories spéciales; tant que ces mêmes prévenus seront soumis au régime des gens déclarés coupables.

Des vices obscènes domiciliés dans les salles et dans les préaux; un pêle-mêle ignoble; l'infecte malpropreté des édifices, des spéculations subalternes sur la vie et la nourriture des prisonniers appellent l'attention des réformateurs et de l'administration.

Il y a longtemps qu'on a dit que l'oisiveté était la mère de tous les vices. Aussi ai-je toujours pensé que, dans chaque prison, un travail obligatoire et régulier devrait être organisé. Séparer les prévenus des condamnés est une mesure indispensable ; les bagnes devraient disparaître.

Dans l'état actuel des choses, il est aussi dangereux qu'inhumain de rendre à la société le forçat libéré

que le bagne lui renvoie beaucoup plus corrompu qu'il n'y était entré...

Tout est à faire sur ce point comme sur tant d'autres. On a beaucoup parlé jusqu'ici; mais on a bien peu fait; et je voudrais que l'on agît enfin dans l'intérêt de la société, comme dans celui du coupable.

Beaucoup de malheureux ne redoutent pas la prison, parce qu'ils y font à peu près ce qu'ils veulent. Si on les obligeait à travailler, il en serait tout autrement. Le produit du travail devrait être employé pour l'amélioration des prisons; une faible partie serait laissée au prisonnier en en surveillant l'emploi; le reste serait régulièrement placé pour lui être remis à sa sortie.

Je voudrais aussi pour tous un costume de prison.

---

21 octobre.

On crie sans cesse contre la classe des propriétaires; mais d'abord il serait facile de démontrer qu'aujourd'hui le peuple presque en masse est propriétaire. En vérité, nos publicistes sont souvent bien maladroits!

La richesse du propriétaire est aussi celle du pauvre sur lequel elle se répand, tandis que celle de l'industriel n'est qu'un emploi de fonds pour accroître sa fortune personnelle, plus encore que le bien-être général. Il faut le dire: en fait d'économie politique, il n'y a point de principe absolu; les associations, par exemple, pour opérer un changement salutaire, ne doivent pas être poussées à l'extrême; mais on

pourrait diminuer un peu le gain des industriels, et les forcer de songer à la vieillesse de ceux qu'ils emploient.

Il est une portion très-nombreuse d'ouvriers qui gagnent plus qu'il ne faut pour vivre, et consomment ce superflu dans la débauche et l'ivrognerie. L'association bien dirigée les forcerait à mettre de côté la partie inutile de leur salaire, en la réservant pour les vieux jours. L'homme étant plus sobre, serait plus heureux, et l'État n'aurait plus à nourrir tant de vieillards misérables.

On ne saurait croire à quel point l'intempérance enlève de gens à l'existence. Pourquoi ne pas accorder des primes à la sobriété?

Faire enfin pour les classes ouvrières tout ce qui peut être réalisé, sans nuire au développement de la puissance nationale, me paraît un problème à résoudre; vouloir plus, ce serait tenter l'impossible, en tournant le dos au but que l'on veut atteindre. Aussi doit-on se garder de se livrer à tous ces économistes politiques qui, se perdant dans de vaines et spécieuses théories, mettent de côté l'expérience et la pratique en égarant le peuple et en lui mettant dans la tête les plus fausses théories.

Il est essentiel de ne pas négliger cette vérité si importante pour la tranquillité d'un pays : c'est que la richesse des propriétaires fait celle du peuple. C'est ce dernier surtout qu'il faut travailler à convaincre.

LETTRE DE MADAME LA VICOMTESSE WALSH

« Oui je veux répondre à toutes vos questions, « monsieur le duc; mais avant toute chose, laissez-« moi vous remercier du bon et affectueux intérêt que « vous voulez bien me témoigner.

« La grande chaleur de la petite cellule de Sainte-« Pélagie où je passe mes journées m'a été funeste; « mais enfin me voici sans fièvre, et presque assez « forte pour répondre à votre gracieux souvenir.

« Vous êtes content de *la Mode*, et je vous assure « que votre suffrage nous est un précieux encourage-« ment. Encore quelque temps, et nous pourrons de-« venir une revue toute sérieuse. Aidés de vos conseils, « nous pourrons, je l'espère, servir efficacement la « noble cause à laquelle nous avons voué tout ce que « nous avons de vie et d'intelligence.

« Le comité est en grande joie. M. de Noailles a « reçu toute satisfaction et un membre dudit comité « me disait hier : Nous voilà enfin débarrassé de M. de « Villèle, car le prince dit qu'il correspondra direc-« tement avec son comité; aussi y a-t-il eu de nom-« breuses réunions.

« M. de Chateaubriand que j'ai vu à Sainte-Pé-« lagie aujourd'hui, n'a reçu aucune communication, « ce dont il est fort blessé... Avouez, monsieur le duc, « comme vous le disiez si bien, que M. de Villèle a « bien mal joué cette dernière partie ! M. de Genoude « qui est désolé de tout cela n'y veut pas croire ; mais « je vous donne ces détails comme très-certains.

« Le prince a dû partir le 10 pour Goritz.

« Notre article sur Louis-Philippe, dont je suis un « peu fière, car il est mien, fait un très-grand bruit ; « on nous en demande de tous côtés, et nous sommes « obligés de le faire imprimer de nouveau. Nous « continuerons cette vie remplie d'épines, si les yeux « du parquet nous en laissent le loisir.

« Je vous prie bien maintenant de lire notre Sainte-« Pélagie. M. Walsh a été heureux de vous rendre ce « public hommage.

« Quel beau temps, et que vous devez bien jouir « de ces magnifiques journées ! Oh oui, soyez heureux « de tout le bonheur que vous donnez à qui vous en-« toure, et que vous méritez si bien ! Je m'associe à « toutes vos joies, à cette vie si douce et si remplie.

« La santé de mon prisonnier bien-aimé est tou-« jours excellente ; il est plein de courage et d'éner-« gie. Encore quarante jours, et il aura donné cette « nouvelle preuve de dévouement. Il est plus touché « que je ne puis vous le dire, monsieur le duc, de « votre bon et bienveillant souvenir.

« Adieu, monsieur le duc, laissez-moi vous renou-« veler encore l'assurance de nos sentiments bien « dévoués. »

---

30 octobre.

Comment s'étonner de la démoralisation qui nous effraie, quand on voit le gouvernement s'en faire lui-même un but et un moyen.

Il faut à ce gouvernement des âmes vénales pour satellites ; la probité le repousse, la morale le con-

damne, et il ne peut régner qu'à l'aide de la corruption ; aussi l'encourage-t-il partout, dans la littérature, les théâtres, les livres, la société! Comment s'armerait-il d'une sévérité qui serait sa propre condamnation ?

L'indifférence qu'il entretient avec soin, en enlevant aux hommes tout sentiment religieux, est pour lui un moyen de dominer plus aisément les consciences.

L'ambition de la reine Amélie est au moins égale à celle de Louis-Philippe.

Voici ce qu'en dit dans ses mémoires lord P***, comte de B***.

« Depuis longtemps la reine Caroline de Naples « m'avait parlé des instincts d'ambition de sa fille « Amélie : Ce ne serait pas trop pour elle, me di- « sait cette princesse, du trône de France ; et depuis « la naissance de son premier enfant, le duc de « Chartres, le plus grand plaisir qu'on puisse lui faire, « c'est de lui dire que son fils sera roi. »

Au reste, mon opinion formée depuis longtemps et que rien n'a pu changer, se trouvait entièrement conforme à celle de Louis XVIII, peu facile à abuser; et même s'il eût suivi sa pensée, les d'Orléans ne fussent jamais rentrés en France....

Montmirail 3 novembre.

J'ai fortement pressé M. de Villèle dernièrement d'entretenir avec Henri V une correspondance habi-

tuelle qui serait utile à sa propre gloire et profitable au jeune prince, que cette correspondance formerait en le lui faisant connaître.

J'ai écrit aussi un mot au comte de Montbel pour lui montrer l'importance de faire une édition à bon marché des deux derniers ouvrages de M. de Nettement : *la Restauration* et *la Vie de Marie-Thérèse*, afin de les répandre avec profusion.

Je cherche à attirer l'attention de la Reine sur cet auteur dont personnellement j'ai eu à me plaindre; mais qui consacre son admirable talent avec un grand désintéressement à la défense de la cause sainte, de la cause vraiment nationale.

Dieu veuille que mes paroles soient entendues. Une pensée personnelle ne traverse jamais mon esprit, lorsqu'il s'agit du bien général; et puis il m'est si facile de pardonner, si doux de me venger noblement!

LETTRE A M. VILLEMAIN.

« Montmirail, 8 novembre.

« Une première fois je me suis adressé à la justice du « ministre, une seconde fois je m'adresserai au cœur « comme à la loyauté de Monsieur Villemain, et j'ose- « rai lui demander si c'est lui qui brisera l'existence « d'un homme que toute la ville d'Alençon honore et « respecte, pour avoir mêlé quelques mots d'estime « pour la branche aînée, aux paroles les plus conve-

« nables sur le malheur qui venait de frapper la « branche régnante.

« Mais les esprits les plus éclairés qui ont cru de- « voir s'associer à la Révolution de juillet n'ont-ils « pas regretté que cette même révolution ait eu lieu? « et qu'aurait-on dit de la Restauration, si elle s'était « montrée aussi implacable?

« M. V***, homme si loyal, a bien pu avouer une « méprise vis-à-vis de la partie de son auditoire peu « digne de s'associer à des sentiments généreux; « mais de cette méprise à un tort qui mériterait de « réduire à la misère un père de famille, l'homme le « plus estimable, il y a loin, et je ne doute pas que « Monsieur Villemain ne partage mon opinion. Les « hommes auxquels on peut confier la jeunesse en « toute sécurité sont trop rares pour qu'on les mette « si facilement de côté.

« Le tort fait à M. V*** par cette suspension est « irréparable; et trois existences se trouvent frappées « à la fois après de longs et honorables services.

« Je supplie Monsieur Villemain de lui accorder « une chaire de rhétorique s'il croit impossible de « revenir sur la mesure qu'il a prise. Je lui rappel- « lerai à ce sujet que lorsqu'il voulait bien, dans un « autre temps, venir me recommander avec instance « M. T***, je ne consultai pas les opinions de son pro- « tégé, mais son mérite intellectuel, ainsi que le mal- « heur qui l'avait frappé.

« Plein de confiance dans la décision que prendra « Monsieur Villemain, j'ai l'honneur de lui renouveler « l'expression sincère de mes sentiments les plus dis- « tingués. »

Montmirail, 11 novembre.

J'éprouve une bien douce jouissance dans ce moment. Nous avons, à deux heures d'ici, un très-vieux voisin, homme d'esprit et de cœur, ancien ami de toute ma famille, qui m'a toujours témoigné beaucoup d'amitié. Je me suis fait un bonheur d'y répondre. Des circonstances douloureuses de sa pénible existence, et les idées de son siècle l'avaient fort éloigné des pensées religieuses; depuis deux ans environ il souffrait des douleurs atroces, ayant conservé toute sa présence d'esprit, mais déjà plusieurs fois je l'avais vu en danger de mort; cette situation me préoccupait sans cesse, et j'osai enfin aborder avec lui les grandes vérités de la religion, en lui tenant le langage que je croyais lui convenir : des idées générales comme conviction, puis le bonheur de croire, les idées consolantes inspirées par la religion, le tourment du doute, le désespoir du néant, la nullité des paroles humaines auprès du lit d'un malade, la bonté de cette religion qui dit : *crois et espère, regrette tes fautes, et elles te seront remises, offre tes douleurs, et elles te seront comptées au centuple!*

Ma mère porte aussi à M. le comte de La Marlière un véritable intérêt, et je me suis souvent servi de son nom et de ses bonnes paroles pour ramener à des idées douces et vraies ce pauvre vieillard qui a eu tant à pardonner.

Enfin, le ciel a accompli son œuvre.

Le digne et vénérable père de la supérieure de Monléan, M. Hélot, a aussi été assez heureux pour con-

tribuer à cette œuvre, et la respectable fille de M. de***, vient d'y mettre la dernière main; mère infortunée qui a perdu son fils sur le chemin de fer de Versailles, et que la religion seule a pu sauver du désespoir. « — Répétez bien à madame votre mère, me disait « hier M. de La Marlière, que si je n'ai pas l'espoir de « mourir comme un saint, je m'endormirai du moins « avec résignation et confiance dans les bras de cette « religion, qui est tout espoir et tout amour; je suis « soumis, j'ai vu mon curé, et je préfère même cet « homme simple à un homme d'esprit, avec lequel je « serais tenté de discuter. »

Je suis revenu tout heureux porter cette nouvelle à ma mère.

M. de La Marlière m'a encore dit : « — Si vous saviez « le bien que m'a fait ma fille. Elle a été tendre, par- « faite, et puis l'exemple même qu'elle me donne est « si touchant! En partant, elle m'a laissé une Imita- « tion de Jésus-Christ que je vais lire avec recueil- « ment. Voilà bien des jours que je me sens plus « calme. Que la volonté de Dieu s'accomplisse. »

A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« Montmirail, 12 novembre.

« J'accepterai toujours avec autant de reconnais- « sance que de bonheur, mon cher ami, tout ce qui « pourra contribuer à resserrer les liens d'une amitié « qui m'est aussi précieuse qu'elle m'est chère; « croyez-le bien, en sachant, en outre, la confiance en-

» tière que m'inspirent votre sagesse et vos lumières;
« j'aime toujours à recourir à cette source sacrée,
« mais aussi vous me permettrez de vous parler en
« toute sincérité.

« Je sais qu'on ne se refait pas ; seulement ce que
« vous considérez comme un droit, moi je l'ac-
« cepte comme un fait auquel il faut se soumettre, et
« je regrette qu'aux immenses qualités qui vous dis-
« tinguent, vous n'ayez pas cru devoir joindre ce ca-
« ractère qui s'empare des hommes et domine les
« événements. Je suis convaincu que vous auriez pu
« tout conduire, en dominant de toute votre hauteur
« morale ces pygmées politiques, qui s'agitent sans
« profit pour notre cause. C'eût été un immense ser-
« vice que je regrette que vous n'ayez pas rendu.
Il ne suffit pas toujours d'éclairer les esprits fai-
« bles; mais vous préférez le rôle de conseiller à
« celui de dominateur ; ne revenons plus sur une ré-
« solution qui me paraît trop arrêtée pour que je puisse
« l'ébranler; seulement je vous en conjure, mettez-
« vous en correspondance *directe* et *habituelle* avec
« Henri V. Si vous ne prenez pas le rôle qui vous ap-
« partient, du moins remplissez en entier toutes les
« conditions de celui que vous avez choisi.

« Vous devriez dicter un jour à quelqu'un vos idées
« sur l'avenir; et sur ce qu'il y aurait à faire, le cas
« échéant. Ce petit écrit serait pour moi comme le
« feu sacré que je conserverais précieusement.

« Votre ami le plus sincère et le plus véritable-
« ment dévoué, cher comte ; ma santé est excellente,
« je vous en souhaite autant.»

Une intéressante notice vient d'être faite par le gouverneur du jeune de Liancourt, sur la société de Saint-Vincent-de-Paul.

En voyant à travers tant de misère, de pareils éléments de résignation, on se prend encore à espérer. A travers tant d'écarts, il y a encore tant de foi et de charité ! Le bien germe aussi promptement en France, que le mal, et il suffirait d'un moment pour rendre ce noble pays à la foi politique et religieuse de ses pères..

---

6 décembre.

J'ai reçu hier le baron de Richemont, et j'ai eu avec lui une explication où je suis parvenu à obtenir ce que je croyais devoir demander, dans son intérêt comme dans celui de la vérité. Il a été fort aimable.

Ma conviction qu'il est fils de Louis XVI, est plus complète et plus fondée que jamais.

---

8 décembre.

L'ancien évêque de Strasbourg m'a raconté un fait tristement curieux, qu'il tient du cardinal Pacca lui-même.

Peu de temps avant la mort de l'infortuné duc de Berry, on fit au grand Pontifical le rapport que deux étrangers avaient été entendus, disant dans une auberge : « *Le 13 février il y aura un Bourbon de moins.* » Peu de jours après cette fatale époque, une lettre du duc de Blacas apprenait l'événement. Voilà ce crime prétendu isolé ! Qu'on se rappelle les circonstances de l'événement : l'espoir de Louvel d'être sauvé jusqu'au dernier moment ; la sœur secourue secrètement depuis la révolution de juillet ; l'aventure que j'ai racontée de cette vieille femme qui voyait passer tous les jours sous ses fenêtres un homme à figure sinistre, se rendant dans une maison voisine, où entraient en même temps des gens bien mis, et l'on trouvera des rapprochements effrayants.

Que d'infamies cachées, qui dépassent toutes celles dont on frémit chaque jour !

Je n'accuse personne ; je raconte les faits.

LETTRE

A UNE DAME QUI PRÉTEND QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT BONNES, POURVU QU'ON CROIE A DIEU ET QU'ON REMPLISSE SES DEVOIRS

« 12 décembre.

« Vous regardez, Madame, qu'il est presque dégra-
« dant d'avouer à un homme ses fautes et ses pensées.

« A un homme, oui ; mais à celui qui, dans son
« saint ministère, représente Dieu lui-même, dont il
« a reçu le pouvoir de lier et de délier ; de mettre fin
« au remords par un repentir sincère, non ! et mille

« fois non ! Il faut tout nier, ou tout croire. Une seule « vérité a traversé le monde, car il ne peut y en avoir « deux, et tout ce qui n'était pas elle s'est brisé...

« Cette vérité toujours une a commencé avec le « monde, soutenue et protégée par les patriarches « jusqu'à Jésus-Christ.

« Jésus-Christ, annoncé, attendu, a paru, et le « monde a été régénéré. Douze apôtres, choisis parmi « les plus pauvres, ont cru et ont enseigné le monde; « faisant des miracles, parvenant à se faire entendre « des peuples dont ils ne parlaient pas la langue; et « plus tard une foule de martyrs sont morts pour sou- « tenir leur foi. Jésus-Christ a donné plein pouvoir à « ses apôtres, et dans la personne de Pierre il a insti- « tué son Église, dont les papes, par une succession « non interrompue jusqu'à nous, ont été les chefs « spirituels.

« Tout ce que l'Église enseigne, un chrétien doit le « croire, et le mérite de la foi est précisément de « croire sans comprendre ; il serait bien plus difficile « d'expliquer sans la foi toutes les merveilles qui nous « frappent.

« Un fol orgueil a égaré bien des philosophes, sans « jamais rien créer qui eût le sens commun ; en de- « hors de la vérité, il n'y a que mensonge et impos- « sibilité; aussi trois mille sectes divisent-elles au- « jourd'hui l'Angleterre! Partout le catholicisme a « marché au bonheur des peuples, et à l'affranchisse- « ment des esclaves ; c'est lui qui a éclairé le monde, « et pourvu à la défense et au soulagement du pauvre.

« Le protestantisme, religion purement humaine, « écrase et enchaîne partout l'humanité, ne recon-

« naissant d'autre loi que l'intérêt et la nécessité.

« Les missionnaires protestants sont de simples « agents de l'autorité. Le missionnaire catholique ne « relève que de Dieu. Aussi jugez les œuvres des uns « et des autres !

« Si, sous le manteau du catholicisme, des abus ont « pu être commis, les hommes seuls étaient coupa- « bles; et la religion s'est hâtée de les condamner.

« Qu'est-ce qu'une foi qui ne repose que sur l'er- « reur? L'indifférence mène au doute, et le doute à « une négation absolue; pour être conséquent on « devient absurde.

« De ce que l'on croit, il n'est pas dit qu'on ne sera « jamais coupable, non, sans doute; mais, repous- « sant avec force toute illusion, on s'avoue du moins « ses fautes; en les regrettant, on croit et on espère. « Vous voyez parmi les croyants de grands coupables. « Ils ne l'ont pas été parce qu'ils croyaient, mais bien « parce qu'ils ne croyaient pas assez, et que surtout « ils n'étaient pas conséquents avec leur croyance. On « n'est fort que par la foi, on est faible par le doute.

« Voyez tous les préceptes du catholicisme : celui « qui les a tracés ne pouvait être qu'un Dieu, tandis « que tout ce qui vient de l'homme reste incomplet.

« L'abus que les hommes font de la vérité ne fait « que la rendre plus incontestable, puisqu'elle résiste « seule à leurs mauvaises passions, et que rien ne « peut altérer sa pureté.

« Erreur de l'ignorance! la religion n'a pas tué les « protestants; c'est la politique qui les a frappés sans « pitié. Voilà aujourd'hui un fait avéré.

« Toutes les religions sont également bonnes, dites-

« vous. Donc aucune n'est la vérité, car la vérité est « *une*. Voyez où vont vos raisonnements, empruntés « aux folies d'un temps où l'on repousse toute idée de « devoir, n'écoutant que son intérêt.

« Il n'y a pas de cœur dans une semblable croyance; « ou plutôt dans une semblable négation, il n'y a « qu'orgueil et égoïsme. Non, sans doute, personne « ne doit être persécuté pour ses croyances, ce qui ne « veut pas dire que la vérité, une seule vérité, n'existe « pas pour la consolation de celui qui souffre.

« Vous gronder, et pourquoi? je puis vous plaindre, « mais, avant tout, je veux vous éclairer et vous con« vaincre, en rejetant le mal de vos pensées sur ceux « qui vous ont entourée. »

LETTRE DE MADEMOISELLE RACHEL

« 15 décembre.

« Monsieur le duc,

« Je viens de lire mon portrait[1]; est-ce bien moi? Si « je le croyais, il ne serait plus ressemblant, et ce« pendant, je dois l'avouer, je désirerais qu'il fût au « moins *un peu* reconnaissable; pour atteindre ce « but, je vais vous dire franchement ma pensée : Vous « m'avez flattée, beaucoup flattée, mais vous m'avez « devinée. J'aurais pu être ce que vous croyez que je « suis; me trouverez-vous bien présomptueuse d'a-

[1] XI[e] volume de mes Mémoires, p. 176.

« jouter que j'espère accomplir, en partie du moins, « ce que votre indulgence et votre galanterie veulent « bien me prédire.

« Je ne saurais, au surplus, monsieur le duc, « mieux vous exprimer ma reconnaissance de l'opi- « nion flatteuse que vous avez de moi, qu'en vous « priant d'être assuré que mes efforts tendront à la « justifier.

« RACHEL. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

16 décembre.

« Quel naturel charmant dans votre réponse tout « aimable, mademoiselle ; le billet est tout vous, et il « me touche sincèrement.

« Puisse-t-il être l'expression sincère et profonde « de vos pensées comme de vos résolutions ! Puisse « cette impression durer plus d'un jour !

« Accordez-moi de relire quelquefois ce portrait ; « peut-être sa lecture contribuera-t-elle à vous donner « un courage si noble et si nécessaire.

« Dans le rôle d'*Esther*, vous êtes arrivée à la per- « fection ; vous avez parfaitement compris celui de « *Phèdre*, et quelques légères imperfections auront « disparu avant que vous paraissiez à la scène.

« Dans le rôle de *Monime*, vous avez été tout ce « qu'on pouvait attendre d'un talent qui sait tout com-

« prendre, et ne reste au-dessous d'aucune difficulté.
« Veuillez agréer, mademoiselle, l'expression de « mes sentiments les plus vrais comme les plus dis- « tingués.

« LaRochefoucauld, duc de Doudeauville. »

Paris, 20 décembre.

Il ne faut que savoir attendre, et la justice vous arrive; cette lettre que j'ai reçue dernièrement en est la preuve. J'ai eu avec l'auteur, homme d'esprit dont je crois devoir taire le nom, une heure de conversation.

« Monsieur le duc,

« La décadence progressive de l'Opéra m'a déter- « miné à faire des propositions au gouvernement pour « le cas où il jugerait à propos de recourir à une autre « direction.

« La prospérité que cet établissement avait acquise « sous votre administration a laissé de profonds sou- « venirs; si, ainsi que je l'espère, sa situation actuelle « et son avenir vous inspirent encore quelque intérêt, « je serais heureux de recevoir vos conseils, que je « regarderais comme une première condition de suc- « cès. C'est dans ce but que je me suis permis de ve- « nir vous prier de me faire l'honneur de m'accorder « une audience.

« J'ai l'honneur, etc. »

---

et la seconde en fermerait l'abîme, en attachant les citoyens au sol ; ce qui n'exclut point, d'ailleurs, un certain développement de l'intelligence. Ce qu'il faut surtout, c'est une éducation chrétienne qui apprenne aux hommes à s'entr'aider et à s'aimer en frères.

---

11 mars.

On a retrouvé plusieurs écrits de Napoléon ; *la Revue des deux Mondes* en donne quelques extraits, qui, à mon avis, ne sont pas à son avantage, et montrent l'homme tel qu'il était, souple pour arriver ; ne faisant pas toujours les événements, ce qui constitue véritablement le grand homme, mais sachant en profiter avec une grande habileté ; sans croyances fermes, sans opinions fixes, ayant débuté par être ou par se montrer républicain ardent.

Quand il arriva dans la capitale, après Waterloo, Napoléon comptait encore sur la Chambre des députés, preuve qu'il ne jugeait pas toujours bien les événements.

« Il est perdu ! » s'écria un de ses plus chauds partisans, en apprenant cette confiance.

M. de *** était dans son cabinet aux Tuileries, lorsqu'il entendit Napoléon discuter avec ses généraux sur les troupes qu'il pouvait encore opposer aux étrangers, avant qu'ils fussent à Paris ; et sans écouter leurs objections fort sages, il voulut lutter en se confiant à son étoile.

31 décembre.

J'ai toujours pensé que, dans les lettres écrites par une femme, il ne fallait ajouter aucun prix à des expressions tendres, et qui paraissent outrées.

C'est le fruit d'une imagination vive qui tient même souvent à la pureté et à l'ingénuité de l'âme. C'est souvent le résultat d'une affection qui n'est pas sans danger; et mieux vaudrait ne pas se livrer entièrement à tout ce qu'elle a de chaleur, ce serait plus prudent; mais si je publie ici cette lettre de l'amie la plus pure sans doute, et la plus dévouée, c'est pour prouver cependant que le fait existe, et qu'il n'est pas de règle sans exception.

Dans une réponse simple, mais affectueuse, j'ai dit que bien que je me jugeasse beaucoup moins favorablement, je ne pouvais me plaindre d'un jugement qui était pour moi une preuve de plus d'une affection si précieuse.

Il est certain que dans le cœur d'une femme on trouve bien plus de dévouement et de verité; il n'y existe aucune rivalité, et habituellement bien plus de profondeur que dans celui d'un homme. J'ai cependant aussi de vrais et solides amis, et je suis aussi heureux que fier de leur affection.

En tout, si j'ai eu des envieux et des détracteurs, surtout parmi ceux qui me jugeaient de loin, je compte aussi avec bonheur un grand nombre d'affections dévouées.

Voici la lettre dont je viens de parler.

« ligion puisse s'en fâcher, et que le plus rigide devoir « ose s'en plaindre.

« Vous m'êtes bien nécessaire; si je ne sentais près « de moi l'intérêt que vous me portez; si je n'y croyais « pas; si je n'avais pas foi en vous, je n'aurais qu'à « mourir.

« Hier, je m'étais habillée pour aller faire une vi- « site à madame ***; mon vieil ami vint me dire « adieu; il pleurait aussi; et coquetterie ou découra- « gement, je cachai mes yeux rougis par les larmes; « et j'écrivis, au lieu de sortir.

« Au fait, rien là ne m'appelle ou ne me sourit; « pourquoi fatiguer les autres de mes ennuis, et me « fatiguer moi-même par cet effort qu'il faut faire « pour n'être pas soi-même?

« Laissez-moi compter sur vous seul; je ne puis « vous voir, vous entendre, presser votre main; mais « je puis vous lire quelquefois, et me souvenir tou- « jours! »

ANNÉE 1845

CHAPITRE PREMIER

1er janvier.

Avec quelle effrayante rapidité les années s'écoulent! le monde paraîtrait à l'homme bien peu de chose, s'il pensait plus souvent à l'éternité. Ce monde n'est qu'un passage incomplet, l'éternité est un tout, elle doit être le but de l'existence.

Il y a huit jours, il y a eu à l'école de mes bons frères une réunion, le soir, pour la propagation de la foi, présidée par M. l'abbé de Deux-Brézé, digne et vénérable ecclésiastique, dont le caractère est aussi remarquable que le talent.

C'était un spectacle touchant de voir trois ou quatre cents ouvriers, tous réunis dans un même esprit pour atteindre un but aussi honorable.

Plusieurs ecclésiastiques distingués, le vénérable curé de la paroisse, et bon nombre d'hommes remarquables assistaient à cette réunion.

Monsieur de Brézé me pressa fortement de prendre la parole, et j'y consentis, non sans émotion en présence de matières graves que j'avais à voir et à traiter sans m'y être aucunement préparé.

J'étais pénétré moi-même, et mes paroles parurent avoir quelque succès.

La réunion commencée à huit heures, n'était pas terminée à dix; de nouveaux agrégés furent reçus avec bonheur.

Rien n'est plus utile que cette association, et plus beau et plus intéressant que ces ouvriers s'entr'aidant, se soutenant, se ramenant aux sentiments religieux, venant assister tous les mois à une réunion qu'on s'efforce de rendre aussi instructive qu'amusante et vivant en frères.

Les âmes pieuses, les esprits élevés qui les dirigent, sont vraiment admirables. Que ne peut produire l'amour de l'humanité qui dérive de l'amour de Dieu! C'est seulement par de tels moyens que l'on pourra parvenir à la réforme de la société, et les moyens purement humains seront toujours insuffisants. Avant-hier je passais dans la rue de Bourgogne. « — Ah! bonjour, « monsieur le duc, me dit un bon commissionnaire à la « face loyale, au coin de la place du Palais-Bourbon; « nous vous remercions bien; comme vous nous avez « bien parlé l'autre jour; on voyait que cela partait du

« cœur; vous nous avez fait beaucoup de plaisir, nous « avions les larmes aux yeux. »

Je serrai la main de ce brave homme, en lui disant quelques mots encourageants.

Deux ouvriers plus jeunes sont venus me souhaiter la bonne année, en me disant à peu près les mêmes choses en termes non moins expressifs.

---

5 janvier.

Deux chevaux très-violents, dont l'un n'était pas dressé, viennent de m'emporter, après avoir rué sur le timon qui déjà commençait à craquer. Je me suis cru perdu, mais en gardant tout mon sang-froid.

J'étais aux Champs-Élysées; je dirige mes chevaux vers la contre-allée vers un grand amas de chaises, mon unique ressource. Fracas épouvantable, mais léger temps d'arrêt, qui me permit de sauter à bas de ma voiture, non sans quelque danger. A peine sur mes jambes, je cours à mes chevaux déjà repartis, le timon étant entièrement brisé. Un homme courageux, qui a merveilleusement instruit des chiens[1], saisit avec force une des rênes, et se laisse entraîner jusqu'au pavé. Les chevaux font un ou deux tours; chacun accourt avec courage et charité. Enfin, je saisis le mors du deuxième cheval et je l'arrête, remerciant le ciel que madame de La Rochefoucauld n'ait pas été avec moi.

[1] Cet homme, nommé Fafur, a obtenu depuis, sur ma recommandation, une médaille d'honneur.

« Vire, 1er janvier 1843.

« Monsieur le duc, m'écrit cet honorable profes-
« seur, qui, sans mon intervention auprès de M. Vil-
« lemain, allait perdre sa place, accueillez, je vous
« prie, un nouvel hommage de ma reconnaissance.
« J'ose prendre la liberté de vous offrir avec tous mes
« vœux, ceux de ma famille pour un bienfaiteur si
« généreux. C'est à vous, monsieur le duc, que je
« dois ma conservation dans le corps universitaire ;
« et je mets toute l'espérance de mon avenir dans
« votre honorable protection. Quelque pénible que
« soit ma séparation d'avec ma bien chère famille,
« quelque rude que soit le châtiment de ma fidélité,
« il ne diminuera en rien mon attachement inva-
« riable aux principes d'honneur et de loyauté; et Dieu
« sait bien que mes vœux s'associent aux vôtres,
« pour le bonheur de mon pays. Je lui ai consacré ma
« vie, et à vous, monsieur le duc, tous les sentiments
« du cœur le plus reconnaissant. »

Après les compliments du jour de l'an, mon vieux cousin, le comte de Milon, que son état de santé retient à Montfort, m'écrit au sujet de la situation :

« Les Chambres s'assemblent, et chaque fois l'on
« en espère des conséquences importantes, les uns
« suivant les circonstances, et le plus grand nombre
« suivant son ambition ; les gens qui s'occupent plus

« sérieusement des choses, disent que cela marche;
« c'est possible, mais sans avancer; et quand l'on
« croit avoir fait un pas, l'on recule de dix. Pour
« moi, qui ne peux attendre encore longtemps sans
« voir venir, je ne pense plus qu'au bonheur des au-
« tres; pour l'avenir, dans ce monde, le vôtre sera
« toujours en tête des miens; veuillez ne pas douter,
« mon cher duc, de tous les vœux que je forme pour
« votre contentement et celui de vos excellents enfants,
« croyez-le bien, car rien n'est plus vrai que le sen-
« timent de mon sincère attachement et pour la
« vie. »

LETTRE A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« Paris, le 9 janvier.

« Deux mots seulement, mon cher comte, que je
« crois nécessaires à votre gouverne.

« Et tout d'abord je commence par m'associer en-
« tièrement à votre manière de voir, en appréciant
« avec quelle lumière vous jugez et éclairez la situa-
« tion.

« Je vous remercie aussi des vœux que vous formez
« pour votre ami; ils partent d'un cœur trop dévoué
« pour ne pas me porter bonheur... Quant aux
« miens, ils ont su résister à trop d'épreuves pour
« que vous puissiez en douter.

« Venons au fait :

« Un mot que vous me dites sur L***, son voyage à

« Toulouse et le langage de *votre Gazette* pourraient « me faire craindre que vous n'eussiez été tenté de « vous rapprocher un moment de lui ; mais non, « votre haute sagesse, comme votre prudence, me ras- « sure.

« Faire d'un *bon vivant*, cœur loyal sans doute, « un personnage politique de premier ordre, un « chef de parti, est une pensée tellement bizarre, que « chacun en a haussé les épaules; et que le ridicule « en est resté à ceux qui l'ont conçue dans une « pensée toute personnelle.

« En effet, M. de Genoude se consume du regret de « ne pas être à la Chambre; et, sous le nom d'un au- « tre, il veut y élever un piédestal pour lui-même. Il « espère mettre ses paroles et ses pensées dans la « bouche d'un autre. Mais il suffit de connaître L*** « pour savoir qu'il n'est pas capable de jouer ce rôle : « avec du talent mais une grande versatilité, il man- « que trop de mesure ; et le jour où, sans conseils ni « préparation, il sera forcé de puiser en lui-même « et de se décider ; une fois l'inspiration pourra être « bonne, mais une autre fois il compromettra la cause « dont on veut le faire le principal défenseur, et les « hommes qui s'y seraient associés. Telle est la vérité « tout entière, dite sans autre intérêt que celui du « bien. J'étais l'ami intime de son père, et j'aime le « fils en dehors de la politique.

« Il vous aura sans doute parlé de *M. Berryer*, « comme il en parle ; eh bien ! pendant ce même temps « ce dernier recevait de lui la lettre la plus aimable, « et où il se mettait à sa discrétion... *Je le sais per-* « *tinemment*.

« Mais en voilà trop, mon ami, sur ce sujet ; et
« cela dit, je pense que je ne viendrai pas de quelque
« temps troubler votre solitude.

« Hommages empressés à toute une famille que
« j'aime et que je respecte, à commencer par son
« chef. »

LETTRE A MADAME LA COMTESSE DE ***

« Paris, 8 janvier.

« Je vous remercie, madame, de croire à un
« intérêt qui n'est qu'une justice. Cet intérêt est
« trop réel pour me tromper ; et si je suis convaincu
« que vous ne pouvez perdre à être connue, je pense
« que vous pouvez gagner à être comprise.

« Un jour vous sentirez toute la hauteur du rôle
« presque unique que vous êtes appelée à jouer ;
« mais j'ose, en attendant ce grand jour, vous conju-
« rer de ne jamais choquer un monde qui vous fait
« de si justes avances, par aucune démarche qui puisse
« lui permettre un jugement sévère vrai ou faux.

« Oser vous parler, madame, avec cette franchise,
« c'est vous prouver mon appréciation sincère comme
« l'estime que je porte à votre caractère.

« Je suis même convaincu que les personnes qui
« vous sont le plus dévouées approuveraient un lan-
« gage que vous êtes digne d'entendre, ou bien il vous
« serait permis de douter de leur dévouement.

« Mes conseils sont peu de chose, mais si vous

« ne les dédaignez pas ils seront toujours à vos or-
« dres.

« Agréez, etc. »

---

11 janvier.

Dans ce moment, où les questions industrielles prennent une si grande importance, on ne saurait réunir trop d'éléments pour connaître à fond les intérêts engagés dans l'industrie.

Je viens de lire sur le travail des femmes et des enfants dans les mines, dans *la Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1843, un article curieux et instructif. Ce qui s'y passe réclame une importante réforme. Il ne doit pas être permis d'abuser ainsi des forces de l'enfance, et d'employer des femmes à des travaux de ce genre.

L'auteur serait bon à consulter sur de pareilles questions, et il figurerait utilement dans le conseil d'État.

---

12 janvier.

Quand on cause avec nos princes, on est touché de leur amour pour la France, et l'on admire leur modération ; et puis tout à coup quelques personnes de leur entourage, dignes, sous bien des rapports, de leur confiance ; involontairement sans doute, et sans que les princes le sachent, donnent par quelques actes,

ou quelques paroles imprudentes, à la politique et aux événements une physionomie qui n'est pas conforme aux sentiments et à la pensée de la famille royale.

M. le comte de Chambord, dont la sagesse est remarquable et le coup d'œil aussi fin que sûr, semble quelquefois par son silence, ne pas approuver ce qu'il n'ose encore blâmer.

---

19 janvier.

J'ai été voir ce matin madame Gordon, qui a figuré dans le procès de Strasbourg ; sa conversation aussi intéressante que spirituelle, m'a appris de curieux détails sur cette affaire que l'on ne connaît pas bien, et qui probablement aurait eu de plus graves conséquences si madame Gordon ne s'était démis l'épaule la veille même du complot. C'est ainsi que la Providence, dans ses décrets inconnus, déjoue par les accidents les plus légers, par les événements les moins prévus, les projets des mortels. « — Vous n'êtes pas le « neveu de l'empereur, mais le neveu du colonel, dit « au prince Louis un simple soldat; camarades on vous « trompe, rentrez dans le devoir. » Un moment d'hésitation, et tout fut perdu pour le prince Louis, au moment où la troupe allait le reconnaître ; et ce qu'il y a de plus piquant, c'est que le soldat était de bonne foi; sans quoi il eût probablement fait comme les autres.

Tant de personnages se trouvaient compromis dans cette affaire, que le gouvernement a cru plus prudent de l'éteindre.

Madame Gordon, avec une apparence de confiance et d'abandon, et avec une imagination fort vive, a une forte tête, et sait très-bien ce qu'elle fait.

J'ai reconnu avec plaisir que l'accord entre les républicains et les bonapartistes est plus que jamais impossible.

LETTRE A M. LE MARQUIS DE DREUX-BRÉZÉ

« 22 janvier.

« Je viens de vous lire avec une sévère attention, « mon cher Brézé. Vous êtes parvenu à faire écouter « avec patience et même avec un intérêt soutenu un « admirable discours à la Chambre des pairs. Ce « n'était pas une tâche facile, surtout en traitant des « questions si épineuses. Je vous approuve tout à fait « de vous être élevé bien au-dessus des questions « de personne, pour n'envisager que l'honneur du « pays, et ses véritables intérêts.

« Je regrette seulement, avec ma franchise ordi- « naire, que vous vous soyez abstenu de conclure; et « que vous ayez combattu un paragraphe additionnel « dans l'adresse au sujet du droit de visite, qui est « une source de vexations pour notre marine mar- « chande, et que l'honneur national doit faire re- « pousser.

« La Rochefoucauld duc de Doudeauville. »

M. le baron Charles Dupin, membre de l'Institut, a publié une carte figurative de la France pour exprimer, par départements, la proportion territoriale des vignobles et des betteraves à sucre.

L'auteur de ce curieux travail espère dissiper ce qui reste de préjugés agricoles sur un des grands intérêts nationaux soumis en ce moment à l'étude de nos législateurs.

On voit que, sur quatre-vingt-six départements, soixante-quinze sont des départements à vignobles.

Dans ces départements, plus de deux millions deux cent mille hectares sont plantés en vigne; et deux millions quatre cent mille familles se partagent cette culture importante.

Les chiffres placés au-dessous du nom de chaque département indiquent le nombre de fois que le territoire total comprend le territoire en vignobles.

On voit le vaste et magnifique cercle des départements les plus producteurs de vins; cercle dont le diamètre est celui de la France, et dont le centre est au sommet des monts d'Auvergne.

En regard de cette puissante richesse agricole de la vigne, on a placé la représentation d'un certain nombre de petits carrés qui représentent :

1° La totalité des terres plantées en betterave, pour l'exploitation du sucre indigène. C'est *un deux mille six centième* de la surface du royaume!...

2° Des carrés de plus en plus petits indiquant avec précision la superficie des terres plantées en bette-

rave, dans les onze départements les plus producteurs de sucre indigène.

3° La superficie infiniment plus petite des mêmes cultures pour vingt-six autres départements qui possèdent une ombre d'exploitation de ce genre.

D'après ces tableaux fidèles, M. Charles Dupin prouve :

I. Que la culture, en betterave à sucre, du modeste carré représentant la deux mille six centième partie du territoire, exerce une immense influence sur l'agriculture en France.

II. Que le simple résidu, le marc, le *caput mortuum* des betteraves épuisées de jus, dans ce même petit carré, produit pourtant une énorme quantité de substance nutritive pour le bétail.

III. Que les fumiers enlevés à d'autres terres, pour fumer le petit carré dont on force la culture outre mesure, ne doivent pas être comptés comme une perte réelle pour les autres cultures et pour les plantes nutritives, soit d'hommes, soit de bestiaux, que ces engrais eussent produites, s'ils n'avaient pas été détournés de leur emploi primitif.

A M. LE COMTE DE BOUILLÉ

Samedi 28 janvier.

« Je viens de recevoir votre lettre, mon cher Bouillé,
« avec autant de bonheur que de reconnaissance; et,

« malgré mes occupations toujours croissantes, je me « hâte d'y répondre. Votre confiance me charme au « lieu de me choquer ; elle est une marque d'estime « que je sais apprécier. Aimant la vérité et la cher- « chant en tout et avant tout, je profiterai de vos con- « seils. Déjà j'avais envoyé une carte d'invitation, « bien qu'on ne m'ait donné aucune marque de sou- « venir. C'est vrai, il n'y a de force que dans l'union ; « mais le moyen de s'unir à qui vous tourne le dos! « Cette avance de ma part a été un sacrifice que j'ai « fait au bien, mon unique pensée. Vous dites que « mon dévouement est apprécié. Je le désire pour ceux « que j'ai constamment servis, à travers mille dif- « ficultés de tout genre ; mais je ne puis m'empêcher « de rire que l'on juge seulement *homme d'action* « celui auquel les exagérés ont constamment reproché « sa prudence comme sa sagesse ; celui qui, avec « l'aide du ciel, entreprit une fois, presque seul, de « sauver une monarchie dont on commençait à dés- « espérer, et qui parvint à ses fins, à force de prudence « et de persévérance.

« Aujourd'hui l'on me recherche comme conseil « dans une foule d'affaires. Voilà huit ou dix prési- « dences que je refuse, ne voulant pas entreprendre « plus que je ne puis, mais j'en conserve assez pour « avoir une assez grande influence.

« Nous avons ouvert les samedis nos salons à tous « les étrangers de marque, à toute la société, aux célé- « brités de tout genre et aux illustrations de Napoléon, « afin de bien prouver que le principe de la légiti- « mité n'excluait personne. Ce point est immense, à « mon avis, dans les circonstances présentes.

« Nous avons beaucoup de monde, et madame de « LaRochefoucauld fait les honneurs d'une manière « charmante. Nous avons une immensité d'objets d'art, « ce qui amuse, et un peu de bonne musique... « Le portrait de notre cher Henri est en grande vue. « Sur une table, dans un cabinet retiré, on voit la « dernière tasse dans laquelle déjeunait un roi qui « daignait m'apprécier ; l'épée de Louis XV enfant, le « couteau de chasse de Louis XVI et les souliers tachés « de sang que portait la duchesse de Berry la fatale « nuit du 13 février.

« Tous ces souvenirs visibles sont ma profession de « foi, qui est généralement appréciée et confirmée.

« Oui, le baron n'est autre que le fils du roi mar- « tyr ; nous en avons les preuves les plus évidentes. « Un jour Madame regrettera de n'avoir pas prêté « plus d'attention à cette affaire sur laquelle elle « avait ordonné une enquête qui a été toute en fa- « veur du prétendant. Elle croyait donc alors à la pos- « sibilité de l'existence de son frère ! Jamais je n'ai « dit que Naündorff fût Louis XVII ; j'ai dit seule- « ment : « Examinez ; il raconte des choses telle- « ment extraordinaires, que le fils seul de Louis XVI « peut en avoir connaissance. » Et en effet c'était avec « les papiers saisis sur ce dernier, qu'il était un mo- « ment parvenu à donner le change.

« Aujourd'hui, je soutiens qu'il n'y a plus de doute « possible pour qui veut examiner de bonne foi. En « tenant un pareil langage, je sers mieux que ceux « qui flattent, et pour moi c'est l'essentiel.

« D'ailleurs c'est le même principe, et le baron de « Richemont regarde et aime notre cher prince

« comme son propre enfant, décidé à ne jamais se ma-
« rier à cause de lui. Je le vois assez rarement, mais
« je remplis un devoir sacré en vous parlant ainsi.
« Passons à autre chose.

« Oui, il n'y a de force que dans l'union, mais il
« faudrait prendre les moyens d'y arriver, et ne pas
« augmenter la division.

« La confiance dans M. de Villèle comme conseil
« est méritée; mais alors il ne faudrait pas soutenir
« un comité entièrement en opposition avec lui. Les
« questions de personnes, pour moi, ne sont rien en
« présence des grands intérêts du pays. Il faudrait une
« seule pensée comme une seule volonté. Dieu bénisse
« l'accord de l'oncle et du neveu, si important! Mais
« alors aussi, qu'on ne laisse plus le journal *la France*
« prêcher une doctrine à part. Toute division parmi
« les royalistes est funeste; et quant au comité, je me
« rapporte à ce que j'ai dit dans ma dernière lettre.

« La position se complique tous les jours. Sachons
« nous préparer avec sagesse et prudence à l'immi-
« nente catastrophe, qui fera surgir bien des partis,
« bien des ambitions; jour *néfaste* qui doit éclairer
« de nouveaux désastres, en précédant des temps
« meilleurs; et donnons, en attendant, notre con-
« fiance à ceux qui en sont dignes, et ont fait leurs
« preuves aux temps les plus difficiles, jours si vite et
« si facilement oubliés. »

« Dimanche, 29 janvier.

« Je reprends, mon ami, cette lettre déjà dix fois « interrompue. Nous avons eu hier encore plus d'af- « fluence qu'à l'ordinaire. Donc nous avons bien fait.

« Un fait immense est la séparation complète de « M. de Lamartine, et sa vigoureuse attaque contre le « ministère, contre le système suivi depuis huit ans « et le pouvoir lui-même. On en est fort impres- « sionné.

« Voilà donc un parti d'opposition nouveau, s'ap- « puyant sur les véritables intérêts du pays, en de- « hors des coteries, et auquel pourront se réunir les « esprits élevés de toutes les opinions.

« C'est beaucoup cela, surtout si vous faites le rap- « prochement avec le nouveau journal à quarante « francs, écrit avec les mêmes idées, que fondent nos « amis de *la Gazette*, et dont ils vont répandre cin- « quante mille prospectus seulement dans Paris.

« Qu'on attaque avec plus ou moins de raison M. de « Genoude sur certains faits personnels, il n'en est « pas moins vrai qu'avec l'aide de M. de Lourdoueix, « il rend les plus grands services au pays et à la « cause. Son activité est presque effrayante, et sa per- « sévérance incroyable.

« Bien qu'il me témoigne une grande confiance, j'ai « peu à m'en louer personnellement; mais qu'est-ce « que cela peut faire à mon impartialité? Elle est iné- « branlable comme mon dévouement.

« Je remercie beaucoup le cher Montbel de sa bonne « lettre. Cette résolution formelle de Louis XIX, que

« vous m'annoncez tous les deux, est un grand point;
« mais qu'on soit conséquent. Honneur à ce prince,
« dont j'ai signalé hautement les vertus !

« Notre cher Henri doit se préparer aux événements qui approchent, en étudiant l'histoire des temps passés « comme celle de l'époque, et en lisant aussi atten-« tivement les journaux.

« Il me pardonnera ma franchise; je suis enchanté « qu'il aille à Venise. Il faut qu'il connaisse le monde, « et que le monde le connaisse. Prédestiné du ciel, « son règne sera juste et grand, mais il doit se rendre « digne de la grande mission qui lui semble réservée. « Pour commander aux autres, il faut savoir s'impo-« ser à soi-même. Il y a ici-bas plus d'un genre de « danger; et l'homme vraiment brave est celui qui « sait y résister de près comme de loin.

« Je ne m'étonne pas, mais je jouis qu'un esprit « aussi sage et un cœur aussi dévoué que le vôtre « soient appréciés.

« Adieu, bien cher ami, distribution d'hommages « et de respect, sans oublier cette jeune et aimable « princesse, à laquelle je souhaite du fond de l'âme « tout le bonheur dont elle est digne.

« Rappelez-moi au souvenir du cher colonel, de « ma vieille passion, et de ceux qui veulent bien ne « pas m'oublier.

« La Rochefoucauld duc de Doudeauville. »

LETTRE A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

« 29 janvier.

« Vous n'êtes pas venue hier, madame; je l'ai « senti. Serait-il possible que votre mari acceptât la « place de M. Cavé, directeur des Beaux-Arts?

« Cette faute serait si grave que je ne puis y croire. « Ce serait briser d'un trait sa carrière politique, qui « peut devenir si honorable et si belle, en laissant « croire qu'on agissait par intérêt..... C'est si gros « que mon affection si vraie ne peut se taire.

« Pardonnez à un ami ce langage du cœur et de la « conscience. Comme vous le croyez bien, je n'en ai « dit mot à personne, mais je vous conjure d'y bien « réfléchir. Le prix qu'on attache à perdre M. de « Girardin prouve sa valeur, et j'en sais là-dessus « plus que je n'en dis. Nous avons eu un monde « énorme. Couché à près de deux heures, je me suis « levé à six pour vous griffoner bien vite ce petit « mot.

« J'aurais manqué à l'affection que je vous ai vouée « en me taisant, et ma parole est une preuve de mon « appréciation.

« La Rochefoucauld duc de Doudeauville. »

LETTRE A MADEMOISELLE RHODA TOOKE

« Paris, 6 février.

« Je ne sors presque plus le soir, ce qui n'est pas « un sacrifice, aimant moins le monde que jamais. « D'ailleurs, qui se met à l'ouvrage dès six heures du « matin, doit renoncer à veiller.

« Nous avions annoncé simplement que nous re- « cevrions six samedis jusqu'au carême, dans nos « énormes et magnifiques salons, remplis d'objets « d'art; et trois à quatre cents personnes qui veulent « bien y venir ne paraissent pas s'y ennuyer.

« Nous tenons à prouver qu'un salon légitimiste « n'exclut aucune illustration. La modération seule « peut faire des partisans à notre opinion.

« Ce petit tableau est délicieux, et, libre de mon « temps, je serais enchanté d'aller vous faire une pe- « tite visite, comme aussi de connaître votre char- « mante princesse et sa ravissante fille. Puissent-elles « l'une et l'autre jouir longtemps de tout le bonheur « dont elles me paraissent dignes !

« J'aimerais aussi à causer longtemps avec cet « homme qui me paraît si distingué. Je partage l'en- « nui de tous vos embarras, aussi bien que je com- « prends le peu de temps que vous laissent vos nom- « breuses occupations. Sans être curieux, je prends le « plus vif intérêt à tout ce qui vous touche ; aussi at- « tendrai-je que vous puissiez parler, tout en joignant « mes vœux aux vôtres, même pour ce que j'ignore.

« Pauvre police, ou plutôt misérable gouverne- « ment, qui craint la lumière !... Je vous félicite de

« ces grandes visites, qui prouvent un intérêt qui tôt « ou tard doit vous être utile d'une manière ou d'une « autre. Tâchez seulement de les mettre sagement à « profit, et de tout régler dans votre maison avec au- « tant d'ordre que d'économie.

« Je me rappelle au souvenir de votre bonne mère. « Avez-vous terminé votre traité avec le journal? Vous « voyez que je n'oublie rien de ce qui vous touche. « Les Montesquiou vont à merveille; ils sont tous à « Paris. Ma mère a été souffrante ; elle va mieux et « est encore à Montmirail. Soignez-vous, et n'acceptez « pas de fatigues au-dessus de vos forces. Notre hiver « humide a aussi donné beaucoup de maladies. Le « froid commence et la neige tombe depuis deux « jours. Les inondations causent partout les plus « grands désastres.

« Grâce à nos gouvernants, la France traitée avec « dédain par l'Europe, et tenue en tutelle sous les « griffes de la perfide Angleterre, n'ose lever la tête « et avoir une opinion ni une volonté. Nous som- « mes traînés à la remorque de ce peuple de mar- « chands, chez lequel religion, morale et politique se « traduisent dans un intérêt. Le pouvoir a besoin de la « protection de l'Angleterre, et il sacrifie sans ména- « gements tous les intérêts français à sa propre conser- « vation. Tout nous est échappé ou nous échappe, et « nous n'osons même défendre l'Espagne, si long- « temps notre alliée fidèle et nécessaire, contre les « projets envahissants de l'Angleterre.

« La pusillanimité du pouvoir nous a enlevé tous « nos alliés, et nous demeurons isolés, sans exercer « aucune influence en Europe. On n'ose rien trancher

« avec l'épée; et l'on échappe aux difficultés par les « plus honteuses concessions.

« Il serait injuste de confondre la France avec ceux « qui la gouvernent. Elle s'éclaire tous les jours, mais « elle a horreur de toute révolution nouvelle ; et ce « sentiment promet beaucoup pour l'avenir, comme « pour le repos du monde. Tous les Français sans « exception sont indignés de la politique de M. Guizot, « et l'on commence à reconnaître que la Chambre « *telle qu'elle est*, vendue au pouvoir, ne représente « que son seul intérêt.

« M. de Lamartine n'est point peut-être un profond « politique ; il porte partout ses idées de poëte, mais « c'est un homme de cœur et de conscience, armé « d'une puissante éloquence, et la dernière attaque qu'il « a osé faire remonter jusqu'au système suivi depuis « huit ans a produit un effet immense. Le pouvoir, « qui a senti toute la portée de ses puissantes paroles, « en a été atterré; et Louis Philippe est tellement fu- « rieux, qu'il n'est pas d'expressions grossières que, « contre son ordinaire, il n'ait employées pour peindre « son indignation contre M. de Lamartine. Le droit « de visite est une difficulté immense pour le mi- « nistère, qui ne parviendra pas, cette fois, à faire « reculer le pays. La question d'Espagne se compli- « que; chacun veut la paix en France comme en Eu- « rope, mais la moindre étincelle peut rendre la « guerre inévitable ; et le droit de visite, s'il n'était « modifié, suffirait pour l'allumer contre le désir de « tous, l'insolence réitérée de la marine anglaise ayant « mis à bout la patience de nos marins. Tant il y a « que jusqu'à la mort de Louis-Philippe, nous nous

« traînerons plus ou moins misérablement à travers « les difficultés de tous les jours, à moins d'une ca- « tastrophe imprévue. Le parti bonapartiste, qu'on « croit mort, aura son jour. Le duc de Nemours n'a « ni influence, ni moyen d'en avoir, et la crise finira « comme peu l'auront prévu. C'est toujours à l'a- « vance que j'écris, et jusqu'ici... Adieu, croyez, « ma chère Rhoda, à mon intérêt aussi sincère que « mérité.

« LaRochefoucauld duc de Doudeauville. »

---

9 février.

Je viens de lire dans *la Revue des Deux-Mondes* du premier février 1843, un article aussi profond qu'intéressant, de M. Léon Faucher, qui démontre jusqu'à l'évidence et par maints exemples, tirés de l'Angleterre et de ses colonies pénitentiaires, que la déportation des condamnés, ainsi que l'espoir de faire fructifier par ces envois les colonies, est une mesure aussi dangereuse que ruineuse.

Il semble donc prouvé que le seul moyen de sévir d'une manière utile contre les coupables, en débarrassant la société de leur contact dangereux, serait de créer de grands, sains et vastes établissements où les détenus seraient astreints à un travail régulier, et où avant tout on laisserait à la religion le soin de ramener les coupables à des idées de repentir, de morale et enfin de vertu.

La religion seule peut opérer de pareils miracles,

en présence de faits contre lesquels les lois humaines restent impuissantes.

On pourrait accorder aux condamnés éprouvés par un long repentir, et une conduite parfaite, la faveur d'aller loin de la mère patrie, exercer leurs facultés dans une colonie où ils ne se trouveraient pas flétris d'avance.

---

18 février.

Voilà plusieurs numéros de *la Gazette de France*, qui contiennent un parallèle entre la France et l'Angleterre, tracé d'une manière aussi lumineuse que profonde, par M. Cordier, député du Jura.

L'auteur figurerait utilement, ainsi que M. Léon Faucher, dans le conseil d'État, qu'on devrait composer des hommes les plus distingués comme les plus instruits sur toutes les matières.

LETTRE A M. LE DIRECTEUR DU JOURNAL *LA NATION*

« Paris, 22 février.

« Monsieur le Rédacteur,

« Depuis longtemps je n'ai pas écrit dans les jour-
« naux ; mais il m'est impossible aujourd'hui de ne
« pas reconnaître hautement la sagesse du progamme
« que vous avez publié. Je désire savoir seulement si
« je l'ai bien compris.

« Il m'a semblé que vous n'attaquiez les droits de « personne, et que, ne niant aucun principe vrai, « vous aviez voulu, avant tout, reconnaître à la société « les droits sacrés qui sont sa plus précieuse garantie ; « que vous mettant en dehors de tout esprit de co- « terie, et même de parti, et sans opposition systé- « matique contre les hommes, vous aviez voulu offrir « un terrain qui n'existait pas, où un parti national « et français pût ne s'occuper que des véritables in- « térêts du pays, de sa dignité comme de son repos, « de sa richesse, de sa gloire, de son indépendance « et de sa liberté ; que peut-on blâmer dans une si « noble entreprise !

« Vous avez fait un appel à tous les esprits vraiment « indépendants et généreux, et vous êtes certain d'être « entendu par tout ce qui a foi à l'avenir du pays.

« Ami du progrès des lumières, vous avez voulu, « au moyen d'un journal à quarante francs, faire des- « cendre les idées vraies au sein de ces populations « nombreuses, privées d'une instruction politique qui « leur est nécessaire.

« Il est naturel, monsieur, que des intérêts froissés « vous livrent une guerre à outrance ; mais ces at- « taques même assurent un succès qu'elles viennent « confirmer ; et tous les hommes consciencieux, tous « les esprits élevés applaudiront à votre œuvre.

« Plusieurs de mes amis me blâmeront peut-être « de cette démarche ; mais je n'ai jamais flatté les « rois, pas plus que les individus, me contentant de « les servir *quand même*.

« C'est une œuvre de lumière et de conciliation que « vous entreprenez, monsieur ; le pays l'accueillera

« avec reconnaissance, et les résultats vous justifie-
« ront.

« Je puis d'ailleurs vous affirmer que vous n'êtes « pas le seul à avoir conçu cette noble et grande pensée « et que tel qui vous attaque n'a qu'un regret, c'est « celui de ne pas l'avoir mise à exécution le pre- « mier.

« Honneur à tous ceux qui, dans ce temps d'égoïsme, « se dévouent pour affranchir leur pays et propager « la lumière !

« J'ai l'honneur, etc. »

A M. LE COMTE DE MONTBEL

« 28 février.

« Comment, mon cher comte, laisse-t-on la *Quoti-* « *dienne* se mettre en révolte contre M. de Villèle, « faire dans sa polémique les réserves les plus dan- « gereuses, et effacer de son titre ces lignes sacrées : « *tout pour la France et par la France.*

« Vraiment, mon ami, en voyant tant de sottises « dont les résultats doivent être si préjudiciables, on « se demande où l'on va, et si le ciel nous a totale- « ment abandonnés !

« Tâchez donc de faire sérieusement réfléchir à « tous les embarras comme au danger d'une conduite « tellement inconsidérée qu'elle compromettra sans « retour, si elle dure, un jeune prince qui est tout l'es- « poir de l'avenir. C'est un triste devoir que je rem-

« plis en vous parlant ainsi, et c'est la mort dans « l'âme que je vous écris.

« Trois à quatre mille abonnés à la *Nation*, en si « peu de temps, démontrent assez les services émi- « nents que peut rendre ce journal, tandis que d'un « autre côté, *la Gazette*, comme vous devez en juger, « devient plus monarchique et plus forte que jamais. « La fureur qu'elle excite en froissant des intérêts pri- « vés, prouve suffisamment combien elle est utile, « ayant seule compris les intérêts du présent, comme « ceux de l'avenir.

« Puisse le ciel en vous éclairant tous, vous venir « enfin en aide ! C'est le vœu constant et sincère d'un « fidèle, dévoué quand même. Tout à vous, du fond « du cœur.

« Flatter et ménager les fous, c'est se perdre ; mar- « cher avec l'étranger ou même laisser croire qu'on « le désire, c'est se fermer à jamais les portes de « France. Songez à 1815. La Restauration n'a pu se « relever du préjugé bien faux à la vérité, mais im- « possible à détruire.

« La Rochefoucauld, duc de Doudeauville. »

---

6 mars.

Je lis dans un journal, qu'à la chambre des communes en Angleterre, lord Ashley a présenté sur l'éducation des classes inférieures une motion du plus grand intérêt.

On ne peut se faire une idée des détails que le

noble lord a donnés sur l'état de corruption, de débauche et d'ignorance où se trouvent en Angleterre les enfants des pauvres et des ouvriers.

Voilà donc le résultat de cette philanthropie anglaise, toute humaine, qui n'a que l'intérêt pour but et pour mobile.

Comment oser nier les avantages réels de la religion catholique, et ses admirables résultats pour le bonheur même des peuples, et pour leur moralité comme pour leur instruction !

Voyez et comparez.

---

15 mars.

« — Ce n'était ma foi pas la peine, me dit hier M. Madier de Montjau, en m'abordant, de faire la révolution de 1830 ; ou allons-nous, grand Dieu, et à quel degré d'avilissement ne sommes-nous pas tombés?

M. Madier de Montjau est un de ceux qui ont le plus contribué à l'avénement de Louis-Philippe au trône, et il s'en repent.

Le gouvernement n'a plus voulu de lui comme député, parce qu'il avait osé faire des représentations.

« — L'opposition tout entière, me disait aussi hier
« M. M*** quoique député, préférerait Henri V à ce qui
« est ; on ne peut avoir pire. »

Voilà comme les esprits s'éclairent tous les jours, et le ciel semble nous préparer dans sa sagesse à la grande et heureuse résurrection après tant de dures épreuves.

CORRESPONDANCE

LETTRE DE MADAME FERRAND DE BEAUJOUAN

« Monsieur le duc,

« Dès qu'il y a du bien à faire, votre pensée arrive « aussitôt, et maintenant que votre existence est « unie à une de ces âmes d'élite que l'habitude « des œuvres méritoires ne refroidit pas, cette « pensée se présente *doublement;* aussi dès hier je « voulais vous écrire pour vous demander vos con- « seils, votre appui, pour une œuvre toute catholique « dont je suis chargée.

« Le département de la Charente-Inférieure, où « nous avons placé notre petit chalet maritime, est « envahi par les protestants ; leur influence s'y ac- « croît d'autant plus que les ministres du culte ré- « formé y abondent, tandis qu'il y a peu de prêtres, « peu d'églises catholiques. Ce déplorable état de « choses devrait attirer l'attention de toute la catholi- « cité; et quand l'on court au delà des mers pour pro- « pager notre foi, doit-on laisser tout près de nous « s'éteindre nos pures et sublimes croyances ? A Vaux- « sur-Mer, près de Royan, un prêtre, plein de foi et « de courage, lutte contre les efforts des ennemis de « notre culte. En 1839, il fit relever le presbytère,

« resté sans prêtre depuis 93. Sa présence réchauffa « le zèle de ses paroissiens, il a déjà ramené bien des « brebis au bercail ; mais, quand des temples s'élè- « vent chaque jour autour de lui, une église devient « urgente dans l'une des trois communes qu'il des- « sert. C'est pour cette œuvre qu'il s'adresse à moi et « que moi je viens vers vous.

« J'ai obtenu de M. Pétetot, curé de Saint-Louis, « de dire quelques mots de cette œuvre après l'un de « ses sermons, et de permettre une quête. C'est mardi « prochain, à Saint-Louis-d'Antin, que l'on parlera en « faveur de l'église du curé de Vaux. Tâchez de nous « envoyer de bonnes âmes, conseillez-moi, aidez- « moi !... Je ne veux rien négliger, et je suis sûre « d'avance que vous ne négligerez rien non plus pour « cette œuvre de Dieu, et dont Dieu vous bénira.

« Veuillez agréer, monsieur le duc, l'assurance de « l'entier dévouement de vos anciennes voisines et « amies. »

LETTRE DU DOCTEUR RUFZ

« Saint-Pierre (Martinique), 15 février.

« Monsieur le duc,

« Comme nous sommes très-proches voisins de la « ville de la Pointe-à-Pître, qui vient d'être détruite « par un tremblement de terre, et comme je me flatte « que vous conservez toujours pour moi quelque inté-

« rêt, je vous avertis que je suis encore en vie. Les ga-
« zettes vous conteront en détail cet affreux événement.
« Cinq mille personnes écrasées en deux minutes! Ces
« révolutions des éléments sont bien autre chose que
« les révolutions des hommes. Votre parent M. de
« Moges a été héroïque, il est le secours le plus ef-
« ficace que la Providence semble avoir laissé à nos
« populations dans ces terribles catastrophes. Aussitôt
« la fatale nouvelle arrivée, il s'est rendu à toutes
« voiles à la Pointe-à-Pître, et ce sont les hommes de
« sa frégate qui ont retiré le plus grand nombre des
« malheureuses victimes mortes ou blessées de des-
« sous les décombres. Les deux tremblements de terre
« du Fort-Royal et de la Pointe-à-Pître doivent lui
« valoir des batailles gagnées. Apprenez à madame
« de Moges, si elle ne le sait déjà, qu'il est en fort
« bonne santé, malgré toutes les horreurs dont il est
« environné.

« Que se passe-t-il de l'autre côté de la mer? Les
» trônes tremblent-ils toujours? Dernièrement j'ai
« remarqué, dans une lettre de M. Swift à M. Pope,
« cette phrase que j'ai mise de côté pour vous être en-
« voyée :

« La nécessité peut abolir la loi, mais ne saurait
« altérer les sentiments du vulgaire; le droit héré-
« ditaire de succession est si fort proportionné à la
« portion de génie du commun des hommes, que
« toutes les fois que ce droit est violé par quelque
« grand changement, il reste toujours un levain de
« mécontentement qui (sous un prince faible, un
« ministère corrompu) peut produire les plus funestes
« effets. »

« Excepté le mot *funeste*, vous n'auriez pas mieux « dit. Cela date de 1721, à propos du prétendant « Charles-Édouard. Nous verrons si cela est encore vrai « aujourd'hui.

« J'ai ouï parler jusqu'ici des fêtes que vous donnez, « et je vous assure que ce n'est pas un de mes moin- « dres regrets de ne pouvoir y être invité ; dédomma- « gez-moi, du moins, monsieur le duc, en me prou- « vant que ce n'est point par oubli de votre part. Vos « lettres ont pour effet de rallumer l'espérance dans « mon cœur. Elles me retirent de dessous cette vie « provinciale où je suis enseveli ; elles font luire à « mes yeux un autre monde, et cela me donne du « courage.

« Présentez, je vous prie, mes respects inconnus « à madame la duchesse, et ne me laissez pas telle- « ment mourir dans le souvenir des personnes de « votre famille, particulièrement de M. le duc et de « madame la duchesse de Liancourt, qu'il me faille « un jour, pour m'en faire reconnaître, revenir sur « des choses de vingt ans.

« Agréez, monsieur le duc, les hommages accou- « tumés de votre très-fidèle et très-dévoué serviteur « martinicain. »

LETTRE DE MADAME LA COMTESSE DE MOGES

« Vous pensez, cher oncle, que ce que vous m'avez « envoyé et écrit m'a été au cœur. Je vous en remercie « mille fois, et je vous prie de conserver au ménage « les sentiments que vous lui accordez depuis long- « temps.

« J'ai une longue lettre de l'amiral et bien des dé- « tails déchirants.

« Grâces à Dieu, j'ai eu de ses nouvelles en même « temps que celles de cet affreux désastre.

« Blanche de Moges. »

LETTRE DE M. L'ABBÉ TRIDON

« Turny, 24 mars.

« Monsieur le duc,

« J'ai l'honneur de vous adresser ci-jointe une « lettre de remercîments que les habitants de Turny, « mes paroissiens, me chargent de vous faire parve- « nir, comme marque de leur reconnaissance pour « les démarches que vous avez eu la bonté de faire en « leur faveur auprès de M. le ministre de la justice « et des cultes. Vous me permettrez en même temps « de me joindre à eux pour vous offrir ma part de « remercîments et pour vous témoigner toute ma re- « connaissance pour le service important que vous

« leur avez rendu. C'est une œuvre bien méritoire « que vous avez faite, monsieur le duc, car en con- « tribuant à l'érection de l'église de Turny en suc- « cursale, vous avez par là même contribué au bon- « heur éternel des habitants de cette paroisse, puis- « que vous leur avez procuré les moyens de pouvoir « remplir leurs devoirs religieux, dont il leur était « si difficile de s'acquitter précédemment. De telles « œuvres ne sauraient être dignement récompensées « que par celui pour l'amour duquel elles sont faites.

« Je suis enchanté, monsieur le duc, de rencon- « trer cette occasion pour vous offrir les sentiments « du profond respect et de la reconnaissance sans « bornes avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très- « humble et très-obéissant serviteur,

« G. TRIDON. »

Curé desservant de Turny. (Yonne).

LETTRE DES HABITANTS DE TURNY

« Monsieur le duc,

« Nous croirions manquer à un devoir sacré si « nous ne nous empressions de vous témoigner toute « notre reconnaissance pour les démarches que vous « avez eu la bonté de faire en notre faveur au minis- « tère des cultes. Grâce à la protection toute spéciale « dont vous avez bien voulu nous honorer, notre « église vient d'être érigée en succursale ; nous

« sommes maintenant au comble de nos désirs: et si « désormais, comme nous avons tout lieu de l'espérer, « nous avons le bonheur d'avoir toujours un prêtre « au milieu de nous, nous aimerons à répéter et à « bénir le nom de celui qui aura si puissamment con- « tribué à nous procurer ce bonheur.

« Nous sommes, avec le plus profond respect, mon- « sieur le duc, au nom de tous les habitants de Turny, « vos très-humbles, très-obéissants et très-reconnais- « sants serviteurs. »

Suivent les signatures.

A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« Paris, 3 mars.

« Si j'ai été longtemps sans vous écrire, mon cher « comte, c'est d'abord que j'ai été assez souffrant; et « puis, que vous mander que vous ne sachiez trop « bien, et qui ne soit venu malheureusement justifier « mes tristes prévisions?

« Vous avez cru ne pas devoir faire usage des « pouvoirs illimités qui vous avaient été confiés « avec si grand'peine... Les autres s'en sont emparés « en parvenant à annuler, en grande partie du moins, « votre précieuse influence.

« Vous n'avez pas soutenu des amis qui se dé- « vouaient pour vous et pour le bien avec persévé- « rance. Ils sont devenus moins forts là où la vérité a « tant de peine à se faire jour, et vous avez reçu forcé-

« ment le contre-coup. Ces hommes du comité vous « ont mis en demeure de venir à Paris, sachant bien « que vous refuseriez, et alors ils vous ont déclaré et « fait reconnaître *impossible*, en se targuant d'une « lettre de vous qui leur promettait de ne les contra- « rier en rien, ce qui était une reconnaissance tacite.

« Ainsi, mon ami, ils vous ont vaincu dans la lutte, « et c'est un coup mortel porté à la cause à laquelle « quelques hommes désintéressés ont tout sacrifié. Le « mal ira toujours empirant, et le nom comme la per- « sonne du prince se trouveront de plus en plus « compromis.

« Vous avez nommé un comité composé de vos en- « nemis, sans leur *intimer* la marche à suivre; et ces « hommes aussi présomptueux qu'aveugles, vous ont « bientôt dépassé.

« Il fallait les briser, ou faire entrer dans le comité « quelques-uns de vos amis aussi dévoués que sin- « cères, qui n'y auraient consenti qu'à certaines con- « ditions, et, avant tout, qu'on vous obéirait.

« Le marquis de Brézé, bien que rentré dans ce co- « mité, qu'on réorganise si malencontreusement, m'a « déclaré qu'il se retirerait immédiatement, si on ne « lui donnait une juste influence sur ce journal « qu'on va créer à quarante francs par la réunion de « *la France* et de *la Quotidienne*.

« Qu'est-il résulté de tout cela, mon ami? c'est que « nos ennemis, instruits de tous ces misérables dé- « tails, triomphent. La confusion est au comble, et la « division complète. On vous accuse, ce qui m'afflige, « car je vous reste fidèle *quand même*.

« Madame du Cayla, qui vient d'arriver à Paris,

« gémit profondément de tout ce qu'elle voit et ap-
« prend. Tous les gens sages et clairvoyants en font
« autant, en désirant ardemment de voir enfin s'écrou-
« ler d'eux-mêmes ces comités qui font tant de mal en
« marchant au rebours des événements.

« Si je vais aux Pyrénées, comme c'est probable,
« j'irai vous serrer la main en ami sincère, causer à
« fond et gémir avec vous en songeant à l'avenir. »

CHAPITRE II

—

MON PORTRAIT, PAR MADAME DE ***

D'une taille élevée et élégante, ses manières ont de la distinction sans fatuité comme sans trop d'abandon; sa figure est ovale, son teint légèrement coloré, son nez aquilin. Son sourire est rempli d'une malice que ne dérobent pas entièrement deux énormes moustaches.

Sa figure, plus spirituelle que sensible, reçoit une prompte animation de ses subites impressions.

Trop homme d'honneur et de loyauté pour paraître vouloir ce qu'il ne veut pas, M. de LaRochefoucauld est avec les femmes poli jusqu'à l'amabilité, et obligeant jusqu'à la bonté.

L'un des traits distinctifs de son caractère, c'est une franchise poussée jusqu'à l'excès, qui, avec l'in-

tention d'être sincère, lui fait parfois porter l'exagération de la vérité jusqu'à l'erreur.

Il y a en lui deux hommes et deux caractères : il est léger et profond, grave et gai, ardent et froid, réservé et intime ; il y a en lui deux âmes, l'une pour le plaisir, l'autre pour le sentiment; l'une dans l'imagination, l'autre dans le cœur. Il est plus facile de parler à l'une, que d'intéresser l'autre.

Il est aussi empressé de former près des femmes une liaison de goût, que réservé et craintif d'un engagement sérieux dans un attachement profond ; se jetant au-devant de l'une, et reculant devant l'autre, grâce à cette sensibilité de cœur qui craint la souffrance; peut-être aussi quelquefois par défiance de la durée de ses impressions.

Confiant jusqu'à la crédulité quand il croit; dévoué jusqu'à la mort, bienfaisant et bon sans calcul, au risque d'en être dupe ou victime ; homme de premier mouvement, et quelquefois d'un entraînement sans mesure.

Au milieu de ce conflit, dont les qualités surpassent de beaucoup les défauts, malgré tant de vertus entraînantes et de défauts plus entraînants peut-être, M. de LaRochefoucauld parle trop légèrement de l'amour, pour qu'une femme ayant conservé des sentiments primitifs puisse y trouver une séduction. Il aime à dominer et ne consent pas à l'être; et dans la vie ordinaire l'orgueil lui tient lieu de tout; je pense qu'il ne le fait céder qu'à bon droit, mais je crois que cet orgueil participe moins de l'amour-propre, que de sa dignité d'homme.

Dans la conversation il est sérieux ou enjoué selon

son bon plaisir, suivant toutes ses impressions, faisant bien plus de cas de ses discours que de ceux des autres, et glissant légèrement sur les idées qui ne sont pas les siennes ; silencieux et avare de ses pensées intimes; ayant, par insouciance ou par dédain, dans l'esprit mille idées qu'il n'exprime pas, et dans l'âme des séductions qu'il ne livre pas.

Il est original et bizarre à l'excès, et renchérit sur cette nature avec un bonheur parfait : costume, habitudes, usages, il adopte ce qui lui plaît, ce qui lui est commode sans s'inquiéter d'aucun heurtement aux choses convenues, et avec une apparence d'insouciance qui n'est pas sans prétention. Un peu trop désireux de faire parler de lui, il n'a pas tout l'amour-propre qu'on lui suppose; c'est un mot trop mal compris, pour qu'il lui soit applicable dans le sens qu'on y attache, mais il porte au plus haut degré l'orgueil de l'élévation du cœur et de la distinction de l'esprit.

Dans une position sociale où toutes les distinctions lui servaient d'auréole, un vœu ardent a surgi en lui, celui de se les rendre personnelles ; et c'est ainsi qu'il a pu s'égarer, selon l'opinion du monde, de ce monde qui juge avec ses idées et non avec la justice, de ce monde qui ne s'identifie ni avec ce caractère ardent, ni avec cette nature toute d'entraînement, ni avec les exigences intellectuelles tout exceptionnelles parfois de ceux sur lesquels il est appelé à prononcer.

On reproche à M. de LaRochefoucauld de s'être donné dans ses *Mémoires* plus d'importance politique qu'il n'en avait réellement; mais il serait facile de réfuter cette opinion en expliquant le rôle actif qu'il

a joué par cette chaleur d'âme et cette vivacité d'imagination qui l'emportent comme un torrent franchit sa digue. Son attachement bien connu à la cause qu'il défendait alors, et protégeait de toute l'ardeur de ses vœux contre des événements trop prévus, suffit pour faire comprendre ce généreux dévouement qui se multipliait en mille preuves. Si l'amour-propre se glisse dans ses actions, il ne les domine pas.

M. de LaRochefoucauld a le caractère ardent et passionné, généreux et chevaleresque, aimant les femmes de tous les sentiments de la vie, chacune d'elles suivant son caractère, son goût ou son mérite. Sa sensibilité est en tout plus vive que profonde [1]; il est ferme et décidé dans ses jugements, constant dans ses habitudes, et légèrement méthodique dans les détails de sa vie et l'emploi de son temps ; mais en supportant les variations sans une contrariété trop vive et avec bonne grâce vis-à-vis de ceux qui en sont les incidents ; il est aussi courageux quand il souffre, que faible et compatissant pour les souffrances des autres.

Enfin, pour le résumer en quelques lignes dans ses facultés intellectuelles les plus hautes et ses qualités les plus élevées, je dirai que M. de LaRochefoucauld a l'âme belle, généreuse et ardente, l'esprit fin et distingué, le cœur noblement orgueilleux, et d'une bonté que personne ne songerait à lui contester. Il est humain et bienfaisant dans le secret de sa vie; et quand ses actes de générosité sont livrés au public, ce n'est point par cette ostentation si souvent le mo-

[1] Pourquoi n'est-ce pas vrai? Au reste, je l'ai déjà dit, je livre ces portraits tels quels, sans accepter les éloges, et sans me donner la peine de réfuter les critiques.

bile des bonnes actions, mais par le besoin de rattacher hautement à son nom tout ce qui est bien.

Il possède à un haut degré toutes les facultés des sentiments les plus exclusifs et des dévouements les plus passionnés ; ayant dans ses attachements, même les plus profonds, toujours à lutter contre une imagination vive, un esprit mobile et cette soif d'inconnu des âmes tourmentées.

Il faut à son cœur de mystérieuses rêveries et le doute d'être aimé ; ce nuage écarté, ce voile de poésie tombé, son âme cesse promptement d'être touchée, et l'expose à de nouvelles déceptions.

M. de LaRochefoucauld a échappé au défaut ordinaire des hommes ; il n'est point égoïste, et toute femme distinguée de cœur et d'esprit doit attacher du prix à son amitié.

Ses principes religieux sont aussi vrais que son caractère est solide.

Ce n'est jamais en vain que la faiblesse ou le malheur se sont adressés à son bras ou à son cœur.

A M. LE COMTE DE BOUILLÉ

« Paris, le 22 avril.

« Vous m'abandonnez tout à fait, mon cher Bouillé, « et moi qui vous croyais mon ami, et de plus homme « de parole, non-seulement vous ne me donnez pas « de vos nouvelles, mais même vous ne me répondez « point.

« On dit que M. le duc de Lévis va bientôt par-

« tir, ce qui m'annonce avec votre retour, celui de « nos bonnes causeries. En attendant, recevez avec « quelques remords, mes reproches fondés.

« Après m'être porté parfaitement pendant long-« temps, j'ai été fort souffrant tout le mois dernier, « ce qui m'a empêché d'aller chercher votre pauvre « femme. A peine remis, j'ai été repris par des affaires « de tout genre, par des conseils et des assemblées de « chaque jour que je préside pendant de longues « heures. On me dit que notre cher prince m'en veut « un peu. Est-ce vrai? Dites-moi la vérité tout en-« tière.

« Dans tous les cas, je le regretterais surtout pour « lui, car beaucoup lui font tort, et je ne crains pas « d'affirmer que l'avenir lui prouvera que nul, peut-« être, ne l'aura servi plus activement que son servi-« teur le plus dévoué quand même. Je ne flatte point « les princes, mais je les sers, même malgré eux, « n'obéissant jamais qu'à la voix de ma conscience, « et à celle de mon cœur; certain que l'avenir me « justifiera. Malheur aux princes qui ne connaissent « pas les hommes! c'est la première science qu'ils « doivent acquérir.

« On dit que Henri a le projet de voyager; tant « mieux. Que le comte de Chambord, sans deman-« der permission à l'Autriche ni à la Russie, parte « sous ce nom sans prétention et tout inoffensif pour « ce dernier pays. L'empereur est trop grand dans « ses manières pour ne pas le bien accueillir; il « plaira à la jeune princesse, ce qui lui sera facile; « et c'est lui qui fera son mariage, le seul qui « puisse maintenant lui convenir. Quand il sera sûr

« d'être aimé, il parlera doucement et secrètement à « la princesse de la religion ; et alors une parole qui « ne lui sera pas refusée, pourra et devra lui suffire « devant Dieu, tandis que l'avenir le justifiera devant « les hommes ; la haine qui existe en France contre « l'Angleterre, devant favoriser cette union, et pro- « duire le meilleur et le plus grand effet.

« L'empereur ne refusera point son consentement « pour le mariage, à un vœu qui serait formellement « exprimé par sa fille.

« J'ai bien trouvé un motif à votre silence, mon « cher Bouillé ; votre esprit est trop sage pour ne pas « penser que je blâme sévèrement tout ce qui se fait, « comme tout ce qu'on omet de faire; et vous êtes « embarrassé pour m'en parler. Vous avez tort, car je « ne puis douter de la sagesse de vos conseils, et je « ne puis que vous plaindre, ainsi que ceux que l'on « trompe d'une manière si funeste.

« Lorsque M. de Villèle, admirable pour le conseil, « mais faible dans l'action, et ne connaissant point « les hommes; lorsqu'il vint, dis-je, à Paris, il eut le « grand tort de nommer un conseil composé d'indivi- « dus dont il reconnaissait tellement les inconvénients, « que son plus grand espoir était de voir leur insuf- « fisance comme leur impossibilité hautement recon- « nues. Je devais à sa prière me trouver à son arri- « vée. L'état de mon vénérable père me fit perdre « trois jours; Villèle fut entouré, abusé. Connaissant « mieux que lui le terrain, je lui dis qu'il se trom- « pait, que ces messieurs ne suivraient aucune de « ses instructions, et qu'impuissants pour le bien, ils « feraient involontairement, sans doute, mais forcé-

« ment le mal, semant partout la division ; me suis-
« je trompé?

« M. Berryer peut être un instrument utile, quand
« on le force à suivre la direction qu'on lui intime,
« mais il sera toujours funeste, lorsqu'on le laissera
« diriger, en abusant au moins, au gré de ses impres-
« sions, de la confiance qu'on lui témoigne.

« Le comité est tombé dans un discrédit général,
« après s'être mis en opposition flagrante avec M. de
« Villèle, dont il eut dû recevoir et suivre les instruc-
« tions directes et positives ; mais pour cela il eût fallu
« que M. de Villèle y comptât des amis connus et dé-
« voués.

« Le marquis de Brézé est décidé à se retirer si
« on ne rétablit pas sur le nouveau journal qu'on
« va créer à quarante francs, par la réunion de la
« *France* et de la *Quotidienne*, ces paroles si néces-
« saires : *Tout pour la France et par la France.* Il
« fallait à tout prix s'arranger avec la *Gazette* qui
« suit littéralement les instructions de M. de Villèle.

« Les réticences ne sont plus de saison. Il faut jouer
« cartes sur table maintenant, et on ne peut et doit
« parler qu'une seule langue, pour être compris.

« Je voudrais que vous entendissiez les membres
« les plus éclairés du comité en parler ; c'est M. le
« duc de Noailles qui en est le président, et qui est
« censé résumer en lui, pouvoirs et confiance. Il n'y a
« pas une tête politique dans ce conseil à l'exception
« du marquis de Brézé qui est plus que triste de tout
« ce qu'il voit ou entend ; et M. de Noailles lui-même
« parle sans cesse de s'en séparer.

« Quand on voit, mon ami, l'aveuglement des uns,

« et leur éloignement pour la vérité, comme pour « ceux qui la leur disent sans autre intérêt que le « leur, bien que les événements soient venus cons-« tamment depuis des années justifier leurs prévisions; « lorsqu'on envisage en outre de sang-froid la per-« sévérance coupable des autres, leurs jalousies, leurs « divisions, leur amour-propre, et leur suffisance « entée sur leur insuffisance, leurs prétentions comme « aussi leur ambition et leurs idées étroites et toutes « personnelles, on se demande si ce sont ces gens là « qui peuvent être appelés à sauver la France; et en « vérité la réponse ne se fait point attendre. Si vous « pouviez lire avec moi les lettres que m'écrit M. de « Villèle et la tristesse qui y est empreinte, vous n'au-« riez pas un doute à ce sujet.

« Aussi toute ma confiance est-elle en Dieu seul, « et dans la charité qui parle en faveur de cette pauvre « France.

« Les événements s'avancent à grands pas, croyez-« moi, mais ils ne tourneront pas comme on veut le « croire; et les moyens de salut que le ciel se réserve, « ne sont pas ceux que l'homme prévoit. La main de « Dieu sera visible; mais avant que le jour de la clé-« mence ne vienne mettre fin à nos calamités, nous « aurons à traverser des moments néfastes auxquels « le sage doit se préparer par la prière; et certes vous « me connaissez assez, pour savoir que rien n'est exa-« géré dans mes convictions.

« C'est alors mon ami, mais trop tard, que l'on re-« connaitra forcément ceux qui prêchent le men-« songe, ou ceux qui marchent avec la vérité.

« Les plus belles années de la Restauration ont été

« sans contredit, les dernières années du règne de « Louis XVIII; et l'on sait à quels conseils elles sont « dues. Combien Charles X ne regretta-t-il pas plus « tard, d'avoir repoussé les conseils qui l'avaient fait « monter si tranquillement sur le trône !

« Mais que voudriez-vous donc qu'on fît, me direz-« vous, mon cher Bouillé !... Depuis longtemps je « prêche dans le désert, et il me semble que pour ne « pas me croire, les choses n'en vont pas mieux. On « ne me croit ni ne me consulte, et mes lettres mêmes « restent maintenant sans réponse.

« Aussi, je vous écris encore celle-ci par pur acquit « de conscience, employant mon temps à la recherche « de la vérité, comme aussi à augmenter, par un tra-« vail assidu et l'emploi de tout mon temps, une in-« fluence qu'un jour on sera peut-être heureux de re-« trouver.

« Mon projet est d'aller encore cette année aux « Pyrénées, afin d'achever de remettre entièrement « une santé fatiguée par tant de travail, de secousses « de tout genre, de douleurs, et de contrariétés; je « passerai par Toulouse, afin de voir M. de Villèle, « et de m'inspirer de ses lumières.

« Je ne vous charge d'aucune commission, igno-« rant comment elles seraient reçues.

« Je vous offre la nouvelle assurance de ma tendre « affection, et dès que je serai un peu débarrassé, je « courrai à Vaugirard. J'ai l'espoir de vous serrer la « main avant mon départ, qui ne sera pas avant le « 15 ou le 20 juin.

« M. le duc de Lévis va vous arriver ; et malheureu-« sement sans le vouloir, il parlera des choses et des

« hommes au rebours de ce qui est. Il vous montrera « une lettre de M. de Villèle, qui promet de ne contre- « carrer en rien les opérations de ce fatal conseil, et je « sais pertinemment à quoi m'en tenir sur son opinion, « par rapport au conseil, et à la marche qu'il suit. Le « marquis de Brézé en sait autant que moi à ce su- « jet, et ne s'en est point caché.... M. de Villèle est « découragé, et ne voit pas le moyen de faire le bien « et d'empêcher le mal. Pauvres princes, que je les « plains ! Mais aussi pourquoi ne croient-ils que ceux « qui les abusent ou les trompent. Aidés de l'expé- « rience, ils devraient tout voir par eux-mêmes.

« Adieu mon ami. »

LETTRE A MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

« 26 avril.

« Je n'ai pas besoin de vous dire le prix que j'at- « tache à votre succès, et je remarque avec plaisir, « que la justice commençant à se faire jour à travers « l'intrigue, l'opposition, les jalousies et l'étonnement « de voir une tragédie[1] sortie des mains d'une femme, « que la justice, dis-je, vous est enfin rendue!

« En résumé, à mon avis, vous devez être contente. « Hors vous, c'est-à-dire votre œuvre, et vos amis, « tout a été contre vous à cette première représen- « tation.

« Faites quelques changements et quelques correc-

[1] Judith.

« tions, et vous obtiendrez un succès d'estime plus « solide qu'un succès d'enthousiasme. Mademoiselle « Rachel assurera votre triomphe, si son courage ne « se laisse pas abattre; et je persévère à penser qu'elle « doit obtenir dans cette nouvelle pièce si parfaite« ment, si purement écrite et remplie d'intérêt, un « nouveau succès.

« Il faut laisser au public, juste en dernière ana« lyse, le temps de vous bien comprendre pour vous « apprécier ; les esprits sages et impartiaux vous sau« ront gré de ne pas vous être laissée aller aux folies « de l'époque; mais ces folies mêmes qui ont leurs « partisans, devaient nécessairement vous susciter « quelques opposants. Il manquerait quelque chose au « talent de mademoiselle Rachel, si elle ne rencon« trait parfois aussi un peu d'opposition.

« Racine lui-même, n'en eut-il pas à combattre ! Le « sublime ne peut être également apprécié par tous; « et qui ne sait que le talent de Rachel grandit et se « forme plus sur la scène qu'aux répétitions.

« Voici du reste, les remarques que j'ai faites; je « les livre à votre indulgence, comme à votre goût « si exquis.

« Mademoiselle Rachel ne s'approche pas assez « de la rampe, et elle ne soutient pas assez les « finales. Généralement les acteurs ne regardent pas « assez en face le parterre. Beauvallet crie trop par« fois, et habituellement il n'exprime pas avec as« sez de délicatesse et de sentiment, l'amour qui « doit le consumer. Mademoiselle Maxime, qui a « eu de beaux moments, grimace quand elle pleure. « Je n'aime pas son costume. Ceux de mademoiselle

« Rachel sont admirables en tous points. Le second « de Beauvallet ne devrait pas être blanc, mais d'une « couleur éclatante. Le costume des trois rois n'est « ni assez militaire, ni assez royal. Les première et « dernière décorations sont bien. Je n'aime pas la « seconde. Quand cette mère va remplir la cruche à « travers tous les dangers, on la suit avec des gestes et « des pantomimes ridicules.

« Je voudrais que ce qui n'est pas dit par made- « moiselle Rachel, fût un peu rétréci. Je trouve son « monologue avec Holopherne un peu long.

« Lorsqu'on annonce les rois, ils doivent se présen- « ter les premiers. Ils doivent ensuite s'incliner avec « respect, et tomber tous les trois ensemble à genoux, « remplis de terreur et d'admiration. Le mot à *genoux* « ne devrait être dit qu'une seule fois.

« L'effet magique du repas a été en partie manqué. « Il est essentiel que tout soit entendu ; et mademoi- « selle Rachel doit être à côté d'Holopherne et en face « du parterre, toujours plus près de la rampe.

« Il n'en est pas de la scène comme d'un salon où « chaque syllabe est facilement sentie.

« Je persévère à penser que le reproche terrible « d'Holopherne à Judith, d'avoir sacrifié son père à « son amour, doit être retranché. Le public qui est « délicat, ne l'acceptera jamais. C'est assez d'avoir « été dit une première fois.

« Beauvallet s'est trompé en indiquant faussement « le lieu où n'est point sa tente. Ce geste est fort essen- « tiel. Il doit être juste. Le dénouement a été aussi « totalement manqué. Il est à revoir entièrement pour « l'exécution.

« Le glaive est attaché trop haut. Judith doit le « détacher sans peine, il est aussi par trop long, par « trop commun. Les armes d'Holopherne doivent être « magnifiques.

« Pardonnez, chère dame, ces observations dix fois « interrompues. C'est le cœur qui les dicte. Je me « hâte de vous les envoyer, en réclamant de nouveau « toute votre indulgence.

« Agréez mes plus tendres hommages. »

EXTRAIT DU JOURNAL *LE PÉRIGORD*

27 avril.

La lettre suivante, adressée naguère à un des journaux réformistes de la capitale, par un homme dont l'intelligence est aussi éclairée, que son dévouement aux principes d'ordre est incontestable, et dont le nom, un des plus glorieux de notre histoire, n'a cessé d'être béni par les classes pauvres, exprimera, mieux que nous ne saurions le faire, les vices de la situation, l'utilité de la réforme et les motifs qui doivent encourager à en propager les doctrines :

« Monsieur le rédacteur,

« Il y a mille raisons pour que les hommes du sys« tème en vigueur n'accordent pas volontairement « cette réforme électorale que vous demandez avec « tant d'instance ; de ces mille raisons je n'en veux

« aujourd'hui examiner qu'une seule : elle me ser-
« vira à mettre en lumière toute la situation.

« La réforme électorale sur la base du droit de tous
« les Français ne peut convenir aux hommes du sys-
« tème, parce qu'elle amènerait une représentation
« vraie de la France ; et qu'une telle assemblée ferait
« triompher la vérité.

« Or, la vérité ferait évanouir à l'instant même un
« système fondé sur des fictions.

« Il est donc tout simple que le système tienne au
« mode électoral qu'il a créé. Il redoute la vérité,
« parce que la vérité démasque le mensonge. Il re-
« doute une vérité qui l'accuserait justement de li-
« vrer l'honneur national à l'étranger, de sacrifier
« tous les intérêts français à celui de sa propre con-
« servation, et de chercher dans un pays voisin, de
« tout temps notre ennemi et notre rival, un appui
« qu'il ne peut rencontrer sur un sol qui le repousse ;
« de ne rien comprendre enfin à la gloire de la France,
« et de la laisser sans alliés, après lui avoir fait perdre
« toute influence en Europe ; de ruiner tous ses inté-
« rêts, de détruire le commerce, et d'écraser la pro-
« priété à force d'impôts, en demandant tous les jours
« de nouveaux sacrifices à la nation, sans lui offrir
« aucun dédommagement. La vérité reprocherait au
« système ces mots à jamais mémorables : *Faire*
« *rendre à l'impôt tout ce qu'il peut produire*. Pous-
« sés par le plus coupable égoïsme, les ministres
« ont été contraints de multiplier les places, les ré-
« tributions, les dilapidations, les gaspillages de toute
« espèce, au-delà de ce qui s'était jamais vu ; force a
« été d'augmenter dans les mêmes proportions, les

« charges publiques de toute espèce, d'aliéner à vil « prix les bois de l'état, de dévorer l'amortissement, « de réduire le crédit à ce point de ne pouvoir faire « le plus petit emprunt, de sacrifier à l'étranger et aux « prétentions individuelles de spéculation ou de lo- « calité, la protection due au commerce et à l'indus- « trie du pays; de faire, en un mot, la guerre la plus « continue et la plus dangereuse contre les masses « payantes, auxquelles il faut sans cesse arracher une « partie du produit de leurs travaux.

« Voilà ce que l'implacable vérité reprocherait aux « divers ministères du système. Elle leur reprocherait « encore d'avoir fait succéder le monopole et le des- « potisme à toutes les promesses de juillet; les lois « de septembre aux paroles de liberté; l'asservisse- « ment de la presse au libre exercice de ses droits; « d'avoir enchaîné la pensée; enfin d'avoir élevé des « bastilles autour de ce Paris dont on veut faire un « esclave, au risque d'en faire un jour une victime.

« La corruption livre au pouvoir les prétendus « représentants du pays, qui à leur tour lui livrent « nos libertés, nos fortunes et nos droits.

« Depuis dix ans il n'a pas été voté une seule loi « qui n'ait eu directement ou indirectement pour « but et pour effet de restreindre la sphère des loca- « lités, et d'amasser ainsi dans les mains du pouvoir « central de nouveaux moyens de contraindre et de « corrompre les votes.

« Le système, enfermé dans une impasse infran- « chissable, ne peut faire un pas en avant. Toutes les « questions d'intérêts sociaux demeurent en suspens; « et si l'on essaye de résoudre une seule difficulté,

« c'est avec la bourse des contribuables qu'on le « tente, et jamais avec une idée grande et équitable. La « représentation nationale n'est qu'une fiction légale; « et personne, sauf quelques rares et honorables ex- « ceptions, ne prend la parole pour défendre les inté- « rêts du pays froissés sur tous les points. On discute « sur des niaiseries, et l'on garde le silence sur la « liberté, sur l'honneur et la prospérité de la France; « bien plus, on ose dire dans une adresse que la « France *est libre et prospère.* La chambre qui vote « une pareille adresse n'a-t-elle pas prouvé par là, « d'une manière flagrante, qu'elle ne représentait pas « la France.

« Notre liberté n'est que fictive, car les restrictions « légales en détruisent toutes les réalités; et l'arbi- « traire administratif annihile le peu que la législa- « tion a respecté.

« Nos alliances sont un mensonge, notre influence « en Europe une chimère, et *cette prospérité toujours « croissante* à l'intérieur, une véritable illusion. Il n'y « a de réels que nos déficits avec une dette qui va « croissant tous les ans; et les cris de détresse de toutes « nos populations vinicoles, industrielles et maritimes « qui, leur bilan à la main, demandent un secours « qu'on ne leur donne pas.

« Cette détresse est si grande, qu'elle va poursuivre « et atteindre, à quelques mille lieues de nos côtes, « les Français qui, dans les colonies, s'étaient confiés « à la justice et à l'affection de la France. Elle est « si universelle, qu'elle frappe jusqu'aux privilé- « giés du système, jusqu'à cette classe de monopo- « leurs qui composent ce qu'on appelle si naïve-

« ment le *pays légal* dans ce pays des *conservateurs*.

« Chacun souffre et se tait, parce que, par un sen-
« timent égoïste, on redoute presque de s'éclairer ; on
« s'effraye de la position, on craint un lendemain sur
« lequel on voudrait s'étourdir en l'éloignant chaque
« jour. On pense à soi, et l'on oublie la France.

« Personne, dans le pays légal, ne ressent aujour-
« d'hui pour la patrie cet amour filial qui faisait
« l'honneur de nos aïeux, et la gloire des plus belles
« époques de notre histoire.

« Le dévouement n'est plus qu'un calcul, le désin-
« téressement une puérilité, la probité presqu'une
« sottise; et la gloire même, si elle pouvait exister à
« travers tant de turpitudes, se verrait encore réduite
« à un intérêt.

« Le gouvernement s'effraye avec raison de l'im-
« mensité de crimes qui surgissent de toutes parts ;
« mais que fait le système pour porter remède à cette
« plaie qui menace d'envahir tout le corps social?

« Il ne veut point d'une nation qui raisonne et qui
« sente ; il lui faut des muets pour esclaves, et des
« aveugles pour sujets.

« On le voit donc, la vérité est contraire au système;
« et c'est parce que la réforme de la loi électorale sur
« la base du vote universel mettrait la vérité en lu-
« mière, qu'on fera tout pour la repousser.

« Mais heureusement la société ne se compose pas
« d'un nombre plus ou moins rétréci d'esclaves qu'on
« achète, ou qui se laissent enchaîner par de belles
« phrases, des places ou des cordons. La société véri-
« table, c'est la nation, qui sent ses besoins en gémis-
« sant de tant de misères. Aussi reste-t-il prouvé que

« l'intérêt du système est en opposition directe avec « tous les intérêts du pays, et qu'une élection géné« rale, demandée par les esprits les plus éclairés, est « le seul remède applicable à la situation.

« A travers ce triste tableau de la situation perce « un symptôme consolant dont nous devons remercier « la Providence : l'esprit de parti commence à faire « place à un sentiment plus national, et en dehors de « ces eunuques politiques, condamnés à l'inaction, « un cri généreux s'élève de tous les coins de la « France et de toutes les nuances d'opinion ; les dis« sentiments disparaissent ; les esprits qui semblaient « les plus éloignés se rapprochent en se jugeant « avec plus de sincérité, et les opinions commencent « à se confondre dans une seule et même pensée : *le « salut de la patrie*.

« Persévérez, nobles champions de l'honneur fran« çais, dans votre louable et courageuse entreprise. « Non, notre belle et noble France n'est jamais sans « ressource, et avec elle tout peut se réparer. Mettez « de côté ces nuances de coteries ou de partis qui « vous divisent, pour ne plus voir qu'une seule chose, « le bien-être et le bonheur du pays. Méprisez les « questions d'hommes, pour ne voir que les principes « conservateurs et régénérateurs ; produisez enfin une « force d'opinion telle, qu'il en résulte pour les gou« vernants, quels qu'ils soient, une nécessité de faire « le bien du pays.

« Sachez vous sacrifier au salut commun, et que « même les injustices passagères ne portent point le « découragement dans vos âmes. Réunissez-vous sur « le seul terrain inexpugnable, *la France*, et formez

« une phalange sacrée qui, sous l'étendard de la vé-
« rité, défende avec énergie les véritables intérêts du « pays, en parvenant à les concilier tous.

« Sur ce terrain, on pourra peut-être vous arrêter « temporairement, mais il sera impossible de vous « vaincre; et un jour, croyez-le, la France et le monde « vous remercieront, car par l'une vous aurez sauvé « l'autre.

« LaRochefoucauld, duc de Doudeauville. »

LETTRE DE MADAME AMERICA VESPUCCI[1]

Londres, le 1er mai 1843.

« Mon cher duc,

« Je suis de retour d'Écosse où j'ai passé quelques « semaines fort agréablement. Je connais mieux la « langue, ce qui donne un grand avantage et plus « d'intérêt dans la conversation.

« Une fois que vous connaissez le tableau du système

[1] Madame la comtesse America Vespucci me mandait dernièrement à propos de quelques-unes de ses lettres, déjà publiées dans mes mémoires, qu'elle possédait une collection curieuse d'environ six cents lettres des hommes les plus illustres du siècle.

Existence tout exceptionnelle et femme aussi distinguée par le cœur que par l'esprit, à laquelle je conserve une affection sincère, et que je connais depuis nombre d'années.

Madame la comtesse Vespucci ajoutait :

« Au revoir, cher et noble ami. Que mes vœux vous accompagnent! « Que le Créateur vous protége en tout temps et en tout lieu ; et n'oubliez pas celle qui jusqu'au dernier moment de sa vie, se souviendra « de vos bontés et de l'intérêt constant que vous lui avez porté. »

« et des choses en Angleterre, toutes les villes grandes « et petites se copient, vous aurez beau vouloir trou- « ver en quelque coin un mauvais original, vous cher- « cherez en vain. C'est une plaisanterie comme tant « d'autres de croire que ce soit ici le pays de l'excen- « tricité. Chacun dans sa tenue est au contraire l'es- « clave du *qu'en dira-t-on*, et la qualité d'étranger « vous donne seule le droit de faire autrement que le « modèle adopté, que la mode établie par certaines « personnes. On ne voit partout que ce modèle qu'on « mutile de toutes manières pour le copier, chacun « avec ses moyens.

« Que vous dirai-je de moi? je suis occupée et je « ne m'en aperçois guère; mais la saison s'annonce « fort peu amusante; et on en est à compter quelles « sont les maisons qui, cette année, se décideront à « donner des bals. Jusqu'ici on n'en cite que trois. « Désespoir des jeunes filles, et de ceux qui viennent « sur le continent pour faire la conquête de quelque « riche héritière, comme on en trouve dans les contes « des *Mille et une nuits*.

« Les couches de la Reine, la mort du Duc et la dé- « faite complète du parti Wigh sont les principales « causes de la désorganisation de la société. Il faut « attendre que la mode donne son baptême à une nou- « velle coterie, et comme ces choses vont ici bien len- « tement, je crois qu'il n'en sera pas question cette « année.

« Depuis que les chambres sont réunies, je suis « avec persévérance les séances. J'ai fait la connais- « sance de sir Robert Peel. Nous avons eu une grande « conversation. Il ne doit pas m'aimer; il n'y a pas de

« sympathie dans nos natures, pas d'accord dans nos « principes.

« Je vais quitter l'Europe pour faire une course au « Canada, et au retour je ferai mes préparatifs pour « mon grand voyage en Asie. Veuillez m'écrire un « mot pour me dire si vous êtes aussi bien et aussi « heureux que je vous désire. »

CHAPITRE III

—

Biarritz, 20 juillet.

C'est avec un véritable regret que j'ai quitté Bonnes. La chaleur excessive que j'avais éprouvée à un concert, où je n'avais été que dans la crainte d'affliger les malheureuses personnes au profit desquelles on le donnait, m'a fait un mal réel qui commence à se dissiper. J'ai dû renoncer à aller visiter mes amis de Saint-Sauveur pour revenir à Pau avec ma femme.

La veille de notre départ de Bonnes, un riche paysan est venu nous rendre visite. « Je ne me dérangerais « pas pour le roi, a-t-il dit à la duchesse, mais j'ai « voulu vous voir et vous connaître ; je vous trouve « superbe et d'une taille qui fait honneur au goût de « notre bon ami. Que le ciel vous protége tous les « deux ! »

Ici nous voyons beaucoup de monde et de ravissantes Espagnoles.

Nous sommes logés sur le bord de la mer, dans l'établissement de bains fondé par le docteur Viel, médecin allemand, que je ne puis trop recommander.

LETTRE DE M. L'ABBÉ NICOD

« 24 juillet.

« Monsieur le duc,

« Pendant ce mois, qui m'offre un peu de liberté, « mes courses à la campagne, qui ressemblent assez « à celles des Arabes, qui dressent leurs tentes le soir « et les lèvent le matin, m'ont mis bien en arrière « avec vous. Toutefois je n'ai pas passé un seul jour « sans penser à vous et à madame la duchesse, sur- « tout devant le Seigneur.

« Oh ! oui, monsieur le duc, nous nous entendrons « à merveille. Pourrait-il en être autrement, puisque « le ciel a mis dans nos cœurs la même foi, la même « pureté d'intentions? Plût à Dieu qu'il en fût de « même du *Baron*[1] et de son *éditeur! La Nation* vous « a sans doute déjà appris qu'ils ont été fustigés comme « ils le méritaient. C'est la digne récompense du « mépris qu'ils ont fait des conseils et des observa- « tions logiques qui leur ont été adressées. Gens « aveugles et sourds qui ne veulent pas voir combien « leur situation est exceptionnelle. Les mêmes incon- « séquences, les mêmes invraisemblances que nous

[1] Le baron de Richemont.

« leur avions signalées, la critique les a mises au grand « jour. Cela les rendra-t-il un peu plus sages, un peu « moins téméraires ? J'en doute. L'effet le plus fu-« neste de cette publication, c'est que les obstacles se « sont accumulés, et que la position est bien moins « avantageuse qu'auparavant. Ce n'est pas qu'il faille « désespérer et voir ici un obstacle invincible. Humai-« nement parlant, il y aura plus de difficultés; cela « amènera bien des débats dans le temps, mais « qu'est-ce que cela devant la sagesse et la puissance « de Dieu? En examinant bien le fond de la critique, « on n'y voit rien de bien prouvé contre le *Baron ;* et, « à part ce que nous avions en vain critiqué nous-« même, il n'y a que l'ironie maligne et l'expression « de ce sentiment répulsif que nous avions de même « bien conseillé de ne pas provoquer. On n'a pas « voulu nous écouter, on en porte la peine.

« Celui qui a couru à l'hôtel dès le bon matin, « c'est le directeur.

« Le prêtre qui a dit la messe me charge de vous « exprimer qu'il est bien sensible à votre souvenir et « qu'il désirerait que pareille circonstance fût moins « rare ; et moi aussi je le désirerais. Combien j'en « serais heureux !

« Malgré la malignité du feuilletoniste, lisons *la* « *Nation*. Là sont les vrais principes, là se trouve la « voie. Vous devez y retrouver souvent ce que j'y re-« trouve aussi, l'analogie avec les principes que nous « avons émis. Le numéro du 8 de ce mois a dû vous « rappeler ce que je vous écrivais un jour au sujet « des bastilles...

« Votre santé nous est bien chère, monsieur le duc,

« ne négligez rien pour la rendre bien solide. Je fais « le même vœu pour madame la duchesse, à qui je « vous prie d'offrir mon hommage, et un doux sou- « venir de ma part.

« Je présume que vous avez là-bas un temps favo- « rable pour prendre les eaux. Il n'en est pas de même « ici : pour nous, l'année ressemble à celle de 1816. « A part deux ou trois jours de chaleur que nous « avons eus dans ce mois, la température est refroidie « par les pluies continuelles qui nous assaillent et « qui, après avoir fait un mal immense aux vignes, « nous empêchent de lever la récolte des grains.

« Je vous quitte sans vous quitter. Comptez, mon- « sieur le duc, sur mon inaltérable affection comme « sur mon dévouement. »

Biarritz, 4 août,

Hier j'ai été faire une visite à la duchesse de Santa-Cruz, femme aussi spirituelle que distinguée, que mon père a beaucoup connue à Paris, et qu'Espartero n'a pas laissée auprès de la reine Christine.

La marquise de Miraflores est aussi ici avec sa famille et beaucoup d'autres personnages de distinction, ennemis de l'Angleterre, qui attendent journellement avec une grande impatience les nouvelles d'Espagne.

---

7 août.

Grâce à l'obligeance de M. de Bois-Lecomte, qui est venu hier nous voir, j'espère pouvoir faire augmenter la pension d'un vieux marin estropié par un boulet ; il a droit à cette pension depuis qu'il a soixante-cinq ans. Sa pauvre fille, restée veuve avec un enfant de sept ans, est encore chargée d'une petite fille de dix-huit mois, toute gentille, que lui a laissé une sœur morte aux colonies. Une autre veuve, âgée et mère de trois enfants, verra aussi son fils, âgé de 17 ans placé dans les douanes l'année prochaine.

Je vais enfin faire tous mes efforts pour faire nommer le docteur Viel inspecteur.

Ce sera un vrai service rendu au pays.

Un petit bonhomme de huit ans, fort gentil, éprouve, grâce à mes prescriptions, une amélioration marquée pour ses yeux si malades.

Nous allons le voir tous les jours.

Biarritz, 13 août.

L'habitant de ce pays est bon, mais excessivement paresseux, et peu intelligent pour ses intérêts, bien qu'il soit spirituel.

Nous avons devant nos fenêtres un ménage extrêmement pauvre et quatre enfants. Ce ménage a un petit jardin qu'il laissait en friche, et il a fallu lui faire honte l'an dernier, et même lui donner quelque argent pour l'engager à le cultiver ; il y a cette année

quelques légumes et plus de deux cents choux, qui les aideront grandement à se mieux nourrir.

L'hiver, ces braves gens ne mangeaient que des sardines et de la morue.

Aussi leurs enfants sont-ils maigres et chétifs.

Généralement cependant les enfants sont frais et jolis.

Une charmante et délicieuse petite fille ne voulait pas manger de soupe ; aussi était-elle toujours pâle ; je lui ai promis des bonbons, et elle en mange maintenant. J'en ai toujours plein mes poches pour les enfants.

On est convaincu ici qu'il n'y a qu'un temps d'arrêt pour les affaires d'Espagne et que les troubles recommenceront bientôt. Aussi la marquise de Santa-Cruz hésite beaucoup à partir, fort préoccupée du rôle qu'elle aurait à jouer auprès de la reine Isabelle, qui vient d'être déclarée majeure, à l'âge de douze ans et quelques mois, en attendant la prochaine réunion des Cortès. Jamais, il faut en convenir, une révolution ne s'est exécutée plus promptement et avec moins de réactions.

Ceux qui connaissent le caractère violent de Narvaez[1] et de quelques autres s'en étonnent.

Il paraît qu'en Espagne le haut clergé est généralement respectable et instruit ; on ne peut en dire autant de la noblesse.

En France, en Espagne, en Autriche, c'est le règne des avocats, et celui des idées mesquines et étroites.

[1] Le général Ramon Narvaez, exilé par le régent Espartero, débarqua le 27 juin à Valence avec le général Concha, et dans une rapide et brillante campagne, il parvint à renverser le dictateur.

Espartero semble s'être retiré en Portugal avec son confident Linage.

On ne peut douter des divisions que l'Angleterre cherche encore à fomenter dans ce malheureux pays.

LETTRE DE M. DE SAINT-ALBIN.

« Monsieur le duc,

« Je fais remettre à votre hôtel l'image chérie que « vous avez bien voulu nous confier. Ma fille a, je « crois, assez heureusement réussi dans son imita- « tion; ainsi, quand nous aurons le bonheur de vous « posséder quelques moments au Marais, vous y re- « trouverez encore ce que vous aurez laissé et non « quitté chez vous.

« J'ai lu l'ouvrage dont vous avez bien voulu me « donner un exemplaire [1]. Le fait historique qu'il dé- « veloppe est d'une bien haute gravité... il y a des « choses bien vraisemblables, auxquelles on a déjà « plus d'une fois répondu que le vraisemblable peut « n'être pas vrai. Je vous avoue que votre conviction « me paraît une grande autorité et qui d'avance fait « trembler la mienne. Je serais flatté d'en causer avec « vous, ce qui implique que vous serez de retour et « que j'en serai doublement charmé. Mille homma- « ges. »

[1] Ce livre est intitulé : *Preuves de l'existence du fils de Louis XVI.*

LETTRE DE MADAME M***

« Vraiment non, monsieur le duc, je ne vous jet-
« terai rien à la tête; d'abord parce que je vous
« trouve parfaitement aimable, et qu'ensuite je ne
« peux m'empêcher d'admirer votre compassion cha-
« ritable. Ce qui m'étonne encore plus cependant,
« c'est votre séjour aux eaux de Biarritz, pour les-
« quelles je n'éprouve aucune sympathie. Il est vrai
« que je n'ai pas cet esprit rêveur qui vous attache si
« longtemps près de cette petite croix, à côté de ces
« grands rochers, contre lesquels la mer vient se bri-
« ser. Je n'ai pas autant de poésie, et n'ayant pas
« l'espoir de retrouver à Biarritz les personnes que
« j'y avais connues, je n'aurais pu me décider à y re-
« tourner. Voilà bien de la différence dans nos senti-
« ments; assurément c'est un tort pour ma personne;
« mais si quelque chose me venge, c'est le plaisir que
« j'aurais à retrouver l'aimable ménage qui veut bien
« se souvenir de moi. J'espère que j'en aurai l'occa-
« sion en allant passer quelques mois à Paris. Le cher
« ange[1] semble l'avoir décidé ainsi, et cette espèce de
« démon que vous avez rencontré l'année dernière sur
« votre chemin, ne sait que se soumettre quand le
« cher ange a parlé. Me contraindre à passer trois
« mois d'hiver à Paris n'est sans doute pas me forcer
« à un martyre trop douloureux, aussi suis-je très-
« capable de m'en consoler. Je n'ai pas non plus
« l'ambition de devenir une pure Limousine, car

[1] C'est le nom que madame M*** donne en riant à son mari, homme fort distingué sous tous les rapports. Le démon, c'est elle.

« selon l'ordre des choses j'aime peu le pays que « j'habite.

« Je suis tant soit peu affairée d'un certain passage « de votre lettre; sérieusement il m'a donné à réflé- « chir. Le monde ne peut savoir ce qu'il y a de « grandeur et de fierté dans une faible femme qu'il « ne connaît pas, et qui s'élève d'ailleurs au-dessus « de tant d'autres ; aussi n'en parlerais-je jamais avec « les indifférents. Mais vous, monsieur le duc, je sais « que votre générosité vous rapproche de ceux qui « souffrent, et que capable des plus beaux senti- « ments vous y croyez quelquefois chez les autres. A « vous je pourrai dire le chagrin que j'éprouve de « voir ma sœur persister dans son projet de rester « éloignée de la France, et j'ai la crainte que cette « résolution d'un cœur souffrant, qui fuit les lieux « où il a connu la douleur, ne reçoive une fâcheuse « interprétation. Ma sœur a besoin d'un beau climat, « de beaucoup de calme, et peut-être d'un peu de « poésie; aussi s'est-elle fixée maintenant dans une « ville près de Florence, où elle jouit de tout ce « qui peut flatter les yeux. Sa solitude est interrom- « pue quelquefois par la présence d'un ménage ita- « lien qui habite au-dessus d'elle, (ce dont elle se « plaint), mais je m'en félicite, car le dépit même « d'avoir auprès de soi des gens qui ne vous compren- « nent pas, est une distraction et change encore le « cours de vos idées. Le calme est bien difficile a ob- « tenir tant qu'on est jeune, et qu'on a le malheur « d'avoir une bouillante imagination; seulement on « s'use plus vite, et il faut bien que les douleurs de la « pauvre jeune femme à laquelle vous vous intéressez

« ne soient pas moins vives, puisque de la vie elle ne « désire que la fin.

« Voilà beaucoup de choses qui ne sont pas gaies ; « je regrette de m'y être laissée aller, car vous avez « assez de sensibilité pour vous en affecter ; aussi vais-« je me hâter de réparer mes torts en vous rendant à « la société des jolies espagnoles dont vous me parlez. « On m'a enfermée à la campagne depuis le com-« mencement de la prétendue belle saison, et je charme « mes loisirs en courant à travers champs ; je ne jouis « des plaisirs du monde que pendant les soirées, en-« core est-ce un monde limousin ! »

---

16 août.

Une lecture que je faisais dernièrement dans la *Revue des Deux-Mondes*, toujours intéressante, bien que parfois imbue de fort mauvais principes, me faisait sentir l'intérêt qu'il y aurait pour l'Europe et pour la France surtout à protéger les Slaves.

Il faudrait savoir combiner les intérêts des deux races Bulgares et Slaves, dont la première est toute industrielle, et la seconde toute guerrière.

Ce serait le meilleur moyen de mettre un frein à l'ambition effrénée de la Russie, qui fait tout son possible pour s'emparer de ces populations.

Par sa position la France peut être calme, indépendante, forte, point ambitieuse, mais jouissant de ses limites naturelles, en tenant en respect l'Angleterre et

l'Autriche, nos ennemis de tous temps, et aussi en surveillant l'ambition russe.

La France devrait accepter le protectorat direct de toutes les nations intermédiaires.

Villereau, 28 août.

Nous sommes ici à cinq lieues d'Orléans, chez madame la comtesse de Courcelles, douairière, qui a encore, à quatre-vingts ans, avec toute sa tête, une parfaite obligeance, et la plus aimable occupation des autres. Toute sa famille est réunie chez elle, et il est impossible d'avoir été reçus avec plus d'empressement. C'est une maison de campagne commode à six lieues d'Orléans, entourée d'un petit parc, d'un excellent potager bien tenu, d'une basse-cour bien entendue, de fermes magnifiques, et de très-bonnes terres. Mais un mot sur notre voyage.

En quittant Bayonne, on parcourt une route toute boisée et un pays charmant, qui fait un heureux contraste avec les plaines arides de Biarritz. On retombe, en approchant de Mont-de-Marsan, dans les éternelles landes que l'on ne quitte plus jusqu'à Langon.

A Bordeaux, n'ayant pas trouvé de place à l'hôtel de Richelieu, où je descends depuis vingt ans, nous sommes allés à l'hôtel de France. Le matin nous étions partis de Roquefort, où nous avions couché, après avoir entendu la messe, regrettant de n'avoir pu aller visiter une foire fort curieuse qui se tient

tous les ans au milieu des landes à cette époque; et où arrive une foule innombrable de paysans et de bestiaux ; on vient en chercher de la Bretagne même.

Nous partîmes de Bordeaux à six heures et demie et en moins de douze heures et demie nous étions à Ruffec, à l'excellente auberge de la Poste, chez les Morel, que je connais depuis longtemps, et qui me conservent une grande reconnaissance d'un service que je leur ai rendu.

Le lendemain mardi nous arrivions vers deux heures du soir chez la marquise de Verteillac, ma belle-mère. Mon beau-père, qui, bien qu'octogénaire, a encore toutes les allures d'un jeune homme, était au conseil général à Poitiers. Madame de Verteillac nous a reçus avec joie, et nous avons passé trois jours avec nos excellents parents.

C'était à qui fêterait ma femme dans le village.

L'agriculture est singulièrement arriérée dans ce pays; ainsi les paysans et les fermiers, sans comprendre que la bonté de leurs terres tient à l'engrais qu'ils y déposeraient; et par conséquent à une grande quantité de bestiaux, se contentent d'avoir une vache ou deux au plus, et une vingtaine de moutons.

On laboure avec des bœufs.

Les fermiers font peu de prairies artificielles, ni navets et peu de pommes terres; il en résulte nécessairement que leurs terres rapportent peu, et qu'ils ne peuvent nourrir qu'un nombre de bestiaux fort restreint.

Je sais que leurs fermes sont petites, et c'est un cercle vicieux dans lesquels tournent les propriétaires et les fermiers.

Il y aurait dans ce pays, comme dans bien d'autres parties de la France, de grandes améliorations à réaliser, ainsi que d'utiles défrichements de landes.

Mais les communes tiennent par routine aux biens communaux; et sans calculer qu'ils en ont bien plus qu'il n'en faudrait pour nourrir leurs bestiaux, ils refusent de vendre le superflu à des particuliers qui défricheraient.

Que de bien ferait à la France un bon ministre de l'intérieur qui s'occuperait des intérêts du pays, et forcerait les autorités locales, comme préfets, sous-préfets et maires, à bien gouverner leurs différentes localités dans les plus minutieux détails, pour l'intérêt et le besoin des masses comme des particuliers !

Il ne faut pas que l'autorité supérieure se perde dans les détails, sans doute; mais il est important qu'elle n'en néglige et n'en omette aucun.

Que d'améliorations à faire sans aller les chercher sur le sol étranger !

Que de souvenirs enfermés dans ce château d'Amboise, et plus loin dans cette ville de Blois, que nous ne fîmes que traverser le lendemain! A trois heures nous arrivâmes à Villereau, à huit lieues d'Orléans.

Sur toute cette route, surtout depuis Bordeaux, on court extrêmement vite. Chevaux et postillons sont excellents.

LETTRE DE M. DE LOURDOUEIX

« 29 août,

« Cher duc,

« Vous accusez vos amis d'oubli, cela n'est pas « juste ; où voulez-vous qu'ils vous prennent ? J'es« pérais, dans mon voyage aux Pyrénées, vous trou« ver aux Eaux-Bonnes, mais j'ai appris à Luchon que « vous en étiez parti, et que vous preniez les bains de « mer à Biarritz. A mon retour à Paris j'ai reçu de « vous une lettre de Biarritz, mais vous ne me disiez « pas combien durerait votre séjour, et dans quel lieu « vous vous rendriez en quittant Biarritz. Aujourd'hui « je vous écris sans savoir si ma lettre vous y trouvera « encore. Je l'espère peu, mais ma lettre courra après « vous ; puisse-t-elle vous atteindre quelque part, et « vous prouver que mon affection pour vous est au« dessus des épreuves de l'absence.

« Mon voyage dans le Midi m'a mis à même de re« connaître que l'opinion royaliste marchait partout « dans nos voies. Le comité n'a plus d'influence, les « comités des villes ou ne le reconnaissent pas, ou ne « correspondent avec lui que pour la forme. Les par« tisans de M. Berryer sont en petit nombre, et tout « en admirant son talent, sont entraînés dans notre « sens par nos amis. A Périgueux ils ont voté pour « M. de Genoude.

« J'ai vu M. de Villèle et je l'ai trouvé plus cordial « que jamais. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il « approuve la conduite que nous avons tenue dans

« notre guerre contre le comité. Vous l'aviez vu peu « de temps avant moi, et vous avez pu juger s'il est « bien affligé de nous voir battre en ruine l'influence « du duc de Lévis. J'ai eu aussi plusieurs conférences « avec le comte de Montbel. J'y ai puisé une parfaite « connaissance du terrain de Goritz.

« En général, mon voyage a été utile; nous avons « fait de grands progrès depuis un an. L'opinion « royaliste est réveillée ; elle se met à la hauteur des « événements qui s'approchent.

« La santé de Louis-Philippe donne de graves in- « quiétudes à ses entourages. Il ne peut plus dormir « qu'assis. Jugez si dans cette situation il n'est pas « urgent que les royalistes prennent une position na- « tionale! Ils paraissent le comprendre aujourd'hui, « et l'élection de Périgueux, quoique son résultat « ait été favorable au ministère, a du moins prouvé « qu'on est prêt dans ce pays pour les événements.

« Le marquis de Brézé a repassé à Paris pendant « mon absence, revenant de Plombières; il a vu M. de « Genoude, et paraissait mieux portant. Du reste, tout « est ici dans le calme plat. Il n'y a personne à Paris. « A cela près de quelque émotion produite par l'ar- « mement des forts, la vie politique semble suspen- « due dans cette capitale. Le mouvement n'est que « dans la ligne défendue par *la Gazette*; hors de là « tout est mort; mais tout le monde sent que ce « calme peut tout à coup faire place aux grandes « tempêtes.

« Vous ne me dites pas si, en allant à Montmirail, « vous ne viendrez pas nous donner quelques jours. « Indépendamment du plaisir que nous aurons à vous

« recevoir, il serait bon que vous pussiez conférer avec « nous. Nous avons mille choses à nous dire qui ne « peuvent entrer dans une correspondance.

« Nous devons quitter au mois d'octobre l'hôtel que « nous occupons maintenant. Le comte Auguste de « Larochejacquelein nous a donné congé, en se fon- « dant sur ce qu'il ne pouvait nous avoir pour loca- « taires sans paraître partager notre ligne politique « qu'il blâme. C'est, vous le savez, un abonné de *la* « *France*. Nous avons loué des appartements rue de « Tournon, près du Luxembourg; nous serons un peu « plus loin de vous, mais, du reste, assez bien pour « attendre le dénoûment.

« Ayons foi dans l'avenir, les événements nous don- « neront raison sur tous les points, et le jour ap- « proche où tous les gens de bien seront avec nous de « parole et d'action, comme ils y sont déjà de pensée « et de conviction.

» Adieu, cher duc; conservez-nous votre bon sou- « venir, et croyez au tendre attachement que je vous « ai voué. »

1er septembre.

Nous sommes arrivés le 30 août, vers cinq heures, à Paris, où j'ai trouvé une quantité de lettres, auxquelles je me suis empressé de répondre.

Louis-Philippe et presque tous les membres de sa famille, ont pensé périr ensemble près de Tréport, en passant sur un pont; trois des chevaux sont tombés

dans la rivière[1], où ils furent engloutis sans secours possible; et c'est miracle si le postillon de derrière et les deux chevaux du timon ont pu retenir la voiture.

Les décrets de Dieu sont impénétrables; nous devons nous y soumettre et attendre.

Il y a dans ce moment une grande stagnation d'affaires, mais tous les esprits sont occupés du voyage de la reine d'Angleterre (Victoria) au château d'Eu.

Est-ce un simple caprice d'une jeune femme? Ce voyage, aussi bizarre qu'inattendu, cache-t-il quelque concession que le ministère Peel voudrait arracher de M. Guizot; ou bien l'Angleterre voudrait-elle se faire pardonner quelques tours qu'elle nous prépare?

Tout est mystère.

Là encore il faut dire *attendons*.

On paraît croire que la reine Victoria serait même amenée à Paris, où on lui préparerait des fêtes somptueuses. Rien ne serait épargné pour la recevoir.

LETTRE A M. VICTOR HUGO

QUI VIENT DE PERDRE SA FILLE

« 8 septembre.

« Une terrible expérience, monsieur, m'a appris « combien étaient cruelles les larmes d'un père. « Pauvre mère, je la plains avec un cœur trop déchi- « ré lui-même pour ne pas comprendre toutes les « douleurs.

[1] La Bresle.

« Quel affreux malheur ! Pardonnez à mes vieux « souvenirs d'oser s'y associer si promptement.

« Nul ne sentira plus vivement que moi, ce que « l'un et l'autre, vous devez souffrir. Le temps n'efface « point les peines ; mais la résignation, quand elle « devient possible, les rend plus calmes.

« Agréez, etc.

RÉPONSE DE M. VICTOR HUGO

« 12 septembre.

« Je reconnais, monsieur le duc, votre noble pa« role, et votre noble cœur. Vous vous souvenez des « affligés. Je remercie du fond d'une âme brisée. »

LETTRE A M. DE LOURDOUEIX.

« 15 septembre.

« Mon cher ami,

« Vous savez que, tout en rendant justice à la per« sévérance de M. de Genoude, comme à ce coura« geux dévouement qui sait tout supporter et tout « braver, j'ai regretté que son nom revînt trop sou« vent dans un journal qui a rendu d'immenses ser« vices :

« 1° En prouvant que notre cause était bien vérita-

« blement la cause nationale et française, et que le « pays n'avait pas de plus zélés défenseurs de ses li- « bertés et de ses droits que les royalistes ;

« 2° En marchant à la réunion de tous les partis et « en prouvant à tous qu'il n'y a plus qu'un seul moyen « de rendre à la France sa richesse, son indépendance, « sa gloire et le rang qu'elle doit tenir en Europe : un « pouvoir assez fort pour ne pas craindre la liberté, « et puisant sa force dans sa justice et dans son droit « héréditaire, avec les sages institutions d'une mo- « narchie vraiment représentative ;

« 3° En offrant aux royalistes le seul terrain sur « lequel ils puissent marcher sûrement et légalement « à la conquête d'un avenir qui est bien réellement « celui de la France qu'on ruine, en attendant que, « grâce aux forts, on essaye de la soumettre au despo- « tisme le plus arbitraire ;

« 4° En éclaircissant des questions restées si long- « temps obscures ;

« 5° En faisant croire à la bonne foi des royalistes, « forcés par leurs protestations si formelles, comme « par leurs convictions, à ne jamais dévier de la ligne « qu'ils ont tracée ;

« 6° En montrant que notre affection même, et le « soin de nos relations, céderont toujours devant l'in- « térêt général ;

« 7° Enfin, en prouvant que l'élection à deux de- « grés est le seul moyen de conserver à tous des droits « sacrés que personne ne peut leur disputer.

« Si je déteste tout ce qui pourrait prendre l'appa- « rence d'un sentiment ou d'un intérêt personnel, « quel que soit le motif qui nous fait agir et dont Dieu

« seul est le juge, j'avoue que l'injustice que l'on met « à poursuivre un homme qui a fait tant de sacrifices, « me révolte.

« Louis XIV disait : « La France, c'est moi ! » Je « conviens que ce mot peut-être un peu fier dans la « bouche du grand roi, deviendrait absurde dans « celle de tout autre.

« Il est vrai que tout homme qui se lance dans une « carrière politique aussi active, donne à chacun le « droit de le juger, mais il faudrait que ce fût avec « impartialité. Il ne s'agit ici, ni de la personne, ni « du caractère de M. de Genoude ; d'ailleurs, les « hommes ne sont rien pour moi, les principes sont « tout.

« La question maintenant est changée ; il ne s'agit « plus de M. de Genoude comme homme, mais de « M. de Genoude comme représentant et organe des « principes qui peuvent rasseoir la France sur ses « bases naturelles, en faisant connaître les besoins de « notre patrie comme sa volonté et ses sentiments, et « lui offrir aussi les moyens de l'arracher à la posi- « tion dangereuse où on l'entraîne.

« La réforme paraît aujourd'hui à tous les esprits « sages la seule planche de salut possible ; et un pays « comme la France a bien le droit de se voir réelle- « ment représenté.

« De tous les organes politiques et quotidiens, la « *Gazette de France* est le seul journal qui en appelle « sans cesse et franchement à ce principe souverain « et régénérateur ; et si, au début, on a pu lui re- « procher de ne pas s'être expliquée assez franche- « ment ou, du moins, assez clairement, il n'en est

« pas de même aujourd'hui, et la direction que lui a « donnée M. de Villèle est appuyée par tous les amis « de l'ordre.

« Plaignons ceux qui ne le comprennent point ou « feignent de ne pas le comprendre ; mais ne nous « laissons pas engager dans cette voie ténébreuse.

« M. de Genoude, à la tribune de la chambre, « comme dans ses feuilles quotidiennes, serait le vé- « ritable représentant du principe qu'il soutient avec « tant de talent, et je serais heureux de le voir sou- « tenir à la Chambre, les doctrines, les droits et les « libertés qu'il défend tous les jours avec sa plume.

« J'ignore si ma lettre lui conviendra complète- « ment ; mais mon ambition à moi n'est pas de plaire ; « elle a toujours été de chercher les moyens de me « rendre utile ; et je suis assuré d'ailleurs qu'il ap- « préciera ma franchise.

« Puisse mon exemple en entraîner quelques autres « et répétons tous ensemble ce mot sacré, synonyme « des sentiments vraiment français : *Tout pour la « France et par la France !*

« C'est d'elle et uniquement d'elle que nous devons « nous occuper ; et quel que soit le pouvoir qui nous « gouverne, forçons-le toujours, par les voies légales, « à s'occuper des *intérêts de la France*.

« Recevez, mon cher ami, l'expression de mes sen- « timents sincères. »

LETTRE A MADAME ***

23 septembre.

« Je ne puis vous exprimer, madame, le bonheur « que m'a causé votre lettre. Je la reçois à Paris, où « je suis arrivé depuis quelque temps, devant en re- « partir incessamment pour aller passer deux mois « chez ma mère à Montmirail. Votre courage a été ré- « compensé, et Dieu vous donnera, je l'espère, la « force de tenir vos résolutions. Je comprends que « vos sentiments si touchants et si vrais aient péné- « tré M. *** jusqu'au fond de l'âme ; mais permettez- « moi aussi de vous dire, madame, qu'une conduite « aussi noble que loyale de sa part, doit vous faire « une impression profonde.

« Votre lettre si touchante et si pénétrée, me prouve « suffisamment que je n'ai pas besoin de vous l'ap- « prendre.

« Permettez-moi de vous engager à vous donner « entièrement à votre intérieur, en laissant le plus « possible de côté les plaisirs du monde qui laissent « un grand vide dans l'âme, en y jetant beaucoup « d'agitation.

« Quelque chose qui advienne, le ménage peut « compter sur l'intérêt sincère que je lui ai voué, heu- « reux si je puis lui en donner de nouvelles preuves.

« Dieu a fait beaucoup pour vous, madame ; ne « soyez pas ingrate à son égard. Veuillez dire à M. *** « que je lui sais un gré infini de sa noble conduite, « heureux de penser que mon souvenir n'y est pas « resté entièrement étranger.

« Ayez tous les deux autant d'ordre que de cou-
« rage, et attendez patiemment l'effet de nos efforts.

« Recevez mille hommages. »

LETTRE A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« 24 septembre.

« Il se fait en ce moment un mouvement de réaction « contre les fortifications, qui pourra aller plus loin « qu'on ne le pense. Le gouvernement est inquiet, « et il se hâte; mais aura-t-il le temps de se re- « trancher derrière ses forts armés? C'est une ques- « tion. Rainneville s'est donc enfin retiré? c'est qu'il « juge avec tout le monde que c'en est fait de l'exis- « tence de ce comité, qui a fait tant de mal. Il pa- « raîtrait que des pouvoirs seraient donnés à trois « personnes : Saint-Priest, le duc des Cars... Je ne sais « pas bien encore la troisième ; mais l'on s'agite beau- « coup auprès de M. de Chateaubriand. Quelque chose « que j'aie pu faire, vous n'avez pas voulu vous em- « parer de cet enfant politique dont l'influence est « encore fort grande, mais qu'il faut conduire.

« Nous l'aurons contre nous, et votre juste influence « dont vous ne faites pas assez d'usage, en restera « affaiblie. C'est un malheur que déplore votre ami.

« M. de Loc-Maria a quitté le prince, et on l'at- « tend. »

---

26 septembre.

Les bases de l'impôt sont mauvaises en France, et en écrasant le propriétaire et le fabricant, l'impôt ruine le producteur qui contribue plus que tout autre à la richesse du pays, tandis qu'il épargne le consommateur et le luxe.

Plus on rendra en France la propriété riche et indépendante, plus on accroîtra la richesse du pays, en diminuant le nombre des pauvres dont les riches emploieront les bras.

L'impôt ne doit pas taquiner le contribuable, mais donner au gouvernement la force et les ressources qui lui sont nécessaires. Imposez les marchandises qui entrent dans le commerce, et non celles qui restent en dépôt.

Il n'y a pas en France une seule chose qui ne soit à refaire.

Monmirail, 28 septembre.

M. de Saint-Albin me racontait avant-hier le trait suivant.

Son fils aîné, député, se trouvait en 1830, au palais, dans la salle des Pas-Perdus, au moment où la populace allait mettre en pièces la statue de Malesherbes.

Il s'élance, et par son énergie comme par une cha-

leureuse et éloquente allocution, il sauve l'image de cet homme dont le courage et la vertu arriveront aux siècles.

Casimir Périer, homme de résolution, était capable d'apprécier un acte de courage ; il accorde à M. Saint-Albin alors fort jeune la croix de la légion d'honneur. Il fit plus, il commande un tableau représentant cette noble et généreuse action. Cette pensée lui fait honneur. Il meurt sur ces entrefaites, et Louis-Philippe qui ne sent pas de même, donne une autre destination à la toile.

M. de Saint-Albin réclame vivement cet honneur qu'on enlève à sa famille.

« Malesherbes, dit-il au roi des Français, était un « homme si vertueux qu'il est beau d'avoir arraché sa « statue aux mains des vandales. — Sans doute, « répondit Louis-Philippe, mais il a défendu « Louis XVI. »

EXTRAIT DE *LA NATION*

« M. le duc de Doudeauville nous a écrit pour adhérer à notre programme. Il était digne de lui de se prononcer en faveur des droits du peuple. En le remerciant de la justice qu'il veut bien rendre à nos sentiments et à nos intentions, nous lui disons qu'il a parfaitement compris toute notre ligne. Oui, nous voulons reconnaître à la société les droits sacrés qui sont sa propriété et sa garantie.

« Nous répétons ici notre programme, adopté par les grandes notabilités de ce pays :

« Liberté électorale, c'est-à-dire concours de tous les citoyens à la nomination des députés ;

« Liberté de discussion ;

« Liberté d'association ;

« Liberté d'enseignement ;

« Réforme administrative pour faire cesser les excès de la centralisation ;

« Influence de la France en Orient et en Espagne ;

« Économie dans les finances ;

« Réduction des charges publiques.

« Ce programme, nous en sommes sûrs, a l'assentiment de tous les gens de bien. Nous enregistrons avec joie cette adhésion toute spontanée d'un homme d'un noble cœur. »

Montmirail, 30 septembre.

Le clergé, les lettres et l'humanité ont fait une perte irréparable dans la personne de M. l'abbé Legris-Duval, prédicateur ordinaire du roi, de cet ange de paix, de ce flambeau de l'Église de France, que les simples et les savants, les pauvres et les riches, les jeunes et les vieux, les âmes les plus ferventes et les esprits les moins religieux regrettent sincèrement.

C'est un de ces hommes rares que la Providence accorde quelquefois à la terre pour montrer tout ce

que peut la religion, tout ce que fait la vertu, tout ce que vaut la nature humaine, appuyée sur ces deux filles du ciel.

Avec un corps débile, il avait une âme de feu; aussi malgré les infirmités les plus continuelles et les plus pénibles a-t-il exécuté ce que l'homme le plus robuste n'aurait pas osé même entreprendre.

Il a peu vécu, car il n'avait que cinquante-trois ans, mais il a vécu bien longtemps, si l'on doit compter les jours par les bonnes actions et par les bienfaits. *Ma vie sera toujours assez longue si elle n'a pas été inutile*, disait-il à ceux qui le pressaient de ménager sa faible santé, et il a péri en effet victime de son zèle et de son amour pour son devoir, comme pour ses semblables.

On retrouvait dans sa personne les qualités éminentes de trois hommes justement renommés, saint François de Sales, Fénelon, et saint Vincent de Paul.

Il avait l'aménité, la douceur, la simplicité, la ferveur du premier; comme lui, il rendait la vertu aimable, la piété facile; comme lui, il était aussi sévère pour lui-même, qu'indulgent pour les autres; comme lui, il était né très-violent; et depuis sa première communion, il était devenu d'une douceur angélique. On trouva de même après sa mort des preuves de la violence qu'il s'était faite à cet égard[1].

On retrouvait en lui la sensibilité, l'âme, le charme et le style, comme le caractère de Fénelon.

Enfin son active charité et les prodiges qu'il a

[1] Son cœur était devenu d'une grosseur prodigieuse, et cette dilatation a été la cause de sa mort comme elle avait été la suite de ses efforts pour vaincre sa vivacité.

opérés, ont plus d'une fois rappelé le célèbre Vincent de Paul.

Il ne serait pas aussi difficile à ceux qui ont vécu dans son intimité, de dire le défaut qu'il avait, que la qualité qu'il n'avait pas.

Né d'une très-bonne famille de Bretagne, il fut élevé au collége Louis-le-Grand, et il y eut presque autant d'amis que de camarades.

Vertueux à quinze ans, comme il l'a toujours été, il était déjà à cet âge l'objet de l'estime, de la vénération de ceux mêmes qui avaient une conduite différente ou des principes contraires.

Resté en France pendant les orages révolutionnaires, il brava tous les dangers pour rendre service à ses malheureux concitoyens.

Digne émule de l'abbé Edgeworth, il courut, avant de savoir le choix qui avait été fait, s'offrir à la redoutable commune de Paris pour confesseur de Louis XVI. Il eut payé de sa tête un si beau dévouement si quelques compagnons de sa jeunesse, membres de ce terrible conseil, ne l'eussent sauvé de l'échafaud.

Ce fut le 18 janvier 1793, trois jours avant la fatale exécution, qu'il fit cette courageuse proposition; c'est le 18 janvier 1819, trois jours avant ce cruel anniversaire, qu'il est allé retrouver celui pour lequel il s'était si héroïquement dévoué.

Il serait impossible de décrire tout le bien qu'a fait cet homme incomparable; celui seul qui le lui inspirait peut le savoir, et jamais il ne parlait de ses bonnes œuvres; c'était la reconnaissance publique ou particulière qui les apprenait à ses plus intimes connaissances.

Le fondateur ou l'âme d'une foule de sociétés intéressantes d'associations charitables, d'établissements utiles, il n'en était pas moins occupé, malgré sa mauvaise santé, d'une multitude d'individus dont il possédait la confiance, et dont il avait l'amitié.

Comment remplacer un homme aussi distingué par ses qualités que par ses vertus, par sa bonté que par ses talents, un homme qui connaissait si bien le monde, si parfaitement le cœur humain, un homme d'un esprit si supérieur et si sage, d'une religion si éclairée et si compatissante, d'un naturel si aimant et d'une résignation si parfaite, d'un caractère si égal et d'un commerce si aimable, d'une si grande occupation des autres, et d'un oubli si absolu de lui-même; un homme que les jeunes gens regardaient comme un ami, les infortunés comme un père, les affligés comme un consolateur, et qui offrait d'une manière si attachante et si utile aux uns ses conseils, aux autres sa bourse, aux derniers ses larmes?

Qui mieux que lui a su, par ses actions bien plus encore que par ses paroles, servir et faire aimer la religion?

Son éloquence si entraînante et si persuasive surtout lorsqu'il parlait d'abondance, ne fut jamais employée que pour la gloire de Dieu ou pour le soulagement de l'infortune; et d'immenses aumônes étaient chaque année le prix de ses infatigables travaux, le résultat de ses sermons pleins de chaleur et d'onction.

Dans un salon où l'on devait faire une faible quête, deux discours non préparés produisirent plus de quarante mille francs, tant était séduisant et irrésistible le charme de ses paroles.

Sa modique fortune ne lui a jamais rien fait demander, et sa pieuse modestie lui a fait plusieurs fois refuser d'être évêque.

Après avoir procuré tant d'argent aux malheureux, il est mort pauvre, comme il avait vécu humble, après avoir obtenu les succès les plus universels et les applaudissements les plus flatteurs.

Le roi avait daigné lui accorder une pension de quinze cents francs; cette preuve de bonté ainsi que tous les témoignages d'intérêt qu'il a reçus, ont adouci ses derniers moments; et ces derniers moments, ont été comme toute sa vie, touchants, édifiants, admirables.

Après un délire où il ne parlait, avec le sentiment qui le caractérisait, que des anges et du ciel ou des bonnes œuvres et des amis qui l'occupaient tant sur la terre, il recouvra sa connaissance au moment de recevoir les sacrements; il l'employa à faire un discours qui peignait toute son âme et qui, prononcé, le pied dans la tombe et le front dans le ciel, avec une inspiration toute céleste, avait une douloureuse, mais sublime solennité.

Les regrets profonds qu'il a laissés partout, et surtout dans la famille qui avait eu le bonheur de l'adopter, sont le plus bel éloge et l'hommage le plus fait pour lui.

Tous ceux qui ont entendu l'abbé Legris-Duval l'ont admiré; tous ceux qui l'ont consulté l'ont vénéré; tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé, et même les indifférents ont regardé sa fin prématurée, comme une calamité publique.

AU RÉDACTEUR D'UN JOURNAL ROYALISTE DE PROVINCE

« Montmirail.

« Monsieur,

« Si l'on peut être parfois soupçonné de partialité, en « prenant le parti des vivants, il n'y a du moins que « justice et conscience à défendre ceux qui ne sont « plus.

« Dans un article récent de votre feuille si française « et si monarchique, et aux sentiments de laquelle « tout bon citoyen ami de son pays est heureux de « s'associer, il est dit « que ce fut sur un avertisse- « ment de madame Hortense, duchesse de Saint-Leu, « que Napoléon revint de l'île d'Elbe et renversa le « gouvernement royal. »

« Traitée comme l'a été madame la duchesse de « Saint-Leu par la branche aînée, cette accusation est « grave ; et je suis convaincu que, si la duchesse vi- « vait encore, elle la repousserait comme une injure ; « ses mémoires d'ailleurs en font foi.

« Je crois remplir un devoir d'ami en repoussant, « en son nom, cette accusation, certain que personne « de sa famille ne réclamera, et ne pouvant jamais ou- « blier les services qui m'ont été rendus par cette « personne qui obligeait sans demander l'opinion, « qu'elle savait respecter.

« J'ai trop bien connu madame la duchesse de « Saint-Leu, personne aussi aimable que bonne et « distinguée, pour laisser planer sur sa mémoire un « pareil soupçon, qui serait une tache véritable. Non,

« l'ingratitude et l'oubli des services rendus n'entre-
« ront jamais dans une âme bien née ; et certes je ne
« crains pas que cette juste réclamation, faite par
« moi, me fasse jamais accuser de bonapartisme.
« J'admire la grandeur et la bonne foi partout où elles
« se rencontrent, et il n'y a que l'ingratitude et la
« bassesse qui m'inspirent une horreur que je ne puis
« taire.

« Recevez, etc. »

AU RÉDACTEUR DE LA *GAZETTE DE FRANCE*

Montmirail

« Monsieur,

« Vous faites espérer incessamment un article dé-
« taillé sur le nouvel ouvrage de madame la princesse
« de Craon [1].

« Je laisse à une plume plus exercée le soin de faire
« ressortir le mérite de cet ouvrage; mais on me per-
« mettra d'exprimer avec impartialité l'effet qu'a
« produit sur moi cette intéressante lecture que
« j'achève à peine, et que je serais tenté de recom-
« mencer.

« Madame de Craon, fille d'une des femmes les plus
« spirituelles de l'époque, a su, par des études pro-
« fondes, compléter l'éducation brillante qu'elle avait
« reçue. Douée d'un esprit supérieur et animée de

[1] Une soirée de famille.

« l'amour du bien, elle veut y contribuer par ses
« écrits comme par ses exemples; c'est au triomphe
« de la vérité qu'elle a voué sa plume éloquente, et
« son début dans la carrière des lettres a été un suc-
« cès éclatant.

« Si différente de tous ces auteurs du jour qui ef-
« frayent l'imagination par des effets forcés et des
« scènes atroces, madame de Craon met sous nos yeux,
« avec un véritable talent, les images les plus douces,
« les exemples les plus consolants : elle fait admirer la
« vertu en la faisant aimer, elle instruit en amusant,
« et ses ouvrages, placés entre les mains de toutes les
« jeunes personnes, sont un modèle où chacune peut
« aller chercher un guide, un conseil ou un appui.

« Son esprit supérieur, aussi actif que prévoyant,
« donne la vie à tout ce dont elle s'occupe, et ses jour-
« nées sont comptées et bénies par les malheureux
« qu'elle soulage.

« Sa conversation est aussi piquante que ses récits
« sont remplis d'intérêt, et elle met en pratique ce
« qu'elle dit si bien et sent si profondément.

« En voulant parler d'un ouvrage, je m'aperçois
« que je me suis laissé aller à parler de l'auteur ; c'est
« que le mérite de l'un est le reflet du mérite de l'au-
« tre, et que j'ai vu dans ce livre un jugement sûr, un
« goût exquis, une étude sérieuse des sujets les plus
« graves comme de ceux qui pourraient le paraître
« moins; un sentiment éclairé des arts, et avant tout
« l'amour du vrai, et le désir constant de se rendre
« utile et d'améliorer ses semblables; une imagina-
« tion riche et variée, une plume élégante, un pin-
« ceau habile à retracer les différentes scènes de la

« vie sociale; beaucoup de poésie, d'éloquence, de « rectitude, de charme et de simplicité.

« *Une soirée de Famille* est un guide aussi éclairé « qu'intéressant pour l'étranger qui veut connaître « Paris; c'est pour tout le monde une délicieuse lec- « ture que l'on ne peut trop recommander.

« Madame de Craon a commencé à combattre sous « l'étendard de la croix, alors que la faux révolution- « naire abattait ce signe des chrétiens, enlevant le re- « pentir au criminel, et laissant le malheur sans con- « solation comme sans appui.

« La Foi est indigène en France, et les peuples, un « moment étonnés, sont accourus dans les temples « pour demander la fin d'un fléau; avant d'y entendre « des paroles de paix et de vérité, ils se sont age- « nouillés aux pieds de ce Dieu qui nivèle seul toutes « les grandeurs et enlève tous les masques dont se « recouvrent le mensonge et l'hypocrisie. La Foi a « sauvé le monde, seul elle peut le régénérer. »

CHAPITRE IV

LETTRE DE M. A. C***

« Boulogne sur mer, 10 octobre.

« Monsieur le duc,

« Le journal *la France* du 9 octobre annonce, « d'après une lettre écrite à M. de Loc-Maria, que Son « A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux s'est mis en « route le premier de ce mois pour Hambourg où il a « l'intention, après un court séjour dans cette ville, « de s'embarquer pour l'Écosse et l'Angleterre.

« Le voyage du prince s'effectue déjà. Il me semble, « monsieur le duc, que mes sentiments me font un « devoir d'aller lui offrir mes hommages à son arri- « vée à Londres ; mais pour que ce voyage remplisse « le but que je désire, je vous serais reconnaissant de

« me donner une lettre d'introduction et de re-« commandation afin que le fils de nos rois sache « bien que je suis un royaliste français, sur lequel sa « royale personne peut compter.

« Agréez, etc. »

LETTRE DE M. LE COMTE DE LOC-MARIA

« 28 octobre.

« Monsieur le duc,

« Se peut-il que vous, dont le caractère est si élevé, « vous n'ayez pas saisi tout de suite la nature de la « lutte que la *Gazette de France* a engagée, et que « par égard pour un journal que je crois encore légi-« timiste, quoiqu'il vienne d'écrire qu'il ne l'est pas, « je m'abstiens de soutenir, malgré la sollicitation de « certaines personnes, qui m'offrent chaque jour des « armes dont il est au-dessous de moi de faire usage? « Se peut-il que vous me reprochiez de ne pas cesser « cette polémique, lorsque je n'ai écrit que pour me « défendre, et que depuis je me laisse attaquer chaque « jour dans *la Gazette*, sans répondre un mot? Vous « dites, monsieur le duc, que je dois regretter d'avoir « fait remonter jusqu'au prince la responsabilité des « débats; mais vous n'avez donc pas vu que j'ai été « d'abord dénoncé au gouvernement, par *la Gazette* « *de France*, qui a provoqué un article des *Débats* « contre moi; vous n'avez pas vu que ce journal

« s'est servi du nom de monseigneur le duc de Bor-
« deaux, pour l'associer à ses doctrines et à sa po-
« lémique, et qu'il m'a mis dans la nécessité ou de
« reconnaître par mon silence, qu'en effet le prince
« approuvait la guerre entre les partis royalistes,
« puisqu'il ne s'agissait que de cela, ou de déclarer,
« au contraire, que le prince désapprouvait cette po-
« lémique. En prenant ce dernier parti, monsieur le
« duc, j'ai cru remplir un devoir, et j'ai la conviction
« qu'en me défendant contre d'injustes attaques, en
« rendant à la vérité un témoignage qu'il m'apparte-
« nait de lui rendre, je n'ai point fait du prince un
« éditeur responsable, car mon témoignage ne porte
« que sur les formes et non sur le fond de la poli-
« tique.

« Au reste, ce mot de pouvoir, inventé contre la
« *Quotidienne*, est tout aussi étranger à nos idées, que
« ces pensées d'intervention étrangère, que la calom-
« nie nous attribue chaque jour. *La Quotidienne* ne
« publie pas un mot qui autorise ces accusations. *La*
« *Gazette*, s'emparant récemment d'un de nos articles,
« s'est armée contre moi des dix premières lignes pour
« m'imputer des idées que je n'ai pas.

« J'espérais que mon silence, que ma modération,
« en présence d'attaques si violentes et si injustes,
« donneraient au moins à réfléchir aux gens de bien;
« qu'ils examineraient attentivement avant de pronon-
« cer un jugement public contre moi; je vois que cet
« espoir n'est pas entièrement réalisé; mais je suis
« convaincu que tôt ou tard j'obtiendrai justice des
« hommes honorables; c'est vous dire assez, monsieur
« le duc, que j'ose encore compter sur la vôtre, car

« en examinant ma vie entière, je n'y vois rien qui « ne soit digne de votre estime.

« J'ai l'honneur d'être avec une haute considéra-« tion, etc. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Montmirail, 30 octobre.

« Monsieur le comte,

« Dans toutes les discussions, de quelque nature « qu'elles puissent être, j'ai toujours blâmé tout ce « qui, directement ou indirectement, pouvait prendre « une couleur personnelle ; j'ai toujours désiré entre « les royalistes l'union, qui seule fait la force, et tous « mes efforts ont tendu à la former ; mais, lorsqu'il « s'agit de principes, il n'y a plus de concessions pos-« sibles, et lorsque *la Quotidienne* qui, pendant « tant d'années, a été l'organe d'un homme dévoué « qui a compromis la monarchie en ignorant la France ; « lorsque *la Quotidienne*, dis-je, est aujourd'hui l'or-« gane avoué d'un comité qui dit agir au nom « de Henri V, en paraissant au moins soutenir des « principes qui ne sont ni dans l'intérêt de la France, « ni dans celui de la monarchie, j'avoue que mon « affliction est profonde.

« Je ne viendrai point me faire ici le défenseur of-« ficieux de chaque ligne de *la Gazette*, mais j'avoue « que j'approuve la direction comme les principes

« qui seuls dans ma pensée peuvent et doivent rendre
« possible un jour le retour de Henri V ; et l'acharne-
« ment des feuilles dynastiques contre son directeur
« prouve suffisamment les services que son journal
« rend à la cause. Ces principes ont pour eux le Nes-
« tor de la politique, M. de Villèle, qui a reçu les
« pleins pouvoirs de l'oncle et du neveu, et contre le-
« quel le comité s'est mis en opposition flagrante, le
« comité qui a refusé le programme de M. Nettement,
« et force plusieurs de ses membres à se retirer de
« son sein.

« Si cependant il ne s'agit heureusement que d'une
« simple discussion de forme, pourquoi, tout amour-
« propre mis de côté, *la Quotidienne* ne déclare-t-elle
« pas formellement que ses principes sont en tout
« ceux de M. de Villèle, dont elle respecte l'autorité,
« ceux de *la Gazette*, qu'elle ne blâme que dans la
« forme ; pourquoi *la Quotidienne* d'aujourd'hui ne
« rompt-elle pas avec son passé? Si enfin nous som-
« mes tous d'accord sur le fond, disons-le franche-
« ment et sans arrière-pensée; alors l'union sera com-
« plète, et notre succès assuré. Dieu, monsieur le
« comte, vous inspira une telle pensée, et vous aurez
« bien mérité de la France et de Henri V ! J'ose vous
« en conjurer au nom d'un roi mort dans l'exil, et
« d'un jeune prince que vous ne voudriez pas, sans
« doute, y condamner à jamais. Mais si malheureu-
« sement il en était autrement, songez que *la Quoti-*
« *dienne* se déclarerait par le fait contre les intérêts
« français; et, en faisant croire qu'elle parle au
« nom de Henri V, elle compromettrait ce jeune
« prince, et rendrait son retour impossible. Je plains

« les personnes qui s'égarent ; et c'est parce que j'ho-
« nore leur caractère, que leur erreur m'afflige da-
« vantage.

« Puissiez-vous m'entendre, monsieur le comte ! Je
« me féliciterai d'avoir provoqué une semblable expli-
« cation, qui mettra fin à toutes nos misères ; songez
« que nos ennemis se réjouissent de nos divisions.

« Je vous conjure, monsieur le comte, dans un in-
« térêt qui m'est bien cher, ainsi qu'à vous, de bien
« mûrir cette pensée ; et j'honore tellement votre ca-
« ractère, que je suis convaincu qu'il me suffirait de
« vous avoir convaincu, pour ne plus vous permettre
« d'hésiter.

« Un dernier mot : acceptez le programme de
« M. Nettement sans arrière-pensée ; et tout sera fini
« sans retour.

« Recevez l'expression de mes sentiments distin-
« gués, comme celle de ma reconnaissance, si ma voix
« parvient à convaincre un esprit trop éclairé et trop
« dévoué pour ne pas avoir le courage d'embrasser la
« vérité dans son entier. »

LETTRE DE M. *** AU SUJET DU CÉLÈBRE PROFESSEUR BAILLOT

« J'ai l'honneur de vous adresser, monsieur le duc,
« une petite notice que j'ai faite, au moment de la
« mort de mon pauvre maître et ami, pour qui vous
« avez été si obligeant et si bon ; et je suis sûr que
« madame la duchesse, bien qu'ayant eu moins de

« relations que nous avec les artistes, lira ce petit « article de biographie avec intérêt :

« M. Baillot naquit à Paris, en 1771. Il reçut, étant encore enfant, des leçons d'un violoniste dont le nom est resté inconnu. Son père, avocat au parlement et très-peu riche, à cause de son désintéressement, obtint la place de procureur du roi à Bastia, et s'y rendit avec sa famille.

« M. de Marbœuf, qui commandait en Corse, eut bientôt distingué ses nouveaux hôtes, et madame Baillot nous a raconté que plusieurs fois, en allant dîner chez le commandant, elle avait vu madame Bonaparte, la mère, dans tout l'éclat de sa beauté, venir solliciter des secours que son état voisin de la misère lui rendait nécessaires[1].

« L'excellente madame de Marbœuf, morte il y a peu d'années, religieuse au Sacré-Cœur, se vantait d'avoir donné alors son premier petit violon à notre grand violoniste.

« Madame Baillot perdit son mari peu de temps après son arrivée en Corse ; elle revint en France avec ses deux enfants, et les tristes débris d'une très-petite fortune. En traversant les provinces du midi, elle eut le bonheur de trouver pour son fils un protecteur éclairé qui le fit voyager avec ses fils en Italie. C'est là où il reçut d'excellentes leçons de Poloni, un des plus habiles violons du temps. Cette prodigieuse facilité qui ne l'a jamais abandonné jusqu'au dernier moment de sa vie, lui permit de profiter de l'excel-

[1] Cette famille qui a joué depuis un si grand rôle, avait éprouvé de grands malheurs.

lente éducation que son généreux protecteur donnait à ses enfants. La révolution de 1789, ayant tout bouleversé, il revint à Paris, et s'établit avec sa mère dans la rue Montmartre.

« Madame Baillot ne pouvant apprécier le talent que son fils, à dix-huit ans, annonçait déjà, et tout étonnée des applaudissements qu'une immense quantité de personnes faisaient entendre, quand il jouait le soir, les fenêtres ouvertes, fit demander à Viotti la permission de le lui mener; Viotti fut ravi de la chaleur et de la largeur du jeu de Baillot; il lui fit exécuter son onzième concerto, et ne pouvant lui donner de leçons, il le plaça à l'admirable orchestre des Bouffes d'alors, et chargea Rode, son élève chéri, de lui transmettre toutes celles qu'il avait reçues de lui. De là cette amitié si tendre et fraternelle qui ne s'est jamais démentie. En très peu de temps l'imitation fut parfaite; mais peu de temps aussi après, chacun prit un essor bien différent, et suivit la route que sa nature lui traçait : d'un côté, la grâce et l'élégance portées au suprême degré; et de l'autre, la véhémence, la chaleur et le grandiose le plus élevé, et la plus belle école.

« La révolution du 10 août dispersa les chanteurs italiens, et Baillot se trouva en 1793, sans place, sans fortune, et ayant avec lui sa mère, une tante, un oncle, ancien grand-vicaire de l'archevêque d'Auch, sa sœur et sa cousine; de plus, sous le poids de la première réquisition qui enlevait tous les hommes de dix-huit à vingt-cinq ans, il fut quelques instants à l'armée, et s'y conduisit avec cette fermeté consciencieuse qui ne l'a jamais abandonné. Un manufacturier le fit revenir, lui obtint une exemption de service, et lui

donna du pain pour lui et sa famille, mais voilà tout.

« C'est alors qu'il fit connaissance avec un chef de division du ministère des finances, qui l'y plaça d'une manière avantageuse. Excellent travailleur, intelligent, le plus habile amateur qu'il y ait jamais eu dans aucun pays du monde, il voulut bien donner des leçons à deux de ses amis intimes qui le sont restés jusqu'à ses derniers moments; ajoutez à cela une ou deux personnes qu'il accompagnait au piano, et ce petit surcroît de fortune ajoutait à son ménage tout ce qu'il lui fallait pour vivre médiocrement, mais honorablement.

« Quand l'empereur arriva au consulat, il voulut tout régulariser dans les ministères, et n'y conserver que la quantité de commis nécessaires ; on fit des suppressions, et l'on se garda bien de réformer un travailleur par excellence, consciencieux et habile autant qu'exact. Mais Baillot, malgré son éloignement pour la carrière des artistes et la tranquillité de son existence qui était tout pour lui, renonça généreusement à sa place pour la faire donner à un père de famille à qui on avait ôté la sienne.

« Depuis ce temps, sa vie est devenue publique, il a peu voyagé et il a constamment honoré son pays de son talent, et de l'exemple de ses admirables qualités. Professeur au Conservatoire pendant plus de quarante ans, il a rempli la France des meilleurs violons. Il a conduit l'opéra pendant plusieurs années; il y jouait aussi les solos, jusqu'au moment où la fatigue l'a obligé d'y renoncer.

« Il s'est donc borné à cette classe, si honorable pour lui, de ce Conservatoire où il vint, dit-on, de-

mander, en 1799, modestement une place d'élève pour s'exempter de la première réquisition. Presque personne ne le connaissait alors, et à la quatrième mesure de son morceau d'épreuve, il fut nommé professeur, à la place de Rode, qui venait de partir pour la Russie.

« Au retour de ses voyages en 1809, il épousa sa cousine qu'il aimait depuis longtemps. Il en a eu trois enfants qu'il a admirablement bien élevés.

« C'est au retour de ce voyage, qu'étant sur le point de donner un concert attendu et désiré depuis si longtemps, il consentit à jouer auparavant au bénéfice des pauvres du onzième arrondissement, qui même n'était pas le sien. Il y a très-peu d'années encore que, revenant d'Angers à Paris, et très-pressé d'arriver pour l'ouverture des classes du Conservatoire, il s'arrêta au Mans pour y donner un seul concert ; ayant appris le soir même que de pauvres funambules n'avaient eu personne ce jour-là à leur représentation, il fit faire de nouvelles affiches d'un concert pour le lendemain, et en porta la recette à ces pauvres diables, à leur quatrième étage ; quelle existence sociale permet à un homme seul de donner 12 ou 1500 francs en un jour, à de pauvres gens qu'il ne connaît pas !.... à peine voulait-il convenir de cet acte de bienfaisance.

« Il y a deux ans que notre admirable Baillot était dans toute la force de son talent, conservé par un genre de vie si sage et si réglé ; mais il commença alors à éprouver des douleurs intérieures produites en partie par un immense travail auquel il a employé ses jours et des nuits, pour terminer la méthode de

violon la plus complète qui existe. Sa santé s'est altérée de plus en plus et il s'est éteint, en revenant de Vichy, dans les bras de sa famille et de notre sainte religion, qu'il avait toujours aimée et pratiquée, laissant les plus sincères regrets à ceux qui n'avaient fait que l'entendre, plus encore à ceux qui l'ont connu, et une douleur profonde à ceux qui l'ont tant aimé !

« M. de LaRochefoucauld dont les artistes ont eu tant à se louer, avait dans M. Baillot une confiance absolue. Le consultant souvent, il admirait son talent et le traitait en ami.

LETRE A M. DE LOURDOUEIX

« Montmirail, 2 novembre.

« Je suis enchanté, mon cher ami, des bonnes nou-
« velles que vous me mandez, et si j'ai été pour quel-
« que chose dans ces précieux résultats qui promettent
« une solution favorable, c'est que probablement Dieu
« m'a inspiré quelques bonnes pensées.

« Nous avons de trop faibles moyens entre les mains
« pour nous en glorifier; lui seul est tout, et les
« hommes sont bien peu de chose.

« J'ai beaucoup pensé à ce voyage à Londres, que
« vous paraissez vivement désirer.

« Pour que j'y fusse vraiment fort, mon ami, il
« faudrait que j'y fusse appelé, et alors je n'hésiterais
« point. Trop de précipitation nuirait, croyez-moi,
« au résultat que nous désirons obtenir. Henri V est

« assez grand pour connaître ceux qui le servent.
« Toute ma vie, j'ai été de l'avant, n'écoutant que « ma conscience et mon dévouement, sans jamais « faire un calcul personnel ; mais mon âge et mes « antécédents, comme ma position, m'imposent le de- « voir rigoureux de calculer mes démarches.

« Que l'on m'appelle donc à Londres et j'y vais ; « autrement je reste sur la brèche, n'hésitant jamais « entre mes intérêts, et celui d'un pays qui a toutes « mes sympathies.

« Dites à M. de Saint-Priest que du reste je serais « heureux de m'entendre avec lui, pour arrêter un « mal aussi grand, et faire quelque bien.

« En résumé, la révolution de juillet qui devait « tout perdre, nous aura sauvés ; l'avenir est à nous, « c'est-à-dire à la France, si nous ne faisons pas fausse « route ; et dans mon idée, cet avenir n'est peut-être « pas si éloigné qu'on pourrait le penser.

« Si rien ne dérange mes projets, je serai à Paris, « dès les premiers jours de décembre ; mon cœur est « toujours aussi chaud, mais ma tête a perdu toute « la vivacité de la jeunesse, et je n'agis plus sans me- « surer le résultat, comme l'utilité de mes démarches.

« A quoi servirait sans cela l'expérience ?

« Tout à vous de cœur. »

LETTRE AU BARON DE RICHEMONT

« Montmirail, 4 novembre.

« Monsieur le baron,

« Est-ce bien à moi que votre lettre s'adresse? « J'avoue que j'en ai douté en la lisant. Vous accusez « d'avoir voulu vous insulter, celui qui a tout sacrifié, « amis et position, pour obéir à la voix de la con« science comme à celle de son cœur, celui qui a ser« vi votre cause avec mesure sans doute, mais avec un « dévouement que peut-être vous n'aviez pas ren« contré.

« Vous avez probablement voulu, monsieur le ba« ron, donner quelque mérite à mon abnégation « comme à mon dévouement. Je vous en remercie.

« Vous m'auriez donné le droit d'être fortement « blessé ; mais je saurai rester calme au milieu de la « tempête, afin de devenir plus digne de l'œuvre à « laquelle le ciel me destine peut-être un jour.

« Je ne cours point après la faveur ; j'aurais peut« être ambitionné l'amitié du malheur, mais son « injustice même ne me changera point.

« Le courage purement humain ne suffit pas, « monsieur le baron, pour supporter de si hautes in« fortunes, ainsi que tant de revers qui sont de bien « rudes épreuves, j'en conviens.

« Votre cœur est aigri, je le comprends. Il ne sait « plus distinguer ceux qui lui sont sincèrement dé« voués. Je le plains du fond de mon âme, sans lui en « vouloir, et j'attendrai patiemment le moment mar-

« qué par le ciel, pour lui donner des regrets, et peut-« être des remords.

« Veuillez, monsieur le baron, agréer l'hommage « de mon profond respect, et aussi celui de mon dé-« vouement. »

LETTRE A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« Montmirail, 5 novembre.

« J'avoue qu'il m'est impossible de ne point regret-« ter que vous vous annuliez autant dans des circon-« stances aussi graves, et au moment d'une discussion « tellement intempestive et funeste, qu'elle menaçait « de perdre l'avenir de Henri V, et celui de la France.

« J'ai cru devoir m'exprimer à ce sujet d'une ma-« nière ferme, mais modérée ; et ma lettre a produit « un salutaire effet. M. de Lourdoueix m'a écrit, et « je lui ai répondu sur le même ton.

« Nous ne sommes plus au moment où l'hésitation « est possible; et se ménager avec tout le monde, se-« rait n'être avec personne.

« Ce pauvre marquis de Brézé, si généreux et si « dévoué, il est annulé par ses hésitations ; le chagrin « le consume, et il se trouve réduit à un état inquié-« tant, au moral comme au physique.

« Mieux vaudrait encore, à mon avis, perdre sans « retour son influence, que de n'en point faire usage « dans un moment aussi décisif; la vôtre est forcée, « mon ami, et personne ne peut vous l'ôter, car elle « tient bien plus à vous-même qu'aux autres.

« Et qui sera mieux en droit de faire entendre des « vérités sévères, si ce n'est vous?

« Le crédit du duc de Lévis est vivement attaqué « par des hommes dont le jugement a du poids; et un « mot de vous peut assurer ce qui est si heureusement « commencé. Pourquoi ne pas prendre les devants « dans une crise aussi décisive? Puisse le ciel vous « inspirer!

« La santé du bon Bouillé s'est trop altérée, et en « y pensant bien, le comte de Brissac (Emmanuel) « est encore celui qui conviendrait le mieux pour être « auprès de Henri V.

« Nos amis me pressaient vivement de passer le dé- « troit; mais je me suis décidé à attendre qu'on m'y « appelât, ce que très-probablement on ne fera pas.

« Je répète en finissant que votre silence, en pré- « sence de circonstances aussi majeures, ne pourrait « s'expliquer ; mais sûrement vous l'avez senti comme « moi et avant moi. M. de Chateaubriand est appelé, « et point vous..... C'est un malheur dont vous êtes « seul responsable. Il vous fallait tous deux, l'un pour « l'effet, vous pour l'effet et le fond.

« M. de Saint-Priest a écrit en Angleterre, dans un « fort bon esprit, et il paraît se rapprocher de nos « idées. »

A M. LE RÉDACTEUR DE LA *GAZETTE DE FRANCE*

« Montmirail.

« Monsieur le rédacteur,

« Je ne voudrais point me mêler à une simple que-« relle de journaux ; mais quand on fait descendre « dans l'arène un prince qui, en dehors de tous les « événements politiques qui se sont passés depuis « 1830, ne s'est fait remarquer que par sa sagesse, « son esprit et son amour pour la France, alors un « devoir impérieux est imposé à celui auquel son âge, « la confiante bonté de deux rois, et un dévouement « qui ne peut être mis en doute, donnent le droit de « parler au nom de l'opinion royaliste, qui, j'en suis « assuré, ne le démentira pas dans cette circonstance.

« Je proteste, monsieur, contre cette position pres-« que d'*éditeur responsable* que l'on voudrait donner « à Henri de France ; je proteste de toute la puissance « de mon âme, contre les opinions anti-nationales et « les sentiments anti-français que l'on semble vouloir « prêter à un prince que ce mot sublime *par la France* « *ou pas*, a fait assez connaître pour qu'il soit inutile « de l'expliquer. D'ailleurs ce ne serait pas à d'autres « que j'aurais recours pour le juger. Je l'ai vu as-« sez pour l'apprécier et l'aimer : c'est le sentiment « qu'il inspire à tous ceux qui l'approchent.

« Convaincu que ceux-là mêmes qui, sans doute « sans le vouloir, ont commis une erreur qui serait « funeste, si elle n'était aussi facilement démontrée ;

« convaincu, dis-je, qu'ils seront les premiers à la « regretter, je les engage fortement à ne chercher « leur triomphe que dans la vérité et la force de leurs « raisonnements, s'ils ne peuvent cesser une polé- « mique qui ne tend à rien moins qu'à affaiblir la « considération et la confiance, si nécessaires à une « opinion généreuse qui ne s'est soutenue, au milieu « de toutes les contradictions, que par ses sacrifices et « sa *nationalité*.

« L'union seule fait la force, et, pour être forts, il « faut rester français avant tout, en repoussant tout « ce qui est illégal, étranger ou guerre civile.

« Pour que le pays puisse avoir en nous la confiance « que nous désirons lui inspirer, comprenons ses be- « soins comme ses intérêts, et n'en appelons jamais « qu'à lui, légalement et véritablement représenté.

« C'est ainsi seulement que nous marcherons vers « l'avenir avec sécurité, n'ayant à craindre ni le juge- « ment des hommes, ni le jugement de celui qui règle « dans sa justice toutes les destinées humaines.

« Faisons céder enfin notre amour-propre à l'inté- « rêt général, en reconnaissant qu'il est généreux « d'avouer qu'on a pu se tromper.

« Personne plus que moi n'aime à rendre justice « aux intentions ; je ne juge ici que les résultats.

« Recevez, monsieur le rédacteur, etc.

« LaRochefoucauld, duc de Doudeauville. »

La France est généreuse, mais elle ne sait ni employer ni diriger ses forces. Elle va au hasard, et ce

pays où l'on ne fait que parler politique, n'a encore aujourd'hui véritablement ni gouvernement, ni bons ministres. On ne rencontre que des hommes qui voient le mal et le déplorent.

Quant au remède, chacun, à peu d'exceptions près, le cherche dans les passions, et par conséquent, aucun de ces prétendus politiques de l'époque ne le trouve.

LETTRE DE MADAME LA MARQUISE DE LAURISTON

« Vous avez su, monsieur le duc, adoucir ma bien « vive douleur, par le témoignage d'une tendre et « véritable sympathie. Je ne l'oublierai jamais.

« Veuillez agréer l'expression de ma profonde re- « connaissance, et l'assurance de l'affection bien sin- « cère que je vous ai vouée pour la vie. »

Montmirail, 11 novembre.

La Russie est divisée secrètement par mille sectes que le despotisme arbitraire peut seul parvenir à maintenir, mais cette situation morale et religieuse doit tôt ou tard faire éclater une révolution.

L'unité de la religion catholique fait sa force, et cet état de la religion et de l'État, en Russie, montre l'abîme où doivent à la fin tomber toutes les églises prétendues nationales.

Partout où le prêtre abdique, l'état usurpe. Le catholicisme marche seul à la tête de la civilisation en sachant maintenir l'ordre.

De là vient, en partie, la haine de tous les ministres et de tous les docteurs, contre le prêtre catholique. Celui-ci enseigne, les autres plaident.

Ces réflexions sur la Russie sont tirées de l'ouvrage de M. de Custine.

Il est évident que M. de Custine était courtisan, en Russie, de l'empereur Nicolas.

Je comprends qu'il lui adresse de Paris des vérités, mais je ne puis lui passer de lui jeter à la face des injures que repousse le plus simple bon goût.

Une pensée me préoccupe en lisant cet ouvrage: Que deviendrait ce pays, soumis au despotisme d'un roi débonnaire? Il n'y a vraiment pas là de gouvernement, il n'y a qu'un empereur. L''héritier ressemblera-t-il à son père?

Montmirail, 14 novembre.

Les avocats semblent souvent destinés à dissimuler la vérité, comme à embrouiller toutes les causes. Ils plaident avec une égale chaleur le vrai et le faux. La justice elle-même est parfois embarrassée pour démêler la vérité.

Je voudrais que les accusés ou plaideurs pussent parler eux-mêmes sans périphrase, ou qu'un homme nommé par le tribunal fût chargé de faire le plus simple exposé des causes.

Une pareille réforme ne peut être improvisée, mais elle mérite une sérieuse attention.

Ce qui est certain, c'est que dans l'intérêt de la société, il y a là quelque chose à faire, et l'on devrait s'en occuper.

LETTRE DE M. V*** PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ

« Vire.

« Monsieur le duc,

« J'étais plein d'espérance pour l'objet de ma de-« mande, en apprenant ce que vous aviez fait pour « moi; et j'attendais de jour en jour, si non ma réin-« tégration, du moins une position meilleure, impa-« tient de vous en exprimer mon obligation et toute « ma reconnaissance. La solution ne peut tarder main-« tenant, et c'est vous qui m'avez sauvé d'une destitu-« tion. Aussi je suis heureux de pouvoir vous expri-« mer de nouveau les sentiments d'un cœur qui garde « et gardera toujours le souvenir de ce grand bien-« fait.

« Agréez, s'il vous plaît, cette expression réitérée « de tous les sentiments avec lesquels je suis, etc. »

LETTRE DE M. *** RELATIVE AU BARON DE RICHEMONT

« Strasbourg, le 14 novembre.

« Monsieur le duc,

« La lettre que vous avez bien voulu me faire com-« muniquer par le Père ***, m'afflige plus qu'elle ne « m'étonne. Depuis nombre d'années, le Père *** en « reçoit de semblables ; et plus d'une fois, pour re-« monter son courage, j'ai été obligé de le renvoyer « aux Révérends, dont il est dépositaire.

« Nous y trouvons en effet l'homme tel qu'il se « montre dans la lettre dont vous vous plaignez à si « juste titre. Il abreuve d'amertume un personnage « haut placé, qui, pour lui, a sacrifié sa position près « de ses anciens amis, et qui est dans le cas de lui « rendre les plus grands services. Cette conduite serait « celle d'un insensé, si nous ne savions qu'elle « entre dans les vues de la Providence.

« De plus, Dieu veut, à ce qu'il paraît, faire passer, « par le creuset des tribulations, les hommes dont il « doit se servir plus tard pour l'exécution de ses des-« seins. A ce compte là, monsieur le duc, vous pouvez « vous préparer à répondre à l'appel.

« Mais si les Révérends nous montrent l'homme « sous un point de vue défavorable pour le présent, « nous ne pouvons que nous réjouir du portrait « qu'ils nous retracent de lui pour l'avenir. Le « Père *** a travaillé longtemps à la conversion du « *Baron* sans rien gagner sur lui, et il a été forcé de « reconnaître cette vérité annoncée par les Révérends,

« que Dieu seul se réserve la grande œuvre de cette « conversion. Alors le *Baron* connaîtra ses véritables « amis, et il saura distinguer ceux qui se sont attachés « à lui en vue de Dieu, avec ceux qui l'auront flatté « pour des motifs purement humains.

« Dieu aussi s'est réservé le reste des événements, « car depuis longtemps les hommes s'agitent et ne re- « cueillent que de la confusion, parce que le moment « marqué par le Tout-Puissant n'est point arrivé.

« L'auteur des *Mémoires* reconnaîtra bientôt, j'es- « père, la justesse de mes observations. Je reconnais « qu'il n'y avait aucun raisonnement humain à oppo- « ser aux motifs qui lui ont fait hâter l'impression « des *Mémoires;* mais cette impression était opposée à « l'esprit des Révérends, et il fallait attendre.

« Bien des faits, me dit-on, sont hasardés, et il est « à craindre que si le *Baron* est harcelé à ce sujet, « il ne désavoue et les *Mémoires* et leur auteur.

« Quoi qu'il en soit, vous avez, monsieur le duc, « l'âme trop fortement trempée, et le caractère trop « noble, pour ne pas faire la part des circonstances; « du reste la vérité des paroles du Révérend nous est « trop bien démontrée, pour que nous ne les admet- « tions pas dans toute leur étendue. Nous devons nous « résigner aux inconvénients du présent, en raison des « heureux résultats que nous verrons plus tard. Plus « la conduite de l'homme actuel est inexplicable, « plus j'ai foi en l'avenir. Ce que nous voyons est an- « noncé, c'est là le meilleur gage de l'avenir.

« J'ai l'honneur d'être avec une haute considéra- « tion, etc. »

LETTRE DE M. DE LOURDOUEIX

« Cher duc,

« J'arrive d'un voyage de huit jours, dont je vous « ferai connaître l'objet à votre retour.

« Jusqu'à présent celui d'Henri V à Londres est dé- « plorable; les courtisans font des folies au milieu de « l'aristocratie anglaise; et l'enivrement les prend. Le « duc de Lévis, le duc des Cars, le marquis de Pastoret, « sont maîtres du terrain. Le duc de Valmy part jeudi « pour les rejoindre. M. de Chateaubriand qui est en « route, sera pour nos idées, mais son orgueil dévorant « respectera-t-il cette frêle espérance de notre avenir, et « ne voudra-t-il pas l'immoler à sa popularité? Voilà « de graves sujets d'inquiétudes. Heureusement Dieu, « sans doute, ne nous abandonnera pas dans tous ces « dangers.

« Mille tendres sentiments. »

LETTRE DE M. LE COMTE DE BOUILLÉ

« Vaugirard, le 20 novembre.

« J'ai reçu votre lettre, bien cher duc. Vous êtes « toujours aimable, même dans vos reproches et je « m'en voudrais excessivement si j'en méritais réel- « lement de votre part. Mais que voulez-vous que fasse

« un pauvre vieux lièvre dans son vilain gîte de Vau-
« girard, si ce n'est comme celui de Lafontaine, de
« penser? Eh bien, j'y pense souvent à vous, mon ex-
« cellent et fidèle ami, mais c'est tout, absolument
« tout ce que j'y fais, et cela encore bien tristement.

« Mort au monde, ne voyant plus personne, n'étant
« chargé de rien, consulté sur rien, ne m'occupant de
« quoi que ce soit en fait d'affaires politiques ou autres
« concernant le jeune et beau soleil levant que des
« nuées d'adorateurs vont saluer à Londres, à travers
« les brouillards de la Tamise; j'ignore entièrement
« les plans, les projets, les idées de ceux qui le guident
« ou qui vont le guider dans ce moment-ci, au milieu
« des quelques écueils où il va nécessairement se
« trouver, et environné de regards scrutateurs qui
« vont de toutes parts se fixer sur lui.

« Dieu aidant, je ne doute pas qu'il ne s'en tire à
« son honneur et gloire, et par conséquent à notre en-
« tière satisfaction.

« Je me borne donc, mon cher ami, à faire des
« vœux. C'est l'unique rôle qu'il me soit permis de
« jouer dans la triste position où je me trouve. Si vous
« étiez ici, nous pourrions sans doute, causer un peu
« de bien des choses, du présent et de l'avenir, car
« vous savez que j'aime à vous consulter; mais que
« vous dire de loin que vous ne sachiez mieux que
« moi? Croiriez-vous que je n'ai eu aucune connais-
« sance des lettres dont vous me parlez? Il est vrai
« que les deux journaux que je reçois, n'en ont rien
« dit, et que je suis trop pauvre pour m'abonner aux
« autres. Ayez donc la bonté de m'indiquer ceux où
« je pourrais les trouver; je suis persuadé à l'avance

« qu'elles ne peuvent manquer d'avoir toute mon ap-
« probation, comme tout ce qui vient de vous.

« M. de Chateaubriand est parti ; pour un homme « de son âge et infirme, ce voyage, par le mauvais « temps qui règne, en sera un bien fatigant, mais il « est indubitable qu'il doit jeter de l'éclat sur le séjour « du jeune prince à Londres. Vous ne me paraissez « pas disposé à grossir le nombre des courtisans. Vous « pourriez mieux figurer dans celui des conseillers.

« Je n'ai reçu qu'une lettre aimable mais d'ailleurs « insignifiante du duc de Lévis, datée d'Alton-Jowers. « Il paraissait jusque-là fort content du voyage, sur- « tout du voyageur, et me mandait que tout se pas- « sait à merveille.

« Je me suis arrêté hier à votre porte pour avoir « des nouvelles de votre retour ; et le ci-devant suisse « de votre hôtel m'a dit que vous ne seriez à Paris « qu'à la fin du mois. Je regrette que ce ne soit pas plus « tôt. Il me tarde d'avoir un compliment à vous faire. « Vous savez la part que nous prendrons toujours, « madame de Bouillé et moi, à tout ce qui peut vous « intéresser, surtout dans vos affections et votre bon- « heur domestiques.

« Je suis bien triste, mon cher ami, plus triste que « jamais. Je vieillis à vue d'œil, toutes mes facultés « morales se ressentent de cette décadence. Mais il me « restera toujours un cœur bien chaud de sentiments « pour vous, sur l'amitié et le sentiment duquel vous « pouvez à jamais compter.

« Tout à vous, bien cher duc. »

---

21 novembre.

On sait quelle est la misère du peuple en Irlande, misère si horrible et si profonde, qu'une paire de sabots est regardée par les paysans comme un objet de luxe, et qu'on trouve dans la plupart des comtés, des générations entières, qui n'ont jamais goûté de pain. Tout a été dit sur l'égoïsme des landlords; sur l'étroite dépendance où ils tiennent leurs fermiers, par l'odieux mode adopté pour l'exploitation de leurs terres; sur l'énormité des redevances et des taxes qui grèvent en outre le travail de chaque tenancier, et qui lui permettent à peine de prélever sur sa récolte de quoi faire, lui et sa famille, un seul repas en un jour, invariablement composé de pommes de terre bouillies.

Une chaumière donc, telle qu'elle se comporte avec ses quatre murs nus, et les quelques meubles délabrés dont elle est pourvue, coûte au landlord de vingt-un à trente schellings.

Les murailles, faites d'éclats de rocher ou bien de fragments de terre durcie au soleil, et reliés entre eux par les touffes d'herbe qui en tapissent la surface, s'élèvent tout au plus à six pieds au-dessus du sol. Point d'autre toiture que des branches d'arbres sans feuilles, couvertes de longues bandes de gazon ; une porte fragile, qui tremble au vent, et pour fenêtres à droite et à gauche, une ouverture sans châssis, à cet endroit du mur où se réunissent les deux versants du toit. L'étable présente encore un aspect plus misérable; il n'y a pas même la plus mince charpente de perches croisées avec une garniture de ramée ou de gazon;

les bestiaux y couchent dans une poussière infecte ou dans la boue, et ce n'est pas sans un serrement de cœur indéfinissable, qu'on voit de loin, quand on arrive, une de ces petites vaches irlandaises, dont la maigreur vous fait pressentir d'avance tout le dénûment de leur maître, dresser mélancoliquement son mufle pensif et doux au-dessus de l'enclos.

Après avoir franchi un bourbier puant, où sont amoncelées pêle-mêle toutes sortes d'immondices, vous trouvez ordinairement à la porte de la chaumière une vieille femme assise sur le seuil. C'est l'épouse du fermier. Sa figure est dégradée; de longues mèches de cheveux gris flottent sur son cou jaune, ridé comme un parchemin; et muette, immobile, accroupie sur ses talons, parfois seulement elle jette un regard morne sur quelques couples d'oies et de canards, couchés à ses pieds, la tête repliée sous une de leurs ailes, et sur un cochon près d'elle dans la fange.

Une fois entré dans la chaumière, et après que vos yeux se sont aguerris contre les tourbillons épais d'une fumée âcre qui vous saisit à la gorge, vous apercevez devant l'âtre où se consume lentement un feu de tourbe, une espèce de créature humaine, masse inerte, en haillons, rongée de vermine, ployée sous le triple faix de l'indigence et de la douleur. Cet homme est le mari de la vieille que vous avez rencontrée à la porte. Il n'a pas même l'air de sentir cette exécrable fumée, dont les flots ne réussissent que difficilement à s'échapper par les crevasses du toit. Autour de lui dorment ou grouillent, tout nus, roulés à terre dans quelques lambeaux de linge pourri, une dizaine d'enfants que la mort frappe d'habitude

avant qu'ils aient atteint l'âge adulte, parce que leur estomac, débilité par les privations, ne peut supporter les aliments grossiers de la famille, quand il leur faut renoncer au sein de leur nourrice. Vous parlez à cet homme, il s'éveille, la fièvre de la faim est dans ses yeux... Quelquefois il se plaint avec vous de la dureté du seigneur, qui lui afferme le dixième d'arpent qu'il exploite, avec la chaumière qu'il habite ; plus souvent il se tait ; l'apathie, l'hébétement se peignent sur ses traits, et cette expression qui vous navre et vous glace est encore plus terrible que celle de la colère et du désespoir. Eh bien ! si affreuse que soit une pareille existence, cet homme qui n'a rien que ses bras, s'estime encore fort heureux quand expire la troisième année de son bail, que le maître de la terre qu'il afferme, ne veuille pas augmenter le prix de son loyer. Dans ce seul fait, renouvelé trop fréquemment, est la condamnation du système de fermage suivi par le landlord, et la détestable inflexibilité de son avarice.

LETTRE DE M. RIEGER

« Francfort.

« Monsieur le duc,

« En me renvoyant l'action que j'ai pris la liberté « de vous adresser pour notre cent cinquième asso- « ciation prochaine, vous me marquez, que vous n'êtes « pas dans l'intention d'en suivre les chances.

« Pardonnez si le vif désir de vous compter au nom-
« bre de mes correspondants, m'engage à vous adres-
« ser une seconde invitation à ce sujet.

« Vous pourriez trouver étrange ma sollicitude à « vous engager, d'autant plus que je n'ai pas l'hon- « neur d'être connu de vous, et que vous ne pouvez « m'accorder une confiance que l'expérience n'a pas « justifiée. Mais si je vous dis que depuis ma longue « pratique, j'ai pu me convaincre que précisément ces « invitations réitérées de ma part ont été suivies des « résultats les plus heureux, vous trouverez bien na- « turel mon souhait de vous donner un intérêt dans « notre association.

« A l'appui de ce que j'avance, je ne vous citerai « qu'un exemple : la personne à Paris, qui tout ré- « cemment a gagné un lot de cinquante mille florins « (108,000 fr.), sur le numéro 3121 de mon bureau, « avait dans le principe, refusé comme vous mon « offre, déclarant qu'elle ne voulait jamais se livrer « à des spéculations hasardeuses. Je lui ai représenté « que l'affaire que je lui proposais n'était nullement « de cette nature, et qu'il s'agissait simplement d'une « épreuve si la fortune lui serait favorable. Elle cé- « dait à mon invitation, et certes, elle avait bien de « quoi s'en féliciter, car les 50,000 florins furent la « récompense d'avoir suivi mon conseil [1].

« De pareils événements se succèdent presque sans « interruption. Des antécédents aussi heureux vous « détermineront, j'espère, à vous mettre du nombre

[1] Séduits par des paroles aussi insinuantes, beaucoup de gens pour gagner une fortune qu'ils n'ont pas, perdent celle qu'ils possèdent.

« de mes actionnaires que la fortune se plaît à favo-
« riser d'une manière si visible.

« Soyez persuadé que je n'insisterais pas tant à vous « engager à cette tentative, si je ne comptais la voir « couronnée d'un succès brillant.

« D'ailleurs je vous prie de considérer que notre « établissement est fondé et garanti par l'État, et « administré par le gouvernement même.

« L'administration qui est composée des membres « du sénat, et des notables de notre ville, présente « toutes les sûretés désirables.

« En vous transmettant, ci-inclus, une action pour « ladite cent cinquième association, munie de la va-« lidité pour toutes les répartitions, je vous engage « vivement à vous déclarer pour son acceptation. .

« En attendant votre réponse, je vous présente les « hommages de mon profond respect, avec lequel j'ai « l'honneur d'être,

« Monsieur le duc,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur. »

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE

« Montmirail, 21 novembre.

« Pour cette fois seulement, Monsieur, je consens à « garder la lettre et l'action, et à payer une fois pour « toutes la somme de deux cents francs, quand elle « me sera réclamée, sans que par suite, nulle autre « somme ou augmentation ne puisse m'être de-« mandée.

« C'est bien convenu. Content de la fortune que le « ciel m'a accordée, je ne voudrais l'augmenter que « pour soulager plus de malheureux

« Recevez, etc. »

Montmirail, 28 novembre.

Les Liancourt viennent de partir pour le mariage de mademoiselle de Larochefoucauld, fille du duc et de la duchesse d'Estissac, avec le prince Borghèse.

C'est toujours avec un véritable chagrin que je m'arrache à ce lieu ou tant de souvenirs sont gravés.

Notre séjour s'est très-bien passé cette année, grâce à mes efforts de tout genre, et à mes frais pour maintenir le bon accord et l'harmonie.

Les Milon ont beaucoup contribué à l'agrément de notre séjour par leur esprit comme par leur facilité de vie. M. de Milon se plaît ici, et j'ai retrouvé cette année, M. A***, l'homme le plus aimable et le plus vrai qu'on puisse trouver.

Les séparations ont toujours cela de triste qu'on ne sait jamais si l'on se retrouvera en pareil nombre.

M. de la Bresse, excellent jeune homme, a fait avec nous hier, une chasse charmante.

Après le déjeuner, on lit les journaux à ma mère et le docteur Simon, homme d'esprit et d'instruction, nous fait pendant une heure une lecture intéressante

Ma mère me parle souvent de mon bon petit ange Marie. « — Bien des fois, elle me disait en m'embrassant, qu'elle mourrait jeune, et elle me conjurait de

ne pas m'affliger. — Pourquoi vous affliger, disait-elle. Je n'aime pas le monde, et je serai loin des dangers. D'ailleurs quel bonheur de voir Dieu, et de me jeter dans les bras de ma mère ! non jamais, je n'oublierai la dernière fois que je l'ai vue; ne me plaignez donc pas, et ne vous attristez pas. »

Cette enfant si extraordinaire par son cœur, parlait peu, mais réfléchissait beaucoup.

Non, je n'envie point son bonheur, mais il ne m'est pas interdit de la regretter, et de la pleurer jusqu'à mon dernier jour.

---

29 novembre.

Je viens d'écrire un dernier article pour *la Gazette*, avant de quitter Montmirail. Osera-t-on le publier? Dans le moment où des personnes dont la position doit imposer, menacent de compromettre la cause par leur inconséquence, je crois utile que d'autres s'efforcent de la relever.

Cet article se termine ainsi :

« Hommes de circonstances qui n'avez de sacré « que l'intérêt, réimprimeriez-vous aujourd'hui ces « phrases que vous mettiez dans le *Moniteur* peu « après les événements de Juillet 1830, pour enga- « ger au serment les âmes timides qui conservaient « encore quelque souvenir du passé, avec quelques « remords du présent? Votre politique doctrinaire « sans principes, et toute de circonstances, pourrait- « elle jamais rien fonder de solide?

« Voici vos paroles; pourriez-vous les nier, en con-
« damnant ceux qui se les rappellent : *Qu'est-ce qu'un*
« *serment? C'est l'engagement pour le fonctionnaire*
« *de consacrer au bien du pays l'autorité dont il est*
« *revêtu; le principe de son serment est dans le bien*
« *public. Si on le prête au souverain, c'est que le sou-*
« *verain représente tous les intérêts du pays, tous les*
« *droits de la nation. Mais n'est-il pas brisé de fait,*
« *lorsque ce même souverain ne représente plus aucun*
« *de ces droits, aucun de ces intérêts?*

« Hommes de la nécessité, en voulant pour ainsi
« dire mettre hors la loi votre roi légitime, vous
« obéissiez à l'intérêt du moment, sans songer que
« vous prononciez d'avance la condamnation de votre
« roi improvisé. Mais il est une loi d'éternelle et d'in-
« variable justice, devant laquelle viendront toujours
« échouer vos efforts, et celle-là, vous la subirez
« comme tous les autres, pour la grande leçon du
« monde. »

L'homme d'État véritable doit embrasser d'une vue ferme et constante, une pensée systématique. Il doit savoir attendre, remettre parfois l'exécution de ses desseins, sans jamais abandonner le but qu'il s'est promis d'atteindre; il doit poursuivre constamment ce but avec autant de sagesse et de fermeté que de persévérance; enfin il ne doit paraître vraiment s'occuper que de grandes choses.

Il faut une grande puissance sur soi-même pour re-

mettre parfois l'emploi de la force, mais une fois qu'on a recours à ce moyen qui tranche bien des questions, il ne faut jamais reculer; et il importe d'agir de manière à l'emporter, en mettant pour soi le bon droit.

Il est surtout essentiel d'user d'adresse et de modération, (ce qui n'exclut point la fermeté), afin de ne pas faire de ses ennemis abattus ou vaincus, des victimes et encore moins des martyrs; il est prudent de les priver de l'intérêt qui s'attache à la persécution.

Lorsqu'on accorde une grâce ou une faveur, il faut bien examiner si ceux qui la reçoivent sont capables de la sentir ou sont dignes de la recevoir.

Rien n'est plus dangereux en politique que de faire des ingrats, qui finissent presque toujours par devenir des ennemis dangereux.

LETTRE DE MADAME DE KINZEL

« Bagnères de Bigorre.

« Ce n'est pas de Paris, mon cher duc, mais de « Bagnères où elle m'a été renvoyée, que je vais ré- « pondre à votre lettre de Montmirail ; vous me de- « mandez ce que j'ai fait de mon été ; je l'ai passé ici, « sans en bouger, me laissant gâter à plaisir ; je dis « toujours qu'il serait bien temps de penser au re- « tour, qu'il y a quatre mois depuis le 15, que je suis « avec eux, et qu'il faut pourtant regagner son chez

« soi ; on me répond que chez moi c'est ici, que le « temps est froid, les chemins rudes, et si j'insiste, « on se fâche ; il en résulte donc mon cher duc, que « je ne vous verrai pas de cette année, selon toute pro- « babilité, à moins d'événements que je ne puis « prévoir. Il m'est difficile, de si loin, de vous parler « politique ; ici l'on ne reçoit pas *la Mode*, ce qui « m'a empêché d'y lire ce que vous y avez inséré ; « mais je m'en console, puisque vous aviez eu la « bonté de me communiquer cette portion de vos « œuvres, et que je ne l'ai point oubliée. Les journaux « m'amusent avec ces flammes tardives qu'ils jet- « tent contre les fortifications ; on a dit à la tribune « avant de voter les fonds, tous les avantages et les « inconvénients de la mesure (et à mon avis ces der- « niers l'emportaient sur tous les points) et mainte- « nant on voudrait refuser l'argent nécessaire à l'ar- « mement et anéantir ce qui est fait ! c'est absurde ; « il fallait ne le pas laisser faire.

« Si tous ces millions, transformés en pierres, nous « débarrassent de l'émeute, ce sera cela de gagné ; « l'amour des sujets vaudrait mieux que tous ces rem- « parts ; mais où trouve-t-on l'amour des sujets par « le temps qui court ? On a bien assez de l'amour de « soi bien ou mal entendu.

« Ce mot amour me ramène à votre intérieur, et « vraiment tout ce que vous m'en dites m'a été si « doux, que c'est par là que j'aurais dû commencer « ma réponse. Vivez donc pour jouir de tous ces « bienfaits : vos enfants, votre famille et Madame de « LaRochefoucauld par-dessus tout. Vos amis trouvent « bien leur compte à voir tant d'éléments de bonheur

« grandir autour de vous ; et parmi eux, je ne suis « pas celle qui s'en réjouit le moins, mais il faudrait « ne les plus inquiéter pour votre santé, et mainte- « nant que Biarritz et Bonnes vous en ont fait provi- « sion, j'aimerais bien que vous prissiez une voiture « fermée pour vos courses du matin dans Paris. Vous « ne pouvez pas croire à quel point ce changement de « température d'un salon de dix-huit degrés à une « rue de 4 à 8 de froid est pernicieux aux poitrines « délicates. L'être le plus fort n'y résisterait pas ; « croyez-en ma triste expérience. »

LETTRE DE MADAME F. DE LA BAUME-PLUVINEL

« Lyon.

« Monsieur le duc,

« Permettez-moi de vous offrir mes félicitations « et celles de mes amis, sur votre dernière lettre à *la* « *Gazette*, remplie de si nobles sentiments. J'ai bien « engagé de nos amis à se rendre à Londres, et je « crois qu'à Paris surtout, le nombre en sera consi- « dérable ; du reste, l'illustre Chateaubriand y étant, « vaut à lui seul une légion, et si vous avez des détails « circonstanciés sur son voyage, vous me seriez agréa- « ble en me les transmettant ; peut-être vous-même, « vous vous y rendrez ; on ne pourrait avoir de plus « digne représentant. »

---

30 novembre.

Ma pauvre mère que j'aime tendrement et qui est remplie de vertus que chacun admire avec raison, fait parfois cruellement souffrir mon pauvre cœur.

Je ne puis jamais arriver chez elle sans une permission expresse, et soit par un motif ou par un autre, elle a toujours l'air pressée de me voir partir, tandis qu'il n'en est pas ainsi pour tout le monde.

Cette pensée m'est cruelle, et j'en souffre plus que je ne puis le dire.

Elle semble ne me savoir aucun gré de mon respect, de ma tendresse et des sacrifices que je fais tous les jours pour maintenir la paix dans son intérieur, et ne point troubler ses dernières années.

Parfois je me persuade que j'ai repris dans son esprit comme dans son cœur; et puis, tout à coup, une conversation comme celle d'avant-hier, vient donner un triste et pénible démenti à l'espoir que j'avais conçu.

Ma mère a profité des lois de la révolution, pour faire un tort réel à son fils; et elle ne lui assure même pas pour habitation la terre qu'elle a reçue à cette condition[1].

Nous nous sommes mis en route hier vers huit heures et demie après avoir embrassé ma mère. Sans en rechercher le motif, elle avait l'air si heureux de notre

[1] Ma pauvre sœur m'était préférée; je n'en étais pas jaloux, mais j'en souffrais.

départ que je n'ai pu m'empêcher de lui faire en riant, compliment de son bonheur[1].

Quand je vois tous les journaux retentir du nom de M. de Chateaubriand et des services qu'il a rendus à la monarchie, il m'est impossible de ne pas dire qu'il lui a fait plus de mal que de bien par son égoïsme, sa personnalité, sa légèreté. Homme de plume et de génie, ce n'est pas un homme d'action, et on ne le jugera bien qu'après sa mort. Je suis convaincu que ses *Mémoires d'Outre-tombe* ne le grandiront pas.

Il n'en est pas moins vrai qu'il a une grande influence sur la jeunesse.

Je crains que la vanité de M. de Chateaubriand comme sa légèreté ne l'emportent sur les services qu'il pourrait être appelé à rendre, et qu'à force de compliments, on ne ferme sa bouche.

Tandis que son parti et que le prince l'appellent à Londres, on se tait sur le compte de M. de Villèle, bien autrement important que M. de Chateaubriand, et dans le conseil et dans l'action, si toutefois il se décidait à agir.

Réunir M. de Villèle et M. de Chateaubriand, c'eût été l'œuvre d'une politique habile; mais M. de Villèle, homme éminemment profond, ne se corrigera jamais des défauts qui nous ont perdu.

[1] Elle était si affaiblie que peut être le bruit et l'agitation la fatiguaient.

M. A. C***, royaliste dévoué, m'écrit de Londres :

« Londres, le 30 novembre.

« Monsieur le duc,

« Par le courrier de ce soir, je vous envoie les nobles « paroles d'Henri V, prononcées aujourd'hui, à une « heure et demie.

« Votre lettre a fait plaisir. Ce soir je suis invité « chez le prince, objet de votre amour. La réception « d'hier a été remarquable; le roi m'a traité admirable- « ment bien, et les personnages qui l'entourent me « comblent de marques de bonté. Venez, monsieur le « duc, vous associer à notre bonheur, et décidez M. de « Genoude à venir ici; il ne peut plus y avoir deux pen- « sées dans notre opinion, puisque le roi a désor- « mais uni le principe de la monarchie française avec « les libertés nationales si bien défendues par M. de « Chateaubriand, dont *la Gazette* célèbre tous les « jours les vues patriotiques, jointes à celles de l'in- « telligence.

« Oui, Monsieur le duc, venez, vous ne serez pas de « trop aujourd'hui ; votre place est vide, venez la rem- « plir.

« Des larmes de joie ont été répandues par bien des « Français, lorsque le roi a parlé; et certes le triomphe « de M. de Chateaubriand ou plutôt de ses doctrines, « a reçu aujourd'hui la consécration du passé, et « assureront l'avenir de la monarchie et de la li- « berté.... »

PAROLES DE HENRI V AUX FRANÇAIS RÉUNIS A LONDRES

« Messieurs, j'ai appris que vous étiez réunis chez « M. de Chateaubriand, j'ai voulu venir ici vous rendre « votre visite.

« Je suis si heureux de me trouver au milieu des « Français.

« J'aime la France, parce que c'est ma patrie, et je « ne pense au trône de mes pères, que pour la servir « avec les principes et les sentiments que M. de Cha-« teaubriand a si glorieusement proclamés, et qui ont « dans le pays tant d'illustres défenseurs. »

La lettre de M. A. C*** me prouve l'effet produit par les paroles du prince; mais après une pareille manifestation, il ne faudrait plus d'hésitation.

Il serait encore plus fâcheux pour un prince, de passer pour n'avoir ni système ni opinion, que de paraître n'avoir pas même celle qu'on voudrait.

C'est ce que je disais hier à M. le comte de Bouillé, qui m'avait donné rendez-vous à Vaugirard, et qui part pour l'Angleterre. « — C'est un immense « engagement qu'a pris le prince; mais avant tout, il « doit se montrer conséquent; briser le comité qui a « choisi pour organe un journal et des personnes « qui se sont compromises d'une manière grave; re-« tirer les subsides accordés à *la Quotidienne;* ordon-« ner la réunion avec *la Gazette* et exiger de M. de B***,

« dévoué, mais profondément aveugle, la suppression « du journal *la France*. Ce dernier le désire, tant il « sait sa position mauvaise et fausse. Il est triste de « se ruiner pour faire du mal.

« Mettez, mon cher Bouillé, mes hommages aux « pieds du prince, il ne peut douter de mon dévoue- « ment; je lui en ai porté deux fois l'expression au « plus loin de l'exil, mais je n'irai pas m'associer à « son triomphe sans y être appelé.

« Ma vie est à lui comme à la France, et le jour où « il penserait que mes conseils pourraient lui être bons « à quelque chose; sur un seul mot, j'irai lui porter le « fruit de ma vieille expérience. D'ailleurs je ne par- « tage pas les vues de son entourage, et le moment ne « serait peut-être pas opportun. Puis, je me suis telle- « ment déclaré, en toute occasion, contre l'Angleterre, « notre mortelle ennemie, que je craindrais que ma « présence auprès du prince, n'apportât quelque « froid. Je crois lui être plus utile en restant en France, « et je préférerais l'aller chercher en Hollande. Que « surtout ce triomphe momentané ne lui tourne pas « la tête ! L'œuvre est loin d'être achevée. Qu'il ob- « tienne à tout prix quelques pages de la main de « M. de Chateaubriand, tandis qu'il le tient auprès « de lui, car revenu en France, on le paralysera. Que « le prince sache connaître et distinguer les hommes ! « Qu'il se méfie ! Tous les cœurs qui lui arrivent ne « sont pas à lui ; il y en a qui sont payés.

« Puis, qu'il sente que tous ceux qui n'ont pas « compris le mouvement national, ne peuvent y être « associés !

« Il faut bien comprendre les besoins, les intérêts

« et les droits de la France, pour la servir utilement « et Henri V avec elle. Autrement on les tromperait « tous les deux, en perdant la cause du prince.

« Il est à regretter que M. de Villèle n'ait pas été « appelé comme conseiller; on ne peut pas en avoir « de meilleur.

« Sans doute, les événements et les fautes de nos « ennemis vont au-devant de nous; nous n'avons qu'à « faciliter leur marche par de bonnes et sages paroles, « plutôt que par des actions, mais il faut bien se gar- « der de commettre la moindre imprudence ou la « plus légère inconséquence. »

M. de Bouillé partage mes idées, et il m'a promis d'être mon fidèle interprète.

J'ai causé longtemps avec M. de Lourdoueix et M. de Genoude, et je crois que ma présence, qui vient de se concilier par hasard avec celle de M. de Saint-Priest, n'aura pas été inutile.

Il m'a paru prouvé, que le comité dont M. de Saint-Priest est l'âme, tenait à maintenir qu'il existait encore quelques légères, bien légères dissidences entre *la Gazette* et *la Quotidienne*, afin d'avoir un prétexte de conserver cette dernière feuille comme moyen de se conserver eux-mêmes.

Ces messieurs de *la Gazette de France* m'ont semblé triompher trop vite, et ne pas assez dissimuler leur joie.

Il paraît qu'ils ont reçu de M. de Villèle une lettre qui les afflige et les mécontente.

Ils reconnaissent cependant ses éminentes qualités, sans juger comme moi son caractère.

Bien des événements nous séparent encore du terme,

et en tout, les hommes comptent trop sur eux-mêmes.

Ils veulent tout pour eux, ou, tout au moins, par eux, tandis qu'évidemment, Dieu se réserve à lui seul le dénouement du drame, afin que la manifestation de sa puissance soit plus évidente; et que les plus incrédules soient forcés à ouvrir les yeux.

1er décembre.

Si jamais, comme je le crois, la France revient forcément après une longue et cruelle expérience, au principe de la légitimité, elle ne devra point se montrer ambitieuse, et sa politique devra être aussi modérée que ferme; mais pour obvier à toutes les éventualités, et reprendre parmi les nations, le rang qui lui convient, même dans l'intérêt de l'Europe, il faut qu'elle exige, et sache reconquérir au besoin, ses frontières naturelles, le Rhin, les Pyrénées, les Alpes et la Belgique, dans le cas où quelque puissance tenterait de s'y opposer.

Il faut avant de prendre un parti, bien réfléchir à l'utilité du but qu'on veut atteindre.

Les bases de la politique doivent toujours être la morale et la justice; à ce principe, nulle exception n'est possible.

La France doit prendre en main le protectorat de tous les intérêts lésés; et les petites puissances doivent toujours trouver en elle un appui.

Son armée doit être toujours exercée, instruite, bien disciplinée et pouvant être promptement aug-

mentée, sans être trop considérable dans les temps ordinaires.

La marine doit être formidable, comme un des moyens les plus actifs et des plus certains de sa puissance extérieure ; aussi ne saurait-on donner trop d'extension au commerce ; la marine marchande forme de bons marins.

LETTRE DE HENRI DE FRANCE

« Londres, le 4 décembre.

« Monsieur le vicomte de Chateaubriand, au mo-
« ment où je vais avoir le chagrin de me séparer de
« vous, je veux vous parler encore de toute ma recon-
« naissance pour la visite que vous êtes venu me faire
« sur la terre étrangère, et vous dire tout le plaisir
« que j'ai éprouvé à vous revoir, et à vous entretenir
« des grands intérêts de l'avenir.

« En me trouvant avec vous, en parfaite commu-
« nauté d'opinions et de sentiments, je suis heureux
« de voir que la ligne de conduite que j'ai adoptée
« dans l'exil, et la position que j'ai prise, sont en
« tous points conformes aux conseils que j'ai voulu
« demander à votre longue expérience et à vos lumières.
« Je marcherai donc avec encore plus de confiance et
« de fermeté dans la voie que je me suis tracée.

« Plus heureux que moi, vous allez revoir notre
« chère patrie. Dites à la France tout ce qu'il y a dans
« mon cœur d'amour pour elle. J'aime à prendre,

« pour mon interprète, cette voix chère à la France, « et qui a si glorieusement défendu dans tous les « temps les principes monarchiques et les libertés « nationales.

« Je vous renouvelle, monsieur le vicomte, l'assu- « rance de ma sincère amitié.

« HENRI. »

RÉPONSE A LA LETTRE DE MONSEIGNEUR

« Londres, le 5 décembre.

« Monseigneur,

« Les marques de votre estime me consoleraient de « toutes les disgrâces ; mais exprimées comme elles « le sont, c'est plus que de la bienveillance pour moi, « c'est un autre monde qu'elles découvrent, c'est un « autre univers qui apparaît à la France.

« Je salue avec des larmes de joie l'avenir que vous « annoncez ; vous innocent de tout, à qui l'on ne peut « rien opposer que d'être descendu de la race de Saint « Louis, seriez-vous donc le seul malheureux parmi « la jeunesse qui tourne les yeux vers vous ?

« Vous me dites que plus heureux que vous, je vais « revoir la France. Plus heureux que vous ! C'est le « seul reproche que vous trouviez à adresser à votre « patrie ! Non, prince, je ne puis jamais être heureux « tant que le bonheur vous manque.

« J'ai peu de temps à vivre et c'est ma consolation,

« J'ose vous demander, après moi, un souvenir pour « votre vieux serviteur.

« Je suis, avec le plus profond respect,

« Monseigneur,

« Votre très-humble et très-obéissant ser- « viteur,

« CHATEAUBRIAND. »

Ces deux lettres tracent aux royalistes une ligne dont il ne leur est plus permis de se départir. Ceux qui tenteront de porter atteinte à une union si nécessaire seraient impardonnables; mais, moins que jamais, il n'y a rien à attendre de M. de Chateaubriand, qui s'en va tout à fait, et dont le caractère a toujours manqué à l'action.

---

9 décembre.

J'ai été hier chez M. Villemain, ministre de l'instruction publique, pour lui parler de plusieurs affaires que je lui avais vivement recommandées, et aussi le remercier.

Il est impossible de me recevoir d'une manière plus aimable. « — C'est encore plus chez un ancien ami « que je viens, que chez Monsieur le ministre, » ai-je dit en entrant.

Nous avons beaucoup causé des affaires et de l'instruction publique. Je lui ai dit mon opinion comme mes craintes; il a loué mon jugement. « — La ques-

« tion de l'enseignement m'emportera, m'a-t-il dit.
« Nous avons été bien aise, a-t-il ajouté, que vous n'ayez
« pas été à Londres. — Mais j'ai été plus loin, à Go-
« ritz. D'ailleurs, ce n'est que partie remise ; je n'a-
« bandonne pas mes convictions. Ce qui m'étonne ;
« c'est que commettant les mêmes fautes que la
« Restauration, vous restiez isolé de la nation, et en
« dehors de tous ses intérêts ; je ne conspirerai ja-
« mais, mais je divulguerai ce que je pense, en fai-
« sant des vœux pour la grandeur, et l'indépendance
« d'un pays que je chéris. — On me parle de vous
« quelquefois, je lis tous vos articles dans *la Gazette*.
« J'ai lu aussi vos *Mémoires* et votre *Pèlerinage*. —
« Si Monsieur Villemain lit *la Gazette*, c'est qu'il re-
« connaît sa puissance et sa logique. Monsieur Ville-
« main est aussi fin que spirituel. — Une chose qui m'a
« toujours frappé chez vous, ce sont ces espèces d'é-
« clairs, qui souvent vous font apercevoir d'avance les
« événements qui doivent advenir. — Voulez-vous que
« je fasse encore aujourd'hui usage de cette faculté
« que vous m'accordez? Vous vivez sous le règne de
« Louis-Philippe, mais après... Le duc de Nemours
« ou la régence étant impossible, Henri V sera de-
« venu possible. — Le duc de Bordeaux a auprès de
« lui un homme incapable, et la note de lord Aber-
« deen, que j'ai vue tout nouvellement, nous le dépeint
« comme tel... — Pourquoi accepter un service de
« l'Angleterre après ce qui s'est passé en 1840? La
« France ne veut pas être humiliée, vous pouviez
« brûler la flotte anglaise. — La faute en est à nos
« prédécesseurs. — Vous les soutenez. — La démarche
« de M. de Chateaubriand aura de graves résultats.

« — Il ne fera rien de plus, c'est un homme de gé-
« nie, capable de tout par la plume, mais qui est sans « caractère. — C'est vrai. En 1830, on voulut parler « de la régence du roi actuel ; on alla chez M. de « Chateaubriand ; il balbutiait, il hésitait, et finit « par dire qu'il n'y avait rien à faire, et que les « choses étaient trop avancées. La royauté de Louis-« Philippe fut alors décidée. »

---

15 décembre.

Deux personnes arrivant de Londres, racontaient deux faits curieux. La réunion qui produisit à Londres tant d'effet chez M. de Chateaubriand, n'avait été nullement préparée. Mais la foule des Français était telle, qu'on alla dire à Henri V, qu'il était nécessaire qu'il descendit; et pour traverser la salle, il fallut que chacun levât en l'air les bras, afin de lui frayer un passage.

Arrivé seul auprès de M. de Chateaubriand, ce fut alors que le prince improvisa avec grâce et fermeté, ces paroles qui causèrent un si grand enthousiasme. A dater de ce moment, le prince ne fut plus le même; et dégagé de cet entourage qui lui nuisait, il parla à chacun, disant toujours le mot qui convenait le mieux.

Le dimanche où il devait aller entendre la messe, il eut la sagesse, en comprenant tous les inconvénients d'un tumulte quelconque, de charger le duc de Lévis de faire venir les personnes qui avaient le plus d'influence, et de leur témoigner ses inten-

tions formelles, afin qu'il n'y eût d'autres démonstrations que celles du silence. Comme ces messieurs semblèrent hésiter, tout en promettant de faire ce qu'ils pourraient, le prince arriva ; un *je l'ordonne*, prononcé en roi qui connaît son pouvoir, produisit le plus salutaire effet. Le prince fut obéi.

Puisse-t-il toujours savoir commander, tout en donnant l'exemple de la soumission aux lois !

J'ai acquis la certitude que M. Guizot a dit, il y a déjà quinze jours, que le ministère anglais lui avait fait proposer d'exiger le départ du prince, en en prenant toute la responsabilité.

Je ne suis pas moins certain que l'ambassadeur anglais, lord Cowley, interrogé à ce sujet par un intime, a répondu : « — Il est faux que j'aie été chargé d'une « pareille mission, qui excéderait le pouvoir de mon « gouvernement. »

Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir ; mais le prince ne doit rien changer à ses projets.

J'ai revu hier M. de Chateaubriand ; ce n'est déjà plus le même homme qu'à son arrivée. Le voilà retombé dans sa torpeur ordinaire et décourageante.

Il semble de mauvaise humeur, si on lui parle de son voyage. Il est vrai que nous étions chez Madame Récamier qui m'assura n'avoir pas d'influence sur lui par rapport à la politique.

« — Vous avez fait un voyage bien fatigant, lui dit « M. le Tessier, mais vous avez dû trouver aussi des dé« dommagements bien précieux. — Quand on souffre, « on ne jouit de rien, » répondit M. de Chateaubriand, avec une humeur si marquée, que M. le Tessier n'osa poursuivre ce sujet de conversation.

M. de Chateaubriand avait écrit de Londres à M. Bertin, après l'article si violent des *Débats* : « — Si « vous avez le malheur d'attaquer le prince, je vous « écrase avec le cercueil de votre père. »

« — Est-ce que nous ne lirons point le récit de « votre beau voyage, dis-je à M. le vicomte de Chateau- « briand, auprès duquel j'étais assis? — O mon Dieu, « non, je n'écrirai plus rien, je ne suis plus bon à « rien, » me répondit-il, d'un air inquiet, ressemblant à un vieillard qui craint qu'on lui reproche le mot qu'il va dire.

« — Je pense que le prince vous écrira, ajoutai-je, « et que vous pourrez encore de loin, l'aider de « vos conseils. — Il ne me l'a pas demandé ; d'ail- « leurs j'aurais été forcé de refuser, me répondit- « il. » Ces paroles me prouvent que j'ai bien jugé M. de Chateaubriand.

Son voyage a produit un grand effet pour lui-même, et c'est ce qu'il voulait avant tout. Que lui importe le reste ?

C'est à nous maintenant à tirer de ce voyage le plus grand parti possible.

---

16 décembre.

Le duc d'Orléans apportait, en 1814, à M. Laffite une lettre de change de quinze mille livres sterling, fruit des économies qu'il avait faites en grande partie sur les traitements qu'il recevait de l'Angle-

terre, à laquelle il s'était présenté sous le protectorat de Dumouriez.

C'est ainsi qu'ils firent connaissance.

LETTRE A M. LE COMTE DE VILLÈLE

« Paris, le 17 décembre.

« Je reçois votre lettre, mon cher comte, et je veux « y répondre. Vous savez comment je juge M. de Cha- « teaubriand. C'est un homme tout personnel, qui a « voulu ajouter une page à ses souvenirs ; c'est un « grand acteur qui joue sa dernière scène, en voulant « racheter, en partie du moins, avant le terme de sa « carrière, tout le mal qu'il a fait; puissant avec sa « plume, pour le bien comme pour le mal, nul pour « l'action, mais exerçant une grande influence sur la « jeunesse.

« Malgré ses instances, je n'ai pas voulu m'associer « à cette sorte de triomphe, convaincu qu'il n'y aurait « rien après.

« Aussi est-il déjà retombé dans sa torpeur, n'ayant « vraiment plus qu'un souffle de vie, et témoignant « une véritable humeur lorsqu'on lui parle de son « voyage, auquel il est parfaitement décidé à ne donner « aucune suite quelconque.

« Il n'en est pas moins vrai que la scène, mal en- « gagée, a eu des résultats plus heureux, du moins « pour le moment, qu'on n'eût pu l'espérer. Les

« paroles du prince, qu'il nous est possible et permis « d'interpréter, en leur donnant un grand et utile « développement, ont eu bien plus de retentissement « que nous ne pouvions le supposer. On peut en juger « par l'inquiétude très-vive des Tuileries, comme par « la colère des *Débats* et des autres journaux dy- « nastiques.

« Cet événement a donné matière à des discus- « sions avantageuses pour nous, en ce qu'elles ébran- « lent dans leur fondement les bases fragiles sur les- « quelles repose le gouvernement de 1830.

« Ce résultat, on ne peut le nier, et j'avoue que « contre votre ordinaire, je ne vous trouve pas juste « en tout, cette fois; il y a de l'aigreur dans votre « lettre.

« Ce n'est certainement pas vous que je plains, « mais bien nous, privés de vos lumières comme de « votre appui.

« On a déjà commis tant de fautes qu'il m'est per- « mis d'en craindre de nouvelles, avec cet entourage « auquel, malgré tout, vous avez rendu la vie qu'il « avait perdue.

« Non, certes, je ne voudrais pas vous voir vous « associer à des folies. Tout au contraire, je voudrais « que le plus sage et le plus éclairé de tous les con- « seillers possibles, parlât avec assez de fermeté pour « se faire écouter.

« Dans ce voyage, que j'étais le premier à craindre « et à blâmer, il y a eu du bon cependant; pourquoi « ne pas le reconnaître?

« Rester aujourd'hui l'arme au bras en présence « de l'ennemi n'est pas le moyen de le vaincre.

« Je vous assure que M. de Chateaubriand, dans ce « moment, est bien étonné du parti que l'on tire, « sans même le consulter, de ce voyage, qu'il n'a « entrepris que pour lui.

« Je désire fort que celui du prince s'achève « promptement, tant je m'effraye de le voir ainsi isolé « des conseils qui devraient le diriger.

« Je ne voudrais pas cependant qu'il se laissât for- « cer la main pour son départ, mais que tout simple- « ment il mît à exécution ses projets.

« J'ai si peu de confiance dans le caractère de M. de « Chateaubriand, que je rends grâce au ciel de le voir « décidé à ne plus exercer aucune influence, mais « il est naturel que j'en désire une autre à sa place.

« Le voyage du prince en Angleterre aura eu l'é- « norme avantage de le faire connaître, et les récep- « tions à Londres auront eu celui de le décider à par- « ler en public, et de lui faire sentir ce qu'il pour- « rait, livré à lui seul. Il faut y ajouter l'union ap- « parente, au moins, et forcée parmi les royalistes.

« Un dernier mot : la cause de la vérité est celle du « ciel; seul il la fera triompher, j'en conviens, mais « *Aide-toi, et le ciel t'aidera!*

« Les fortes antipathies qui existaient contre Henri « se sont effacées devant ses paroles et l'évidence des « faits; on commence à le croire possible, ce qui est « avoir gagné du terrain. Personne ne s'explique sur « un avenir auquel on ose à peine songer, tant chacun « a peur de perdre par une nouvelle révolution ce qu'il « possède ; mais nul ne croit à la possibilité d'une « régence, ni au comte de Paris.

« Il y a, dans toutes les classes, une rumeur

« sourde, signe ordinaire et avant-coureur des évé-
« nements qui se préparent dans le silence. Il y a « de plus aussi un grand mécontentement, avec la « rancune naturelle à des gens qui sentent qu'on les « a pris pour dupes.

« D'estime, d'affection ou de dévouement pour le « gouvernement, on n'en voit nulle part.

« Tous les intérêts particuliers et généraux sont « lésés, blessés, méconnus, et n'attendent que le mo-« ment de la vengeance. Les forts, dont aujourd'hui « la destination *purement égoïste* pèse sur les esprits, « donnent à ces derniers une animation qui d'un mo-« ment à l'autre peut devenir terrible.

« J'ai pensé, mon ami, que ce juste aperçu du mo-« ment ne serait pas pour vous sans intérêt.

« Songez au moins sérieusement aux conseils salu-« taires que votre longue expérience vous donnera le « droit d'offrir au prince.

« Des renseignements parvenus de bonne source, « m'ont appris que cette émigration nobiliaire avait « produit un assez mauvais effet parmi certaines clas-« ses, et que le duc de Lévis avait blessé mortelle-« ment plusieurs personnes. On a beaucoup trop « fait valoir les titres. Il eût fallu plus d'adresse et de « réflexion.

« On ne peut s'empêcher d'admirer le talent comme « la courageuse persévérance de *la Gazette de France*. « Où en serions-nous sans elle? Hier soir, entre autres, « elle était aussi habile que forte, et, certes, il n'y « aurait pas déshonneur à lui avoir inspiré une pa-« reille direction; vous devez remarquer avec plaisir « qu'elle devient bien moins personnelle; si j'y ai été

« pour quelque chose, nous devons nous en réjouir « et lui en savoir gré.

« Adieu, rendez justice à la pureté de mes intentions, et veuillez vous rappeler que je tiens de vous « que souvent la vérité est sortie de ma bouche. Je « vis sans illusions comme sans entraînement; et la « vérité en tout et partout est la recherche constante « de ma vie. »

---

22 décembre.

Tout en Russie tend au despotisme et à l'envahissement; et la conquête indéfinie est le mot d'ordre de l'empire. Cette nation est à la fois le plus esclave et le plus orgueilleux des peuples.

Ivan le Cruel, animé d'un génie infernal, tua et extermina tout ce qui pouvait s'opposer à l'établissement du despotisme.

Le peuple qui le redoutait vivant, le pleura mort; toute cette nation ambitieuse sent le besoin de la domination; et pourvu qu'elle marche à la conquête du monde, objet de l'ambition des périodes de son existence, elle sait tout supporter et tout moyen lui paraît bon.

Les czars ne cherchent point à civiliser la Russie, et cet état de barbarie calculée convient à l'autocrate.

Répandre les lumières en Russie, ce serait marcher vers son affranchissement, et lui rendre la foi de ses pères; ce serait lui donner des libertés. Le czar veut

être maître avant tout. C'est aussi comme tel que le reconnaît et l'entend cette nation, qui méprise tout ce qui n'est pas elle, comme tout ce qu'elle refuse de connaître.

La Russie est une grande armée de fanatisme et de résignation, sous un maître qu'elle met au-dessus de tout, mais dont le despotisme lui promet des conquêtes qu'elle veut avant tout.

Plaindre le peuple russe serait une sotte philanthropie; nul peuple ne se croit plus heureux.

L'influence de sa diplomatie, aussi habile que persévérante, pénétre partout : par des alliances et de sourdes menées, elle prend partout pied en Allemagne. A Paris, elle a ses cercles dévoués, ses journalistes, ses agents. Tant que l'esprit de l'autocratie animera la Russie, elle ne voudra jamais s'arrêter, et son esprit d'envahissement ne connaîtra aucune limite; méditant, bien qu'elle ne dise rien, la conquête du reste du monde ; sachant dissimuler habilement, s'arrêter à propos, sans jamais abandonner son vaste plan d'envahissement, comme aussi sans en calculer les suites, qui seraient le partage infaillible de cet empire, fondé sur des idées purement matérielles.

Cette politique est d'autant plus redoutable qu'elle a pour servir un dessein arrêté depuis des siècles, l'élan national, la force militaire, la plus habile diplomatie, et encore l'impossibilité de nourrir longtemps chez elle, les innombrables armées qu'elle se croit obligée d'entretenir.

Les czars sont assassinés, les diplomates se suicident; mais une seule et même pensée survit à tout. Elle est permanente dans l'esprit moscovite. L'empe-

reur, ce Dieu terrestre, a soixante millions de sujets, tous soumis servilement à l'autocratie et animés de la même pensée; toutes les créatures qui ne respirent que pour lui, que par lui, lui ont voué un culte mêlé de terreur.

Ce tableau véridique de l'empire russe est effrayant pour l'avenir du monde; c'est aux politiques à y penser, à l'Europe à réfléchir, à la France à aviser.

La première chose à faire serait de rejeter les forces de la Russie vers l'Orient, en ayant soi-même une marine formidable, pour être en mesure de l'opposer plus sûrement à cette ambition gigantesque.

Il faudrait aussi rétablir le royaume de Pologne dans de vastes limites, lui rendre son indépendance et cette nationalité, vivace encore dans tous les cœurs polonais, afin d'élever une formidable barrière entre nous et la Russie.

Par ces moyens, le mal se trouverait au moins retardé de plusieurs siècles.

Quant à l'avenir, Dieu seul le connaît, mais il est permis à l'homme et même ordonné de le prévoir.

LETTRE A MISS BURKE[1]

QUI CONNAIT INTIMEMENT LA FAMILLE DE M. O'CONNELL

« Paris, le 25 décembre.

« Miss Burke me permettra de lui exprimer la recon-« naissance que m'a laissée la visite qu'elle a bien « voulu me faire, comme aussi le bonheur que j'ai « eu à parler avec elle de M. O'Connell. Il y a long-« temps que je désirais cette occasion, mais ce n'est « pas la première fois que j'ai cherché celle d'expri-« mer verbalement et par écrit l'admiration profonde « que m'inspire le caractère et la sagesse de son noble « ami.

« Savoir se modérer en présence du plus beau « triomphe que les vertus d'un mortel aient jamais « obtenu, c'est être véritablement homme et chré-« tien. L'homme n'est rien par lui-même, mais il est « beaucoup lorsqu'il croit et espère.

« A l'amour de la patrie, poussé jusqu'à une exal-« tation réfléchie, M. O'Connell ajoute les lumières du « plus grand politique. Chéri du peuple, il sait le « maintenir quand il le croit utile aux intérêts de ce « même peuple, sans se laisser jamais entraîner par « un vain sentiment de gloire ou de popularité.

« M. O'Connell veut toutes les libertés compatibles « avec l'ordre et un pouvoir fort, mais régulier, fondé « sur les lois.

[1] Le hasard m'a fait connaître cette digne personne, et elle m'a demandé de lui écrire une lettre qu'elle ferait passer à la fille même de M. O'Connell, en la priant de la mettre sous les yeux de son père.

« Ainsi que Jésus-Christ, son modèle et sa force, il « apaise d'un mot les flots agités, quand la tempête « devient menaçante.

« Sa persévérance est invincible et son courage « toujours calme. Il prévoit tout et marche en brisant « tous les obstacles, sans se laisser arrêter par un « seul.

« Il sourit aux menaces et brave l'opinion, qu'il « se contente de mériter, et son désintéressement « égale son génie. C'est l'homme de bien par excel- « lence, c'est le modèle qu'on voudrait suivre, et le « type qu'on voudrait donner à toutes ses actions.

« On serait heureux de recevoir ses conseils afin de « les suivre.

C'est un tribut de respect et d'admiration, j'oserais « presque dire d'affection, que je paye ici entre les « mains de Miss Burke, à M. O'Connell, n'osant pas le « lui adresser directement.

« Miss Burke a bien voulu me promettre de nom- « mer à M. O'Connell un Français qui a pour lui une « profonde estime ; ce sera pour moi un titre de « gloire que d'occuper une seule des pensées de cet « homme plus vertueux encore qu'il n'est grand.

« Il existe entre les royalistes français et les mal- « heureux Irlandais autant de rapports que de sym- « pathie.

« Les uns et les autres gémissent sous un joug « odieux, de plus en plus menaçant, bien décidés à « n'avoir jamais recours qu'aux voies légales pour s'en « délivrer ; et les Irlandais comme les Français récla- « ment avec persévérance les libertés comme les « droits qu'on leur refuse injustement.

« Les uns et les autres ont pour ennemie cette hy-
« pocrite Angleterre, où l'honneur se vend et s'a-
« chète comme une simple marchandise ; gouverne-
« ment qui ne respecte rien, ne voit que l'intérêt,
« juge tout moyen légitime, pourvu qu'il mène à
« ses fins, et déclare la guerre à un peuple[1] qui n'a
« commis d'autre crime que celui de vouloir se pré-
« server de ses poisons.

« Il est un poison bien plus dangereux encore que
« l'opium, c'est l'indifférence religieuse.

« Puisse Dieu accorder un plein et entier succès aux
« nobles et généreux efforts de M. O'Connell.

« C'est la cause de la vérité, de l'ordre, de la jus-
« tice, de la liberté qu'il défend. C'est celle de l'hu-
« manité tout entière, et l'indifférence des souverains
« de l'Europe en présence d'un peuple si indignement
« opprimé, est une tache imprimée à leur front que
« le temps ne saurait laver.

« A une époque plongée dans l'indifférence la plus
« absolue, il est beau et consolant de voir battre si
« noblement un cœur rempli de chaleur et d'amour
« pour sa patrie, comme pour ses concitoyens et pour
« son Dieu.

« Miss Burke me permettra de lui renouveler avec
« l'expression de ma reconnaissance, celle de mes sen-
« timents les plus distingués, et de joindre à ma lettre
« une légère offrande, pour me trouver associé, du
« moins par un fil, à la noble entreprise de l'affran-
« chissement de la malheureuse Irlande. »

[1] Allusion à l'expédition de Chine.

27 décembre.

J'étais l'autre jour chez madame Émile de Girardin. Nous causions d'Henri V et du voyage des royalistes à Londres. Un mot profond lui échappa sans qu'elle s'en aperçût, mais pour moi il ne passa pas sans être remarqué.

« — Henri V, dit-elle, ne reviendra jamais avec « l'ancienne noblesse. » Et en cela elle disait vrai; il ne peut être ramené que par les hommes du jour; et je crois, moi, qu'il reviendra par le pays, c'est-à-dire par le peuple forcé de reconnaître qu'il n'y a pas un autre moyen de fermer l'abîme des révolutions.

« — C'est un mal, » ajouta madame de Girardin, mot significatif qui prouve jusqu'à l'évidence que ce prince est malgré tout au fond de la pensée, et que personne ne croit véritablement à la solidité ni à la durée de ce qui existe.

La duchesse de Reggio s'était retirée à la campagne pendant les neuf ans qui suivirent la révolution de juillet.

Lorsqu'il fut question de nommer le maréchal Grand Chancelier de la Légion d'honneur, elle eut une audience de la reine des Français. Marie-Amélie lui dit avec ce langage cauteleux qui caractérise la famille

d'Orléans : « — Je comprends et j'approuve votre con-
« duite, madame; si vous eussiez agi autrement, je « vous eusse blâmée ; mais aujourd'hui vous viendrez « à la cour, n'est-ce pas, non pas en particulier, mais « publiquement? — Je connais mes devoirs, Madame, « répondit la duchesse, ils seront toujours ceux de la « femme la plus dévouée à son mari. La religion m'en « fait un devoir. »

Madame la duchesse de Reggio me racontait ces détails hier, au coin du feu, et son esprit plein de sagesse lui faisait entrevoir, comme à moi, les dangers réels de la situation. Tout le monde en est convaincu.

Paris, 28 décembre

« — Mon bon docteur, me dit hier en passant dans « la rue de Varennes, une pauvre vieille femme, ma « vue était perdue. Je me désespérais, mais grâce à « vos conseils mes yeux me sont rendus, je vois main- « tenant à merveille. »

Je poursuivais ma route.

Près du pont Louis XV, le cocher d'une modeste voiture se désolait. Son cheval venait de s'abattre et était horriblement couronné. Je m'empresse de l'aider à le relever, et je lui donne un spécifique sûr pour guérir la blessure. Le brave homme se confondit en remerciements et j'entendis murmurer autour de moi : « C'est M. de LaRochefoucauld ! »

Je rencontrai dernièrement, dans une maison où j'étais, une jeune femme qui exprimait le désir le plus vif de devenir somnambule; et je m'y refusais, craignant de prendre une responsabilité que je ne pourrais soutenir; n'y voyant après aucune utilité; aimant peu à magnétiser sans absolue nécessité, et cette opération, d'ailleurs, me fatiguant beaucoup.

« Si vous saviez mon motif, monsieur le duc, vous « ne me refuseriez pas, j'en suis sûre ; c'est pour gué- « rir mon mari qui est malade depuis quatre mois. »

Ce motif me décida à céder aux prières de cette jeune femme.

Sans rien dire à madame ***, j'essayai de penser à elle avec une volonté très-forte.

A peine y avait-il quatre minutes que je m'en occupais, quel est mon étonnement! Madame *** quitte son ouvrage, précipite sa tête sur ses mains appuyées contre la table, en poussant un grand cri.

L'effroi des personnes présentes était grand ; et j'eus beaucoup de peine à maîtriser moi-même l'impression vive que j'éprouvais.

Madame *** est maintenant en parfait état de somnambulisme, et déclare qu'après avoir encore été magnétisée par moi deux fois, elle sera complétement lucide.

Certes, il n'y avait pas là d'imagination; jamais je n'avais vu un effet aussi subit de la puissance magnétique.

Madame ***, excellente somnambule, mais mal dirigée et *mal endormie*, éprouvait de violentes secousses au cœur qui pouvaient être funestes à la longue.

Je proposai à son mari qui l'endort maintenant, d'essayer moi-même un autre moyen ; et en une seule séance j'y suis parvenu.

« Mon Dieu, que votre magnétisme est puissant, me « disait madame *** ; mais aussi qu'il est doux ; seule- « ment vous y mettez une telle volonté que c'est pour « vous une fatigue réelle... Ménagez-vous. — Donnez- « moi le moyen, lui dis-je, de refuser un service, sur- « tout à celui qui souffre. »

CHAPITRE V

—

LES AFFAIRES D'ESPAGNE

Voici un travail curieux et impartial fait par M. de Bois-le-Comte, aide-de-camp du général Harispe, commandant à Bayonne, et dont il a bien voulu me donner une copie à Biarritz, lors de notre dernier voyage.

M. de Bois-le-Comte, type de dévouement et d'honneur, raconte les événements qui se sont passés en Espagne jusqu'à l'élévation d'Espartero, et il m'a permis de m'en servir pour mes Mémoires. Ce document est précieux.

Avec une grande modération, l'opinion se fait cependant sentir quelquefois.

« Il faut remonter à l'année 1837 pour se bien rendre compte des causes qui ont présidé à la dissolution de l'insurrection carliste. Il fut alors évident pour tous,

que la faiblesse de don Carlos avait été la principale cause de l'échec de l'armée carliste devant Madrid et de sa retraite forcée dans les provinces basques ; cette certitude ébranla le dévouement, jusque-là sans bornes, envers lui, et c'est de cette époque que date la division parmi les chefs de l'insurrection.

« C'est alors, en effet, qu'on vit paraître ce parti éclairé (*ilustrado*) qui commença à demander compte des sacrifices faits à don Carlos. A la tête de ce parti se trouvaient presque tous les hommes distingués de l'insurrection, et les chefs disgraciés, comprenant déjà la possibilité d'un arrangement. De l'autre côté étaient les hommes purement militaires, mécontents aussi, mais croyant encore à la possibilité d'un succès. Don Carlos ne voulut donner gain de cause à personne, et plaça à la tête de son armée un homme insignifiant, Guergué. L'insurrection se traîna ainsi pendant toute la fin de l'année 1837 et le commencement de l'année 1838 ; mais Guergué ayant été battu à Penacerada, il fallut lui trouver un successeur, et si le général Espartero, après son succès, eût poussé vigoureusement l'insurrection, il en eût probablement triomphé; mais don Carlos eut le temps de s'adresser aux puissances étrangères, auxquelles il envoya un de ses aides de camp, pour demander du secours et de l'argent.

« Celles-ci lui accordèrent un secours de six millions, à la condition seulement de prendre une marche qui donnât plus de garantie à l'avenir de son pouvoir. On lui imposa pour général en chef le général Maroto, qui ne pouvait lui inspirer aucune confiance, puisque déjà il avait fait au gouvernement français des propo-

sitions qui avaient été rendues publiques. Maroto ne fit d'abord autre chose que de chercher à gagner la confiance de l'armée, en tâchant d'y établir l'ordre et d'y répandre un peu de bien-être ; c'est ce qu'il fit pendant toute l'année 1838.

« Don Carlos avait trop de sympathie pour tout ce qui tenait à l'absolutisme pour ne pas conserver toute sa faveur aux hommes qui avaient les mêmes idées. Le Père Cyrille, archevêque de Cuba, essaya de donner une autre direction à son mode de gouvernement ; et c'est sans doute à l'influence de cet ecclésiastique que fût due l'arrivée de la princesse de Beyra, fiancée de don Carlos, à qui on crut assez de pouvoir sur lui pour le déterminer à changer de système. Il n'en fut rien ; mais par ces efforts divers, l'insurrection fut bientôt travaillée par des discordes intestines.

« Déjà deux tories anglais, qui étaient allés en mission au quartier-général de don Carlos avaient accusé de fanatisme l'entourage de ce prince ; Maroto, qui alors avait fait scission presque ouverte avec la cour et le ministère de don Carlos, représenta à ces envoyés combien un pareil entourage nuisait au succès de l'insurrection. Il leur fit même l'insinuation d'un arrangement, avec la garantie de l'Angleterre. Don Carlos et ses conseillers commencèrent à se défier de lui. Par suite de ces défiances, il s'établit à la cour de don Carlos un parti en hostilité permanente contre Maroto ; il se composa non-seulement des fanatiques, mais encore des militaires proprement dits, qui cherchaient les occasions de se battre, et remarquaient depuis quelque temps que Maroto les évitait avec soin : c'est ainsi que Garcia, commandant de la Navarre, avait été répri-

mandé pour une affaire assez brillante sur l'Arga, que Balmaseda avait été éloigné de la Castille, où il avait fait plusieurs invasions heureuses, que Castor avait été arrêté dans ses opérations contre Santander; on alla jusqu'à dire que Maroto était d'accord avec Espartero pour ne pas se battre.

« On vit bientôt se dessiner nettement les divisions auxquelles l'insurrection était en proie. On a cherché à désigner ces partis sous le nom de Provincial et de Castillan, mais c'est une erreur; il y avait des Provinciaux et des Castillans dans chacune des deux nuances, et il est beaucoup plus rationnel de les désigner par leur but.

« Au début d'un événement politique qui fonde un ordre de choses quelconque, une révolution, une guerre civile, il y a unanimité d'abord dans tous ceux qui y concourent; mais peu à peu on se sépare, soit par le succès, soit par le revers. Dans le succès, les uns veulent aller plus loin, les autres s'arrêter; dans les revers, ceux-ci veulent persister quand même, ceux-là se découragent et veulent en finir. C'est ce qui arriva pendant la guerre civile d'Espagne.

« Il existait bien, dès l'abord, des germes de division dans l'insurrection : les fanatiques qui avaient soulevé les populations en 1833, ces masses qui s'étaient insurgées sans regarder derrière elles, et ceux qui n'avaient rejoint l'insurrection que par suite des persécutions ou des excès du gouvernement constitutionnel, enfin, les bataillons formés des prisonniers et des déserteurs de l'armée Christine, étaient séparés par de notables différences. L'espoir du succès seul réunissait toutes ces nuances, et ce fut la perte de cet

espoir qui les fit apparaître. Ainsi tous les hommes de raisonnement, que ne rattachaient pas à don Carlos et à sa cause un sentiment passionné, un vrai dévouement, commencèrent à s'apercevoir que leurs efforts étaient en pure perte, et pensèrent dès lors qu'on pourrait y donner un meilleur résultat, autrement qu'en continuant une guerre dont le dénoûment irrémédiable devait être une catastrophe. Les chefs, par égoïsme, et les masses, par lassitude, abordèrent simultanément cette pensée et se livrèrent instinctivement à tous les raisonnements qui pouvaient concourir à la réaliser, sans pour cela avoir un but bien formulé et y marcher résolûment.

« Il est à remarquer, en effet, qu'à ces époques, il y eut toujours dans l'insurrection des tentatives de négociation. Les propositions faites au lieutenant général comte Harispe en 1835, sous le général Rodil, celles essayées par M. de Torreno en 1835, après la mort de Zumalacarréguy, la tentative de Munagorry en 1838, après la retraite de Madrid, etc.

« D'un autre côté, les hommes d'action et de dévouement étaient inabordables à de pareilles influences. *Vaincre ou périr* était tout leur but. Les questions de gouvernement et de haute politique leur restaient inconnues pour parler leur langage, et, ils avaient adopté un principe. Don Carlos en était le représentant; à lui seul appartenait le droit de l'arranger à son gré, à eux le devoir d'en poursuivre à outrance la défense et le succès par les armes. Qu'on joigne à cela la rivalité de chefs et de soldats pleins d'orgueil militaire, avec des hommes éclairés et fiers de leur supériorité intellectuelle, et l'on trouvera dans ces simples don-

nées, conformes aux conditions ordinaires de l'esprit humain, la clef des divisions intestines de l'insurrection. En un mot, l'un des partis était celui des royalistes *quand même*, l'autre des royalistes *jusqu'à un certain point*.

« Maroto appartenait à ce dernier parti, et don Carlos évidemment au premier, mais ce prince se laissait dominer par le second. Ce fut en lui inspirant des défiances sur sa sécurité personnelle qu'on parvint à décider don Carlos à prendre parti contre Maroto et ses adhérents. Il se décida à lui choisir un successeur parmi les hommes d'action. Mais Maroto, averti à temps par un affidé, prévint don Carlos en faisant fusiller ceux qui devaient le remplacer. C'était le plus court moyen d'arrêter don Carlos, car les hommes faibles et indécis ne sont jamais plus facilement effrayés et déroutés que par une action énergique et prompte, qui leur montre dans celui qui l'exécute la qualité dont ils manquent.

« Don Carlos céda, et laissa exiler en France ceux qui avaient échappé à la mort. Cet acte de faiblesse causa sa perte. Ses partisans les plus dévoués et ceux qui voulaient la paix se séparèrent de lui.

« C'est là ce qui explique la facilité avec laquelle Maroto put exécuter son coup d'état.

« Chacun pensait que Maroto venait de détruire les derniers obstacles qui s'opposaient à la fin de la guerre civile. Dès lors on parla hautement des arrangements à conclure. Il n'y avait plus à cet égard de divergence que dans les moyens : les uns, et c'étaient les plus honnêtes, voulaient qu'on s'adressât à la France, qu'on lui offrît des conditions et qu'on lui demandât des garan-

ties; d'autres voulaient qu'on traitât avec l'Angleterre, qui s'offrait toujours; quelques-uns voulaient qu'on en finît à tout prix et qu'on entrât en négociation avec le général Espartero; enfin, les uns voulaient stipuler pour don Carlos, les populations et l'armée, les autres pour ces dernières seulement; cependant tous étaient d'accord pour traiter. Maroto n'avait aucun plan arrêté, mais, penchant successivement pour tous, il voulait avant tout assurer la paix.

« Quant aux populations et à l'armée, fatiguées comme elles l'étaient, et devenues presque indifférentes, il était évident que dès qu'elles avaient perdu confiance, on ne devait plus compter sur leur dévouement passé. Et, en effet, à Ramalès, dernière occasion qu'eut l'armée carliste de se mesurer avec l'armée christine, elle agit faiblement, et depuis lors ne montra plus aucune velléité de se battre.

« Don Carlos, se voyant à la discrétion absolue de Maroto, prit ses précautions contre lui ; mais, comme tous les hommes faibles, il dissimula soigneusement ses menées, et il entretint une correspondance suivie avec l'évêque de Léon et les autres exilés en France, tout en leur donnant publiquement les témoignages les plus marqués de sa désapprobation. Pendant ce temps, Espartero, profitant de la dissension qui régnait dans l'armée carliste, s'avançait au cœur de la Biscaye, pour s'établir dans le pays et y exercer des influences pacifiques. Or, il est à remarquer que là où il avait des chances favorables, en Alava et en Biscaye, il agissait avec une grande douceur, tandis que là où la population lui était hostile, en Navarre, il faisait dévaster le pays par le général Léon, cher-

chant ainsi à faire sentir aux populations le besoin de la paix par des moyens divers et en harmonie avec leurs dispositions.

« Maroto sentit que les circonstances devenaient pressantes, et dans l'état d'indécision où il était entre les divers projets qui s'agitaient autour de lui, il ne s'arrêta à aucun en particulier et les adopta tous : il envoya deux officiers en France, pour stipuler un arrangement sous la garantie du gouvernement français ; il s'adressa dans le même but au consul de France à Bilbao ; il fit, le 1er août, des propositions formelles à lord John Hay, et, enfin, il entra en relation avec le général Espartero. C'était le plus sûr moyen de ne réussir avec personne. Les propositions de Maroto étaient celles-ci : — Exclusion des deux prétendants, don Carlos et la reine Christine ; — mariage du fils de l'un avec la fille de l'autre ; — reconnaissance du gouvernement constitutionnel avec des modifications faites par des cortès générales ; — reconnaissance des fueros des provinces et des grades de l'armée carliste.

« Espartero rejeta tout, en déclarant à lord John Hay et à Maroto qu'il n'admettrait aucune condition d'arrangement sans la reconnaissance préalable du gouvernement constitutionnel. Voyant la désunion dans l'armée carliste et comprenant qu'une scission était imminente, il était le maître de faire toutes les conditions qu'il voulait. Fidèle d'ailleurs à son habitude de se ménager devant les partis, sans se livrer à aucun, il voulait se garder d'endosser la responsabilité d'une transaction, surtout au moment où de nouvelles élections constataient une réaction en faveur des principes exaltés.

« L'arrangement était laissé à la merci des événements. Aucun des hommes, en effet, qui y entrait comme contractant n'était fait pour les dominer.

« Don Carlos, haïssant Maroto et se défiant justement de lui, affectait de le suivre ; Maroto, ayant peur de don Carlos et craignant sans cesse qu'un assassinat ne vînt l'arrêter dans ses projets, regardait la paix comme une question de vie ou de mort pour lui. Espartero, ayant sans cesse les yeux sur Madrid et sur la politique du moment, attendait les événements au lieu de conclure ou de marcher en avant. Ce fut don Carlos lui-même qui précipita le dénouement.

« Les propositions faites à lord John Hay lui avaient été soumises par Maroto ; il les avait reçues sans les refuser ni les admettre, et les communiqua aux exilés de France ; ceux-ci pensant que ces propositions allaient être admises par le cabinet anglais, à qui lord John Hay les avait envoyées, le 1er août 1842, par un bateau à vapeur, jugèrent que le meilleur moyen d'en empêcher l'effet était de fomenter une révolte dans les bataillons navarrais dont ils étaient les plus sûrs, afin de former sur la frontière de France un centre où don Carlos pût se réfugier et protester contre Maroto.

« Le cinquième bataillon de Navarre se révolta en effet à Iruzzun, à la frontière de France. Son ancien chef Aguirre, et le curé Juan Etchevaria, et plus tard Basilio Garcia, tous exilés en France par Maroto, vinrent l'y joindre et appelèrent à eux les autres bataillons, mais ce mouvement ne trouva d'écho ni dans la population ni dans l'armée, et les bataillons que Maroto fit marcher contre les révoltés ne sympathisèrent

point avec eux comme on l'espérait. Lorsque don Carlos vit cela, il fit semblant d'accompagner Elio, chargé d'éteindre cette révolte, et de marcher ainsi contre ceux-là même qu'il avait poussés à se soulever. Il somma les révoltés de se soumettre, mais il eut avec leur chef Etchevaria une conférence intime et secrète, dans laquelle il l'engageait à tenir jusqu'au bout. Pendant ce temps les négociations continuaient.

« Le 14 août, Espartero était parti de Vittoria pour Bilbao, et avait eu à Villaréal d'Alava une rencontre avec l'armée de Maroto, qui s'était retirée devant lui presque sans coup férir, et de là il s'était emparé de la ligne de Vittoria à Durango, pendant que le général Castaneda s'emparait de celle de Nervion, et le rejoignait à Durango.

« La situation de Maroto, entre l'armée d'Espartero qui le pressait et les révoltés de Vera qui le menaçaient devenait plus périclitante. Dans ces circonstances il reçut par ses envoyés à Paris, par lord John Hay et par le consul de France, de nouvelles propositions d'accommodement; il les fit connaître, le 20, à don Carlos, avec qui il eut une entrevue à Zumarraga, sans que rien fût encore conclu entre eux deux.

« Maroto fit connaître aussi ses plans, et toute la négociation ouverte aux généraux et officiers supérieurs des troupes qu'il avait près de lui, et qui formaient trois divisions, comprenant dix-sept bataillons : 1° la division castillane, commandée par Urbistondo ; 2° la division biscayenne, commandée par Simon Torre ; 3° la division guipuzcoane, commandée par Huriaga et Iturbe. Tous ces chefs étaient dans la main de Ma-

roto, et plus encore que lui peut-être partisans de la paix à tout prix. Ils adhérèrent tous à la négociation et donnèrent à Maroto des pleins-pouvoirs pour traiter. Plusieurs chefs de la Navarre, et entre autres Elio y adhérèrent également. Maroto proposa de reconnaître à la fois les droits d'Isabelle comme reine, et ceux de don Carlos comme infant, en annulant les deux décrets des cortès qui le privaient de ses droits et de ses biens particuliers. C'est sur ces bases qu'il voulut traiter avec Espartero à Durango. Les deux généraux eurent, le 25, à Elgueta, une entrevue où ce dernier dit à Maroto : « Vous ne pouvez plus vous « réunir à don Carlos, il faut donc rompre avec lui « et le dominer par les dispositions de l'armée et de « la population pour la paix, car si votre armée « n'est pas pour vous et que je vous abandonne, vous « êtes perdu ; si, au contraire, elle est pour vous et « que vous ne traitiez pas, elle traitera sans vous, et « vous serez abandonné à la fois par elle et par don « Carlos ; vous ne pourrez plus alors trouver de refuge « que près de moi. »

« Il était évident en effet que le parti carliste, divisé en deux partis rivaux et pleins de défiance, ne pouvait plus rien contre l'ennemi commun et rendait celui-ci sûr du succès et maître d'imposer les conditions qu'il voulait, puisque l'armée de Maroto, entre les insurgés de Vera et l'armée christine, était réduite à l'impuissance et ne pouvait résister à une attaque qui suffisait pour décider la question.

« Maroto, dans cette occasion, prit le parti que prennent toujours les hommes faibles, celui de se laisser aller au cours des événements ; il envoya au ministre

de la guerre de don Carlos, le 25, les propositions du général Espartero, ainsi conçues :

« Reconnaissance de don Carlos comme infant « d'Espagne.

« Reconnaissance des fueros.

« Reconnaissance des emplois et décorations de « l'armée. »

« Maroto, en même temps, fit imprimer sa lettre au ministre Montenegro, de manière à rendre publiques les conditions d'Espartero ; c'était le meilleur moyen de les faire devenir populaires. Il est important de bien fixer son attention sur ces propositions publiées par Maroto, car elles contiennent la clef de toute cette affaire.

1° Elles apprirent à l'armée et à la population les conditions auxquelles on pouvait espérer la paix, et ces conditions étaient de nature à contenter tout le monde ; aussi le général Maroto reçut-il instantanément de tous les généraux et les chefs de l'armée, des pleins-pouvoirs pour traiter. Il a publié depuis cette adhésion et l'on voit qu'elle a été donnée par les généraux Simon Torre, Urbistondo, Goiri, Castor Andechaya, Ituriaga, les brigadiers Iturbe, Soroa et les chefs des neufs bataillons de Biscaye, de quatre de Castille et de sept de Guipuzcoa ; toutes les troupes commandées par Maroto étaient en ce moment d'accord avec lui.

2° Les droits de don Carlos comme infant étaient réservés ; c'était un moyen de neutraliser les efforts en sens contraire de la paix, de ceux qui faisaient de la reconnaissance de ce droit une condition *sine quâ non* ; c'était même un moyen de les rendre partisans de cette paix.

3° C'était une réponse à tous ceux qui criaient à la trahison et qui disaient qu'ils s'opposeraient à tout arrangement, tant qu'ils ne connaîtraient pas les conditions de la paix.

4° C'était une preuve que l'union officielle entre Maroto et don Carlos imposait encore à Espartero des ménagements envers ce prince.

« En résumé, rien encore ne séparait officiellement don Carlos de Maroto, et le sujet paraissant toujours soumis à son maître et stipulant pour lui et par ses ordres, la désunion n'était pas encore flagrante dans l'insurrection. Le 26, cette situation fut entièrement changée.

« Les résultats de l'entrevue du 25, furent connus le soir même à Villafranca où était don Carlos. Après avoir assemblé un grand conseil où il fut décidé qu'il fallait avant tout s'assurer des dispositions des troupes, il partit pour Elorio, et y arriva inopinément le 26. Maroto ne l'apprit que par l'ordre d'assembler les troupes. Il se crut perdu et le dit aux chefs des trois divisions qu'il commandait : *Soy perdido*, s'écria-t-il, *ha venïdo el hombre !* les généraux répondirent qu'ils étaient sûrs de leurs soldats ; on assure même que Iturbe, chef des Guipuzcoans, lui proposa de s'emparer de don Carlos. *No*, *seria una felonia*, répondit Maroto et il se présenta devant les troupes avec le prince.

« Don Carlos harangua d'abord les Castillans, et un seul bataillon, le cinquième, répondit à ses paroles par le cri de *vive le roi !* les autres y mêlèrent ceux de *vive notre général en chef !* « Il n'y a ici de général « que moi, » répondit don Carlos ; mais les cris n'en

continuèrent pas moins. Il passa aux Guipuzcoans, se croyant plus sûr d'eux; il les harangua avec force, leur rappelant leurs souvenirs passés, leur fidélité, leurs serments. Un silence profond accueillit ses paroles. « Personne ne m'entend donc ici, s'écria-t-il. « — *No senor*, répondit Iturbe, *hablan vascuence*. (Ils « parlent basque.) Don Carlos ordonna alors à Lardizabal, qui était près de lui et à qui il se fiait, de traduire ces paroles. Lardizabal, homme sans énergie et sans moyens, hésita. Alors il s'adressa à Iturbe, qui s'écria en basque : « Garçons (*Guizonac*), le roi de« mande si vous voulez la paix ou la guerre, répon« dez-lui ! » les cris, *la pax ! la pax !* se firent entendre de toutes parts. Don Carlos aussitôt tourna bride sans dire un mot et partit au galop pour Villafranca.

« Il est évident que là don Carlos avait la partie dans sa main et qu'il la perdit par sa faute. Si, lorsqu'il se trouvait avec Maroto en face du seul bataillon qui lui témoignait par ses cris qu'il lui restait fidèle, il eût fait arrêter son général en chef, il eût décidé instantanément cette affaire, et c'était au moins le seul moyen de la terminer à son avantage. Il hésita et le sang-froid d'Iturbe le perdit, en donnant gain de cause à Maroto. Quant à celui-ci, il resta passif, pâle comme un mort, attendant son arrêt de don Carlos ou des troupes; celles-ci le sauvèrent.

« Ceci prouve que tout dépend souvent des dispositions des masses et que les hommes n'y sont pour rien.

« Don Carlos parti, Maroto n'avait plus autre chose à faire que de signer les conditions du 25; mais le général Espartero qui savait tout ce qui s'était passé à

Elorio, déclara à Maroto qu'il ne pouvait plus rien stipuler pour don Carlos, puisque lui-même avait refusé les conditions offertes en sa faveur et que tout ce qu'il pouvait faire était de ne pas le nommer. Maroto eut passé facilement par-dessus ces conditions nouvelles, mais il apprit en même temps que la reconnaissance des fueros n'était que conditionnelle et que le général Espartero se bornait à la recommander aux Cortès. De vives discussions eurent lieu à ce sujet. Espartero resta ferme dans son refus de garantir cette reconnaissance et déclara que rien ne pourrait lui faire violer la constitution de son pays.

« Peut-être le général Espartero, profitant de la situation, se montra-t-il, dans cette occasion plus disposé à agir en vainqueur qu'en pacificateur. C'était un moyen sûr de plaire aux constitutionnels exagérés, mais c'était une chance de compromettre la pacification et de rendre l'avenir peu certain. Le général Espartero n'était pas homme à prendre un parti décisif pour une œuvre vraiment nationale, il n'agissait qu'en ayant toujours les regards fixés en arrière, sur Madrid.

« Du reste, il faut reconnaître que rien ne l'engageait envers Maroto, celui-ci ayant répondu du consentement de gré ou de force de don Carlos et de l'acquiescement de toute l'armée aux négociations. Il était évident que ces conditions n'étant pas remplies, le général Espartero était libre d'en faire d'autres.

« Maroto comprit qu'il ne pouvait faire agréer de ses troupes et de la population le nouveau traité, dans de pareils termes et le 27, il fit sa soumission à don Carlos, en lui déclarant officiellement qu'il allait com-

battre l'ennemi. Il lui envoya en même temps un officier pour lui dire « que désunis, ils ne pourraient « rien contre l'ennemi commun ; mais que s'ils se ré- « conciliaient en apparence, ils pouvaient réunir à « Tolosa, les deux fractions de l'armée et se présenter « en forces devant les christinos ; que le roi pourrait « ensuite lui faire subir le sort qu'il voudrait, mais « qu'il était de son intérêt de paraître lui pardonner. » L'on ne peut savoir si Maroto était de bonne foi, en agissant ainsi ; mais toujours est-il que c'était le seul moyen d'obtenir de meilleures conditions ou même de rétablir les affaires de l'insurrection.

« En même temps Maroto déclara à ses officiers qu'il était impossible d'accepter les propositions du général Espartero. Il prit position entre Azpeytia et Azcoytia, décidé, leur dit-il, à s'y défendre s'il était attaqué par l'armée christine. La grande route de Bilbao à Bergara devenant ainsi libre, le général Espartero s'y avança librement et il entra dans cette dernière ville, le 28.

« Ces démonstrations de Maroto pouvaient n'être pas sérieuses, mais elles eurent surtout pour motif la défiance dans les sentiments de son armée et la crainte qu'elle n'acceptât pas les conditions qu'on lui proposait. Toutefois, don Carlos qui était à Tolosa avec les bataillons navarrais et alavais, n'accepta pas la soumission de Maroto et envoya le comte de Négri prendre le commandement de son armée. Maroto le reçut le 28, avec ses pistolets à la main, lui déclarant que s'il n'était son ami il le ferait arrêter et fusiller, et que, dans tous les cas, il ne lui laisserait pas accomplir sa mission.

« Il ne restait dès lors, plus de doute à Maroto, sur les dispositions de don Carlos envers lui, et il n'avait plus qu'à se jeter dans les bras d'Espartero. C'est ce qu'il fit, et le 29, il signa une suspension d'armes, s'engageant à reconnaître et à faire reconnaître aux troupes de Castille, de Biscaye et de Guipuzcoa, le gouvernement de la reine Isabelle; mais toujours tremblant et effrayé par les clameurs de quelques officiers, il se rendit seul au quartier général d'Espartero.

« Le lendemain 30, les quatre bataillons guipuzcoans qui étaient dans les lignes d'Andoain, ayant reçu l'ordre de se mettre en mouvement et voyant qu'on les menait à don Carlos, se débandèrent aux cris de *vive la paix!* et marchèrent à Maroto, chassant à coups de fusils leurs officiers qui s'y opposaient et qui vinrent se réfugier en France.

« Urbistondo, Simon Torre, Iturbe, avaient fait connaître les dispositions de leurs troupes et avaient adhéré au traité. Les deux armées se rassemblèrent en face l'une de l'autre, Espartero se présenta seul avec Maroto devant le front des carlistes, les harangua avec énergie, et embrassant leur général : « Voulez-vous, s'é-« cria-t-il, vivre en Espagnols pour un même drapeau? « vous avez là des frères devant vous, allez les embras-« ser comme j'embrasse votre général. » On lui répondit par des acclamations. Alors, tirant son épée, il commanda lui-même de former les faisceaux et de rompre les rangs. Les deux troupes se mêlèrent.

« La convention de Bergara, du premier septembre, fut acceptée par les troupes de Maroto et par la population de Biscaye et de Guipuzcoa. Espartero arrivé, le 8 septembre, à Tolosa, y fut reçu avec des démons-

trations bruyantes de satisfaction ; il y installa les autorités constitutionnelles et assigna aux bataillons carlistes, des dépôts, pour y être désarmés et licenciés, ce qui eut lieu dans le plus grand ordre.

« Don Carlos avait encore sous ses ordres, douze bataillons alavais, six d'Alava, un de Cantabre et un de Castille ; il pouvait les réunir, s'appuyer au territoire français, s'y défendre énergiquement et obtenir encore de bonnes conditions ou en cas d'insuccès se réfugier en Aragon ; il n'en fit rien. N'osant se fier aux bataillons révoltés de Véra, qui occupaient toujours le Bastan, et y commettaient des excès, il vint le 5, à Lauz, conduire jusqu'à la frontière de France, toute sa cour.

« Lui-même, le 14, il chercha un asile sur le sol français.

« Les troupes qui l'accompagnaient savaient à merveille qu'elles ne pouvaient plus résister à celles d'Espartero ; aussi le 13, le général Elio envoya-t-il au lieutenant-général comte Harispe, un parlementaire, pour lui demander de s'entremettre afin de lui faire obtenir une trêve et un arrangement avec le général Espartero. La réponse fut courte : « Que don Carlos « se réfugie sur notre territoire, et nous ferons tout « pour vous et pour vos troupes ! »

« Cette réponse fut connue à Urdach le 14 au matin, mais don Carlos ne put jamais se décider à prendre un parti ; il se déguisa dans l'espoir de passer en France sans être reconnu, si on lui laissait la nuit, et il attendit ; Espartero arriva sur les hauteurs à quatre heures du soir, et don Carlos ne passa en France qu'au dernier moment.

« Espartero ne vint à la frontière que lorsque tous ses ennemis l'eurent traversée.

« Il retourna ensuite en Navarre pour achever la pacification du pays; Estella se rendit le 20 septembre, et les cadres seulement des bataillons entrèrent en France; les soldats se soumirent et restèrent en Navarre, après avoir été désarmés.

« L'effectif des réfugiés fut d'environ cinq mille six cents soldats, et deux mille quatre-vingt-neuf officiers ou réputés tels. Or, l'armée carliste comptant encore au moment du dénoûment près de vingt mille hommes, il est évident que la grande majorité de la troupe ne demandait qu'à se soumettre, et que si une faible partie est venue en France, c'est par point d'honneur, et parce que, étant sous les yeux de don Carlos et acculée sur la frontière, elle n'aurait eu d'autre ressource que de poser les armes devant l'ennemi. Son dévouement était digne, à coup sûr, d'un meilleur sort!

« Il résulte de cet exposé :

1° Que la faiblesse de don Carlos a perdu sa cause et altéré le dévouement des populations;

2° Que les dispositions des masses ont décidé le dénouement;

3° Que Maroto, don Carlos et Espartero ont été dominés par les événements et n'ont fait que les suivre;

4° Que l'avenir de la paix ne repose que sur la fatigue des populations, c'est-à-dire sur un sentiment négatif et non sur un sentiment positif comme on le croit.

« La guerre civile d'Espagne a été une partie où chacun des prétendants jouait à qui perd gagne, compro-

mettant chacun leur cause par leurs fautes ou leur faiblesse. Don Carlos n'a jamais eu de meilleurs aides que les exaltés de Madrid ; il n'a pas su profiter de leurs excès. »

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

ANNÉE 1841

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III



CHAPITRE IV

ANNÉE 1842

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

ANNÉE 1843

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





